This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

10538
LENOX LIBRARY

Astoir Collection.
Presented in 1884.

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

AUTEURS COMIQUES.

TOME VII.

ASTOR NEW-YORK

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

AUTEURS COMIQUES.

1838

SEDAINE, MARMONTEL, COLLÉ, MONVEL, ANDRIEUX, CHÉRON.

Le Philosophe sans le savoir.
La Gageure imprévue.
L'Ami de la maison.
La partie de Chasse de Henri IV.
L'Amant bourru.
Les Étourdis.
Le Manteau ou le Rêve du mari.
Anaximandre.
Le Tartufe des mœurs.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, 56.

1846.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

SEDAINE.

LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR,

COMÉDIE.

NOTICE SUR SEDAINE.

Michel-Jean SEDAINE naquit à Paris le 14 juin 1719. Son père, qui était architecte, ayant dissipé tout son bien, n'avait pu donner aucune éducation à ses enfants. Après sa mort, Sedaine, pour nourrir sa mère et deux frères plus jeunes que lui, se fit tailleur de pierres. A force de travail et de bonne conduite, il devint maître maçon; et de là, comme l'a dit la Harpe, il s'éleva jusqu'à la place de secrétaire de l'Académie d'architecture, et même à celle d'académicien français, quoiqu'il eût à peine quelque théorie d'architecture, et qu'il n'en eût aucune de la grammaire.

L'épître *A mon habit* fut son début littéraire; ensuite il travailla pour les théâtres. Ce fut sur celui de l'Opéra qu'il fut le moins heureux. Les deux ouvrages qu'il donna à la Comédie française y sont restés, et sont de ceux qu'on joue fort souvent, et qui sont toujours revus avec plaisir. *Le Philosophe sans le savoir*, qui serait mieux intitulé *le Quel*, est un de nos meilleurs drames en prose. Il s'y trouve des situations, de l'intérêt, du naturel, et de ces traits d'observation qui caractérisent le talent de l'auteur. *La Gageure imprévue* est tirée d'une nouvelle de Scarron. Le style de cette charmante comédie a un ton de finesse et d'élégance qu'on n'avait pas sujet d'attendre de Sedaine, et dont il est permis d'être étonné.

Le théâtre de l'Opéra-Comique fut véritablement celui de la gloire de Sedaine. C'est là que, dans l'espace de trente-cinq ans, il donna plus de vingt ouvrages, dont la plupart, restés au répertoire, reparaissent souvent sur la scène, semblent n'y avoir rien perdu de leur fraîcheur, et voient chaque jour pâlir à côté d'eux les nouveautés fugitives qui essayent de leur disputer les suffrages du public. L'éclat et la durée d'un tel succès, il faut le reconnaître, sont dus, en grande partie, aux airs de Grétry et de Monsigny qui y sont joints : cependant il y a de la part de l'auteur dramatique un talent peu commun d'intéresser et d'émouvoir, une telle entente de la scène, un tel art de *charpenter* ses pièces, qu'elles auraient réussi indépendamment du charme de la musique. Aujourd'hui même, quand nous les voyons représenter, nous trouvons que le musicien seul a vieilli. Collé a surnommé Sedaine le Greuze du théâtre. L'analogie est vraie : les petits drames de Sedaine sont en effet de gracieux tableaux de genre. Ce fut, dit-on, à l'instigation de Diderot, qui avait su l'apprécier, que Sedaine écrivit pour la Comédie française; il avait fait pour ce théâtre une tragédie en prose, qui ne fut pas représentée, et qui était intitulée *Maillard, ou Paris sauvé*. Quand il fut question de la jouer, Lekain déclara qu'il ne prostituerait jamais son talent à faire valoir de la prose. Voltaire écrivit contre la tentative; et l'autorité mit fin à tous les scandales que cette circonstance fit naître, en défendant la représentation et même l'impression de l'ouvrage. Quand cette tragédie put être imprimée, en 1788, on s'aperçut qu'elle n'était autre chose que le sujet de Manlius.

Sedaine avait une connaissance parfaite de la scène, et il la tenait d'une sorte d'instinct; et, par une sorte de singularité, presque toutes ses pièces, mal reçues à la première représentation, se relevaient à la seconde, et leur succès allait en croissant; aussi, l'opéra comique de *Félix* ayant été mieux accueilli que les autres à la première audition, les amis de l'auteur en conçurent-ils quelque inquiétude. Sedaine pensait que tout ce qui n'est pas suffisamment développé ne produisait qu'une impression médiocre; et quand on trouvait des longueurs dans ses ouvrages, il était rare qu'il ne répondit pas : « J'allongerai. » Quelqu'un lui conseillait de faire certains changements au *Déserteur*, qui venait d'être joué : « Je les ferai, répondit-il, après la centième représentation. »

Tous les contemporains se sont accordés à reconnaître en Sedaine toutes les qualités essentielles de l'honnête homme. Il mourut le 28 floréal de l'an V (1797), âgé de soixante-dix-huit ans.

LE PHILOSOPHE

SANS LE SAVOIR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 2 NOVEMBRE 1765.

PERSONNAGES.

M. VANDERK PÈRE.
M. VANDERK FILS.
M. DESPARVILLE PÈRE, ancien officier.
M. DESPARVILLE FILS, officier de cavalerie.
MADAME VANDERK.
UNE MARQUISE, sœur de M. Vanderk père.
ANTOINE, homme de confiance de M. Vanderk.
VICTORINE, fille d'Antoine.
Mlle SOPHIE VANDERK, fille de M. Vanderk.
UN PRÉSIDENT, futur époux de Mlle Vanderk
UN DOMESTIQUE DE M. DESPARVILLE.
UN DOMESTIQUE DE M. VANDERK FILS.
LES DOMESTIQUES DE LA MAISON.
LE DOMESTIQUE DE LA MARQUISE.

La scène se passe dans une grande ville de France.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand cabinet éclairé de bougies; un secrétaire sur un des côtés : il est chargé de papiers et de cartons.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Quoi ! je vous surprends votre mouchoir à la main, l'air embarrassé, vous essuyant les yeux, et je ne peux pas savoir pourquoi vous pleurez?

VICTORINE.

Bon, mon papa! les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer.

ANTOINE.

Je ne me paye pas de cette raison-là.

VICTORINE.

Je venais vous demander...

ANTOINE.

Me demander? Et moi je vous demande ce que vous avez à pleurer; et je vous prie de me le dire.

VICTORINE.

Vous vous moquerez de moi.

ANTOINE.

Il y aurait assurément un grand danger.

VICTORINE.

Si cependant ce que j'ai à vous dire était vrai, vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE.

Cela peut être.

VICTORINE.

Je suis descendue chez le caissier, de la part de madame.

ANTOINE.

Eh bien?

VICTORINE.

Il y avait plusieurs messieurs qui attendaient leur tour, et qui causaient ensemble. L'un d'eux a dit : « Ils ont mis l'épée à la main, nous sommes sortis, et on les a séparés. »

ANTOINE.

Qui?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai demandé. « Je ne sais, m'a dit l'un de ces messieurs; ce sont deux jeunes gens : l'un est officier dans la cavalerie, et l'autre dans la marine. — Monsieur, l'avez-vous vu? — Oui. — Habit bleu, parements rouges? — Oui. — Jeune? — Oui; de vingt à vingt-deux ans. — Bien fait? » Ils ont souri : j'ai rougi, et je n'ai osé continuer.

ANTOINE.

Il est vrai que vos questions étaient fort modestes.

VICTORINE.

Mais si c'était le fils de monsieur?...

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui d'officier ?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai pensé.

ANTOINE.

Est-il seul dans la marine ?

VICTORINE.

C'est ce que je me disais.

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui de jeune ?

VICTORINE.

C'est vrai.

ANTOINE.

Il faut avoir le cœur bien sensible !

VICTORINE.

Ce qui me ferait croire encore que ce n'est pas lui, c'est que ce monsieur a dit que l'officier de marine avait commencé la querelle.

ANTOINE.

Et cependant vous pleuriez.

VICTORINE.

Oui, je pleurais.

ANTOINE.

Il faut bien aimer quelqu'un pour s'alarmer si aisément.

VICTORINE.

Eh, mon papa ! après vous, qui voulez-vous donc que j'aime le plus? Comment! c'est le fils de la maison : feu ma mère l'a nourri : c'est mon frère de lait; c'est le frère de ma jeune maîtresse, et vous-même vous l'aimez bien.

ANTOINE.

Je ne vous le défends pas ; mais soyez raisonnable.

VICTORINE.

Ah ! cela me faisait de la peine.

ANTOINE.

Allez, vous êtes folle.

VICTORINE.

Je le souhaite. Mais si vous alliez vous informer ?

ANTOINE.

Et où dit-on que la querelle a commencé ?

VICTORINE.

Dans un café.

ANTOINE.

Il n'y va jamais.

VICTORINE.

Peut-être par hasard... Ah! si j'étais homme, j'irais.

SCÈNE II.

VICTORINE, ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur.

ANTOINE.

Que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE.

C'est une lettre pour remettre à monsieur Vanderk.

ANTOINE.

Vous pouvez me la laisser.

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette moi-même : mon maître me l'a ordonné.

ANTOINE.

Monsieur n'est pas ici; et quand il y serait, vous prenez bien mal votre temps : il est tard.

LE DOMESTIQUE.

Il n'est pas neuf heures.

ANTOINE.

Oui; mais c'est ce soir même les accords de sa fille. Si ce n'est qu'une lettre d'affaires, je suis son homme de confiance, et je...

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette en main propre.

ANTOINE.

En ce cas, passez au magasin et attendez, je vous ferai avertir.

LE DOMESTIQUE.

Par là?

ANTOINE.

Oui... à gauche, à gauche.

SCÈNE III.

VICTORINE, ANTOINE.

VICTORINE.

Monsieur n'est donc pas rentré?

ANTOINE.

Non. Il est retourné chez le notaire.

VICTORINE.

Madame m'envoie vous demander... Ah! je voudrais que vous vissiez mademoiselle avec ses habits de noces! on vient de les essayer. Les diamants, le collier, la rivière de diamants! Ah, ils sont beaux! il y en a un gros comme cela : et mademoiselle, ah! comme elle est charmante! Le cher amoureux est en extase. Il est là, il la mange des yeux. On lui a mis du rouge et une mouche. Vous ne la reconnaitriez pas.

ANTOINE.

Sitôt qu'elle a une mouche...

VICTORINE.

Madame m'a dit : « Va demander à ton père si monsieur est revenu, et s'il n'est pas en affaire, et si on peut lui parler. » Je vous dirai; mais vous n'en parlerez pas... Mademoiselle va se faire annoncer comme une dame de condition, sous un autre nom ; et je suis sûre que monsieur y sera trompé.

ANTOINE.

Certainement un père ne reconnaitra pas sa fille?

VICTORINE.

Non, il ne la reconnaitra pas, j'en suis sûre. Quand il arrivera, vous nous avertirez : il y aura de quoi rire. Cependant il n'a pas coutume de rentrer si tard.

ANTOINE.

Qui?

VICTORINE.

Son fils.

ANTOINE.

Tu y penses encore?

VICTORINE.

Je m'en vais : vous nous avertirez. Ah! voilà monsieur!

SCÈNE IV.

M. VANDERK, ANTOINE; DEUX HOMMES portant de l'argent dans des hottes.

M. VANDERK, aux porteurs.

Allez à ma caisse : descendez trois marches, et montez-en cinq, au bout du corridor.

ANTOINE.

Je vais les y mener.

M. VANDERK.

Non, reste. Les notaires ne finissent point. (Il pose son chapeau et son épée; il ouvre un secrétaire.) Au reste, ils ont raison : nous ne voyons que le présent, et ils voient l'avenir. Mon fils est-il rentré?

ANTOINE.

Non, monsieur. Voici les rouleaux de vingt-cinq louis que j'ai pris à la caisse.

M. VANDERK.

Gardes-en un. Oh çà, mon pauvre Antoine, tu vas demain avoir bien de l'embarras.

ANTOINE.

N'en ayez pas plus que moi.

M. VANDERK.

J'en aurai ma part.

ANTOINE.

Pourquoi? Reposez-vous sur moi.

M. VANDERK.

Tu ne peux pas tout faire.

ANTOINE.

Je me charge de tout. Imaginez-vous n'être qu'invité. Vous aurez bien assez d'occupation de recevoir votre monde.

M. VANDERK.

Tu auras un tas de domestiques étrangers : c'est ce qui m'effraye : surtout ceux de ma sœur.

ANTOINE.

Je le sais.

M. VANDERK.

Je ne veux pas de débauches.

ANTOINE.

Il n'y en aura pas.

M. VANDERK.

Que la table des commis soit servie comme la mienne.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK.

J'irai y faire un tour.

ANTOINE.

Je le leur dirai.

M. VANDERK.

Je veux recevoir leur santé, et boire à la leur.

ANTOINE.

Ils seront charmés.

M. VANDERK.

La table des domestiques sans profusion du côté du vin.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Un demi-louis à chacun, comme présent de noce.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Si tu n'as pas assez de ce que je t'ai donné, avance-le.

ANTOINE.

Oui.

M. VANDERK.

Je crois que voilà tout... Les magasins fermés;... que personne n'y entre passé dix heures... Que quelqu'un reste dans les bureaux, et ferme la porte en dedans.

ANTOINE.

Ma fille y restera.

M. VANDERK.

Non: il faut que ta fille soit près de sa bonne amie. J'ai entendu parler de quelques fusées, de quelques pétards. Mon fils veut brûler ses manchettes.

ANTOINE.

C'est peu de chose.

M. VANDERK.

Aie toujours soin que les réservoirs soient pleins d'eau.

(Ici Victorine entre; elle parle à son père à l'oreille : il lui répond.)

ANTOINE, à sa fille.

Oui. (Après qu'elle est partie.) Monsieur, vous sentez-vous capable d'un grand secret?

M. VANDERK.

Encore quelques fusées, quelques violons!

ANTOINE.

C'est bien autre chose. Une demoiselle qui a pour vous la plus grande tendresse...

M. VANDERK.

Ma fille?

ANTOINE.

Juste. Elle vous demande un tête-à-tête.

M. VANDERK.

Sais-tu pourquoi?

ANTOINE.

Elle vient d'essayer ses diamants, sa robe de noce : on lui a mis du rouge et une mouche. Madame et elle pensent que vous ne la reconnaitrez pas. La voici.

SCÈNE V.

Mlle SOPHIE VANDERK, annoncée sous le nom de Mme DE VANDERVILLE; M. VANDERK; ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, riant.

Monsieur, madame la marquise de Vanderville.

M. VANDERK.

Faites entrer.

(On ouvre les deux battants. De grandes révérences.)

SOPHIE, interdite.

Mon... monsieur.

M. VANDERK.

Madame... Avancez un siége. (Ils s'asseyent. — A Antoine.) Elle n'est pas mal. (A Sophie.) Puis-je savoir de madame ce qui me procure l'honneur de la voir?

SOPHIE, tremblante.

C'est que... mon... monsieur, j'ai... j'ai un papier à vous remettre.

M. VANDERK.

Si madame veut bien me le confier.

(Pendant qu'elle cherche, il regarde Antoine.)

ANTOINE.

Ah, monsieur! qu'elle est belle comme cela!

SOPHIE[1].

Le voici. (Le père se lève pour prendre le papier.) Ah, monsieur! pourquoi vous déranger? (A part.) Je suis tout interdite.

M. VANDERK.

Cela suffit. C'est trente louis. Ah! rien de mieux. Je vais...

[1] On pourrait voir Victorine espionner.

(Pendant que M. Vanderk va à son secrétaire, Sophie fait signe à Antoine de ne rien dire.) Ce billet est excellent : il vous est venu par la Hollande?

SOPHIE.

Non... oui.

M. VANDERK

Vous avez raison, madame... Voici la somme.

SOPHIE.

Monsieur, je suis votre très-humble et très-obéissante servante.

M. VANDERK.

Madame ne compte pas?

SOPHIE.

Ah! mon cher... mon... monsieur, vous êtes un si honnête homme..., que... la réputation... la renommée dont ..

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; Mme VANDERK.

SOPHIE.

Ah, maman! papa s'est moqué de moi.

M. VANDERK.

Comment! c'est vous, ma fille?

SOPHIE.

Ah! vous m'aviez reconnue.

MADAME VANDERK.

Comment la trouvez-vous?

M. VANDERK.

Fort bien.

SOPHIE.

Vous ne m'avez seulement pas regardée. Je ne suis pas une voleuse; et voici votre argent, que vous donnez avec tant de confiance à la première personne.

M. VANDERK.

Garde-le, ma fille. Je ne veux pas que dans toute ta vie tu puisses te reprocher une fausseté, même en badinant. Ton billet, je le tiens pour bon. Garde les trente louis.

SOPHIE.

Ah! mon cher père!

M. VANDERK.

Vous aurez des présents à faire demain.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS ; LE GENDRE.

M. VANDERK.

Vous allez, monsieur, épouser une jolie personne! Se faire annoncer sous un faux nom, se servir d'un faux seing pour tromper son père : tout cela n'est qu'un badinage pour elle.

LE GENDRE.

Ah monsieur! vous avez à punir deux coupables. Je suis complice, et voici la main qui a signé.

M. VANDERK, prenant la main de sa fille et celle de son futur.

Voilà comme je la punis.

LE GENDRE.

Si vous punissez ainsi, comment récompensez-vous donc?

(La mère fait un signe à Sophie.)

SOPHIE, au futur.

Permettez-moi, monsieur, de vous prier...

LE GENDRE.

Commandez.

SOPHIE.

Devinez ce que je veux vous dire.

MADAME VANDERK, à son mari.

Votre fille est très-embarrassée.

M. VANDERK.

Quel est son embarras?

LE GENDRE.

Je voudrais bien vous deviner... Ah! c'est de vous laisser?

SOPHIE.

Oui.

MADAME VANDERK.

Votre fille nous quitte; elle veut vous demander...

M. VANDERK.

Ah, madame!

MADAME VANDERK.

Ma fille!

SOPHIE.

Ma mère! Ah, mon cher père! je...

(Faisant le mouvement pour se mettre à genoux; le père la retient.)

M. VANDERK.

Ma fille, épargne à ta mère et à moi l'attendrissement d'un pareil moment. Toutes nos actions ne tendent, jusqu'à présent, qu'à attirer sur toi et sur ton frère toutes les faveurs du ciel. Ne perds jamais de vue, ma fille, que la bonne conduite des père et mère est la bénédiction des enfants.

SOPHIE.

Ah! si jamais je l'oublie...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; M. VANDERK FILS, qui entre quelque temps après; VICTORINE.

VICTORINE.

Le voilà! le voilà!

MADAME VANDERK.

Qui? qui donc?

VICTORINE.

Monsieur votre fils.

MADAME VANDERK.

Je vous assure, Victorine, que plus vous avancez en âge, et plus vous extravaguez.

VICTORINE.

Madame?

MADAME VENDERK.

Premièrement, vous entrez ici sans qu'on vous appelle.

VICTORINE.

Mais, madame...

MADAME VANDERK.

A-t-on coutume d'annoncer mon fils?

SOPHIE.

Ma bonne amie, vous êtes bien folle.

VICTORINE.

C'est que le voilà.

(Le fils fait des révérences.)

SOPHIE.

Ah, mon frère ne me reconnaît pas!

M. VANDERK FILS.

Eh! c'est ma sœur! Oh! elle est charmante!

MADAME VANDERK.

Tu la trouves donc bien ?

M. VANDERK FILS.

Oui, ma mère.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS ; LE GENDRE.

LE GENDRE.

M'est-il permis d'approcher ? (A Sophie ; ensuite au père.) Les notaires sont arrivés.

(Il veut donner le bras à Sophie, qui montre sa mère.)

SOPHIE.

A ma mère.

(Le gendre donne la main à la mère, et sort.)

SCÈNE X.

M. VANDERK FILS, SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE.

Vous me trouvez donc bien, mon frère ?

M. VANDERK FILS.

Oui, très-bien, ma sœur.

SOPHIE.

Et moi, mon frère, je trouve fort mal de ce qu'un jour comme celui-ci vous êtes revenu si tard. Demandez à Victorine.

M. VANDERK FILS.

Mais quelle heure donc ?

SOPHIE, lui donnant une montre.

Tenez, regardez.

M. VANDERK FILS.

Il est vrai qu'il est un peu tard. Cette montre est jolie, très-jolie.

(Il veut la rendre.)

SOPHIE.

Non, mon frère, je veux que vous la gardiez comme un reproche éternel de ce que vous vous êtes fait attendre.

M. VANDERK FILS.

Et moi je l'accepte de bon cœur. Puissé-je, à chaque fois que j'y regarderai, me féliciter de vous savoir heureuse.

(Le gendre rentre : il prend la main de Sophie. Le frère regarde la montre, rêve, et soupire. Victorine le regarde.)

SCÈNE XI.

M. VANDERK FILS, VICTORINE.

VICTORINE.

Vous m'avez bien inquiétée. Une dispute dans un café!

M. VANDERK FILS.

Est-ce que mon père sait cela?

VICTORINE.

Est-ce que cela est vrai?

M. VANDERK FILS.

Non, non, Victorine.

(Il entre dans le salon, et Victorine sort d'un autre côté.)

VICTORINE.

Ah! que cela m'inquiète?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE qui a déjà paru.

ANTOINE.

Où diable étiez-vous donc?

LE DOMESTIQUE.

J'étais dans le magasin.

ANTOINE.

Qui vous y avait envoyé?

LE DOMESTIQUE.

Vous.

ANTOINE.

Et que faisiez-vous là?

LE DOMESTIQUE.

Je dormais.

ANTOINE.

Vous dormiez! Il faut qu'il y ait plus de deux heures.

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien. Eh bien! votre maître est-il rentré?

ANTOINE.

Bon! on a soupé depuis.

LE DOMESTIQUE.

Enfin, puis-je lui remettre ma lettre?

ANTOINE.

Attendez.

SCÈNE II.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE, M. VANDERK FILS.

LE DOMESTIQUE.

N'est-ce pas là lui?

ANTOINE.

Non, non, restez; parbleu, vous êtes un drôle d'homme de rester dans ce magasin pendant trois heures!

LE DOMESTIQUE.

Ma foi, j'y aurais passé la nuit, si la faim ne m'avait pas réveillé.

ANTOINE.

Venez, venez.

SCÈNE III.

M. VANDERK FILS.

Quelle fatalité! je ne voulais pas sortir; il semblait que j'avais un pressentiment. Les commerçants... les commerçants... c'est l'état de mon père, et je ne souffrirai jamais qu'on l'avilisse... Ah, mon père! mon père! un jour de noce! Je vois toutes ses inquiétudes, toute sa douleur, le désespoir de ma mère, ma sœur, cette pauvre Victorine, Antoine, toute une famille. Ah, Dieu! que ne donnerais-je pas pour reculer d'un jour, d'un seul jour...? Reculer... (Le père entre, et le regarde.) Non certes, je ne reculerai pas. Ah, Dieu!

(Il aperçoit son père; il prend un air gai.)

SCÈNE IV.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK PÈRE.

Hé mais! mon fils, quelle pétulance! quels mouvements! que signifie...?

M. VANDERK FILS.

Ce n'est rien, mon père... C'est que... je déclamais; je... je faisais le héros.

M. VANDERK PÈRE.

Vous ne représenteriez pas demain quelque pièce de théâtre, une tragédie?

M. VANDERK FILS.

Non, non, mon père.

M. VANDERK PÈRE.

Faites, si cela vous amuse : mais il faudrait quelques précau-

tions. Dites-le-moi ; et s'il ne faut pas que je le sache, je ne le saurai pas.

M. VANDERK FILS.

Je vous suis obligé, mon père ; je vous le dirais.

M. VANDERK PÈRE.

Si vous me trompez, prenez-y garde : je ferai cabale.

M. VANDERK FILS.

Je ne crains pas cela. Mais, mon père, on vient de lire le contrat de mariage de ma sœur : nous l'avons tous signé. Quel nom y avez-vous pris ? et quel nom m'avez-vous fait prendre ?

M. VANDERK PÈRE.

Le vôtre.

M. VANDERK FILS.

Le mien ! est-ce que celui que je porte...?

M. VANDERK PÈRE.

Ce n'est qu'un surnom.

M. VANDERK FILS.

Vous vous êtes titré de chevalier, d'ancien baron de Savières, de Clavières, de...

M. VANDERK PÈRE.

Je le suis.

M. VANDERK FILS.

Vous êtes donc gentilhomme ?

M. VANDERK PÈRE.

Oui.

M. VANDERK FILS.

Oui !

M. VANDERK PÈRE.

Vous doutez de ce que je dis ?

M. VANDERK FILS.

Non, mon père : mais est-il possible...?

M. VANDERK PÈRE.

Il n'est pas possible que je sois gentilhomme !

M. VANDERK FILS.

Je ne dis pas cela. Mais est-il possible, fussiez-vous le plus pauvre des nobles, que vous ayez pris un état ?

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils, lorsqu'un homme entre dans le monde, il est le jouet des circonstances.

M. VANDERK FILS.

En est-il d'assez fortes pour descendre du rang le plus distingué au rang...

M. VANDERK PÈRE.

Achevez : au rang le plus bas.

M. VANDERK FILS.

Je ne voulais pas dire cela.

M. VANDERK PÈRE.

Écoutez : le compte le plus rigide qu'un père doive à son fils est celui de l'honneur qu'il a reçu de ses ancêtres. Asseyons-nous. (Le père s'assied; le fils prend un siége, et s'assied ensuite.) J'ai été élevé par votre bisaïeul : mon père fut tué fort jeune à la tête de son régiment. Si vous étiez moins raisonnable, je ne vous conflerais pas l'histoire de ma jeunesse; et la voici. Votre mère, fille d'un gentilhomme voisin, a été ma seule et unique passion. Dans l'âge où l'on ne choisit pas, j'ai eu le bonheur de bien choisir. Un jeune officier, venu en quartier d'hiver dans la province, trouva mauvais qu'un enfant de seize ans (c'était mon âge) attirât les attentions d'un autre enfant : votre mère n'avait pas douze ans; il me traita avec une hauteur... Je ne le supportai pas, nous nous battîmes.

M. VANDERK FILS.

Vous vous battîtes?

M. VANDERK PÈRE.

Oui, mon fils.

M. VANDERK FILS.

Au pistolet?

M. VANDERK PÈRE.

Non; à l'épée. Je fus forcé de quitter la province : votre mère me jura une constance qu'elle a eue toute sa vie. Je m'embarquai. Un bon Hollandais, propriétaire du bâtiment sur lequel j'étais, me prit en affection. Nous fûmes attaqués, et je lui fus utile (c'est là où j'ai connu Antoine). Le bon Hollandais m'associa à son commerce, il m'offrit sa nièce et sa fortune. Je lui dis mes engagements; il m'approuve, il part, il obtient le consentement des parents de votre mère, il me l'amène avec sa nourrice : c'est cette bonne vieille qui est ici. Nous nous marions; le bon Hollandais mourut dans mes bras; je pris, à sa prière, et son nom et son commerce. Le ciel a béni ma fortune, je ne peux pas être plus

heureux, je suis estimé. Voici votre sœur bien établie; votre beau-frère remplit avec honneur une des premières places dans la robe. Pour vous, mon fils, vous serez digne de moi et de vos aïeux : j'ai déjà remis dans notre famille tous les biens que la nécessité de servir le prince avait fait sortir des mains de nos ancêtres : ils seront à vous, ces biens; et si vous pensez que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'est à vous de l'effacer. Mais, dans un siècle aussi éclairé que celui-ci, ce qui peut donner la noblesse n'est pas capable de l'ôter.

M. VANDERK FILS.

Ah! mon père, je ne le pense pas; mais le préjugé est malheureusement si fort...

M. VANDERK PÈRE.

Un préjugé! Un tel préjugé n'est rien aux yeux de la raison.

M. VANDERK FILS.

Cela n'empêche pas que le commerce ne soit considéré comme un état.

M. VANDERK PÈRE.

Quel état, mon fils, que celui d'un homme qui, d'un trait de plume, se fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre! Son nom, son seing n'a pas besoin, comme la monnaie d'un souverain, que la valeur du métal serve de caution à l'empreinte : sa personne a tout fait; il a signé, cela suffit.

M. VANDERK FILS.

J'en conviens; mais...

M. VANDERK PÈRE.

Ce n'est pas un peuple, ce n'est pas une seule nation qu'il sert; il les sert toutes, et en est servi : c'est l'homme de l'univers.

M. VANDERK FILS.

Cela peut être vrai; mais enfin en lui-même qu'a-t-il de respectable?

M. VANDERK PÈRE.

De respectable! Ce qui légitime dans un gentilhomme les droits de la naissance, ce qui fait la base de ses titres : la droiture, l'honneur, la probité.

M. VANDERK FILS.

Votre conduite, mon père.

M. VANDERK PÈRE.

Quelques particuliers audacieux font armer les rois, la guerre

s'allume, tout s'embrase, l'Europe est divisée ; mais ce négociant anglais, hollandais, russe ou chinois, n'en est pas moins l'ami de mon cœur : nous sommes, sur la surface de la terre, autant de fils qui lient ensemble les nations, et les ramènent à la paix par la nécessité du commerce. Voilà, mon fils, ce que c'est qu'un honnête négociant.

M. VANDERK FILS.

Et le gentilhomme donc? et le militaire?

M. VANDERK PÈRE.

Je ne connais que deux états au-dessus du commerçant (en supposant encore qu'il y ait quelque différence entre ceux qui font le mieux qu'ils peuvent dans le rang où le ciel les a placés); je ne connais que deux états : le magistrat qui fait parler les lois, et le guerrier qui défend la patrie.

M. VANDERK FILS.

Je suis donc gentilhomme.

M. VANDERK PÈRE.

Oui, mon fils; il est peu de bonnes maisons auxquelles vous ne teniez, et qui ne tiennent à vous.

M. VANDERK FILS.

Mon père, pourquoi donc me l'avoir caché si longtemps?

M. VANDERK PÈRE.

Par une prudence peut-être inutile : j'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devînt le germe de vos vertus; j'ai désiré que vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réflexions que vous venez de faire, réflexions qui dans un âge moins avancé se seraient produites avec plus d'amertume.

M. VANDERK FILS.

Je ne crois pas que jamais...

M. VANDERK PÈRE.

Qu'est-ce?

SCÈNE V.

M. VANDERK PÈRE; M. VANDERK FILS, qui rêve; ANTOINE, LE DOMESTIQUE.

ANTOINE.

C'est un domestique... Il y a, monsieur, plus de trois heures qu'il est là.

M. VANDERK PÈRE.

Pourquoi faire attendre? Pourquoi ne pas faire parler? Son temps peut être précieux, son maître peut avoir besoin de lui.

ANTOINE.

Je l'ai oublié, on a soupé, il s'est endormi.

LE DOMESTIQUE.

Je me suis endormi; ma foi, on est las... on est las. Où diable est-elle à présent? cette chienne de lettre me fera damner aujourd'hui.

M. VANDERK PÈRE.

Donnez-vous patience.

LE DOMESTIQUE.

Ah! la voilà!

(Il bâille pendant que le père lit; le fils rêve.)

M. VANDERK PÈRE.

Vous direz à votre maître... Qu'est-il votre maître?

LE DOMESTIQUE.

M. Desparville.

M. VANDERK PÈRE.

J'entends; mais quel est son état?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas longtemps que je suis à lui; mais il a servi.

M. VANDERK PÈRE.

Servi?

LE DOMESTIQUE.

Oui, c'est un officier distingué.

M. VANDERK PÈRE.

Dites à votre maître, dites à M. Desparville que demain, entre trois et quatre heures après midi, je l'attends ici.

LE DOMESTIQUE.

Oui.

M. VANDERK PÈRE.

Dites, je vous en prie, que je suis bien fâché de ne pouvoir lui donner une heure plus prompte; que je suis dans l'embarras.

LE DOMESTIQUE.

Je sais, je sais... La noce de... oui, oui.

ANTOINE, au domestique, qui tourne du côté du magasin.

Eh bien! allez-vous encore dormir?

SCÈNE VI.

M. VANDERK PÈRE, M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS.

Mon père, je vous prie de pardonner à mes réflexions.

M. VANDERK PÈRE.

Il vaut mieux les dire que les taire.

M. VANDERK FILS.

Peut-être avec trop de vivacité.

M. VANDERK PÈRE.

C'est de votre âge : vous allez voir ici une femme qui a bien plus de vivacité que vous sur cet article. Quiconque n'est pas militaire n'est rien.

M. VANDERK FILS.

Qui donc?

M. VANDERK PÈRE.

Votre tante, ma propre sœur; elle devrait être arrivée; c'est en vain que je l'ai établie honorablement : elle est veuve à présent et sans enfants ; elle jouit de tous les revenus des biens que je vous ai achetés, je l'ai comblée de tout ce que j'ai cru devoir satisfaire ses vœux : cependant elle ne me pardonnera jamais l'état que j'ai pris ; et lorsque mes dons ne profanent pas ses mains, le nom de frère profanerait ses lèvres : elle est cependant la meilleure de toutes les femmes; mais voilà comme un honneur de préjugé étouffe les sentiments de la nature et de la reconnaissance.

M. VANDERK FILS.

Mais, mon père, à votre place, je ne lui pardonnerais jamais.

M. VANDERK PÈRE.

Pourquoi? Elle est ainsi, mon fils; c'est une faiblesse en elle, c'est de l'honneur mal entendu, mais c'est toujours de l'honneur.

M. VANDERK FILS.

Vous ne m'aviez jamais parlé de cette tante.

M. VANDERK PÈRE.

Ce silence entrait dans mon système à votre égard; elle vit dans le fond du Berri ; elle n'y soutient qu'avec trop de hauteur le nom de nos ancêtres ; et l'idée de noblesse est si forte en elle, que je ne lui aurais pas persuadé de venir au mariage de votre

sœur, si je ne lui avais écrit qu'elle épouse un homme de qualité: encore a-t-elle mis des conditions singulières.

M. VANDERK FILS.

Des conditions!

M. VANDERK PÈRE.

« Mon cher frère, m'écrit-elle, j'irai; mais ne serait-il pas « mieux que je ne passasse que pour une parente éloignée de votre « femme, pour une protectrice de la famille? » Elle appuie cela de tous les mauvais raisonnements qui... J'entends une voiture.

M. VANDERK FILS.

Je vais voir.

SCÈNE VII.

M. VANDERK PÈRE, Mme VANDERK, M. VANDERK FILS, LE GENDRE, SOPHIE.

MADAME VANDERK.

Voici, je crois, ma belle-sœur.

M. VANDERK PÈRE.

Il faut voir.

SOPHIE.

Voici ma tante.

M. VANDERK PÈRE.

Restez ici, je vais au-devant d'elle.

LE GENDRE.

Vous accompagnerai-je, monsieur?

M. VANDERK PÈRE.

Non, restez. Victorine, éclairez-moi.

(Victorine prend un flambeau, et passe devant.)

SCÈNE VIII.

Mme VANDERK, M. VANDERK FILS, LE GENDRE, SOPHIE.

LE GENDRE.

Eh bien! mon cher frère, vous avez aujourd'hui un petit air sérieux...

M. VANDERK FILS.

Non, je vous assure.

LE GENDRE.

Pensez-vous que votre sœur ne sera pas heureuse avec moi?

M. VANDERK FILS.

Je ne doute pas qu'elle le soit.

SOPHIE, à sa mère.

L'appellerai-je ma tante?

MADAME VANDERK.

Gardez-vous-en bien! laissez-moi parler.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; M. VANDERK PÈRE, LA TANTE; UN LAQUAIS en veste, une ceinture de soie, botté, un fouet sur l'épaule; cependant il porte la robe de la tante.

LA TANTE.

Ah! j'ai les yeux éblouis; écartez ces flambeaux... Point d'ordre sur les routes; je devrais être ici il y a deux heures. Soyez de condition, n'en soyez pas; une duchesse, une financière, c'est égal... Des chevaux terribles; mes femmes ont eu des peurs!... Laissez ma robe, vous... Ah, c'est madame Vanderk!

(Madame Vanderk avance, la salue, l'embrasse, et met de la hauteur.)

MADAME VANDERK.

Madame, voici ma fille que j'ai l'honneur de vous présenter.

(La tante fait une révérence, et n'embrasse pas.)

LA TANTE, à M. Vanderk père.

Quel est ce monsieur noir, et ce jeune homme?

M. VANDERK PÈRE.

C'est mon gendre futur.

LA TANTE, en regardant le fils.

Il ne faut que des yeux pour juger qu'il est d'un sang noble.

M. VANDERK PÈRE.

Ne trouvez-vous pas qu'il a quelque chose du grand-père?

LA TANTE.

Quelque chose?... oui, le front. Il est sans doute avancé dans le service?

M. VANDERK PÈRE.

Non, il est trop jeune.

LA TANTE.

Il a sans doute un régiment?

M. VANDERK PÈRE.

Non.

LA TANTE.

Pourquoi donc?

M. VANDERK PÈRE.

Lorsque par ses services il aura mérité la faveur de la cour, je suis tout prêt.

LA TANTE.

Vous avez eu vos raisons, il est fort bien : votre fille l'aime apparemment.

M. VANDERK PÈRE.

Oui, ils s'aiment beaucoup.

LA TANTE.

Moi, je me serais peu embarrassée de cet amour-là, et j'aurais voulu que mon gendre eût eu un rang avant de lui donner ma fille.

M. VANDERK PÈRE.

Il est président.

LA TANTE.

Président! Pourquoi porte-t-il l'uniforme?

M. VANDERK PÈRE.

Qui? Voici mon gendre futur.

LA TANTE.

Cela! Monsieur est donc de robe?

LE GENDRE.

Oui, madame, et je m'en fais honneur.

LA TANTE.

Monsieur, il y a dans la robe des personnes qui tiennent à ce qu'il y a de mieux.

LE GENDRE.

Et qui le sont, madame.

LA TANTE, au père.

Vous ne m'aviez pas écrit que c'était un homme de robe. (Au gendre.) Monsieur, je vous fais mon compliment; je suis charmée de vous voir uni à une famille...

LE GENDRE.

Madame...

LA TANTE.

A une famille à laquelle je prends le plus vif intérêt.

LE GENDRE.

Certainement, madame...

LA TANTE.

Mademoiselle a dans toute sa personne un air, une grâce, une modestie...; elle sera dignement madame la présidente. Et ce jeune monsieur? (Regardant le fils.)

M. VANDERK PÈRE.

C'est mon fils.

LA TANTE.

Votre fils! votre fils! vous ne le dites pas... C'est mon neveu! Ah! il est charmant, il est charmant! Embrassez-moi, mon cher enfant. Ah! vous avez raison, c'est tout le portrait de mon grand-père; il m'a saisie : ses yeux, son front, l'air noble. Ah! mon frère, ah! monsieur! je veux l'emmener, je veux le faire connaître dans la province, je le présenterai : ah, il est charmant!

MADAME VANDERK.

Madame, voulez-vous passer dans votre appartement?

M. VANDERK PÈRE.

On va vous servir.

LA TANTE.

Ah! mon lit, mon lit et un bouillon. Ah! il est charmant : je le retiens demain pour me donner la main. Bonsoir, mon cher neveu, bonsoir.

M. VANDERK FILS.

Ma chère tante, je vous souhaite...

SCÈNE X.

M. VANDERK FILS, VICTORINE.

M. VANDERK FILS.

Ma chère tante est assez folle, à ce qu'il me paraît.

VICTORINE.

C'est madame votre tante?

M. VANDERK FILS.

Oui, sœur de mon père.

VICTORINE.

Ses domestiques font un train... elle en a quatre, cinq, sans compter les femmes : ils sont d'une arrogance... Madame la

marquise par-ci, madame la marquise par-là ; elle veut ci, elle veut ça : il semble que tout soit à elle.

M. VANDERK FILS.

Je m'en doute bien.

VICTORINE.

Vous ne la suivez pas, votre chère tante ?

M. VANDERK FILS.

J'y vais. Bonsoir, Victorine.

VICTORINE.

Attendez donc.

M. VANDERK FILS.

Que veux-tu ?

VICTORINE.

Voyons donc votre nouvelle montre.

M. VANDERK FILS.

Est-ce que tu ne l'as pas vue ?

VICTORINE.

Que je la voie encore ! Ah, qu'elle est belle ! des diamants ! à répétition ! Il est onze heures 7, 8, 9, 10 minutes, onze heures dix minutes. Demain, à pareille heure... Voulez-vous que je vous dise tout ce que vous ferez demain ?

M. VANDERK FILS.

Comment, ce que je ferai ?

VICTORINE.

Oui. Vous vous lèverez à sept, disons à huit heures ; vous descendrez à dix ; vous donnerez la main à la mariée : on reviendra à deux heures : on dinera, on jouera ; ensuite votre feu d'artifice... pourvu encore que vous ne soyez pas blessé.

M. VANDERK FILS.

Ah ! si je le suis ?...

VICTORINE.

Il ne faut pas l'être.

M. VANDERK FILS.

Oui, cela vaudrait mieux.

VICTORINE.

Je parie que voilà tout ce que vous ferez demain.

M. VANDERK FILS.

Tu serais bien étonnée si je ne faisais rien de tout cela.

VICTORINE.

Que ferez-vous donc ?

M. VANDERK FILS.

Au reste, tu peux avoir raison.

VICTORINE.

C'est joli, une montre à répétition ; lorsqu'on se réveille, on sonne l'heure : je crois que je me réveillerais exprès.

M. VANDERK FILS.

Eh bien ! je veux qu'elle passe la nuit dans ta chambre, pour savoir si tu te réveilleras.

VICTORINE.

Non.

M. VANDERK FILS.

Je t'en prie.

VICTORINE.

Si on le savait, on se moquerait de moi.

M. VANDERK FILS.

Qui le dira ? tu me la rendras demain au matin.

VICTORINE.

Vous pouvez en être sûr ; mais... vous ?

M. VANDERK FILS.

N'ai-je pas ma pendule ? Et puis tu me la rendras.

VICTORINE.

Sans doute.

M. VANDERK FILS.

Qu'à moi.

VICTORINE.

A qui donc ?

M. VANDERK FILS.

Qu'à moi.

VICTORINE.

Eh ! mais, sans doute.

M. VANDERK FILS.

Bonsoir, Victorine. Adieu. Bonsoir. Qu'à moi... qu'à moi.

SCÈNE XI.

VICTORINE.

Qu'à moi, qu'à moi ! Que veut-il dire ? Il a quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui : ce n'est pas sa gaieté, son air franc : il rêvait... Si c'était... non...

SCÈNE XII.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Eh bien ! on vous appelle, on vous sonne depuis une heure. Quatre ou cinq misérables laquais de condition donnent plus de peine qu'une maison de quarante personnes. Nous verrons demain : ce sera un beau bruit ! Je n'oublie rien ? Non. (Il souffle les bougies.) Je vais me coucher.

SCÈNE XIII.

ANTOINE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Antoine ?

ANTOINE.

Quoi ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Antoine, monsieur dit qu'avant de vous coucher vous montiez chez lui par le petit escalier.

ANTOINE.

Oui, j'y vais.

LE DOMESTIQUE.

Bonsoir, monsieur Antoine.

ANTOINE.

Bonsoir, bonsoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. VANDERK FILS, SON DOMESTIQUE.

(M. Vanderk fils entre en tâtonnant avec précaution : le domestique ouvre le volet fermé le soir par Antoine; M. Vanderk regarde partout. Le domestique est botté ainsi que son maître, qui tient deux pistolets.)

M. VANDERK FILS.

Champagne?

SON DOMESTIQUE.

Monsieur.

M. VANDERK FILS.

Va ouvrir le volet.

SON DOMESTIQUE.

J'y vais... le voilà ouvert.

M. VANDERK FILS.

Eh bien! les clefs!

SON DOMESTIQUE.

J'ai cherché partout, sur la fenêtre, derrière la porte; j'ai tâté le long de la barre de fer, je n'ai rien trouvé : enfin j'ai réveillé le portier.

M. VANDERK FILS.

Eh bien?

SON DOMESTIQUE.

Il dit que M. Antoine les a.

M. VANDERK FILS.

Et pourquoi Antoine a-t-il pris ces clefs?

SON DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien.

M. VANDERK FILS.

A-t-il coutume de les prendre?

SON DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas demandé : voulez-vous que j'y aille?

M. VANDERK FILS.

Non... Et nos chevaux?

SON DOMESTIQUE.

Ils sont dans la cour.

M. VANDERK FILS.

Tiens, mets ces pistolets à l'arçon, et n'y touche pas. As-tu entendu du bruit dans la maison?

SON DOMESTIQUE.

Non. Tout le monde dort : j'ai cependant vu de la lumière.

M. VANDERK FILS.

Où?

SON DOMESTIQUE.

Au troisième.

M. VANDERK FILS.

Au troisième?

SON DOMESTIQUE.

Ah! c'est dans la chambre de mademoiselle Victorine : mais c'est sa lampe.

M. VANDERK FILS.

Victorine... Va-t'en.

SON DOMESTIQUE.

Où irai-je?

M. VANDERK FILS.

Descends dans la cour, écoute, cache les chevaux sous la remise à gauche, près du carrosse de ma mère : point de bruit surtout; il ne faut réveiller personne.

SCÈNE II.

M. VANDERK FILS.

Pourquoi Antoine a-t-il pris ces clefs? Que vais-je faire? C'est de le réveiller. Je lui dirai... Je veux sortir... J'ai des emplettes... j'ai quelques affaires... Frappons. Antoine?... il n'entend rien... Antoine?... Il va me faire cent questions : « Vous sortez de bonne heure. Quelle affaire avez-vous donc? Vous sortez à cheval : attendez le grand jour. » Je ne veux pas attendre, moi. Qu'il me donne les clefs. (Il frappe.) Antoine?

ANTOINE, en dehors.

Qui est là?

M. VANDERK FILS.

Il a répondu. Antoine?

ANTOINE.

Qui peut frapper si matin ?

M. VANDERK FILS.

Moi.

ANTOINE.

Tout à l'heure ! j'y vais.

M. VANDERK FILS.

Il se lève... Rien de moins extraordinaire ; j'ai affaire, moi ; je sors. Je vais à deux pas : quand j'irais plus loin ? — Mais vous êtes en bottes ? Mais ce cheval, ce domestique ? — Eh bien ! je vais à deux lieues d'ici ; mon père m'a dit de lui faire une commission. Comme l'esprit va chercher bien loin les raisons les plus simples. Ah ! je ne sais pas mentir.

SCÈNE III.

M. VANDERK FILS ; ANTOINE, son col à la main.

ANTOINE.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? Ah ! monsieur, c'est vous ?

M. VANDERK FILS.

Oui ; donne-moi vite les clefs de la porte cochère.

ANTOINE.

Les clefs ?

M. VANDERK FILS.

Oui.

ANTOINE.

Les clefs ? Mais le portier doit les avoir.

M. VANDERK FILS.

Il dit que vous les avez.

ANTOINE.

Ah ! c'est vrai : hier au soir, je ne m'en ressouvenais pas. Mais, à propos, monsieur votre père les a.

M. VANDERK FILS.

Mon père ! et pourquoi les a-t-il ?

ANTOINE.

Demandez-lui ; je n'en sais rien.

M. VANDERK FILS.

Il ne les a pas ordinairement.

ANTOINE.

Mais vous sortez de bonne heure ?

M. VANDERK FILS.

Il faut qu'il ait eu quelques raisons pour prendre ces clefs.

ANTOINE.

Peut-être quelque domestique : ce mariage... Il a appréhendé de l'embarras, des fêtes... des aubades... Il veut se lever le premier : enfin, que sais-je ?

M. VANDERK FILS.

Eh bien ! mon pauvre Antoine, rends-moi le plus grand... rends-moi un petit service : entre tout doucement, je t'en prie, dans l'appartement de mon père : il aura mis les clefs sur quelque table, sur quelque chaise ; apporte-les-moi. Prends garde de le réveiller, je serais au désespoir d'avoir été la cause que son sommeil eût été troublé.

ANTOINE.

Mais pourquoi n'y allez-vous pas vous-même?

M. VANDERK FILS.

C'est que... S'il t'entend, tu lui donneras mieux que moi une raison.

ANTOINE, le doigt en l'air.

J'y vais : ne sortez pas, ne sortez pas.

M. VANDERK FILS.

Où veux-tu que j'aille? je n'ai point de clefs.

ANTOINE.

Ah ! c'est vrai.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

M. VANDERK FILS.

J'aurais bien cru qu'il m'aurait fait plus de questions ; Antoine est un bon homme.... Il se sera bien imaginé..... Ah ! mon père, mon père.... ! Il dort.... il ne sait pas.... Ce cabinet, cette maison, tout ce qui m'entoure m'est plus cher : quitter cela pour toujours, ou pour longtemps ; cela fait une peine qui.... N'importe.... Ah, ciel ! c'est mon père !

SCÈNE V.

M. VANDERK PÈRE, en robe de chambre; M. VANDERK FILS.

M. VANDERK FILS.

Ah, mon père! que je suis fâché! c'est la faute d'Antoine : je le lui avais dit; mais il aura fait du bruit, il vous aura réveillé.

M. VANDERK PÈRE.

Non, je l'étais.

M. VANDERK FILS.

Vous l'étiez! Apparemment, mon père, que l'embarras d'aujourd'hui, et que...

M. VANDERK PÈRE.

Vous ne me dites pas bonjour.

M. VANDERK FILS.

Mon père, je vous demande pardon, je vous souhaite bien le bonjour.

M. VANDERK PÈRE.

Vous sortez de bonne heure.

M. VANDERK FILS.

Oui : je voulais...

M. VANDERK PÈRE.

Il y a des chevaux dans la cour.

M. VANDERK FILS.

C'est pour moi, c'est le mien, et celui de mon domestique.

M. VANDERK PÈRE.

Et où allez-vous si matin?

M. VANDERK FILS.

Une fantaisie d'exercice; je voulais faire le tour du rempart : une idée... un caprice qui m'a pris tout d'un coup ce matin.

M. VANDERK PÈRE.

Non, non, dès hier vous aviez dit qu'on tînt vos chevaux prêts.

M. VANDERK FILS.

Non pas absolument.

M. VANDERK PÈRE.

Non, mon fils, vous avez quelque dessein.

M. VANDERK FILS.

Quel dessein voudriez-vous que j'eusse?

M. VANDERK PÈRE.

Je vous le demande.

M. VANDERK FILS.

Croyez, mon père...

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils, jusqu'à cet instant je n'ai connu en vous ni detour ni mensonge : si ce que vous me dites est vrai, répétez-le-moi, et je vous croirai... Si ce sont quelques raisons, quelques folies de votre âge, de ces niaiseries qu'un père peut soupçonner, mais ne doit jamais savoir, quelque peine que cela me fasse, je n'exige pas une confidence dont nous rougirions l'un et l'autre : voici les clefs, sortez... (Le fils tend la main, et les prend.) Mais, mon fils, si cela pouvait intéresser votre repos, et le mien, et celui de votre mère...?

M. VANDERK FILS.

Ah, mon père!

M. VANDERK PÈRE.

Il n'est pas possible qu'il y ait rien de déshonorant dans ce que vous allez faire.

M. VANDERK FILS.

Ah! bien plutôt...

M. VANDERK PÈRE.

Achevez.

M. VANDERK FILS.

Que me demandez vous? Ah, mon père! vous me l'avez dit hier : vous avez été insulté; vous étiez jeune; vous vous êtes battu; vous le feriez encore. Ah, que je suis malheureux! je sens que je vais faire le malheur de votre vie. Non... jamais.... Quelle leçon...! vous pouvez m'en croire : si la fatalité...

M. VANDERK PÈRE.

Insulté... battu... le malheur de ma vie! Mon fils, causons ensemble, et ne voyez en moi qu'un ami.

M. VANDERK FILS.

S'il était possible que j'exigeasse de vous un serment... Promettez-moi que, quelque chose que je vous dise, votre bonté ne me détournera pas de ce que je dois faire.

M. VANDERK PÈRE.

Si cela est juste.

M. VANDERK FILS.

Juste ou non.

M. VANDERK PÈRE.

Ou non?

M. VANDERK FILS.

Ne vous alarmez pas. Hier au soir j'ai eu quelque altercation, une querelle avec un officier de cavalerie : nous sommes sortis ; on nous a séparés... Parole aujourd'hui.

M. VANDERK PÈRE, en s'appuyant sur le dos d'une chaise.

Ah, mon fils !

M. VANDERK FILS.

Mon père, voilà ce que je craignais.

M. VANDERK PÈRE.

Puis-je savoir de vous un détail plus étendu de votre querelle, et de ce qui l'a causée, enfin de tout ce qui s'est passé ?

M. VANDERK FILS.

Ah ! comme j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter votre présence !

M. VANDERK PÈRE.

Vous fait-elle du chagrin ?

M. VANDERK FILS.

Ah ! jamais, jamais je n'ai eu tant besoin d'un ami, et surtout de vous.

M. VANDERK PÈRE.

Enfin vous avez eu dispute.

M. VANDERK FILS.

Voici le fait. La pluie qui est survenue hier m'a forcé d'entrer dans un café ; je jouais une partie d'échecs : j'entends à quelques pas de moi quelqu'un qui parlait avec chaleur : il racontait je ne sais quoi de son père, d'un marchand, d'un escompte, de billets ; mais je suis certain d'avoir entendu très-distinctement : « Oui... tous ces négociants, tous ces commerçants sont des fripons, sont des misérables ! » Je me suis retourné, je l'ai regardé : lui, sans nul égard, sans nulle attention, a répété le même discours. Je me suis levé, je lui ai dit à l'oreille qu'il n'y avait qu'un malhonnête homme qui pût tenir de pareils propos : nous sommes sortis ; on nous a séparés.

M. VANDERK PÈRE.

Vous me permettrez de vous dire...

M. VANDERK FILS.

Ah ! je sais, mon père, tous les reproches que vous pouvez me faire : cet officier pouvait être dans un instant d'humeur ; ce qu'il disait pouvait ne pas me regarder : lorsqu'on dit tout le monde, on ne dit personne ; peut-être même ne faisait-il que ra-

conter ce qu'on lui avait dit : et voilà mon chagrin, voilà mon tourment. Mon retour sur moi-même a fait mon supplice : il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort. Je crois cependant qu'il l'a dit parce que j'étais présent.

M. VANDERK PÈRE.

Vous le désirez. Vous connaît-il?

M. VANDERK FILS.

Je ne le connais pas.

M. VANDERK PÈRE.

Et vous cherchez querelle! Ah, mon fils! pourquoi n'avez-vous pas pensé que vous aviez un père? je pense si souvent que j'ai un fils!

M. VANDERK FILS.

Mon père, c'est parce que j'y pensais.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! dans quelle incertitude, dans quelle peine jetiez-vous aujourd'hui votre mère et moi!

M. VANDERK FILS.

J'y avais pourvu.

M. VANDERK PÈRE.

Comment?

M. VANDERK FILS.

J'avais laissé sur ma table une lettre adressée à vous; Victorine vous l'aurait donnée.

M. VANDERK PÈRE.

Est-ce que vous vous êtes confié à Victorine?

M. VANDERK FILS.

Non, mon père; mais elle devait rapporter quelque chose sur ma table, et elle l'aurait vue.

M. VANDERK PÈRE.

Et quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois?

M. VANDERK FILS.

La juste rigueur!

M. VANDERK PÈRE.

Oui : elles sont justes ces lois... Jadis un peuple... je ne sais lequel... les Romains, je crois, accordaient des récompenses à qui conservait la vie d'un citoyen. Quelle punition ne mérite pas un Français qui médite d'en égorger un autre, qui projette un assassinat?

M. VANDERK FILS.

Un assassinat!

M. VANDERK PÈRE.

Oui, mon fils, un assassinat : la confiance que l'agresseur a dans ses propres forces fait presque toujours sa témérité.

M. VANDERK FILS.

Mais vous-même, mon père, lorsqu'autrefois...

M. VANDERK PÈRE.

Le ciel est juste : il m'en punit en vous. Enfin, quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois?

M. VANDERK FILS.

La fuite.

M. VANDERK PÈRE.

Et quelle était votre marche, le lieu, l'instant?

M. VANDERK FILS.

Sur les trois heures après midi, derrière les petits remparts.

M. VANDERK PÈRE.

Et pourquoi donc sortez-vous si tôt?

M. VANDERK FILS.

Pour ne pas manquer à ma parole; j'ai redouté l'embarras de cette noce, de ma tante, et de me trouver engagé de façon à ne pouvoir m'échapper. Ah! comme j'aurais voulu retarder d'un jour!

M. VANDERK PÈRE.

Et d'ici à trois heures ne pourriez-vous rester?

M. VANDERK FILS.

Ah, mon père! imaginez...

M. VANDERK PÈRE.

Vous aviez raison; mais cette raison ne subsiste plus. Faites rentrer vos chevaux : remontez chez vous. Je vais réfléchir aux moyens qui peuvent vous sauver et l'honneur et la vie.

M. VANDERK FILS.

(A part.) Me sauver l'honneur...! (Haut.) Mon père, mon malheur mérite plus de pitié que d'indignation.

M. VANDERK PÈRE.

Je n'en ai aucune.

M. VANDERK FILS.

Eh bien, monsieur, prouvez-le moi, en me permettant de vous embrasser.

M. VANDERK PÈRE.

Non, monsieur; remontez chez vous.

M. VANDERK FILS.

J'y vais, mon père.

(Il se retire précipitamment, s'arrête, s'aperçoit que son père, plongé dans la douleur, ne le suit pas des yeux; il en profite, et sort pour s'aller battre.)

SCENE VI.

M. VANDERK PÈRE.

Infortuné! comme on doit peu compter sur le bonheur présent! je me suis couché le plus tranquille, le plus heureux des pères, et me voilà... Antoine!... Je ne puis avoir trop de confiance... Ah! si son sang coulait pour son roi ou pour sa patrie : mais..

SCÈNE VII.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

ANTOINE.

Que voulez-vous?

M. VANDERK PÈRE.

Ce que je veux! Ah! qu'il vive!

ANTOINE.

Qu'il vive, qui donc?

M. VANDERK PÈRE.

Je ne t'ai pas entendu entrer.

ANTOINE.

Vous m'avez appelé.

M. VANDERK PÈRE.

Je t'ai appelé... Antoine, je connais ta discrétion, ton amitié pour moi et pour mon fils; il sortait pour se battre.

ANTOINE.

Contre qui? Je vais...

M. VANDERK PÈRE.

Cela est inutile.

ANTOINE.

Tout le quartier va le défendre : je vais réveiller...

M. VANDERK PÈRE.

Non, ce n'est pas...

ANTOINE.

Vous me tueriez plutôt que de...

M. VANDERK PÈRE.

Tais-toi, il est ici : cours à son appartement, dis-lui que je le prie de m'envoyer la lettre dont il vient de me parler. Ne dis pas autre chose; ne fais voir aucun intérêt sur ce qui le regarde... Remarque... Va, qu'il te donne cette lettre, et qu'il m'attende : je vais le voir.

SCÈNE VIII.

M. VANDERK PÈRE.

Ah ciel! Fouler aux pieds la raison, la nature et les lois! Préjugé funeste! abus cruel du point d'honneur! tu ne pouvais avoir pris naissance que dans les temps les plus barbares; tu ne pouvais subsister qu'au milieu d'une nation vaine et pleine d'elle-même, qu'au milieu d'un peuple dont chaque particulier compte sa personne pour tout, et sa pâtrie et sa famille pour rien! Et vous, lois sages, mais insuffisantes, vous avez désiré mettre un frein à l'honneur : vous avez ennobli l'échafaud; votre sévérité cruelle n'a servi qu'à froisser le cœur d'un honnête homme entre l'infamie et le supplice. Ah, mon fils!

SCÈNE IX.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

ANTOINE.

Monsieur, vous l'avez laissé partir?

M. VANDERK PÈRE.

Il est parti! O ciel! arrêtez...

ANTOINE.

Ah, monsieur! il est déjà bien loin. Je traversais la cour; il a mis ses pistolets à l'arçon.

M. VANDERK PÈRE.

Ses pistolets!

ANTOINE.

Il m'a crié : « Antoine, je te recommande mon père! » et il a mis son cheval au galop.

M. VANDERK PÈRE.

Il est parti! Ah, Dieu! il est parti! (Il rêve douloureusement; il reprend sa fermeté, et dit :) Antoine, je t'en conjure, que rien ne transpire ici! Hélas! sa malheureuse mère!... Viens, suis-moi, je vais m'habiller.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTORINE.

Je le cherche partout : qu'est-il devenu? Cela me passe. Il ne sera jamais prêt : il n'est pas habillé. Ah ! que je suis fâchée de m'être embarrassée de sa montre ! Je l'ai vu toute la nuit qui me disait : « Qu'à moi, qu'à moi, qu'à moi ; » il est sorti de bien bonne heure, et à cheval ; mais si c'était cette dispute, et si c'était vrai qu'il fût allé... Ah ! j'ai un pressentiment ! mais que risqué-je d'en parler? J'en vais parler à monsieur. Je parierais que c'est ce domestique qui s'est endormi hier au soir ; il avait une mauvaise physionomie, il lui aura donné un rendez-vous. Ah !

SCÈNE II.

M. VANDERK PÈRE, VICTORINE.

VICTORINE.

Monsieur, on est bien inquiet. Madame la marquise dit : « Mon neveu est-il habillé ? qu'on l'avertisse. Est-il prêt? Pourquoi ne vient-il pas? »

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils ?

VICTORINE.

Oui, monsieur ; je l'ai demandé, je l'ai fait chercher : je ne sais s'il est sorti ou s'il n'est pas sorti ; mais je ne l'ai pas trouvé.

M. VANDERK PÈRE.

Il est sorti.

VICTORINE.

Vous savez donc, monsieur, qu'il est dehors ?

M. VANDERK PÈRE.

Oui, je le sais. Voyez si tout le monde est prêt : pour moi, je le suis. Où est votre père?

VICTORINE fait un pas, et revient.

Avez-vous vu, monsieur, hier un domestique qui voulait parler à vous ou à monsieur votre fils?

M. VANDERK PÈRE.

Un domestique? C'était à moi : j'ai donné ma parole à son maître aujourd'hui; vous faites bien de m'en faire ressouvenir.

VICTORINE, à part.

Il faut que ce ne soit pas cela : tant mieux, puisque monsieur sait où il est.

M. VANDERK PÈRE.

Voyez donc où est votre père.

VICTORINE.

J'y cours.

SCÈNE III.

M. VANDERK PÈRE.

Au milieu de la joie la plus légitime... Antoine ne vient point... Je voyais devant moi toutes les misères humaines,... je m'y tenais préparé; la mort même... Mais ceci... Eh! que dire...? Ah, ciel!...

SCÈNE IV.

M. VANDERK PÈRE, LA TANTE.

M. VANDERK PÈRE.

Eh bien, ma sœur, puis-je enfin me livrer au plaisir de vous revoir?

LA TANTE.

Mon frère, je suis très en colère; vous gronderez après, si vous voulez.

M. VANDERK PÈRE.

J'ai tout lieu d'être fâché contre vous.

LA TANTE.

Et moi contre votre fils.

M. VANDERK PÈRE.

J'ai cru que les droits du sang n'admettaient point de ces ménagements, et qu'un frère...

LA TANTE.

Et moi, qu'une sœur comme moi mérite de certains égards.

M. VANDERK PÈRE.

Quoi! vous aurait-on manqué en quelque chose?

LA TANTE.

Oui, sans doute.

M. VANDERK PÈRE.

Qui?

LA TANTE.

Votre fils.

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils! Et quand peut-il vous avoir désobligée?

LA TANTE.

A l'instant.

M. VANDERK PÈRE.

A l'instant?

LA TANTE.

Oui, mon frère, à l'instant. Il est bien singulier que mon neveu, qui doit me donner la main aujourd'hui, ne soit pas ici, et qu'il sorte.

M. VANDERK PÈRE.

Il est sorti pour une affaire indispensable.

LA TANTE.

Indispensable! indispensable! votre sang-froid me tue : il faut me le trouver mort ou vif; c'est lui qui me donne la main.

M. VANDERK PÈRE.

Je compte vous la donner, s'il le faut.

LA TANTE.

Vous? Au reste, je le veux bien, vous me ferez honneur. Oh! çà, mon frère, parlons raison; il n'y a point de choses que je n'aie imaginées pour mon neveu, quoiqu'il soit malhonnête à lui d'être sorti. Il y a près mon château, ou plutôt près du vôtre, et je vous en rends grâces, il y a un certain fief qui a été enlevé à la famille en 1573; mais il n'est pas rachetable.

M. VANDERK PÈRE.

Soit.

LA TANTE.

C'est un abus; mais c'est fâcheux.

M. VANDERK PÈRE.

Cela peut être : allons rejoindre...

LA TANTE.

Nous avons le temps. Il faut repeindre les vitraux de la chapelle; cela vous étonne!

M. VANDERK PÈRE.

Nous parlerons de cela.

LA TANTE.

C'est que les armoiries sont écartelées d'Aragon, et que le lambel...

M. VANDERK PÈRE.

Ma sœur, vous ne partez pas aujourd'hui.

LA TANTE.

Non, je vous assure.

M. VANDERK PÈRE.

Eh bien! nous en parlerons demain.

LA TANTE.

C'est que cette nuit j'ai arrangé pour votre fils, j'ai arrangé des choses étonnantes : il est aimable, il est aimable! Nous avons dans la province la plus riche héritière; c'est une Cramont-Ballière de la tour d'Argor; vous savez ce que c'est : elle est même parente de votre femme; votre fils l'épouse, j'en fais mon affaire : vous ne paraîtrez pas, vous; je le propose, je le marie, il ira à l'armée; et moi je reste avec sa femme, avec ma nièce, et j'élève ses enfants.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! ma sœur...

LA TANTE.

Ce sont les vôtres, mon frère.

M. VANDERK PÈRE.

Entrons dans le salon; sans doute on nous y attend.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

LA TANTE, en s'en allant.

Je vois qu'il est heureux, mais très-heureux pour mon neveu, que je sois venue ici. Vous, mon frère, vous avez perdu toute idée de noblesse, de grandeur : ah! le commerce rétrécit l'âme, mon frère. Ce cher neveu! ce cher enfant! mais c'est que je l'aime de tout mon cœur.

M. VANDERK PÈRE.

Antoine, reste ici.

SCÈNE VI.

ANTOINE.

Oui, ma résolution est prise : comment ! un misérable ! un drôle...

SCÈNE VII.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu demandes ?

VICTORINE.

J'entrais.

ANTOINE.

Je n'aime pas tout cela, toujours sur mes talons ; c'est bien étonnant : la curiosité, la curiosité... Mademoiselle, voilà peut-être le dernier conseil que je vous donnerai de ma vie ; mais la curiosité dans une fille ne peut que la tourner à mal.

VICTORINE.

Eh mais ! je venais vous dire...

ANTOINE.

Va-t'en, va-t'en : écoute, ma fille, sois sage, et vis toujours honnêtement, et tu ne pourras jamais manquer...

VICTORINE, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. VANDERK PÈRE.

M. VANDERK PÈRE.

Sortez, Victorine ; laissez-nous, et fermez la porte.

SCÈNE IX.

M. VANDERK PÈRE, ANTOINE.

M. VANDERK PÈRE.

Avez-vous dit au chirurgien de ne pas s'éloigner ?

ANTOINE.

Non.

M. VANDERK PÈRE.

Non !

ANTOINE.

Non, non...

M. VANDERK PÈRE.

Pourquoi ?

ANTOINE.

Pourquoi ? C'est que monsieur votre fils ne se battra pas.

M. VANDERK PÈRE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ANTOINE.

Monsieur, monsieur, un gentilhomme, un militaire, un diable, fût-ce un capitaine de vaisseau du roi, c'est ce qu'on voudra ; mais il ne se battra pas, vous dis-je : ce ne peut être qu'un malhonnête homme, un assassin ; il lui a cherché querelle : il croit le tuer, il ne le tuera pas.

M. VANDERK PÈRE.

Antoine !

ANTOINE.

Non, monsieur, il ne le tuera pas, j'y ai regardé... je sais par où il doit venir, je l'attendrai, je l'attaquerai, je le tuerai, ou il me tuera : s'il me tue, il sera plus embarrassé que moi ; si je le tue, monsieur, je vous recommande ma fille. Au reste, je n'ai pas besoin de vous la recommander.

M. VANDERK PÈRE.

Antoine, ce que vous dites est inutile ; et jamais...

ANTOINE.

Vos pistolets ! vos pistolets ! Vous m'avez vu, vous m'avez vu sur ce vaisseau, il y a longtemps. Qu'importe ! en fait de valeur, il ne faut qu'être homme, et des armes.

M. VANDERK PÈRE.

Eh mais ! Antoine !

ANTOINE.

Monsieur ! ah, mon cher maître ! un jeune homme d'une aussi belle espérance ! Ma fille me l'avait dit, et l'embarras d'aujourd'hui, et la noce, et tout ce monde : à l'instant même... les clefs du magasin ! je les emportais. (Il remet les clefs sur la table.) Ah, j'en deviendrai fou ! ah, Dieu !

M. VANDERK PÈRE.

Il me brise le cœur : écoutez-moi ; je vous dis de m'écouter.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK PÈRE.

Croyez-vous que je n'aime pas mon fils plus que vous l'aimez?

ANTOINE.

Et c'est à cause de cela, vous en mourrez.

M. VANDERK PÈRE.

Antoine, vous manquez de raison; je ne vous conçois pas aujourd'hui : écoutez-moi. Écoutez-moi, vous dis-je; rappelez toute votre présence d'esprit, j'en ai besoin; écoutez avec attention ce que je vais vous confier. On peut venir à l'instant, et je ne pourrais plus vous parler... Crois-tu, mon pauvre Antoine, crois-tu, mon vieux camarade, que je sois insensible? N'est-ce pas mon fils? n'est-ce pas lui qui fonde dans l'avenir tout le bonheur de ma vieillesse? Et ma femme... Ah! quel chagrin! sa santé faible; mais c'est sans remède : le préjugé qui afflige notre nation rend son malheur inévitable.

ANTOINE.

Mais, monsieur, ne serait-il pas possible d'accommoder cette affaire?

M. VANDERK PÈRE.

L'accommoder! Tu ne connais pas toutes les entraves de l'honneur : où trouver son adversaire? où le rencontrer à présent? Est-ce sur le champ de bataille que de pareilles affaires s'accommodent? Eh! n'est-il pas contre les mœurs et contre les lois que je paraisse en être instruit...? Et si mon fils eût hésité, s'il eût molli, si cette cruelle affaire s'était accommodée, combien s'en préparait-il dans l'avenir! Il n'est point de demi-brave, il n'est point de petit homme qui ne cherchât à le tâter; il lui faudrait dix affaires heureuses pour faire oublier celle-ci. Elle est affreuse dans tous ses points; car il a tort.

ANTOINE.

Il a tort!

M. VANDERK PÈRE.

Une étourderie...

ANTOINE.

Une édourderie!

M. VANDERK PÈRE.

Oui. Mais ne perdons pas le temps en vaines discussions. Antoine?

ANTOINE.

Monsieur ?

M. VANDERK PÈRE.

Exécutez de point en point ce que je vais vous dire.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

M. VANDERK PÈRE.

Ne passez mes ordres en aucune manière, songez qu'il y va de l'honneur de mon fils et du mien : c'est vous dire tout. Je ne peux me confier qu'à vous, et je me fie à votre âge, à votre expérience, et je peux dire à votre amitié. Rendez-vous au lieu où ils doivent se rencontrer, derrière les petits remparts : déguisez-vous de façon à n'être pas reconnu ; tenez-vous-en le plus loin que vous pourrez : ne soyez, s'il est possible, reconnu en aucune manière. Si mon fils a le bonheur cruel de renverser son adversaire, montrez-vous alors ; il sera agité, il sera égaré, verra mal : voyez pour lui, portez sur lui toute votre attention ; veillez à sa fuite, donnez-lui votre cheval, faites ce qu'il vous dira, faites ce que la prudence vous conseillera. Lui parti, portez sur-le-champ tous vos soins à son rival, s'il respire encore ; emparez-vous de ses derniers moments, donnez-lui tous les secours qu'exige l'humanité ; expiez autant qu'il est en vous le crime auquel je participe, puisque... puisque... cruel honneur...! Mais, Antoine, si le ciel me punit autant que je dois l'être, s'il dispose de mon fils... je suis père, et je crains mes premiers mouvements : je suis père, et cette fête, cette noce... ma femme... sa santé... moi-même... alors tu accourras ; mon fils a son domestique, tu accourras : mais comme ta présence m'en dirait trop, aie cette attention, écoute bien, aie-la pour moi, je t'en supplie : tu frapperas trois coups à la porte de la basse-cour, trois coups distinctement, et tu te rendras ici, ici dedans, dans ce cabinet : tu ne parleras à personne, mes chevaux seront mis, nous y courrons.

ANTOINE.

Mais, monsieur.

M. VANDERK PÈRE.

Voici quelqu'un : eh, c'est sa mère !

SCÈNE X.

ANTOINE, Mme VANDERK, M. VANDERK PÈRE.

MADAME VANDERK.

Ah ! mon cher ami, tout le monde est prêt : voici vos gants. Antoine, eh ! comme te voilà fait ! tu aurais bien dû te faire parer, te faire beau le jour du mariage de ma fille. Je ne te pardonne pas cela.

ANTOINE.

C'est que... madame... Je vais en affaire. Oui, oui... madame.

M. VANDERK PÈRE.

Allez, allez, Antoine ; faites ce que je vous ai dit.

ANTOINE.

Oui, monsieur.

MADAME VANDERK.

Antoine ?

ANTOINE.

Madame ?

MADAME VANDERK.

Si tu trouves mon fils, ah ! je t'en prie, dis-lui qu'il ne tarde point.

M. VANDERK PÈRE.

Allez, Antoine, allez.

(Antoine et M. Vanderk se regardent. Antoine sort.)

SCÈNE XI.

Mme VANDERK, M. VANDERK PÈRE.

MADAME VANDERK.

Antoine a l'air bien effarouché.

M. VANDERK PÈRE.

Tout cela l'échauffe et le dérange.

MADAME VANDERK.

Ah ! mon ami, faites-moi compliment ; il y a plus de deux ans que je ne me suis si bien portée... Ma fille... mon gendre... toute cette famille est si respectable, si honnête ! la bonne robe est sage comme les lois ! Mais, mon ami, j'ai un reproche à vous faire, et votre sœur a raison ; vous donnez aujourd'hui de l'occupation à

votre fils, vous l'envoyez je ne sais en quel endroit; au reste, vous le savez : il faut cependant que ce soit très-loin, car je suis sûre qu'il ne s'est point amusé : lorsqu'il va revenir, il ne pourra nous rejoindre. Victorine a dit à ma fille qu'il n'était pas habillé, et qu'il était monté à cheval.

M. VANDERK PÈRE, lui prenant la main affectueusement.

Laissez-moi respirer, et permettez-moi de ne penser qu'à votre satisfaction; votre santé me fait le plus grand plaisir : nous avons tellement besoin de nos forces, l'adversité est si près de nous... La plus grande félicité est si peu stable, si peu... Ne faisons point attendre, on doit nous trouver de moins dans la compagnie. La voici.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE, et un groupe de compagnie de femmes et d'hommes, plus d'hommes de robe que d'autres.

M. VANDERK PÈRE.

Allons, belle jeunesse. Madame, nous avons été ainsi. Puissiez-vous, mes enfants, voir un pareil jour, (à part) et plus beau que celui-ci!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTORINE, se tournant vers la coulisse d'où elle sort.

Monsieur Antoine, monsieur Antoine, monsieur Antoine! Le maître-d'hôtel, les gens, les commis, tout le monde demande monsieur Antoine. Il faut que j'aie la peine de tout. Mon père est bien étonnant : je le cherche partout, je ne le trouve nulle part. Jamais ici il n'y a eu tant de monde, et jamais... Eh quoi...! hein... Antoine, Antoine? Eh bien, qu'ils appellent. Cette cérémonie que je croyais si gaie, grand Dieu, comme elle est triste! Mais lui, ne pas se trouver au mariage de sa sœur; et d'un autre côté... Aussi mon père avec ses raisons... « Sois sage, sois sage, et tu ne pourras jamais manquer... » Où est-il allé? Je...

SCÈNE II.

M. DESPARVILLE PÈRE, VICTORINE.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Mademoiselle, puis-je entrer?

VICTORINE.

Monsieur, vous êtes sans doute de la noce? Entrez dans le salon.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Je n'en suis pas, mademoiselle, je n'en suis pas.

VICTORINE.

Ah, monsieur! si vous n'en êtes pas, pour quelle raison...?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Je viens pour parler à monsieur Vanderk.

VICTORINE.

Lequel?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Mais le négociant. Est-ce qu'il y a deux négociants de ce nom-là? C'est celui qui demeure ici.

VICTORINE.

Ah, monsieur! quel embarras! je vous assure que je ne sais comment monsieur pourra vous parler au milieu de tout ceci; et même on serait à table si on n'attendait pas quelqu'un qui se fait bien attendre.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Mademoiselle, M. Vanderk m'a donné parole ici aujourd'hui à cette heure.

VICTORINE.

Il ne savait donc pas l'embarras...

M. DESPARVILLE PÈRE.

Il ne savait pas, il ne savait pas... C'est hier au soir qu'il me l'a fait dire.

VICTORINE.

J'y vais donc... si je peux l'aborder; car il répond à l'un, il répond à l'autre. Je dirai... Qu'est-ce que je dirai?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Dites que c'est quelqu'un qui voudrait lui parler, que c'est quelqu'un à qui il a donné parole à cette heure-ci, sur une lettre qu'il en a reçue. Ajoutez que... Non... dites-lui seulement cela.

VICTORINE.

J'y vais.... quelqu'un.... Mais, monsieur, permettez-moi de vous demander votre nom.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Il le sait bien peu. Dites, au reste, que c'est M. Desparville; que c'est le maître d'un domestique...

VICTORINE.

Ah! je sais, un homme qui avait un visage... qui avait un air... Hier au soir... J'y vais, j'y vais.

SCÈNE III.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Que de raisons! Parbleu! ces choses-là sont bien faites pour moi. Il faut que cet homme marie justement sa fille aujourd'hui, le jour, le même jour que j'ai à lui parler: c'est fait exprès; oui, c'est fait exprès pour moi; ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Peste soit des enfants! Je ne veux plus m'embarrasser de rien. Je vais me retirer dans ma province. « Mais, mon père, mon père... — Mais,

mon fils, va te promener : j'ai fait mon temps, fais le tien. » Ah ! c'est apparemment notre homme. Encore un refus que je vais essuyer.

SCÈNE IV.

M. DESPARVILLE PÈRE, M. VANDERK PÈRE.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Monsieur, monsieur, je suis fâché de vous déranger. Je sais tout ce qui vous arrive. Vous mariez votre fille. Vous êtes à l'instant en compagnie : mais un mot, un seul mot.

M. VANDERK PÈRE.

Et moi, monsieur, je suis fâché de ne vous avoir pas donné une heure plus prompte. On vous a peut-être fait attendre. J'avais dit à quatre heures, et il est trois heures seize minutes. Monsieur, asseyez-vous.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Non, parlons debout, j'aurai bientôt dit. Monsieur, je crois que le diable est après moi. J'ai depuis quelques jours besoin d'argent, et encore plus depuis hier, pour la circonstance la plus pressante, et que je ne peux pas dire. J'ai une lettre de change, bonne, excellente : c'est, comme disent vos marchands, c'est de l'or en barre; mais elle sera payée quand ? quand ? je n'en sais rien : ils ont des usages, des usances, des termes que je ne comprends pas. J'ai été chez plusieurs de vos confrères ; mais tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent sont des arabes, des juifs; pardonnez-moi le terme, oui, des juifs. Ils m'ont demandé des remises considérables, parce qu'ils voient que j'en ai besoin. D'autres m'ont refusé tout net. Mais que je ne vous retarde point. Pouvez-vous m'avancer le payement de ma lettre de change, ou ne le pouvez-vous pas ?

M. VANDERK PÈRE.

Puis-je la voir ?

M. DESPARVILLE PÈRE.

La voilà... (Pendant que monsieur Vanderk lit.) Je payerai tout ce qu'il faudra. Je sais qu'il y a des droits. Faut-il le quart ? faut-il...? J'ai besoin d'argent.

M. VANDERK PÈRE sonne.

Monsieur, je vais vous la faire payer.

M. DESPARVILLE PÈRE.

A l'instant?

M. VANDERK PÈRE.

Oui, monsieur.

M. DESPARVILLE PÈRE.

A l'instant! prenez, prenez, monsieur. Ah, quel service vous me rendez! Prenez, prenez, monsieur.

M. VANDERK PÈRE, au domestique qui entre.

Allez à ma caisse, apportez le montant de cette lettre, deux mille quatre cents livres.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Monsieur, au service que vous me rendez pouvez-vous ajouter celui de me faire donner de l'or?

M. VANDERK PÈRE.

Volontiers, monsieur. (Au domestique.) Apportez la somme en or.

M. DESPARVILLE PÈRE, au domestique qui sort.

Faites retenir, monsieur, l'escompte, l'à-compte.

M. VANDERK PÈRE.

Non, monsieur, je ne prends point d'escompte, ce n'est point mon commerce; et, je vous l'avoue avec plaisir, ce service ne me coûte rien. Votre lettre vient de Cadix, elle est pour moi une rescription, elle devient pour moi de l'argent comptant.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Monsieur, monsieur, voilà de l'honnêteté, voilà de l'honnêteté: vous ne savez pas toute l'obligation que je vous dois, toute l'étendue du service que vous me rendez.

M. VANDERK PÈRE.

Je souhaite qu'il soit considérable.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Ah, monsieur, monsieur, que vous êtes heureux! Vous n'avez qu'une fille, vous?

M. VANDERK PÈRE.

J'espère que j'ai un fils.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Un fils! mais il est apparemment dans le commerce, dans un état tranquille; mais le mien, le mien est dans le service: à l'instant que je vous parle, n'est-il pas occupé à se battre!

M. VANDERK PÈRE.

A se battre!

M. DESPARVILLE PÈRE.

Oui, monsieur, à se battre... Un autre jeune homme, dans un café... un étourdi lui a cherché querelle, je ne sais pourquoi, je ne sais comment; il ne le sait pas lui-même.

M. VANDERK PÈRE.

Que je vous plains! et qu'il est à craindre...

M. DESPARVILLE PÈRE.

A craindre! je ne crains rien: mon fils est brave, il tient de moi, et adroit! adroit: à vingt pas il couperait une balle en deux sur une lame de couteau. Mais il faut qu'il s'enfuie, c'est le diable! vous entendez bien, vous entendez: je me fie à vous, vous m'avez gagné l'âme.

M. VANDERK PÈRE.

Monsieur, je suis flatté de votre... (On frappe à la porte un coup.) Je suis flatté de ce que...

(Un second coup.)

M. DESPARVILLE PÈRE.

Ce n'est rien; c'est qu'on frappe chez vous. (Un troisième coup.— Monsieur Vanderk père tombe sur un siége.) Monsieur, vous ne vous trouvez pas indisposé?

M. VANDERK PÈRE.

Ah! monsieur, tous les pères ne sont pas malheureux! (Le domestique entre avec des rouleaux de louis.) Voilà votre somme! partez, monsieur, vous n'avez pas de temps à perdre.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Que vous m'obligez!

M. VANDERK PÈRE.

Permettez-moi de ne pas vous reconduire.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Ah! vous avez affaire? Ah! le brave homme! ah! l'honnête homme! Monsieur, mon sang est à vous; restez, restez, restez, je vous en prie.

SCÈNE V.

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils est mort!... Je l'aivu là... et je ne l'ai pas embrassé!... Que de peines sa naissance me préparait! Que de chagrin sa mère...!

SCÈNE VI.

ANTOINE, M. VANDERK PÈRE.

M. VANDERK PÈRE.

Eh bien?

ANTOINE.

Ah, mon maître! tous deux; j'étais très-loin, mais j'ai vu, j'ai vu... Ah, monsieur!

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils!

ANTOINE.

Oui, ils se sont approchés à bride abattue. L'officier a tiré, votre fils ensuite. L'officier est tombé d'abord; il est tombé le premier. Après cela, monsieur... Ah, mon cher maître! Les chevaux se sont séparés... je suis accouru... je... je...

M. VANDERK PÈRE.

Voyez si mes chevaux sont mis; faites approcher par la porte de derrière, venez m'avertir : courons-y; peut-être n'est-il que blessé.

ANTOINE.

Mort! mort! j'ai vu sauter son chapeau : mort!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, VICTORINE.

VICTORINE.

Mort! Ah! qui donc? qui donc?

M. VANDERK PÈRE.

Que demandez-vous?

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu demandes? Sors d'ici tout à l'heure.

M. VANDERK PÈRE.

Laissez-la. Allez, Antoine, faites ce que je vous dis.

SCÈNE VIII.

M. VANDERK PÈRE, VICTORINE; ANTOINE, dans l'appartement.

M. VANDERK PÈRE

Eh bien! que voulez-vous, Victorine?

VICTORINE.

Je venais demander si on doit faire servir, et j'ai rencontré un monsieur qui m'a dit que vous vous trouviez mal.

M. VANDERK PÈRE.

Non, je ne me trouve pas mal. Où est la compagnie?

VICTORINE.

On va servir.

M. VANDERK PÈRE.

Tâchez de parler à madame en particulier; vous lui direz que je suis à l'instant forcé de sortir, que je la prie de ne pas s'inquiéter : mais qu'elle fasse en sorte qu'on ne s'aperçoive pas de mon absence; je serai peut-être... Mais vous pleurez, Victorine.

VICTORINE.

Mort! et qui donc? Monsieur votre fils?

M. VANDERK PÈRE.

Victorine!

VICTORINE.

J'y vais, monsieur; non, je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas.

M. VANDERK PÈRE.

Non, restez, je vous l'ordonne : vos pleurs vous trahiraient; je vous défends de sortir d'ici que je ne sois rentré.

VICTORINE, apercevant M. Vanderk fils.

Ah, monsieur!

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. VANDERK FILS, M. DESPARVILLE PÈRE, M. DESPARVILLE FILS.

M. VANDERK FILS.

Mon père!

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils... je t'embrasse... Je te revois sans doute honnête homme?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Oui, morbleu! il l'est.

M. VANDERK FILS.

Je vous présente messieurs Desparville.

M. VANDERK PÈRE.

Messieurs...

M. DESPARVILLE PÈRE.

Monsieur, je vous présente mon fils... N'était-ce pas mon fils, lui justement, qui était son adversaire?

M. VANDERK PÈRE.

Comment! est-il possible que cette affaire...

M. DESPARVILLE PÈRE.

Bien, bien, morbleu! bien. Je vais vous raconter.

M. DESPARVILLE FILS.

Mon père, permettez-moi de parler.

M. VANDERK FILS.

Qu'allez-vous dire?

M. DESPARVILLE FILS.

Souffrez de moi cette vengeance.

M. VANDERK FILS.

Vengez-vous donc.

M. DESPARVILLE FILS.

Le récit serait trop court si vous le faisiez, monsieur; et à présent votre honneur et le mien... Il me paraît, monsieur, que vous étiez aussi instruit que mon père l'était. Mais voici ce que vous ne saviez pas. Nous nous sommes rencontrés; j'ai couru sur lui : j'ai tiré; il a foncé sur moi, il m'a dit : « Je tire en l'air; » il l'a fait. « Écoutez, m'a-t-il dit en me serrant la botte, j'ai cru hier que vous insultiez mon père, en parlant des négociants. Je vous ai insulté; j'ai senti que j'avais tort : je vous en fais mes excuses. N'êtes-vous pas content? Éloignez-vous, et recommençons. » Je ne puis, monsieur, vous exprimer ce qui s'est passé en moi; je me suis précipité de mon cheval : il en a fait autant, et nous nous sommes embrassés. J'ai rencontré mon père, lui à qui, pendant ce temps-là, vous rendiez le plus important service. Ah! monsieur!

M. DESPARVILLE PÈRE.

Eh! vous le saviez, morbleu! et je parie que ces trois coups frappés à la porte... Quel homme êtes-vous? Et vous m'obligiez

pendant ce temps-là ! Moi, je suis ferme, je suis honnête ; mais en pareille occasion, à votre place, j'aurais envoyé le baron Desparville à tous les diables.

M. VANDERK PÈRE.

Ah, messieurs ! qu'il est difficile de passer d'un grand chagrin à une grande joie ! Messieurs, j'entends du bruit. Nous allons nous mettre à table, faites-moi l'honneur d'être du dîner. Que rien ne transpire ici : cela troublerait la fête. (A M. Desparville fils.) Après ce qui s'est passé, monsieur, vous ne pouvez être que le plus grand ennemi ou le plus grand ami de mon fils, et vous n'avez pas la liberté du choix.

M. DESPARVILLE FILS.

Ah, monsieur !

(En baisant la main de M. Vanderk père.)

M. DESPARVILLE PÈRE.

Mon fils, ce que vous faites là est bien.

VICTORINE, à M. Vanderk fils.

Qu'à moi, qu'à moi ! Ah, cruel !

M. VANDERK FILS, à Victorine.

Que je suis aise de te revoir !

M. VANDERK PÈRE.

Victorine, taisez-vous.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, Mme VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE.

MADAME VANDERK.

Ah, te voilà, mon fils, mon cher ami ! Peut-on faire servir ? il est tard.

M. VANDERK PÈRE.

Ces messieurs veulent bien rester. (A messieurs Desparville.) Voici, messieurs, ma femme, mon gendre et ma fille, que je vous présente.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Quel bonheur mérite une telle famille !

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LA TANTE.

LA TANTE.

On dit que mon neveu est arrivé. Eh! te voilà, mon cher enfant! Je n'ai eu qu'un cri après toi. Je t'ai demandé, je t'ai désiré. Ah! ton père est singulier, mais très-singulier : te donner une commission le jour du mariage de ta sœur!

M. VANDERK PÈRE.

Madame, vous demandiez des militaires, en voici. Aidez-moi à les retenir.

LA TANTE.

Eh, c'est le vieux baron Desparville!

M. DESPARVILLE PÈRE.

Eh, c'est vous, madame la marquise? Je vous croyais en Berri.

LA TANTE.

Que faites-vous ici?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Vous êtes, madame, chez le plus brave homme, le plus, le plus...

M. VANDERK PÈRE.

Monsieur, monsieur, passons dans le salon, vous y renouerez connaissance. Ah, messieurs! ah, mes enfants! je suis dans l'ivresse de la plus grande joie. (A sa femme.) Madame voilà notre fils.

(Il embrasse son fils; le fils embrasse sa mère.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

ANTOINE.

Le carrosse est avancé, monsieur; et... Ah, ciel...! ah, Dieu! ah, monsieur!

M. VANDERK PÈRE.

Eh bien! eh bien, Antoine! Eh mais, la tête lui tourne aujourd'hui.

LA TANTE.

Cet homme est fou, il faut le faire enfermer.

(Victorine court à son père, lui met la main sur la bouche, et l'embrasse.)

M. VANDERK PÈRE.

Paix, Antoine. Voyez à nous faire servir.

(La compagnie fait un pas, et cependant Antoine dit :)

ANTOINE.

Je ne sais si c'est un rêve. Ah, quel bonheur ! il fallait que je fusse aveugle... Ah ! jeunes gens, jeunes gens, ne penserez-vous jamais que l'étourderie même la plus pardonnable peut faire le malheur de tout ce qui vous entoure !

FIN DU PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR.

LA GAGEURE IMPRÉVUE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN MAI 1768.

PERSONNAGES.

M. DE CLAINVILLE.
MADAME DE CLAINVILLE.
M. DÉTIEULETTE.
MADEMOISELLE ADELAIDE
GOTTE.
DUBOIS, concierge.
LAFLEUR, domestique.
La Gouvernante de mademoiselle Adelaïde.

La scène est au château de M. de Clainville.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOTTE.

Nous nous plaignons, nous autres domestiques, et nous avons tort. Il est vrai que nous avons à souffrir des caprices, des humeurs, des brusqueries, souvent des querelles, dont nous ne devinons pas la cause; mais au moins, si cela fâche, cela désennuie. Et l'ennui!... l'ennui!... Ah! c'est une terrible chose que l'ennui... Si cela dure encore deux heures, ma maîtresse en mourra. Oui, elle en mourra. Mais, pour une femme d'esprit, n'avoir pas l'esprit de s'amuser, cela m'étonne. C'est peut-être que plus on a d'esprit, moins on a de ressources pour se désennuyer. Vivent les sots, pour s'amuser de tout! Ah! la voilà qui quitte enfin son balcon.

SCÈNE II.

GOTTE, LA MARQUISE.

GOTTE.

Madame a-t-elle vu passer bien du monde?

LA MARQUISE.

Oui, des gens bien mouillés, des voituriers, de pauvres gens

qui font pitié. Voilà une journée d'une tristesse... La pluie est encore augmentée.

GOTTE.

Je ne sais si madame s'ennuie; mais je vous assure que moi... De ce temps-là on est tout je ne sais comment.

LA MARQUISE.

Il m'est venu l'idée la plus folle... S'il était passé sur le grand chemin quelqu'un qui eût eu figure humaine, je l'aurais fait appeler pour me tenir compagnie.

GOTTE.

Il n'est point de cavalier qui n'en eût été bien aise. Mais, madame, monsieur le marquis n'aura pas lieu d'être satisfait de sa chasse.

LA MARQUISE.

Je n'en suis pas fâchée.

GOTTE.

Hier au soir vous lui avez conseillé d'y aller.

LA MARQUISE.

Il en mourait d'envie, et j'attendais des visites : la comtesse de Wordacle...

GOTTE.

Quoi ! cette dame si laide ?

LA MARQUISE.

Je ne hais pas les femmes laides.

GOTTE.

Ah ! madame pourrait même aimer les jolies.

LA MARQUISE.

Je badine, je ne hais personne. Donnez-moi ce livre. (Elle prend le livre.) Ah ! de la morale : je ne lirai pas. Si mon clavecin... Je vous avais dit de faire arranger mon clavecin; mais vous ne songez à rien. S'il était accordé, j'en toucherais.

GOTTE.

Il l'est, madame; le facteur est venu ce matin.

LA MARQUISE.

J'en toucherai ce soir, cela amusera M. de Clainville... Je vais broder... Non; approchez une table, je veux écrire. Ah, dieux !

GOTTE approche une table.

La voilà.

LA MARQUISE se met à la table, rêve, regarde des plumes, et les jette.

Ah ! pas une seule plume en état d'écrire !

GOTTE.

En voici de toutes neuves.

LA MARQUISE.

Pensez-vous que je ne les voie pas?... Faites donc fermer cette fenêtre... Non, je vais m'y remettre; laissez. (La marquise va se remettre à la fenêtre.)

GOTTE.

Ah! de l'humeur, c'est un peu trop. Voilà donc de la morale! de la morale : il faut que je lise cela, pour savoir ce que c'est que de la morale. (Elle lit.) *Essai sur l'homme.* Voilà une singulière morale. Il faut que je lise cela. (Elle remet le livre.)

LA MARQUISE.

Gotte! Gotte!

GOTTE.

Madame!

LA MARQUISE.

Sonnez quelqu'un. Cela sera plaisant... Ah! c'est un peu... Il faut que ma réputation soit aussi bien établie qu'elle l'est, pour risquer cette plaisanterie.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, GOTTE, UN DOMESTIQUE.

LA MARQUISE, au domestique.

Allez vite à la petite porte du parc : vous verrez passer un officier qui a un surtout bleu, un chapeau bordé d'argent. Vous lui direz : Monsieur, une dame, que vous venez de saluer, vous prie de vouloir bien vous arrêter un instant. Vous le ferez entrer par les basses-cours. S'il vous demande mon nom, vous lui direz que c'est madame la comtesse de Wordacle.

LE DOMESTIQUE.

Madame la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE.

Oui; courez vite.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

Madame la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE.

Oui.

GOTTE.

Cette comtesse si vieille, si laide, si bossue?

LA MARQUISE.

Oui, cela sera très-singulier. Partout où mon officier en fera le portrait, on se moquera de lui.

GOTTE.

Connaissez-vous cet officier?

LA MARQUISE.

Non.

GOTTE.

Eh, madame! s'il vous connait?

LA MARQUISE.

En ce cas, le domestique n'avait pas le sens commun : il aura dit un nom pour un autre.

GOTTE.

Mais, madame, avez-vous pensé...?

LA MARQUISE.

J'ai pensé à tout : je ne dinerai pas seule. En fait de compagnie, à la campagne, on prend ce qu'on trouve.

GOTTE.

Mais si c'était quelqu'un qui ne convint pas à madame?

LA MARQUISE.

Ne vais-je pas voir quel homme c'est? Faites fermer les fenêtres. (Gotte sonne.)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, GOTTE, LAFLEUR.

La Marquise tire son miroir de poche; elle regarde si ses cheveux ne sont pas dérangés, si son rouge est bien. Lafleur, après avoir fermé la fenêtre, parle à l'oreille de Gotte, et finit en disant.

LAFLEUR.

Je l'ai vue.

GOTTE.

Ah! madame, voilà bien de quoi vous désennuyer. Il y a une dame enfermée dans l'appartement de monsieur le marquis.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que cela signifie?

GOTTE.

Parle, parle; conte donc.

LAFLEUR.

Madame... (A Gotte.) Babillarde!

LA MARQUISE.

Je vous écoute.

LAFLEUR.

Madame, parlant par révérence...

LA MARQUISE.

Supprimez vos révérences.

LAFLEUR.

Sauf votre respect, madame...

LA MARQUISE.

Que ces gens-là sont bêtes avec leur respect et leurs révérences! Ensuite?

LAFLEUR.

J'allais, madame, au bout du corridor, lorsque, par la petite fenêtre qui donne sur la terrasse du cabinet de monsieur, j'ai vu, comme j'ai l'honneur de voir madame la marquise...

LA MARQUISE.

Voilà de l'honneur à présent. Eh bien! qu'avez-vous vu?

LAFLEUR.

J'ai vu derrière la croisée du grand cabinet de monsieur le marquis, j'ai vu remuer un rideau, ensuite une petite main, une main droite ou une main gauche; oui, c'était une main droite, qui a tiré le rideau comme ça. J'ai regardé, j'ai aperçu une jeune demoiselle de seize à dix-huit ans, je n'assurerais pas qu'elle a dix-huit ans: mais elle en a bien seize.

LA MARQUISE.

Et... Êtes-vous sûr de ce que vous dites?

LAFLEUR.

Ah! madame, voudrais-je...?

LA MARQUISE.

C'est sans doute quelque femme que le concierge aura fait entrer dans l'appartement. Faites venir Dubois. Lafleur, n'en avez-vous parlé à personne?

LAFLEUR.

Hors à mademoiselle Gotte.

LA MARQUISE.

Si l'un ou l'autre vous dites un mot, je vous renvoie. Faites venir Dubois.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE, faisant la pleureuse.

Je ne crois pas, madame, avoir jamais eu le malheur de manquer envers vous. Je n'ai jamais dit aucun secret.

LA MARQUISE.

Je vous permets de dire les miens.

GOTTE.

Madame, est-il possible... que vous puissiez... penser... que...

LA MARQUISE.

Ah! ah! vous allez pleurer. Je n'aime pas ces petites simagrées; je vous prie de finir, ou allez dans votre chambre : cela se passera.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, GOTTE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Monsieur Dubois, qu'est-ce que cette jeune personne qui est dans l'appartement de mon mari?

DUBOIS.

Une jeune personne qui est dans l'appartement de monsieur?

LA MARQUISE.

Je vois que vous cherchez à me mentir; mais je vous prie de songer que ce serait me manquer de respect, et je ne le pardonne pas.

DUBOIS.

Madame, depuis vingt-sept ans que j'ai l'honneur d'être valet de chambre de monsieur le marquis, il n'a jamais eu sujet de penser que je pouvais manquer de respect; et lorsque les maîtres font tant que de vouloir bien nous interroger... Il y a onze ans, madame...

LA MARQUISE.

Vous cherchez à éluder ma question; mais je vous prie d'y ré-

poudre précisément. Quelle est cette jeune personne qui est dans le cabinet de M. de Clainville?

DUBOIS.

Ah, madame! vous pouvez me perdre; et si monsieur sait que je vous l'ai dit... Peut-être veut-il en faire un secret.

LA MARQUISE.

Eh bien, ce secret, vous n'êtes pas venu me trouver pour me le dire. Monsieur de Clainville saura que je vous ai interrogé sur ce que je savais, et que vous n'avez osé ni me mentir ni me désobéir.

DUBOIS.

Ah, madame! quel tort cela pourrait me faire!

LA MARQUISE.

Aucun. Ceci me regarde; et j'aurai assez de pouvoir sur son esprit...

DUBOIS.

Ah, madame! vous pouvez tout; et si vous interrogiez monsieur, je suis sûr qu'il vous dirait...

LA MARQUISE.

Revenons à ce que je vous demandais. Sortez, Gotte.

GOTTE, à part.

On ne peut rien savoir avec cette femme-là.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Vous ne devez avoir aucun sujet de crainte.

DUBOIS.

Madame, hier au matin monsieur me dit : Dubois, prends ce papier, et exécute de point en point ce qu'il renferme.

LA MARQUISE.

Quel papier?

DUBOIS.

Je crois l'avoir encore. Le voici.

LA MARQUISE.

Lisez.

DUBOIS.

C'est de la main de monsieur le marquis. « Ce jeudi 16 du cou-

« rant, au matin. Aujourd'hui, à cinq heures un quart du soir, « Dubois dira à sa femme de s'habiller, et de mettre une robe; à six « heures et demie, il partira de chez lui avec sa femme, sous le « prétexte d'aller promener; à sept heures et demie, il se trouvera « à la petite porte du parc; à huit heures sonnées, il confiera à sa « femme qu'ils sont là l'un et l'autre pour m'attendre. Huit heures « et demie...

LA MARQUISE.

Voilà bien du détail. Donnez, donnez. (*Elle parcourt le papier des yeux.*) Eh bien?

DUBOIS.

Monsieur est arrivé à dix heures passées. Ma femme mourait de froid : c'est qu'il était survenu un accident à la voiture. Monsieur était dans sa diligence; il en a fait descendre deux femmes, l'une jeune, et l'autre âgée. Il a dit à ma femme : Conduisez-les dans mon appartement par votre escalier. Monsieur est rentré; il n'a dit que deux mots à la plus jeune, et il nous les a recommandées.

LA MARQUISE.

Et où ont-elles passé la nuit?

DUBOIS.

Dans la chambre de ma femme, où j'ai dressé un lit.

LA MARQUISE.

Et monsieur n'a pas eu plus d'attention pour elles?

DUBOIS.

Vous me pardonnerez, madame. Il est venu ce matin avant d'aller à la chasse; il a fait demander la permission d'entrer; il a fait beaucoup d'honnêtetés, beaucoup d'amitiés à la jeune personne, beaucoup, ah! beaucoup...

LA MARQUISE.

Voilà ce que je ne vous demande pas. Et vous ne voyez pas à peu près quelles sont ces femmes?

DUBOIS.

Madame, j'ai exécuté les ordres; mais ma femme m'a dit que c'est quelqu'un comme il faut.

LA MARQUISE.

Amenez-les-moi.

DUBOIS.

Ah, madame!

LA MARQUISE.

Oui, priez-les; dites-leur que je les prie de vouloir bien passer chez moi.

DUBOIS.

Mais si...

LA MARQUISE.

Faites ce que je vous dis; n'appréhendez rien. Faites rentrer Gotte.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE.

Ceci me paraît singulier... Non, je ne peux croire... Ah! les hommes sont bien trompeurs!... Au reste, je vais voir.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Je vous prie de garder le silence sur ce que vous pouvez savoir et ne savoir pas. (*A part*). Je suis à présent fâchée de mon étourderie, et de mon officier. Sitôt qu'il paraîtra...

GOTTE.

Qui, madame?

LA MARQUISE.

Cet officier. Vous le ferez entrer dans mon petit cabinet : vous le prierez d'attendre un instant, et vous reviendrez.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, DUBOIS, MADEMOISELLE ADELAIDE, SA GOUVERNANTE.

LA MARQUISE.

Mademoiselle, je suis très-fâchée de troubler votre solitude; mais il faut que monsieur le marquis ait eu des raisons bien essentielles pour me cacher que vous étiez dans son appartement. J'attends de vous la découverte d'un mystère aussi singulier.

LA GOUVERNANTE.

Madame, je vous dirai que...

LA MARQUISE.

Cette femme est à vous?

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Oui, madame; c'est ma gouvernante.

LA MARQUISE.

Permettez-moi de la prier de passer dans mon cabinet.

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Madame, depuis mon enfance elle ne m'a point quittée. Permettez-lui de rester.

LA MARQUISE, à Dubois.

Avancez un siége, et sortez. (Dubois avance un siége; la marquise en montre un plus loin.) Asseyez-vous, la bonne, asseyez-vous. Mademoiselle, toute l'honnêteté qui paraît en vous devait ne pas faire hésiter monsieur le marquis à vous présenter chez moi.

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

J'ignore, madame, les raisons qui l'en ont empêché : j'aurais été la première à lui demander cette grâce, si je n'apprenais à l'instant que j'avais l'honneur d'être chez vous.

LA MARQUISE.

Vous ne saviez pas?

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Vous redoublez ma curiosité.

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Je n'ai nulle raison pour ne pas la satisfaire. Monsieur le marquis ne m'a jamais recommandé le secret sur ce qui me concerne.

LA MARQUISE.

Y a-t-il longtemps qu'il a l'honneur de vous connaître?

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Depuis mon enfance, madame. Dans le couvent où j'ai passé ma vie, je n'ai connu que lui pour tuteur, pour parent et pour ami.

LA MARQUISE, à la gouvernante.

Comment se nomme mademoiselle?

LA GOUVERNANTE.

Mademoiselle Adelaïde.

LA MARQUISE.

Point d'autre nom?

LA GOUVERNANTE.

Non, madame.

LA MARQUISE, avec fierté.

Non!... Et vous me direz, mademoiselle, que vous ignorez les idées de monsieur le marquis en vous amenant chez lui, et en vous dérobant à tous les yeux?

MADEMOISELLE ADELAÏDE, d'un ton un peu sec.

Lorsqu'on respecte les personnes, on ne les presse pas de questions, madame; et je respectais trop monsieur le marquis pour le presser de me dire ce qu'il a voulu me taire.

LA MARQUISE.

On ne peut pas avoir plus de discrétion.

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Et j'ai déjà eu l'honneur de vous dire, madame, que j'ignorais que j'étais chez vous.

LA MARQUISE.

Vous me le feriez oublier.

MADEMOISELLE ADELAÏDE, se levant.

Madame, je me retire.

LA MARQUISE, levée, d'un ton radouci.

Mademoiselle, je désire que monsieur le marquis ne retarde pas le plaisir que j'aurais de vous connaître.

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Je le désire aussi.

LA MARQUISE.

Il a sans doute eu des motifs que je ne crois injurieux ni pour vous ni pour moi; mais convenez que ce mystérieux silence a besoin de tous les sentiments que vous inspirez, pour n'être pas mal interprété..

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

J'en conviens, madame; et, pour vous confirmer dans l'idée que je mérite que l'on prenne de moi, je vous dirai quelle est la mienne sur la conduite de M. de Clainville à mon égard. Il y a quelques mois...

LA MARQUISE.

Asseyez-vous, je vous en prie.

MADEMOISELLE ADELAÏDE s'assoit, ainsi que la marquise et la gouvernante.

Il y a quelques mois que monsieur de Clainville vint à mon couvent; il était accompagné d'un gentilhomme de ses amis; il me le

présenta. Il me demanda, pour lui, la permission de paraître à la grille : je l'accordai. Il y vint... je l'ai vu... quelquefois, souvent même ; et lundi passé, monsieur le marquis revint me voir ; il me dit de me disposer à sortir du couvent. Dans la conversation qu'il eut avec moi, il sembla me prévenir sur un changement d'état. Quelques jours après (c'était hier), il est revenu un peu tard, car la retraite était sonnée. Il m'a fait sortir, non sans quelque chagrin : j'étais dans ce couvent dès l'enfance ; et il m'a conduite ici. Voici, madame, toute mon histoire ; et s'il était possible que j'imaginasse quelque sujet de craindre l'homme que je respecte le plus, ce serait près de vous que je me réfugierais.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS ; GOTTE.

GOTTE, à la Marquise.

Il se nomme monsieur Détieulette.

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Monsieur Détieulette !

LA GOUVERNANTE.

Monsieur Détieulette !

LA MARQUISE, à Gotte.

Dans mon cabinet. Faites-le ensuite entrer ici ;... j'y serai dans un moment. (A mademoiselle Adelaïde.) Mademoiselle, je ne crois pas que monsieur de Clainville me prive longtemps du plaisir de vous voir. Je ne lui dirai pas que j'ai pris la liberté de l'anticiper ; je vous demanderai, mademoiselle, de vouloir bien ne lui en rien dire.

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Madame, j'observerai le même silence.

LA MARQUISE.

Faites entrer Dubois. Ah !...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS ; DUBOIS.

LA MARQUISE.

Dubois, ayez pour mademoiselle tous les égards, toutes les attentions dont vous êtes capable. Vous ne direz point à monsieur le

marquis que mademoiselle a bien voulu passer dans mon appartement, à moins qu'il ne vous le demande. Mademoiselle, j'espère que...

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Madame...

(La marquise reconduit jusqu'à la deuxième porte. Gotte est restée : elle voit entrer M. Détieulette.)

GOTTE.

Il n'a pas mauvaise mine : elle peut le faire rester à dîner.

SCÈNE XIV.

M. DÉTIEULETTE, LAFLEUR.

M. DÉTIEULETTE.

Tu demeures ici?

LAFLEUR.

Chez le marquis de Clainville.

M. DÉTIEULETTE.

Chez le marquis de Clainville? On m'a dit la comtesse de Wordacle?

LAFLEUR.

Madame a donné ordre de le dire.

M. DÉTIEULETTE.

Ordre de dire qu'elle se nommait la comtesse de Wordacle?

LAFLEUR.

Oui, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LAFLEUR.

Je n'en sais rien.

M. DÉTIEULETTE.

Et où est le marquis?

LAFLEUR.

On le dit à la chasse.

M. DÉTIEULETTE.

N'est-il pas à Montfort? Je comptais l'y trouver. Revient-il ce soir?

LAFLEUR.

Oui; madame l'attend.

M. DÉTIEULETTE.

Mais avoir fait dire qu'elle se nommait la comtesse de Wordacle : je n'y conçois rien.

LAFLEUR.

Monsieur, avez-vous toujours Champagne à votre service?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, je l'ai laissé derrière; son cheval n'a pu me suivre. Mais voilà un singulier hasard! Et tu ne sais pas le motif...

LAFLEUR.

Non, monsieur; mais ne dites pas... Ah! voilà madame.

SCÈNE XV.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Quoi! monsieur le baron, vous passez devant mon château sans me faire l'honneur... Ah! monsieur... ah! que j'ai de pardons à vous demander! Je vous ai fait prier de vous arrêter ici un moment. Je comptais vous faire des reproches, et ce sont des excuses que je vous dois... Ah! monsieur... Ah! que je suis fâchée de la peine que je vous ai donnée!

M. DÉTIEULETTE.

Madame...

LA MARQUISE.

Que d'excuses j'ai à vous faire!

M. DÉTIEULETTE.

Je rends grâce à votre méprise; elle me procure l'honneur de saluer madame la comtesse de Wordacle.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, on ne peut être plus confuse que je le suis. Mais, Gotte, mais voyez comme monsieur ressemble au baron!

GOTTE.

Oui, madame, à s'y méprendre.

LA MARQUISE.

Je ne reviens pas de mon étonnement : même taille, même air de tête....

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; UN MAITRE D'HOTEL.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Madame est servie.

LA MARQUISE.

Monsieur, restez; peut-être n'avez-vous pas dîné. Monsieur, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître...

M. DÉTIEULETTE.

Madame...

LA MARQUISE, au maître d'hôtel.

Monsieur reste.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne sais, madame la comtesse, si je dois accepter l'honneur...

LA MARQUISE.

Vous devez, monsieur, me donner le temps d'effacer de votre esprit l'opinion d'étourderie que vous devez sans doute m'accorder.

(M. Détieulette donne la main; ils passent dans la salle à manger.)

SCÈNE XVII.

GOTTE.

Ah! pour celui-là, on ne peut mieux jouer la comédie. Ah! les femmes ont un talent merveilleux. Elle l'a dit, elle ne dînera pas seule. Je ne reviens pas de sa tranquillité!

SCÈNE XVIII.

GOTTE, LAFLEUR.

(Gotte lève un coussin de bergère, tire de dessous une manchette, qu'elle brode. Lafleur paraît; elle est près de la cacher; et voyant que c'est Lafleur, elle se remet à broder. Lafleur a une serviette à la main, comme un domestique qui sert à table.)

LAFLEUR.

Enfin, on peut causer.

GOTTE.

Ah! te voilà? Je pensais à toi. Tu ne sers pas à table?

LAFLEUR.

Est-ce qu'il faut être douze pour servir deux personnes?

GOTTE.

Et si madame te demande?

LAFLEUR.

Elle a Julien. Je suis cependant fâché de n'être pas resté, j'aurais écouté. (*Il tire le fil de Gotte.*)

GOTTE.

Finis donc!

LAFLEUR.

C'est que je t'aime bien.

GOTTE.

Ah! tu m'aimes? je veux bien le croire. Mais il faut avouer que tu es bien simple avec tes niaiseries.

LAFLEUR.

Quoi donc?

GOTTE.

Madame, sur votre respect. Madame, révérence parler. Madame, j'ai eu l'honneur d'aller au bout du corridor.

(Pendant ce couplet, Lafleur rit.)

LAFLEUR.

Ah! ah!

GOTTE.

Et de quoi ris-tu?

LAFLEUR.

Comment, tu es la dupe de cela, toi?

GOTTE.

Quoi, la dupe?

LAFLEUR.

Oui, quand je parle comme cela à madame?

GOTTE.

Sans doute.

LAFLEUR.

Et que je fais le nigaud?

GOTTE.

Comment?

LAFLEUR.

Je le fais exprès.

GOTTE.

Tu le fais exprès?

LAFLEUR.

Tu ne sais donc pas comme les maîtres sont aises quand nous leur donnons occasion de dire : Ah ! que ces gens-là sont bêtes ! Ah ! quelle ineptie ! Ah ! quelle sotte espèce ! Ils devraient bien manger de l'herbe ; et mille autres propos. C'est comme s'ils se disaient à eux-mêmes : Ah ! que j'ai d'esprit ! Ah ! quelle pénétration ! Ah ! comme je suis bien au-dessus de tout ça ! Hé, pourquoi leur épargner ce plaisir-là ? Moi, je le leur donne toujours, et tant qu'ils veulent, et je m'en trouve bien. Qu'est-ce que cela me coûte ?

GOTTE.

Je ne te croyais ni si fin ni si adroit.

LAFLEUR.

J'ai déjà fait cinq conditions ; j'ai été renvoyé de chez trois pour avoir fait l'entendu, pour leur avoir prouvé que j'avais plus de bon sens qu'eux. Depuis ce temps-là j'ai fait tout le contraire, et cela me réussit ; car j'ai déjà devant moi une assez bonne petite somme, que je veux mettre aux pieds de la charmante brodeuse qui veut bien...

(Il veut l'embrasser.)

GOTTE.

Mais finis donc, tu m'impatientes !

LAFLEUR.

Tiens, Gotte, j'ai lu dans un livre relié que pour faire fortune il suffit de n'avoir ni honneur ni humeur.

GOTTE.

A l'humeur près, ta fortune est faite.

LAFLEUR.

Ah ! je ferai fortune ?

GOTTE.

Mais tu as lu : est-ce que tu sais lire ?

LAFLEUR.

Oui. Quand je suis entré ici, j'ai dit que je ne savais ni lire ni écrire. Cela fait bien, on se méfie moins de nous ; et pourvu qu'on remplisse son devoir, qu'on fasse bien ses commissions, avec cela l'air un peu stupide, attaché, secret, voilà tout. Ah ! je ferai fortune ? Mais avant, ô ma charmante petite Gotte...

GOTTE.

Mais finis donc, finis donc, finis donc ! tu m'as fait casser mon

fil ! Tiens, tes manchettes seront faites quand elles voudront.

(Elle les jette par terre ; Lafleur les ramasse.)

LAFLEUR.

Vous respectez joliment mes manchettes. Ah ! c'est bien brodé. Mais les as-tu commencées pour moi ?

GOTTE.

Donne, donne. Tu as donc peur de faire voir à madame que tu as de l'esprit ?

LAFLEUR.

Oui, vraiment.

GOTTE.

Vraiment ! Mais ne t'y fie pas : madame voit tout ce qu'on croit lui cacher. Il y a sept ans que je suis à son service, je l'ai bien observée : c'est un ange pour la conduite, c'est un démon pour la finesse. Cette finesse-là l'entraîne souvent plus loin qu'elle ne le veut, et la jette dans des étourderies : étourderies pour toute autre, témoin celle-ci. Mais je ne sais comment elle fait ; ce qui me désolerait, moi, finit toujours par lui faire honneur. Je ne suis pas sotte : eh bien, elle me devine une heure ayant que je parle. Pour monsieur le marquis, qui se croit le plus savant, le plus fin, le plus habile, le premier des hommes, il n'est que l'humble serviteur des volontés de madame ; et il jurerait ses grands dieux qu'elle ne pense, n'agit et ne parle que d'après lui. Ainsi, mon pauvre Lafleur, mets-toi à ton aise, ne te gêne pas, déploie tous les rares trésors de ton bel esprit, et près de madame tu ne seras jamais qu'un sot, entends-tu ?

LA FLEUR.

Et, avec cet esprit-là, elle n'a jamais eu la moindre petite affaire de cœur ? là, quelque...

GOTTE.

Jamais.

LAFLEUR.

Jamais ? On dit cependant monsieur jaloux.

GOTTE.

Ah ! comme cela, par saillie. C'est elle bien plutôt qui serait jalouse. Pour lui, il a tort ; car c'est presque la seule femme de laquelle je jurerais, et de moi, s'entend.

LAFLEUR.

Ah ! sûrement. Mais cela doit te faire une assez mauvaise condition.

GOTTE.

Ah ! madame est fort généreuse.

LAFLEUR.

Imagine donc ce qu'elle serait s'il y avait quelque amourette en campagne ! Avec les maitres qui vivent bien ensemble, il n'y a ni plaisir ni profit. Ah ! que je voudrais être à la place de Dubois !

GOTTE.

Pourquoi ?

LAFLEUR.

Pourquoi ? Et cette jolie personne enfermée chez monsieur, n'est-ce rien ? Je parie que c'est la plus charmante petite intrigue. Monsieur va l'envoyer à Paris ; il lui louera un appartement, il la mettra dans ses meubles ; le valet de chambre fera les emplettes : c'est tout gain. Madame se doutera de la chose, ou quelque bonne amie viendra en poste de Paris pour lui en parler, sans le faire exprès. Ah ! Gotte, si tu as de l'esprit, ta fortune est faite. Tu feras de bons rapports, vrais ou faux ; tu attiseras le feu, madame se piquera, prendra de l'humeur, et se vengera. Crois-tu que je ne l'ai dit à madame que pour la mettre dans le goût de se venger ?

GOTTE.

Tu es un dangereux coquin.

LAFLEUR.

Bon, qu'est-ce que cela fait ? Il y a sept ans, dis-tu, que tu es à son service. Il faut qu'un domestique soit bien sot, lorsqu'au bout de sept ans il ne gouverne pas son maitre.

GOTTE.

Il ne faudrait pas s'y jouer avec madame ; elle me jeterait là comme une épingle.

LAFLEUR.

Voici, par exemple, pour elle une belle occasion : monsieur Détieulette est aimable.

GOTTE.

Monsieur...?

LAFLEUR.

Monsieur Détieulette : cet officier.

GOTTE.

Est-ce que tu le connais ?

LAFLEUR.

Oui : il m'a reconnu d'abord. Je l'ai beaucoup vu chez mon an-

cien maître : il était étonné de me voir chez le marquis de Clainville.

GOTTE.

Est-ce que tu lui as dit chez qui tu étais?

LAFLEUR.

Oui.

GOTTE.

Chez monsieur de Clainville?

LAFLEUR.

Oui, à madame de Clainville.

GOTTE.

A madame de Clainville? Ah! la bonne chose. C'est bien fait, avec ses détours, j'en suis bien aise : sa finesse a ce qu'elle mérite.

LAFLEUR.

Pourquoi donc?

GOTTE.

Je ne m'étonne plus s'il se tuait de l'appeler madame la comtesse. C'est que, sous le nom de la comtesse de Wordacle... Quoi! on a déjà dîné?

LAFLEUR.

Comme le temps passe vite!

GOTTE cache les manchettes.

Ciel! voilà madame.

SCÈNE XIX.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

LA MARQUISE jette un regard sévère sur Lafleur et sur Gotte.

Oui, monsieur, notre sexe trouvera toujours aisément le moyen de gouverner le vôtre. L'autorité que nous prenons marche par une route si fleurie, la pente est si insensible, notre constance dans le même projet a l'air si simple et si naturelle, notre patience a si peu d'humeur, que l'empire est pris avant que vous vous en doutiez.

M. DÉTIEULETTE.

Que je m'en doutasse ou non, j'aimerais, madame, à vous le céder.

LA MARQUISE.

Je reçois cela comme un compliment; mais faites une réflexion.

Dès l'enfance on nous ferme la bouche, on nous impose silence jusqu'à notre établissement; cela tourne au profit de nos yeux et de nos oreilles. Notre coup d'œil en devient plus fin, notre attention plus soutenue, nos réflexions plus délicates; et la modestie avec laquelle nous nous énonçons donne presque toujours aux hommes une confiance dont nous profiterions aisément, si nous nous abaissions jusqu'à les tromper.

M. DÉTIEULETTE.

Ah! madame, que n'ai-je ici pour second le colonel d'un régiment dans lequel j'ai servi, le marquis de Clainville!

LA MARQUISE.

Le marquis de Clainville! Vous connaissez le marquis de Clainville?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, madame.

(Ici Gotte écoute avec attention.)

LA MARQUISE.

Ne vous trompez-vous pas?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame. C'est un homme qui doit avoir à présent... oui, il doit avoir à présent cinquante à cinquante-deux ans; de moyenne taille, fort bien prise; beau joueur, bon chasseur, grand parieur; savant, se piquant de l'être, même dans les détails; connaissant tous les arts, tous les talents, toutes les sciences, depuis la peinture jusqu'à la serrurerie, depuis l'astronomie jusqu'à la médecine: d'ailleurs excellent officier, d'un esprit droit et d'un commerce sûr.

(Ici Gotte sourit.)

LA MARQUISE.

La serrurerie! Ah! vous le connaissez.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne sais s'il n'a pas des terres dans cette province.

LA MARQUISE.

Et monsieur de Clainville vous disait...?

M. DÉTIEULETTE.

Vous le connaissez aussi, madame?

LA MARQUISE.

Beaucoup. Et il vous disait...

M. DÉTIEULETTE.

On m'avait dit qu'il était veuf, et qu'il allait se remarier.

LA MARQUISE.

Non, monsieur, il n'est pas veuf.

M. DÉTIEULETTE.

On le plaignait beaucoup de ce que sa femme...

LA MARQUISE.

Sa femme...?

M. DÉTIEULETTE.

Avait la tête un peu...

LA MARQUISE.

Un peu...?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, qu'elle avait une maladie... d'esprit,... des absences,... jusqu'à ne pas se ressouvenir des choses les plus simples, jusqu'à oublier son nom.

LA MARQUISE.

Pure calomnie.

(Gotte, pendant ces couplets, rit, et enfin éclate. La marquise se retourne, et dit à Gotte :)

Qu'est-ce que c'est donc?

GOTTE.

Madame, j'ai un mal de dents affreux.

LA MARQUISE.

Allez plus loin; nous n'avons pas besoin de vos gémissements. (A M. Détieulette.) Enfin, que vous disait monsieur de Clainville sur le chapitre des femmes?

M. DÉTIEULETTE.

Ce qu'il disait était fort simple, et avait l'air assez réfléchi. Les femmes, disait monsieur de Clainville... Vous m'y forcez, madame; je n'oserais jamais...

LA MARQUISE.

Dites, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Les femmes, disait-il, n'ont d'empire que sur les âmes faibles; leur prudence n'est que de la finesse, leur raison n'est souvent que du raisonnement; habiles à saisir la superficie, le jugement en elles est sans profondeur : aussi n'ont-elles que le sang-froid de l'instant, la présence d'esprit de la minute; et cet esprit est souvent

peu de chose; il éblouit sous le coloris des grâces, il passe avec elles, il s'évapore avec leur jeunesse, il se dissipe avec leur beauté. Elles aiment mieux... Madame, c'est monsieur de Clainville qui parle, ce n'est pas moi : je suis loin de penser..

LA MARQUISE.

Continuez, monsieur. Elles aiment mieux...?

M. DÉTIEULETTE.

Elles aiment mieux réussir par l'intrigue et par la finesse, que par la droiture et par la simplicité : secrètes sur un seul article, mystérieuses sur quelques autres, dissimulées sur tous, elles ne sont presque jamais agitées que de deux passions, qui même n'en font qu'une, l'amour d'un sexe et la haine de l'autre. Défendez-vous, ajoutait-il : Mais, madame, je...

LA MARQUISE.

Achevez, monsieur, achevez.

M. DÉTIEULETTE.

Défendez-vous, ajoutait-il, de leur premier coup d'œil, ne croyez jamais leur première phrase, et elles ne pourront vous tromper. Je ne l'ai jamais été par elles dans la moindre petite affaire, et je ne le serai jamais.

LA MARQUISE.

Et monsieur de Clainville vous disait cela?

M. DÉTIEULETTE.

A moi, madame, et à tous les officiers qui avaient l'honneur de manger chez lui. Là-dessus il entrait dans des détails...

LA MARQUISE.

Je n'en suis pas fort curieuse. Et sans doute, messieurs, que vous applaudissiez? car lorsque quelqu'un de vous s'amuse sur notre chapitre...

M. DÉTIEULETTE.

Je me taisais, madame. Mais si j'avais eu le bonheur de vous connaître, quel avantage n'aurais-je pas eu sur lui, pour lui prouver que la force de la raison, la solidité du jugement...

LA MARQUISE, un peu piquée.

Monsieur, je ne m'aperçois pas que j'abuse de la complaisance que vous avez eue de vous arrêter ici. Vous m'avez dit qu'il vous restait encore dix lieues à faire; et la nuit...

SCÈNE XX.

LA MARQUISE, GOTTE, M. DÉTIEULETTE.

GOTTE.

Madame, voici monsieur le marquis;... non, monsieur le comte, qui revient de la chasse.

LA MARQUISE joue l'embarras.

Quoi ! déjà !... O ciel ! monsieur... Je ne sais... je suis...

M. DÉTIEULETTE.

Madame, quelque chose paraît altérer votre tranquillité. Serais-je la cause...?

LA MARQUISE.

J'hésite sur ce que j'ai à vous proposer. Mon mari n'est pas jaloux, non, il ne l'est pas, et il n'a pas sujet de l'être; mais il est si délicat sur de certaines choses, et la manière dont je vous ai retenu...

M. DÉTIEULETTE.

Eh bien, madame?

LA MARQUISE.

Il va, sans doute, venir me dire des nouvelles de sa chasse, et il ne restera pas longtemps.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, que faut-il faire?

LA MARQUISE.

Si vous vouliez passer un instant dans ce cabinet?

M. DÉTIEULETTE.

Avec plaisir.

LA MARQUISE.

Vous n'y serez pas longtemps. Sitôt qu'il sera sorti de mon appartement, vous serez libre. Vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer; vous pourrez, de là, entendre notre conversation. Je serai même charmée que vous nous écoutiez.

SCÈNE XXI.

LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Ah ! monsieur de Clainville, nous ne prenons d'empire que sur les âmes faibles !... Je suis piquée au vif... Oui... oui,... il peut avoir

tenu de ces discours-là... je le reconnais. Lui,... lui,... qui, par l'idée qu'il a de son propre mérite, aurait été l'homme le plus aisé... Ah! que je serais charmée si je pouvais me venger!... m'en venger, là, à l'instant, et prouver...! Mais comment pourrais-je m'y prendre?... Si je lui faisais raconter à lui-même, ou plutôt en lui faisant croire...? Non... il faut que cela intéresse particulièrement mon officier;... je veux qu'il soit en quelque sorte... Si par quelque gageure... (Ici elle fixe la porte et la clef en rêvant.) Monsieur de Clainville... Ah! (Elle dit cela en souriant à l'idée qu'elle a trouvée.) Non, non... Il serait pourtant plaisant... Mais que risqué-je? (Elle se lève, tire la clef du cabinet avec mystère.) Il serait bien singulier que cela réussît. (Elle rit de son idée en mettant la clef dans sa poche. Elle s'assied.) Gotte, donnez-moi mon sac à ouvrage.

GOTTE.

Le voilà.

LA MARQUISE, rêveuse.

Donnez-moi donc mon sac à ouvrage!

GOTTE.

Hé! le voilà, madame.

LA MARQUISE.

Ah!

SCÈNE XXII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, BRÉVAUT, piqueur; GOTTE, DEUX DOMESTIQUES.

LE MARQUIS, dans la coulisse.

Oui, oui, qu'on en ait soin. Brévaut!

BRÉVAUT.

Monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Écoute, je crois que tu as deux de tes chiens en assez mauvais état, la Blanche et Briffaut; prends-y garde.

BRÉVAUT.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Et vous autres, voyez qu'on me serve le plus tôt qu'on pourra; je me meurs de faim. Madame a dîné?

(Les domestiques sortent.)

LA MARQUISE.

Oui, monsieur ; je n'espérais pas vous voir si tôt.

LE MARQUIS.

Je ne l'espérais pas non plus.

LA MARQUISE.

Eh bien ! monsieur, avez-vous été bien mouillé ?

LE MARQUIS.

J'aime la pluie. Et vous, madame, avez-vous eu beaucoup de monde ?

LA MARQUISE.

Qui que ce soit. Votre chasse a sans doute été heureuse ?

LE MARQUIS.

Ah ! madame, des tours perfides. Nous débusquions les bois de Salveux : voilà nos chiens en défaut. Je soupçonne une traversée ; enfin nous ramenons. Je crie à Brévaut que nous en revoyons : il me soutient le contraire. Mais je lui dis : Vois donc, la sole pleine, les côtés gros, les pinces rondes, et le talon large ! Il me soutient que c'est une biche bréhaigne, cerf dix cors, s'il en fut.

LA MARQUISE.

Je suis toujours étonnée, monsieur, de la prodigieuse quantité de mots, de termes, que seulement la chasse fait employer. Les femmes croient savoir la langue française ; et nous sommes bien ignorantes. Que de termes d'arts, de sciences, de talents, et de ces arts que vous appelez...

LE MARQUIS.

Mécaniques.

LA MARQUISE.

Mécaniques. Eh bien ! voilà encore un terme.

LE MARQUIS.

Madame, un homme un peu instruit les sait tous, à peu de chose près.

LA MARQUISE.

Quoi ! de ces arts mécaniques ?

LE MARQUIS.

Oui, madame. Je ne me citerai pas pour exemple : je me suis donné une éducation si singulière ! et, sans avoir un empire à réformer, Pierre le Grand n'est pas entré plus que moi dans de plus petits détails. Il y a peu, je ne dis pas de choses servant

aux arts, aux sciences et aux talents, mais même aux métiers, dont je n'eusse dit les noms : j'aurais joué contre un dictionnaire.

(Pendant ce commencement de scène, M. de Clainville peut défaire ses gants, et les donner, ainsi que son couteau de chasse, à un domestique.)

LA MARQUISE.

Je ne jouterais donc pas contre vous ; car moi, à l'instant, je regardais cette porte, et je me disais : Chaque petit morceau de fer qui sert à la construire a certainement son nom ; et, hors la serrure, je n'aurais pas dit le nom d'un seul.

LE MARQUIS.

Eh bien ! moi, madame, je les dirais tous.

LA MARQUISE.

Tous ? Cela ne se peut pas.

LE MARQUIS.

Je le parierais.

LA MARQUISE.

Ah ! cela est bientôt dit.

LE MARQUIS.

Je le parie, madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Vous le pariez ?

GOTTE, à part.

Notre prisonnier a bien besoin de tout cela !

LE MARQUIS.

Oui, madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Soit : aussi bien, depuis quelques jours, ai-je besoin de vingt louis.

LE MARQUIS.

Que ne vous adressiez-vous à vos amis ?

LA MARQUISE.

Non, monsieur, je ne veux pas vous devoir un si faible service ; je vous réserve pour de plus grandes occasions, et j'aime mieux vous les gagner.

LE MARQUIS.

Vingt louis ?

LA MARQUISE.

Vingt louis... soit.

GOTTE, à part.

Cela m'impatiente pour lui. Demandez-moi à quel propos cette gageure?

LE MARQUIS.

Soit; je le veux bien.

LA MARQUISE.

Et vous me direz le nom de tous les morceaux de fer qui entrent dans la composition d'une porte, d'une porte de chambre, de celle-ci?

LE MARQUIS.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Mais il faut écrire à mesure que vous les nommerez; car je ne me souviendrai jamais....

LE MARQUIS.

Sans doute, écrivons. Dubois... (A Gotte.) Mademoiselle, je vous prie de faire venir Dubois. (A la marquise.) Toutes les fois, madame, que je trouverai une occasion de vous prouver que les hommes ont l'avantage de la science, de l'érudition, et d'une sorte de profondeur de jugement... Il est vrai, madame, que ce talent divin, accordé par la nature, ce charme, cet ascendant avec lequel un seul de vos regards...

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, songez que je suis votre femme; et un compliment n'est rien quand il est déplacé. Revenons à notre gageure: vous voudriez, je crois, me la faire oublier.

LE MARQUIS.

Non, je vous assure.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS; DUBOIS.

LA MARQUISE.

Voici Dubois: nous n'avons pas de temps à perdre pour prouver ce que j'ai avancé; et nous avons encore dix lieues à faire aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Que dites-vous, madame, aujourd'hui?

LA MARQUISE.

Je vous expliquerai cela. Notre gageure! notre gageure!

LE MARQUIS.

Dubois, prends une plume et de l'encre; mets-toi à cette table, et écris ce que je vais te dicter.

LA MARQUISE.

Dubois, mettez en tête : Vous donnerez vingt louis au porteur du présent, dont je vous tiendrai compte.

LE MARQUIS.

Ils ne sont pas gagnés, madame.

LA MARQUISE.

Voyons, voyons, commencez.

LE MARQUIS.

Madame, ces détails-là vont vous paraître bien bas, bien singuliers, bien ignobles.

LA MARQUISE.

Dites, bien brillants; je les trouverai d'or, si j'en obtiens ce que je désire. Je suis cependant si bonne, que je veux vous aider à me faire perdre. Vous n'oublierez pas, sans doute, la serrure, et les petits clous qui l'attachent.

LE MARQUIS.

Ce ne sont pas des clous; on appelle cela des vis, serrées par des écrous. (A Dubois.) Mettez : la serrure, les vis, les écrous.

DUBOIS, écrivant.

Écrous.

LE MARQUIS.

L'entrée, la pomme, la rosette, les fiches...

LA MARQUISE.

Ah! quelle vivacité, monsieur. Ah! vous m'effrayez!

DUBOIS.

Les fiches.

LE MARQUIS.

Attendez, madame, tout n'est pas dit.

LA MARQUISE.

Ah! j'ai perdu, monsieur, j'ai perdu!

LE MARQUIS.

Madame, un instant. Fiches à vase, fiches de brisure, tiges, équerre, verrous, gâches.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, monsieur, c'est fait de mes vingt louis.

LE MARQUIS.

Je n'hésite pas, madame, je n'hésite pas, vous le voyez. Un instant, un instant.

DUBOIS.

Gâches.

LA MARQUISE.

Mais voyez comme en deux mots, monsieur...!

LE MARQUIS.

Madame....

LA MARQUISE.

Voulez-vous dix louis de la gageure?

LE MARQUIS.

Non, non, madame. Équerre, verrous, gâches.

DUBOIS.

C'est mis.

LA MARQUISE.

Dix louis, monsieur, dix louis?

LE MARQUIS.

Non, non, madame. Ah! vous voulez parier!

LA MARQUISE.

En voulez-vous quinze louis?

LE MARQUIS.

Je ne ferai pas grâce d'une obole. J'ai perdu trois paris la semaine passée; il est juste que j'aie mon tour.

LA MARQUISE.

Je baisse pavillon. Je ne demande pas si vous avez oublié quelque terme.

LE MARQUIS.

Je ne crois pas. Équerre, gâches, verrous, serrure.

LA MARQUISE.

Si c'était de ces grandes portes, vous auriez eu plus de peine.

LE MARQUIS.

Je les aurais dit de même. Gâches, verrous.

LA MARQUISE.

Eh bien, monsieur! avez-vous tout dit?

LE MARQUIS.

Oui,... oui, madame, à ce que je crois. Équerre,... serrure...

LA MARQUISE.

Monsieur, ce qui me jette dans la plus grande surprise, c'est

la promptitude, la précision du coup d'œil avec laquelle vous saisissez....

LE MARQUIS.

Cela vous étonne, madame?

LA MARQUISE.

Cela ne devrait pas me surprendre. Enfin, il ne reste plus rien...?

LE MARQUIS.

Que de me payer, madame.

LA MARQUISE.

De vous payer? Ah! monsieur, vous êtes un créancier terrible! Si vous avez perdu, je serai plus honnête, et je vous ferai plus de crédit.

LE MARQUIS.

Je n'en demande point.

LA MARQUISE.

Dubois, fermez ce papier, et cachetez-le. Voici mon étui.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, madame? cela est inutile.

LA MARQUISE.

Vous me pardonnerez. J'ai l'attention si paresseuse! Les femmes n'ont que la présence d'esprit de la minute, et elle est passée, cette minute.

LE MARQUIS.

Vous croyez rire; mais ce que vous dites là, je l'ai dit cent fois.

LA MARQUISE.

Oh, je vous crois. J'espère, moi, de mon côté, que vous voudrez bien m'accorder une heure pour réfléchir, et examiner si vous n'avez rien oublié.

LE MARQUIS.

Deux jours, si vous l'exigez.

LA MARQUISE.

Non; je ne veux pas plus de temps qu'il ne m'en faut pour vous raconter l'histoire de ma journée, et la voici : Je me suis ennuyée : mais très-ennuyée; je me suis mise sur le balcon, la pluie m'en a chassée; j'ai voulu lire, j'ai voulu broder, faire de la musique; l'ennui jetait un voile si noir sur toutes mes idées, que je me suis remise à regarder le grand chemin. J'ai vu passer un cavalier qui

pressait fort sa monture : il m'a saluée ; il m'a pris fantaisie de ne pas dîner seule. Je lui ai envoyé dire que madame la comtesse de Wordacle le priait d'entrer chez elle.

LE MARQUIS.

Pourquoi la comtesse de Wordacle ?

LE MARQUIS.

Une idée ; je ne voulais pas qu'il sût que je suis femme de monsieur de Clainville, (en élevant la voix) de monsieur de Clainville, qui a des terres dans cette province.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

LA MARQUISE.

Je vous le dirai. Il a accepté ma proposition. J'ai vu un cavalier qui se présente très-bien ; il est de ces hommes dont la physionomie honnête et tranquille inspire la confiance. Il m'a fait le compliment le plus flatteur, il n'a échappé aucune occasion de me prouver que je lui avais plu, il a même osé me le dire ; et soit que naturellement il soit hardi avec les femmes, ou peut-être, malgré moi, a-t-il vu dans mes yeux tout le plaisir que sa présence me faisait... Enfin, que vous dirai-je ?... excusez ma sincérité ; mais je connais l'empire que j'ai sur votre âme. Dans l'instant le plus décidé d'une conversation assez vive, vous êtes arrivé, et je n'ai eu que le temps de le faire passer dans ce cabinet, d'où il m'entend, si le récit que je vous fais lui laisse assez d'attention pour nous écouter. Alors vous êtes entré ; je vous ai proposé ce pari assez indiscrètement : je ne supposais pas que vous l'accepteriez ; et j'ai eu tort, fatigué comme vous devez l'être, de vous avoir arrêté... (Le marquis, par degrés, prend un air sérieux, froid et sec.)

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Mais,... monsieur,... je m'aperçois... Le cerf que vous avez couru vous a-t-il mené loin ?

LE MARQUIS.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Vous me paraissez avoir quelque chagrin.

LE MARQUIS.

Non, madame, je n'en ai point. Mais ce monsieur doit s'ennuyer dans ce cabinet.

GOTTE, à part.

Ah, ciel!

LA MARQUISE.

N'en parlons plus; je vois que cela vous a fait quelque peine, et j'en suis mortifiée. Je... je... souhaiterais être seule.

(Dubois et Gotte se retirent d'un air embarrassé dans le fond du théâtre; Gotte a l'air plus effrayé.)

LE MARQUIS.

Je le crois.

LA MARQUISE.

Je désirerais...

LE MARQUIS.

Et moi je désire entrer dans ce cabinet, et voir l'homme qui a eu la témérité...

GOTTE.

Ah! quelle imprudence!

LA MARQUISE, jouant l'embarras.

Permettez-moi, monsieur, de vous proposer un accommodement.

LE MARQUIS.

Un accommodement, madame! Je ne vois pas quel accommodement...

LA MARQUISE.

Si j'ai perdu le pari, donnez-m'en ma revanche.

LE MARQUIS.

Madame, il n'est pas question de plaisanter.

LA MARQUISE.

Je ne plaisante point : je vous demande ma revanche.

LE MARQUIS.

Et moi, madame, je vous demande la clef de ce cabinet; et je vous prie de me la donner.

LA MARQUISE.

La clef, monsieur!

LE MARQUIS.

Oui, la clef, la clef.

LA MARQUISE.

Et si je ne l'ai pas?

LE MARQUIS.

Il est un moyen d'entrer : c'est de jeter la porte en dedans.

LA MARQUISE.

Monsieur, point de violence; ce que vous projetez vous sera aussi facile lorsque vous m'aurez accordé un moment d'audience.

LE MARQUIS.

Je vous écoute, madame.

LA MARQUISE.

Asseyez-vous, monsieur.

LE MARQUIS.

Non, madame.

LA MARQUISE.

Avant de vous emporter à des extrémités qui sont indignes de vous et de moi, je vous prie de me faire payer les vingt louis du pari, parce que vous avez perdu.

LE MARQUIS.

Ah ! morbleu, madame ! c'en est trop.

LA MARQUISE.

Arrêtez, monsieur; dans ce pari vous avez oublié de parler d'une clef ! d'une clef ! d'une clef ! Vous ne doutez pas qu'elle ne soit de fer. Vous l'avez bien nommée depuis avec une fureur et un emportement que je n'attendais pas ; mais il n'est plus temps. J'ai voulu faire un badinage de ceci, et vous faire demander à vous-même le morceau de fer que vous aviez oublié ; mais je vois, et trop tard, que je ne devais pas m'exposer à la singularité de vos procédés. Lisez, monsieur. (Elle prend le papier, rompt le cachet, et le lui donne tout ouvert. Il le prend avec dépit, et lit d'un air indécis, distrait et confus.) Quant à cette clef que vous demandez, tenez, monsieur, la voici cette clef ; ouvrez ce cabinet, ouvrez-le vous-même, regardez partout, justifiez vos soupçons, et accordez-moi assez d'esprit pour penser que, lorsque j'ai la prudence d'y faire cacher quelqu'un, je ne dois pas avoir la sottise de vous le dire.

LE MARQUIS, confus.

Ah, madame !

LA MARQUISE.

Quoi ! vous hésitez, monsieur ? Que n'entrez-vous dans ce cabinet ; je vais l'ouvrir moi-même.

LE MARQUIS.

Ah, madame ! madame, c'est battre un homme à terre.

LA MARQUISE.

Non, non ! ce que je vous ai dit est sans doute vrai.

LE MARQUIS.

Ah ! madame, que je suis coupable !

LA MARQUISE.

Eh non, monsieur, vous ne l'êtes pas.

LE MARQUIS.

Madame, je tombe à vos genoux.

LA MARQUISE.

Relevez-vous, monsieur.

LE MARQUIS.

Me pardonnez-vous ?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Vous ne le dites pas du profond du cœur.

LA MARQUISE.

Je vous assure que je n'y ai nulle peine.

LE MARQUIS.

Que de bonté !

LA MARQUISE.

Ce n'est pas par bonté, c'est par raison.

LE MARQUIS.

Ah, madame ! qui s'en serait méfié ? (En regardant le papier.) Oui... oui. O ciel, avec quelle adresse, avec quelle finesse j'ai été conduit à demander cette clef, cette clef, cette maudite clef ! (Il lit.) Oui, oui, voilà bien la serrure, les vis, les écrous. Diable de clef ! maudite clef ! Mais, Dubois, ne l'ai-je pas dit ?

DUBOIS.

Non, monsieur. J'ai pensé vous le dire.

LE MARQUIS.

Madame, madame, j'en suis charmé, j'en suis enchanté ; cela m'apprendra à n'avoir plus de vivacités avec vous ; voici la dernière de ma vie. Je vais vous envoyer vos vingt louis, et je les paye du meilleur de mon cœur. Vous me pardonnez, madame ?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur ; oui, monsieur.

LE MARQUIS, revenant sur ses pas.

Mais admirez combien j'étais simple, avec l'esprit que je vous

connais, d'aller penser,... d'aller croire... Ah! je suis,... je suis... Je vais, madame, je vais faire acquitter ma dette. (En s'en allant.) Diable de clef! maudite clef! Mais demandez-moi donc... Ah, ah, ah...

LA MARQUISE le conduit des yeux, et met la clef à la porte du cabinet.

Gotte, voyez si monsieur ne revient pas.

SCÈNE XXIV.

LA MARQUISE, GOTTE, M. DÉTIEULETTE.

LA MARQUISE ouvre le cabinet.

Sortez, sortez; eh bien, monsieur, sortez.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, je suis étonné, je suis confondu de tout ce que je viens d'entendre.

LA MARQUISE.

Eh bien, monsieur! avez-vous besoin d'autre preuve pour être convaincu de l'avantage que toute femme peut avoir sur son mari? Et si j'étais plus jolie et plus spirituelle...

M. DÉTIEULETTE.

Cela ne se peut pas.

LA MARQUISE.

Encore, monsieur, ne me suis-je servie que de nos moindres ressources. Que serait-ce si j'avais fait jouer tous les mouvements de dépit, les accents étouffés d'une douleur profonde? si j'avais employé les reproches, les larmes, le désespoir d'une femme qui se dit outragée? Vous ne vous doutez pas, vous n'avez pas l'idée de l'empire d'une femme qui a su mettre une seule fois son mari dans son tort. Je ne suis pas moins honteuse du personnage que j'ai fait: je n'y penserai jamais sans rougir. Ma petite idée de vengeance m'a conduite plus loin que je ne le voulais. Je suis convaincue que le désir de montrer de l'esprit ne nous mène qu'à dire ou à faire des sottises.

M. DÉTIEULETTE.

Quel nom donnez-vous à une plaisanterie!

LA MARQUISE.

Ah! monsieur, en présence d'un étranger que j'ai cependant tout sujet de croire un galant homme!

M. DÉTIEULETTE.

Et le plus humble de vos serviteurs.

LA MARQUISE.

J'ai jeté une sorte de ridicule sur mon mari, sur M. de Clainville ; car vous savez ma petite finesse à votre égard.

M. DÉTIEULETTE.

Je le savais avant.

LA MARQUISE.

Quoi ! monsieur, vous saviez....

M. DÉTIEULETTE.

Que j'avais l'honneur d'être chez madame de Clainville. Un de vos domestiques me l'avait dit.

LA MARQUISE.

Comment, monsieur, j'étais votre dupe ?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame ; mais je n'étais pas la vôtre.

LA MARQUISE.

Ah ! comme cela me confond ! Et cette femme qui a des absences, qui oublie son nom ? Quoi ! monsieur, vous me persifliez ?

M. DÉTIEULETTE.

Madame, je vous en demande pardon.

LA MARQUISE.

Ah ! comme cela me confond, et me fortifie dans la pensée d'abjurer toute finesse ! (Elle se promène avec dépit.) Ah ! ciel ! J'espère, monsieur, que cet hiver, à Paris, vous nous ferez l'honneur de nous voir. Je veux alors, en votre présence, demander à monsieur de Clainville pardon du peu de décence de mon procédé. (A Gotte.) Gotte, faites passer monsieur par votre escalier. (A M. Détieulette.) Adieu, monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Adieu, madame.

LA MARQUISE.

Je vous souhaite un bon voyage !

SCÈNE XXV.

LA MARQUISE.

Comment, il le savait ? Ah ! les hommes, les hommes nous valent bien... J'ai bien mal agi... Il a heureusement l'air d'un honnête homme. J'en suis au désespoir... Mon procédé n'est pas bien ; cela est affreux, devant un étranger qui peut aller raconter partout... Voilà ce qui s'appelle se manquer à soi-même.

SCÈNE XXVI.

LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

Ah! madame, je n'ai pas une goutte de sang dans les veines : vous m'avez fait trembler.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc?

GOTTE.

Et si monsieur était entré?

LA MARQUISE.

Eh bien?

GOTTE.

Et s'il avait vu ce monsieur?

LA MARQUISE.

Alors je lui aurais demandé si, lorsqu'il tient cachées dans son appartement deux femmes qu'il connaît depuis quinze ans, il ne m'est pas permis de cacher dans le mien un homme que je ne connais que depuis quinze minutes.

GOTTE.

Ah! c'est vrai : je n'y pensais pas.

LA MARQUISE.

Gotte, vous direz à Dubois de faire demain matin le compte de Lafleur, et de le renvoyer.

GOTTE.

Madame, que peut-il avoir fait? c'est un si bon garçon! Il est vrai qu'il est un peu bête.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas cela : je le crois bête et malin. Je n'aime pas les domestiques qui reportent chez madame ce qui se passe chez monsieur. Cela peut servir de leçon.

GOTTE, à part.

Le voilà bien avancé avec son bel esprit! il a bien l'air de ne pas avoir mes manchettes. (A la marquise.) Madame, j'entends la voix de monsieur.

SCÈNE XXVII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, M. DÉTIEULETTE.

LA MARQUISE.

Ah! ciel!

LE MARQUIS, à M. Détieulette.

Madame, madame excusera. Vous êtes en bottines, vous descendez de cheval. (A la marquise.) Voici, madame, M. Détieulette que je vous présente; bon gentilhomme, brave officier, et mon ami, et qui nous appartiendra bientôt de plus près que par l'amitié. Voici les cinquante louis; j'ai voulu vous les apporter moi-même.

LA MARQUISE.

Cinquante louis? ce n'est que vingt louis.

LE MARQUIS.

Cinquante, madame: je me suis mis à l'amende. Je vous supplie de les accepter, au désespoir de ma vivacité.

LA MARQUISE.

C'est moi qui suis interdite.

LE MARQUIS.

Je ne m'en souviendrai jamais que pour me corriger.

LA MARQUISE.

Et moi de même.

LE MARQUIS.

Vous, madame? point du tout : vous badiniez. (A M. Détieulette). Mon cher ami, vous n'êtes pas au fait, mais je vous conterai cela; c'est un tour aussi bien joué... Il est charmant, il est délicieux : vous jugerez de l'esprit de madame, et de toute sa bonté. Puisse celle que vous épouserez avoir d'aussi excellentes qualités... Elle les aura, elle les aura, soyez-en sûr.

M. DÉTIEULETTE.

Je crois que j'ai tout sujet de le souhaiter.

LA MARQUISE.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Madame, retenez monsieur ici un instant. (A M. Détieulette.) Ah! mon ami, quelle satisfaction je me prépare! Je reviens, je reviens à l'instant.

SCÈNE XXVIII.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur, tout ne sert-il pas à augmenter ma confusion? Monsieur de Clainville vous a donc rencontré?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame; je me suis fait présenter chez lui : il sortait, il m'a conduit ici. Lorsque j'ai eu l'honneur de vous saluer sur le grand chemin, c'est chez lui que je descendais, c'est chez M. de Clainville que j'avais affaire. Jugez de ma surprise lorsque, avec un air de mystère, on m'a fait entrer chez vous par la petite porte du parc; ajoutez-y le changement de nom. Je vous l'avouerai, je me suis cru destiné aux grandes aventures.

LA MARQUISE.

Et que veut dire monsieur de Clainville en disant que vous nous appartiendrez de plus près que par l'amitié?

M. DÉTIEULETTE.

C'est à lui, madame, à vous expliquer cette énigme, et il me paraît qu'il n'a pas dessein de vous faire attendre. Le voici. Ciel! mademoiselle de Clainville!

SCÈNE XXIX.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, M. DÉTIEULETTE, GOTTE, MADEMOISELLE ADELAIDE, SA GOUVERNANTE.

LE MARQUIS.

Oui, la voilà. Est-il rien de plus aimable? Mon ami, recevez l'amour des mains de l'amitié. (A la marquise.) Madame, vous ne saviez pas avoir mademoiselle dans votre château : elle y est depuis hier. Je suis rentré trop tard, et je suis aujourd'hui sorti trop matin, pour vous la présenter. Elle nous appartient de très-près : c'est la fille de feu mon frère, ce pauvre chevalier mort dans mes bras à la journée de Laufeldt. Son mariage n'était su que de moi. Vous approuverez certainement les raisons qui m'ont forcé de vous le cacher : mon père était si dur, et dans la famille... Je vous expliquerai cela. (A mademoiselle Adelaide.) Ma chère fille, embrassez votre tante.

LA MARQUISE.

C'est, je vous assure, de tout mon cœur.

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Et moi, madame, quelle satisfaction ne dois-je pas avoir!

LE MARQUIS.

Madame, je la marie, et je la donne à monsieur : je dis, je la donne, c'est un vrai présent; et il ne l'aurait pas, si je connaissais un plus honnête homme.

M. DÉTIEULETTE.

Quoi, madame! j'aurai le bonheur d'être votre neveu?

LE MARQUIS.

Oui, mon ami, et avant trois jours. Je cours demain à Paris; il y a quelques détails dont je veux me mêler.

M. DÉTIEULETTE.

Mademoiselle, consentez-vous à ma félicité?

MADEMOISELLE ADELAÏDE.

Monsieur, je ne connaissais pas toute la mienne, et vous avez à présent à m'obtenir de madame.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, puis-je espérer...?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, et j'en suis enchantée. Le ciel ne m'a point accordé d'enfant, et de cet instant-ci je crois avoir une fille et un gendre. Monsieur, je vous l'accorde.

MADEMOISELLE ADELAÏDE, en donnant sa main.

C'est autant par inclination que par obéissance.

LE MARQUIS.

Cela doit être. (A la marquise.) Ma nièce est charmante!

LA MARQUISE.

Je suis bien trompée si mademoiselle n'a pas beaucoup d'esprit; et je suis sûre que, sans détours, sans finesse, elle n'en fera usage que pour se garantir de la finesse des autres, pour bien régler sa maison, et faire le bonheur de son mari.

M. DÉTIEULETTE.

Si mademoiselle avait besoin d'un modèle, je suis assuré, madame, qu'elle le trouverait en vous.

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, oui, monsieur; la finesse n'est bonne à rien. Point de finesse, point de finesse; on en est toujours la dupe.

LE MAQRUIS.

Et surtout avec moi.

LA MARQUISE.

Ah, monsieur de Clainville ! ah, comme j'ai eu tort !

LE MARQUIS.

Quoi ?

LA MARQUISE.

Passons chez vous.

GOTTE les regarde partir, et dit :

Ah ! si cette aventure pouvait la guérir de ses finesses ! Que de femmes, que de femmes à qui, pour être corrigées, il en a coûté davantage !

FIN DE LA GAGEURE IMPRÉVUE.

MARMONTEL.

L'AMI DE LA MAISON,

COMÉDIE.

NOTICE SUR MARMONTEL.

Jean-François Marmontel naquit à Bort, petite ville du Limousin, de parents peu aisés, et d'une condition obscure. Des religieuses lui apprirent à lire; un prêtre lui donna gratuitement les premières leçons de latin, et les jésuites du collége de Mauriac achevèrent son éducation. Destiné au commerce, l'amour de l'étude l'emporta sur l'assiduité qu'exige le comptoir; et, pour suivre un cours de philosophie, il pourvut à sa subsistance par des répétitions que lui payaient d'autres écoliers. Après avoir reçu la tonsure à Limoges, il se rendit à Toulouse avec le projet d'entrer dans la société des jésuites, où ses anciens régents s'efforçaient de l'attirer. Ce fut dans cette ville qu'il concourut aux Jeux floraux par une ode sur *l'invention de la poudre à canon;* mais elle n'obtint aucune mention. Cet échec devint pour l'auteur le premier pas vers la fortune. Dans son courroux, Marmontel écrivit à Voltaire pour lui demander vengeance. Voltaire, qui voulait s'attacher tous les jeunes littérateurs, lui envoya, pour le consoler, un exemplaire de ses œuvres, corrigé de sa main; et plus tard il l'attira sur un plus grand théâtre, en le recommandant à M. Orry, contrôleur général. Cependant arrivé à Paris, ses illusions ne tardèrent pas à s'évanouir: M. Orry était tombé en disgrâce; mais Voltaire lui restait. Sans se laisser abattre par l'adversité, il puisa toutes ses ressources au sein des privations et d'un travail assidu.

Après avoir obtenu plusieurs prix de l'Académie française, Marmontel aborda le théâtre par une tragédie, *Denis le tyran*, qui fut jouée en 1748. Après la représentation de cette pièce, l'auteur fut demandé par le parterre, faveur qui n'avait encore eu lieu qu'à la première représentation de *Mérope*. Ses autres ouvrages en ce genre, *Aristomène, Cléopâtre, les Héraclides, Egyptus*, n'obtinrent pas le même succès. Plus tard, attaché au *Mercure*, Marmontel publia ses *Contes moraux*, qui furent attribués d'abord à Voltaire et à Montesquieu. Ensuite il donna une traduction de la *Pharsale;* et *Bélisaire* vint donner le plus vif éclat à sa réputation, car cet ouvrage eut les honneurs de la persécution.

Voulant adoucir la triste position dans laquelle se trouvait Grétry, jeune compositeur qui arrivait de Rome, Marmontel s'essaya dans un genre de pièces qui lui réussit, le caractère en étant analogue à celui de ses contes; il fit des opéras comiques. *Le Huron*, *Lucile*, *Sylvain*, *l'Ami de la maison*, *Zémire et Azor*, *la Fausse Magie*, sont encore regardés comme les plus jolis ouvrages que Grétry ait embellis de l'expression de ses chants. Il unit aussi ses efforts à ceux du musicien Piccini, en faisant des changements aux opéras de Quinault.

Lorsque la scène de la révolution s'ouvrit, la voix publique désignait Marmontel pour y jouer un rôle. La sagesse de sa conduite à l'assemblée électorale en 1789 fit évanouir les dispositions où l'on était à son égard, et le fameux Sieyes lui fut préféré pour la députation aux états généraux. Ce fut pendant les premières années de la tourmente révolutionnaire qu'il inséra dans le *Mercure* les *Nouveaux Contes moraux;* mais en 1792 il sentit la nécessité de fuir les dominateurs de la capitale. Il se retira près de Gaillon, dans le hameau d'Ableville, où il acquit une chaumière. Après avoir lutté contre la misère, il fut nommé par ses concitoyens député au conseil des anciens en avril 1797. Mais bientôt, échappant aux horreurs de la déportation, il revint dans sa chaumière pour y mourir, le 31 décembre 1799. Des prêtres catholiques l'inhumèrent dans son jardin.

L'AMI DE LA MAISON,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

MÊLÉE D'ARIETTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 26 OCTOBRE 1771.

ACTEURS.

CÉLICOUR.
AGATHE.
ORFISE, mère d'Agathe.
ORONTE, frère d'Orfise, et père de Célicour.
CLITON, ami d'Orfise.
UN LAQUAIS.

Le lieu de la scène est une maison de campagne.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLICOUR, AGATHE.

CÉLICOUR.

Belle cousine, hé quoi! vous me fuyez toujours!
Je ne suis en ces lieux que depuis quinze jours,
Et de m'y voir vous êtes lasse!
Les heureux moments que j'y passe
Ne seront-ils pas assez courts?

AGATHE.

Air.

Je suis de vous très-mécontente,
Très-mécontente, entendez-vous?
Je vous croyais docile et doux,
Vous avez trompé mon attente.
Je suis de vous très-mécontente,
Très-mécontente, entendez-vous?
Hé quoi! sans cesse
Suivre mes pas,
Chercher mes yeux, me parler bas,
Et me sourire avec finesse!

Belle finesse!
Vous croyez qu'on ne vous voit pas.
Je suis de vous, etc.

Des vivacités
Sans fin, sans nombre :
Vous vous dépitez;
Vous devenez sombre;
Vous ne me quittez
Non plus que mon ombre,
Toujours assis à mes côtés.
Je suis de vous, etc.

CÉLICOUR.

Pardon, belle cousine. Oui, je suis trop sensible :
Je devrais retenir ces premiers mouvements.
Mais se vaincre à tous les moments,
L'effort est pour moi trop pénible.
Près de vous mes empressements
N'ont pas, je crois, besoin d'excuse.
Quant aux vivacités dont je sais qu'on m'accuse,
Rien de plus pardonnable. Avec moi, sans façon,
Je vois que tout le monde en use :
C'est à qui tous les jours me fera la leçon.

AGATHE.

C'est un avis pour moi.

CÉLICOUR.

Vous savez bien que non :
Jamais l'amitié n'humilie.
Mais il n'est pas ici jusqu'à monsieur Cliton
Qui sans cesse avec moi s'oublie,
Et prétend me donner le ton.

AGATHE.

Pour celui-là, je vous supplie
De le ménager.

CÉLICOUR.

Moi!

AGATHE.

Vous-même, et pour raison;
Car c'est l'ami de la maison.

CÉLICOUR.

Vraiment! votre mère en est folle;
Et, comme elle, chacun le croit, sur sa parole,

Un savant, un sage, un Caton.

AGATHE.

Eh bien! laissez-les croire.

CÉLICOUR.

Oh! tout cela me blesse.

AGATHE.

Mais, mon petit cousin, je ne sais pas pourquoi.

CÉLICOUR.

Par exemple, là, dites-moi
S'il est bien qu'avec lui votre mère vous laisse
Des heures tête à tête?

AGATHE.

Il le trouve assez doux.

CÉLICOUR.

Je le crois bien.

AGATHE.

Rassurez-vous :
Un sage est exempt de faiblesse.

CÉLICOUR.

Un fade adulateur, un censeur importun,
Tombé céans comme des nues,
Dont les mœurs vous sont inconnues,
Et dont l'état consiste à n'en avoir aucun :
Voilà ce qu'on appelle un sage.

AGATHE.

Oui, c'en est un,
Car il le dit.

CÉLICOUR.

La preuve est claire.

AGATHE.

D'abord, il n'est jamais de l'avis du vulgaire.

CÉLICOUR.

C'est n'avoir pas le sens commun.

AGATHE.

De plus, il méprise un chacun.

CÉLICOUR.

Qui, je crois, ne l'estime guère.

AGATHE.

Il raisonne de tout.

CÉLICOUR.

Et n'a jamais raison.

AGATHE.

Sait l'histoire, la carte, et même le blason.

CÉLICOUR.

Science rare!

AGATHE.

Et nécessaire.
Sur un globe avec lui je parcours l'univers,
Dans les temps reculés avec lui je me perds.
C'est lui qui m'instruit, qui m'éclaire.
Il veut me rendre habile.

CÉLICOUR.

Eh bien, moi, je vous dis
Qu'il a des desseins plus hardis.

AGATHE.

Et quels desseins?

CÉLICOUR.

Mais, de vous plaire.

DUO.

AGATHE.

Vous avez deviné cela!
C'est être fin, c'est être habile,
Que d'avoir deviné cela.

CÉLICOUR.

Sans être fin, sans être habile,
J'ai fort bien deviné cela.
Vous, qu'il appelle sa pupille,
Défiez-vous de ce nom-là.

AGATHE.

Moi, qu'il appelle sa pupille,
Me défier de ce nom-là!

CÉLICOUR.

Je suis certain qu'il en tient là [1].

AGATHE.

Vous avez deviné cela?

CÉLICOUR.

Ses yeux cent fois m'ont dit la chose.

AGATHE.

Ses yeux disent-ils quelque chose?

CÉLICOUR.

Défiez-vous de ces yeux-là.

AGATHE.

Je n'ai pas peur de ces yeux-là.

[1] Au cœur.

CÉLICOUR.

On voit qu'il désire, et qu'il n'ose.
Je suis certain qu'il en tient là [1].

AGATHE.

Croyez plutôt qu'il en tient là [2].

CÉLICOUR.

Et s'il se réserve à lui-même
Un prix qui n'était dû qu'à moi, qu'à mon amour ?

AGATHE.

Vous n'y pensez pas, Célicour.
Est-ce que vous m'aimez ?

CÉLICOUR.

O ciel ! si je vous aime !
En doutez-vous, Agathe ?

AGATHE.

Et qui me l'aurait dit ?

CÉLICOUR.

Qui ? mon ravissement, mon trouble, mon ivresse,
De mon cœur agité la joie et la tristesse,
L'inquiétude et le dépit;
Tout, jusqu'à mon silence.

AGATHE.

Ho ! je n'ai pas l'adresse
D'expliquer le silence.

CÉLICOUR.

Et mes soins assidus,
Mes soupirs, mes regards qui vous parlaient sans cesse

AGATHE.

Je ne les ai pas entendus.

CÉLICOUR.

Je ne m'étonne plus de vous voir si paisible.
Je vous paraissais fou : vraiment, je le crois bien :
Votre cœur était insensible
A tous les mouvements du mien.
Mais non, cela n'est pas possible.
Par exemple, cent fois, en vous donnant la main,
J'ai pressé doucement la vôtre dans la mienne.

AGATHE.

Je ne l'ai pas senti, du moins qu'il me souvienne.

[1] Au cœur. — [2] A la tête.

CÉLICOUR.

Et l'autre jour, dans le jardin,
Quand je louais tant cette rose,
Fraîche, vermeille, à demi close.

AGATHE.

A tout cela je n'entends rien,
Et je ne sais jamais que ce qu'on me dit bien.

CÉLICOUR, vivement.

Je vous dis donc que je vous aime,
Que je veux être votre époux,
Et que je ne puis voir, sans un dépit extrême,
Qu'un autre ose prétendre à des liens si doux.
M'entendez-vous enfin?

AGATHE.

Oui, vous êtes jaloux.
Cela fait bien du mal!

CÉLICOUR.

Il dépend de vous-même
De m'en guérir, de me calmer.

AGATHE.

Que faut-il pour cela?

CÉLICOUR.

M'aimer.

AGATHE.

Vous aimer! Après? Je suppose
Que nous nous aimions. Croyez-vous
Qu'à nous unir on se dispose?
Et qu'avec vos vingt ans vous soyez bien l'époux
Qu'à votre cousine on propose?

CÉLICOUR.

Ah! quel malheur vous m'annoncez!
J'en mourrai de douleur; mais, avant que je meure,
Dites-moi seulement, Je t'aime : c'est assez.

AGATHE.

Oui, je vous aime, à la bonne heure;
Mais plus d'impatience, ou je me fâcherai.

CÉLICOUR, très-vivement.

Ho non! je me posséderai.
A présent rien n'est plus facile;
Mais si monsieur Cliton vient m'échauffer la bile...

AGATHE.

Eh bien! que ferez-vous?

CÉLICOUR.

Je...

AGATHE.

Quoi ?

CÉLICOUR.

Je me vaincrai.
Je suis aimé, je suis tranquille;
Et, plein de mon bonheur, je le renfermerai.

SCÈNE II.

ORONTE, CÉLICOUR, AGATHE.

ORONTE.

Ah ! mon fils, te voilà? tant mieux : je te cherchais.
Réjouis-toi. Ma sœur... quelle sœur ! quelle femme !
Tu le savais, Agathe, et tu nous le cachais !

AGATHE.

Moi ! non, je ne sais rien.

ORONTE, à Célicour.

Elle a lu dans ton âme;
Elle met le comble à tes vœux.

CÉLICOUR.

Ah ! mon père !

ORONTE.

Oui, mon fils, dès demain, si tu veux,
Tu peux partir.

CÉLICOUR.

Comment ?

ORONTE.

Du bien que je possède,
Elle a su que j'allais employer la moitié
Pour ton avancement; elle vient à mon aide;
Et sa généreuse amitié
Te fait don du brevet qui t'ouvre la carrière;
Rien ne s'oppose plus à ton ardeur guerrière.
La fortune t'appelle, et la gloire t'attend.
Te voilà capitaine.

CÉLICOUR.

O ciel !

ORONTE.

Es-tu content?

CÉLICOUR, avec embarras.

Je me sens pénétré des bontés de ma tante;

Mais vous, mon père...

ORONTE.

Hé bien !

CÉLICOUR.

Vous, de qui je dépends,
A recevoir ses dons faut-il que je consente ?
C'est le bien de sa fille ; et c'est à ses dépens...

AGATHE.

Célicour, avez-vous envie
De ne plus me revoir ? C'en est fait pour la vie
Si vous répétez ce mot-là.

CÉLICOUR.

Je me tais.

ORONTE.

Oui, laissons cela.
Tu n'as plus rien qui te retienne,
Et mon impatience est égale à la tienne.
Allons. Viens d'abord t'acquitter
De ce devoir si doux, de la reconnaissance.

CÉLICOUR, retenant Agathe qui veut s'en aller.

Un moment, chère Agathe. Avant de nous quitter,
Mon père, écoutez-moi.

ORONTE.

Qu'est-ce ? Une confidence ?

CÉLICOUR.

Mon père !

ORONTE.

Au fait.

CELICOUR.

Depuis que nous sommes ici,
Je n'ai cessé de voir Agathe.

ORONTE.

Elle est jolie,
Ta cousine !

CÉLICOUR.

Ah ! charmante.

ORONTE.

Elle est douce, polie.
Je l'aime tout à fait.

CÉLICOUR.

Hélas ! je l'aime aussi.

ORONTE.

Je n'ai pas de peine à le croire.
Eh bien! mon fils, l'amour est le prix de la gloire.
Il vous en a lui-même aplani le chemin :
Soyez digne d'Agathe, et méritez sa main.

Air.

Rien ne plaît tant aux yeux des belles
Que le courage des guerriers.
Qu'ils soient vaillants, qu'il soient fidèles,
A leur retour, je réponds d'elles.
L'Amour sous les lauriers
N'a point vu de cruelles.
Rien ne plaît tant aux yeux des belles
Que le courage des guerriers.
Sous les drapeaux, quand la trompette sonne,
Chacun se dit : « Voilà l'instant,
« L'Amour m'attend,
« Et dans ses mains est la couronne.
« Qu'il nous regarde, et qu'il la donne
« Au plus vaillant,
« Au plus brillant.
« Voilà l'instant,
« L'Amour m'attend,
« Et dans ses mains est la couronne. »
Il a raison : l'Amour l'attend.

Rien ne plaît tant aux yeux des belles, etc.

CÉLICOUR, vivement.

Je ferai mon devoir ; je serai, je l'espère,
Digne de ma maîtresse et digne de mon père.
Je brûle de servir ma patrie et mon roi,
Et vous serez content de moi.

ORONTE.

Allons, j'en accepte l'augure.

CÉLICOUR.

Oh! vous pouvez y croire, et mon cœur vous l'assure.
De l'amour à la gloire on me verra voler.
Tout ce que je demande, avant de m'en aller,
C'est de m'unir à ce que j'aime.

ORONTE.

Quoi, mon fils! à ton âge?

CÉLICOUR.

Ah, mon père! un soldat

Est si pressé de vivre! et vous savez vous-même
Que personne n'est jeune au moment d'un combat.
Si je meurs son époux, je meurs digne d'envie.
Mon père, laissez-moi lui donner de ma vie
Deux beaux jours seulement : le reste est à l'État.

AGATHE.

(A Célicour.) (A Oronte.)

Vous me faites trembler. Non, monsieur, non, ma mère
N'y consentirait pas. Elle veut l'éloigner.
Il lui déplaira s'il diffère;
J'en suis sûre, et je veux du moins vous épargner
La douleur d'un refus marqué par sa colère.

ORONTE.

Elle a plus de bon sens que toi,
Mon fils.

CÉLICOUR.

Ah! que n'a-t-elle autant d'amour que moi!

ORONTE.

Es-tu donc si pressé? Vois un peu la folie
D'épouser à vingt ans femme jeune et jolie,
Et de la laisser là.

CÉLICOUR.

Mon père, vous savez
Quels sont les écueils de mon âge.
Vous m'avez tant dit d'être sage!
Aidez-moi donc à l'être. Hélas! vous le pouvez.
Pour la fougue de la jeunesse
Est-il un frein plus assuré
Que ce lien chéri, que ce nœud révéré,
Dont l'amour et l'honneur nous occupent sans cesse?

ORONTE.

Oui, je sens bien que le devoir
Peut beaucoup sur une âme honnête,
Et ma sœur n'aurait qu'à vouloir :
Moi, je m'en ferais une fête.

AGATHE.

Mon oncle, perdez cet espoir.

TRIO.

CÉLICOUR.
Ah! laissez agir mon père.
Il peut, avec douceur,
Lui dire : Allons, ma sœur,
Ma sœur, point de colère.
Nos enfants n'ont pas tort :
Comme eux, soyons d'accord.

ORONTE.
Voyez : je suis bon père.
Je puis, avec douceur,
Lui dire : Allons, ma sœur,
Ma sœur, point de colère.
Nos enfants n'ont pas tort.
Comme eux, soyons d'accord.

AGATHE.
Ah! je connais bien ma mère.
Sévère avec douceur,
Elle dirait : Non, non, mon frère.
Vous avez tort,
Ma fille a tort.

Ensemble.

CÉLICOUR.
Elle dirait : Ils n'ont pas tort.

ORONTE.
Je lui dirais : Ils sont d'accord.

AGATHE.
Elle dirait : Ma fille a tort.

ORONTE.
Est-ce la fortune
Qui fait les heureux?

CÉLICOUR.
S'aimer en est une
Qui remplit nos vœux.

AGATHE.
La mode importune
S'oppose à ces nœuds.

CÉLICOUR.
Hé quoi! l'amour est-il un tort?
Non, non, l'amour n'est pas un tort.

ORONTE.
Hé quoi! l'amour est-il un tort?
Non, non, l'amour n'est pas un tort.

AGATHE.
Elle dirait : Oui, c'est un tort.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, ORONTE, et ensuite CÉLICOUR.

ORONTE.

Je ne puis donc la voir?

AGATHE.

C'est l'heure de l'étude.

ORONTE.

Mon fils est d'une inquiétude!...

AGATHE.

De grâce, opposez-vous à sa vivacité;
Qu'il soit sage, et me laisse faire.
Cliton croit se jouer de ma simplicité;
Mais je veux qu'il nous serve, et j'en fais mon affaire.

Air.

Je ne fais semblant de rien;
Mais j'observe, j'examine;
D'un coup d'œil je les devine:
Paix donc! paix! tout ira bien.
Je vois de loin son adresse,
Et sous cape je m'en ris.
Le chat guette la souris;
Mais au piége qu'il me dresse,
Lui-même il va se voir pris.
Je ne fais semblant, etc.

CÉLICOUR.

Ah! vous me rendez le courage,
Belle Agathe. Je vous devrai
Le bonheur de ma vie; il sera votre ouvrage.

AGATHE.

Pour ma peine, avec vous je le partagerai.

ORONTE.

J'en ai peu vu, je l'avouerai,
D'aussi fine qu'elle à son âge.

AGATHE.

J'entends ma mère, évitons-la :
Moi de ce côté-ci, vous de ce côté-là.
Ceci pourrait enfin lui donner de l'ombrage.
(Ils sortent tous trois.)

SCÈNE II.

ORFISE, CLITON.

ORFISE.

Pour cela non, jamais. Il y peut renoncer.
Je veux même au plus tôt qu'il s'éloigne, et l'oublie.
Juste ciel, à quelle folie
Je donnais lieu sans y penser !

Air.

On dit souvent qu'il est doux d'être mère.
En le disant, hélas ! on ne sait guère
Ce qu'il en coûte de regrets.
Le ciel nous vend une faveur si chère,
Et la douleur la suit de près.
Le jour, la nuit, dans les alarmes,
En tremblant on cède au sommeil.
Et quelle mère, à son réveil,
N'a jamais répandu des larmes ?
Non, non, jamais
Il n'est possible,
Il n'est possible
D'être en paix.
Non, non, jamais
Un cœur sensible,
Un cœur sensible
N'est en paix.

SCÈNE III.

ORONTE, CÉLICOUR, ORFISE, CLITON.

ORONTE.

Ma sœur, voilà mon fils qui vient vous rendre grâces.

ORFISE.

Mon neveu, votre père a bien servi son roi ;
C'est à vous de suivre ses traces

CÉLICOUR.

Son exemple, madame, et ce que je vous doi,
Présent à mon esprit, m'occupera sans cesse.

ORFISE.

Quand partez-vous ?

CÉLICOUR.

Bientôt.

ORFISE.

Au plus tôt, croyez-moi.

CLITON, gravement.

C'est dans l'oisiveté que se perd la jeunesse.

CÉLICOUR, à demi-voix.

Hé, monsieur !

ORFISE.

C'est voir prudemment,
Mon frère. Allons, point de faiblesse.
Son équipage fait, qu'il parte incessamment.
Mon neveu, la raison, le devoir, tout exige
Que vous soyez au moins deux ans loin de Paris.

CÉLICOUR.

Deux ans, ma tante !

ORFISE.

Au moins, vous dis-je.

CÉLICOUR.

Mon père !

ORONTE.

Ma sœur !

ORFISE.

Je l'afflige ;
Mais mes hontés sont à ce prix.

(Oronte emmène son fils.)

SCÈNE IV.

ORFISE, CLITON.

CLITON.

Vous avez fait, madame, une chose admirable.

ORFISE.

J'ai suivi vos conseils.

CLITON.

Ah ! vous les devancez,

Toujours le mieux possible est ce que vous pensez.
Quelle âme! quelle âme adorable!
On ne vous connaît pas. Je voudrais que l'on sût
Tout ce que vous valez, madame.
De l'homme, à ce qu'on dit, la force est l'attribut;
Mais la délicatesse est celui de la femme.
Ce que nous méditons, vous l'avez deviné;
Et la raison, qu'en nous l'on vante,
Est bien plus tardive et plus lente
Que cet heureux instinct qui chez vous est inné.

ORFISE.

Ah! Cliton, que l'on gagne au commerce d'un sage!
Vous m'ennoblissez à mes yeux.
Je ne sais pas si je vaux mieux;
Mais je m'estime davantage.

CLITON.

Non, madame, non, pas assez:
Vous êtes encor trop modeste.

ORFISE.

Vous croyez?

CLITON.

Vous êtes céleste.

ORFISE.

Mais vous, peut-être aussi vous vous éblouissez,

CLITON.

Eh non, madame, non. J'en appelle à vous-même.

ORFISE.

Il faut que la louange ait un poison bien doux!
Tout le monde la craint, et tout le monde l'aime.
Je sens que je devrais me défier de vous:
Vous me flattez, monsieur: je me le dis sans cesse;
Et tel est votre empire, et telle est ma faiblesse,
Que je vous crois vous seul plus que moi, plus que tous.
Mais enfin, se peut-il que je sois accomplie?
L'amitié dans un sage est-elle une folie?
Se fait-elle un devoir de tirer le rideau
Sur tout ce qui dépare une image embellie?
Ou bien, comme l'amour, a-t-elle son bandeau?

CLITON.

Pourquoi non, madame? Peut-être
Avez-vous des défauts que je ne puis connaître,

Que vous-même vous effacez,
Qu'avec art vous embellissez.

ORFISE.

Avec art ! moi, Cliton ! Ce reproche m'alarme.
Je ne connais point d'art.

CLITON.

Ma foi ! c'est donc un charme,
Un charme inconcevable.

ORFISE.

Ah ! vous me rassurez ;
Mais si le charme cesse, au moins vous l'avouerez.

CLITON.

Oui, madame. Croyez que jamais je ne flatte.
Par exemple, je vous dirai
Que ce beau naturel, que j'ai tant admiré,
Dégénère un peu dans Agathe.
Elle a de l'enjouement, de la vivacité,
Même quelque lueur de sensibilité ;
Mais ce tact de l'esprit, cette raison sublime,
Ce feu divin qui vous anime,
Pardon, je ne crois pas qu'elle en ait hérité
Je sens que je suis trop sévère ;
Je devrais un peu plus ménager une mère :
Mais je n'ai jamais su trahir la vérité.

ORFISE.

Un cœur que vous formez sera du moins honnête.

CLITON.

Oui, je vous réponds de son cœur.
Mais je commençais d'avoir peur
Que le petit cousin ne lui tournât la tête.

Air.

Dans la brûlante saison,
Vers la fin d'un jour tranquille,
Vous voyez sur l'horizon
Comme une vapeur subtile.
Ce n'est d'abord qu'un éclair,
Qui voltige et qui fend l'air.
Bientôt s'élève un nuage ;
Et ce nuage s'étend ;
Le ciel gronde, et dans l'instant
L'éclair devient un orage.

C'est tout de même en amour ;
Et de l'éclair au ravage,
L'intervalle n'est qu'un jour.

ORFISE.

Il faut à ma fille, à son âge,
Un guide sûr, un homme sage;
Et, sans parler du bien qui manque à mon neveu,
Jamais cet amour-là n'aurait eu mon aveu.

CLITON.

Quelle mère!

ORFISE.

Ajoutez, quel ami! dont le zèle
Pense à tout, prévoit tout. Mon sexe a bien raison!
Un homme est un ami, pour nous, bien plus fidèle
Qu'une femme. En effet, quelle comparaison!
De deux femmes en liaison,
Le goût n'est qu'une fantaisie;
La vanité, la jalousie
Y mêlent bientôt leur poison.
Dans son amie, on voit sans cesse une rivale :
Dès qu'on l'efface, on lui déplaît;
On ne peut la souffrir, à moins qu'on ne l'égale;
Et dès qu'on lui cède, on la hait.
Des triomphes de son amie
Un homme au contraire est flatté.
Avec elle il est sans envie,
Comme il est sans rivalité.
Certaine voix confuse en eux se fait entendre,
Qui leur dit : Soyez de moitié.
Ce n'est point de l'amour, on est loin d'y prétendre;
Mais c'est un intérêt plus délicat, plus tendre,
Plus vif que la simple amitié.

CLITON.

A merveille! cette peinture
Rend le cœur humain trait pour trait;
Et l'on dirait que la nature
Vous a révélé son secret.

ORFISE.

(A un laquais.) (A Cliton.)
Holà! quelqu'un... Ma fille... Il est temps qu'elle vienne
Prendre sa leçon. Vous serez

Seul avec elle, et vous lirez
Dans son âme.

CLITON.

Ho! j'y vois plus clair que dans la mienne.

SCÈNE V.

CLITON, ORFISE, AGATHE.

ORFISE.

Voilà bien des jours dissipés,
Ma fille, et perdus pour l'étude.

AGATHE.

Hélas! oui.

CLITON.

Nos moments seront mieux occupés.

ORFISE.

Allons, reprenez l'habitude
D'une sage application.

AGATHE.

C'est bien mon inclination.
Mais mon cousin voulait sans cesse
Que nous fussions ensemble. Il aime à s'amuser,
Mon cousin. Moi, par politesse,
Je n'osais pas le refuser.

ORFISE.

De quoi parliez-vous?

AGATHE.

Bon! que sais-je?
Des tours qu'il faisait au collége
Quand il était petit garçon,
De l'exercice, du manége,
De la guerre, et de la façon
Dont il se conduirait pour avoir de la gloire.
Tout cela m'ennuyait, comme vous pouvez croire;
Et j'aimais bien mieux ma leçon
De géographie et d'histoire.

CLITON.

Elle est naïve.

ORFISE.

Elle a du moins
La franchise et l'innocence.

Je vous laisse. Ah, Cliton! quelle reconnaissance
Ne devrai-je pas à vos soins!

SCÈNE VI.

CLITON, AGATHE.

CLITON.

Allons, mademoiselle, il faut vous rendre digne
D'une mère accomplie.

AGATHE.

Hélas! je le veux bien.

CLITON.

Quelle docilité! vous le voulez? Eh bien!
Cette émulation est d'abord un bon signe.
Vos cartes, votre globe.

AGATHE.

Ah! je les ai laissés.
Je vais...

CLITON.

Non, demeurez. C'est moi...

AGATHE.

Vous ne cessez
De vous donner pour moi des peines!

CLITON.

Qu'elles vous plaisent, c'est assez.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

AGATHE, seule.

Je te réponds qu'elles sont vaines.

Air.

Si quelquefois tu sais ruser,
Amour, apprends-moi l'art de feindre:
Tu n'auras jamais à t'en plaindre,
Je ne veux point en abuser.
Ne crains pas qu'un voile trompeur
A mon amant cache mon âme.
C'est au pur éclat de ta flamme
Qu'il lira toujours dans mon cœur.
Si quelquefois, etc.

SCÈNE VIII.

AGATHE, CLITON. (Ils s'asseyent.)

CLITON.

Quel pays avons-nous parcouru ?

AGATHE.

L'Italie.

CLITON.

Comment ! vous vous en souvenez ?

AGATHE.

Oh ! n'ayez pas peur que j'oublie
Les leçons que vous me donnez.

CLITON.

Nous allons à présent voyager dans la Grèce,
Pays autrefois si vanté,
Où fleurissaient les arts, les talents, la beauté,
La poésie enchanteresse.

AGATHE.

Ah ! que j'aurais voulu voir ce beau pays-là !

CLITON.

Oui, belle Agathe, c'était là
Que vous étiez digne de naître.
Avec ces attraits ingénus,
Si l'on vous avait vu paraître
A la fête d'Hébé, de Flore et de Vénus !

AGATHE.

Flore, Vénus, Hébé, ces noms me sont connus.

CLITON.

Assurément ils doivent l'être.

AGATHE.

Flore, la déesse des fleurs ;
Hébé, celle de la jeunesse ;
Mais Vénus !

CLITON.

La reine des cœurs,
Des plaisirs l'aimable déesse.

AGATHE.

Hé oui, la mère de l'Amour,
Dont les plaisirs formaient la cour,
Et dont les jeux suivaient les traces

Je lisais cela l'autre jour.

CLITON.

Vous oubliez vos sœurs.

AGATHE.

Moi! mes sœurs! qui?

CLITON.

Les Grâces.

AGATHE.

Ah, Cliton! les Grâces, mes sœurs!

CLITON.

En les nommant ainsi, soyez bien sûre, Agathe,
Que ce n'est pas vous que je flatte.

AGATHE.

Toujours à vos leçons vous mêlez des douceurs;
Mais ces fêtes d'Hébé, de Vénus et de Flore,
Cela devait être bien beau!

CLITON.

Hélas! si beau, que même encore
Le souvenir en est un magique tableau.

Air.

Ah! dans ces fêtes,
Que de conquêtes
L'Amour n'eût pas
Fait sur vos pas!
Dans quelle ivresse
Toute la Grèce
N'eût-elle pas
Célébré tant d'appas!
On eût dit : La voilà, c'est elle,
Qui ne le cède qu'à Cypris.
Donnons le prix
A la plus belle.
La voilà, la voilà, c'est elle.
A la plus belle
Donnons le prix.

Ah! dans ces fêtes, etc.

La Grèce avait des sages;
Vous les auriez vu tous,
Au pied de vos images,
Présenter les hommages

Et les vœux les plus doux.
Oui, leur encens n'eût brûlé que pour vous.

Ah! dans ces fêtes, etc.

AGATHE.

Je suis confuse, en vérité...
Si l'on avait la vanité
De vous croire... Est-ce donc là comme
Un sage...?

CLITON.

Agathe, un Sage est homme :
La sagesse n'est pas l'insensibilité.

AGATHE.

Quoi! vous n'êtes pas insensible!

CLITON.

Insensible avec vous! le croyez-vous possible?

AGATHE.

Allons, voyons la Grèce.

CLITON.

Oh! pas encor.

AGATHE.

Laissez,
Laissez mes mains.

CLITON.

Je cède au pouvoir invincible.

AGATHE, en se levant.

Vous n'y pensez pas. Finissez.

DUO.

CLITON.

Plus de mystère,
Plus de détour.
Non, non, l'amour
Ne peut se taire.
C'est une ivresse que l'amour.

AGATHE.

Qu'avez-vous donc qui vous altère
A nos leçons que fait l'amour?

CLITON.

C'est comme un feu qui me brûle.

AGATHE.

Oh! je ne suis pas si crédule.

CLITON.

Je vous dis que c'est un feu.

AGATHE.

Je vois bien que c'est un jeu.

CLITON.

Mais je vous dis que c'est un feu.

AGATHE.

Moi, je vous dis que c'est un jeu.

CLITON.

Répondez à ma tendresse.

AGATHE.

C'était donc là qu'était la Grèce?
Ne pensons
Qu'à nos leçons.

CLITON.

Ah! laissons là nos leçons.

AGATHE.

Ah! finissons nos leçons,
Ne parlons que de la Grèce.

CLITON.

Ah! laissons là nos leçons,
Ne parlons que de tendresse.

AGATHE.

Voyez à quoi je m'expose,
Si l'on sait dans la maison
Que c'est moi qui suis la cause
Que vous perdez la raison.

CLITON.

Hé! non, non, n'ayez pas peur
Que jamais je vous expose.
C'est le secret de mon cœur.

AGATHE.

La colère
De ma mère
Me fait peur.

CLITON.

N'ayez pas peur.
Je sais brûler et me taire.
C'est le secret de mon cœur.

AGATHE.

Voilà le temps qui se passe.
Ah! de grâce,
Laissez-moi.

CLITON

Voilà le temps qui se passe.

Ah ! de grâce,
Écoutez-moi,
Je meurs d'amour.

AGATHE.

Je meurs d'effroi.

CLITON.

Non, je ne suis plus à moi.

Quoi ! vous refusez de m'entendre !
Quoi ! l'ami le plus vrai, quoi ! l'amant le plus tendre
Ne peut un moment vous parler !
Le temps de nos leçons est le seul qu'on nous laisse.

AGATHE.

Maman nous observe sans cesse.
Laissez-moi. Je veux m'en aller.

CLITON.

Si du moins j'osais vous écrire !

AGATHE.

M'écrire ! à quoi bon ? et sur quoi ?

CLITON.

Que n'aurais-je pas à vous dire !

AGATHE.

Je balance, je n'ose, et je ne sais pourquoi ;
Car enfin vos écrits sont des leçons pour moi :
C'est m'éclaircir que de vous lire.

SCÈNE IX.

CLITON seul.

Air.

Ah ! je triomphe de son cœur ;
Je suis aimé, je suis vainqueur.
Quelle innocence !
Quelle candeur !
C'est le désir dans sa naissance ;
C'est le plaisir dans sa fleur.

Ah ! je triomphe, etc.

De l'amour, dans ma lettre,
Le poison va couler.
D'un feu qui la pénètre
Ma plume va brûler.
Elle lira,
S'attendrira,

Et dans son âme
Un trait de flamme
Se glissera.
Oui, je triomphe de son cœur ;
Je suis aimé, je suis vainqueur.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE seule, une lettre à la main.

Je l'ai, cette preuve parlante.
Ho! ho! l'ami de la maison,
Le sage si vanté, vous perdez la raison!
Relisons sa lettre... Excellente.

Air.

Bon! mieux encore! oui, c'est cela.
Le digne Mentor que j'ai là!
Le pauvre homme! c'est dommage!
Il ne dort pas de la nuit.
C'est dommage!
Mon image
Le tourmente et le poursuit.
Bon! mieux encore! oui, c'est cela.
Le digne Mentor que j'ai là!
Je crois voir d'ici ma mère
Lisant ce joli poulet,
Sa surprise, sa colère,
Et la mine qu'elle fait.
Son ami ne la craint guère:
Il me le dit clair et net.
Hé! oui, vraiment, oui, c'est cela.
C'est un trésor que je tiens là.
(Agathe baise la lettre.)

SCÈNE II.

AGATHE, CÉLICOUR.

CÉLICOUR.

Que vois-je? quelle est cette lettre
Qu'avec ce transport vous baisez?

AGATHE.

Ce n'est rien.

CÉLICOUR.

Ce n'est rien ! Voulez-vous bien permettre ?

AGATHE.

Non, monsieur.

CÉLICOUR.

Vous me refusez?

AGATHE.

Mais ce n'est rien, vous dis-je.

CÉLICOUR.

Agathe!

AGATHE.

Un badinage,
Qui ne mérite pas la curiosité.

CÉLICOUR.

Agathe!

AGATHE.

Non, en vérité,
Ce n'est qu'un jeu.

CÉLICOUR.

Voyons. Je gage
Que cette lettre vient du couvent.

AGATHE.

Du couvent ?
Non.

CÉLICOUR.

Quelque compagne chérie
Qui vous écrit, je le parie.

AGATHE.

Non.

CÉLICOUR.

Non!

AGATHE.

Non. C'est d'un homme. Êtes-vous plus savant?

CÉLICOUR.

D'un homme!

AGATHE.

Oui, oui, d'un homme.

CÉLICOUR.

Et vous baisez sa lettre?

AGATHE.

Si vous voulez bien le permettre.

CÉLICOUR.

Quelque parent?

AGATHE.

Non.

CÉLICOUR, vivement.

Non! je saurai ce que c'est.

AGATHE.

Mais vous le saurez, s'il me plaît.

CÉLICOUR.

Seulement voyons de quel style.

AGATHE.

Célicour, vous m'avez promis
Que, si je vous aimais, vous seriez doux, tranquille,
Modéré, docile et soumis.

CÉLICOUR.

Vous voyez, je le suis. Mais...

AGATHE.

Point d'impatience.
Les amants, comme les amis,
Se doivent l'un à l'autre un peu de confiance.

CÉLICOUR.

J'en ai. Mais...

AGATHE.

Croyez-vous, ou non,
Que je vous aime?

CÉLICOUR, en tremblant.

Hélas! je le crois.

AGATHE.

Tout de bon?

CÉLICOUR, de même.

Oui, tout de bon.

AGATHE.

Croyez de même
Qu'on ne trahit pas ce qu'on aime.

CÉLICOUR, vivement.

Non; mais pour ce qu'on aime on n'a point de secret.

AGATHE, d'un ton imposant.

Vous vous fâchez!

CÉLICOUR, timidement.

Moi! non.

AGATHE.

Je veux qu'on soit discret.

Comment, si j'étais votre femme,
Monsieur tous les matins aurait donc l'œil au guet,
Pour demander à voir le plus petit billet
Que l'on écrirait à madame?

CÉLICOUR.

Ho! non. Ce serait abuser...
(Vivement.)
Mais cette lettre enfin, je vous la vois baiser,
Et baiser de toute votre âme.

AGATHE.

Vraiment! Si je l'avais déchirée à vos yeux,
Vous n'en seriez pas curieux,
Je le crois bien. Le beau mérite!
La confiance est de me voir
La lire, la baiser, sans vous en émouvoir,
Et sans me demander qui peut l'avoir écrite.

CÉLICOUR.

Cela se peut-il proposer?
Là, je m'en rapporte à vous-même.

AGATHE.

Oui, monsieur, voilà comme on aime;
Et sur la bonne foi l'on doit se reposer.

DUO.

CÉLICOUR.

Tout ce qu'il vous plaira;
Mais ce refus me blesse.

AGATHE.

Tout ce qu'il vous plaira;
Mais le soupçon me blesse.

CÉLICOUR.

Si c'est une faiblesse,
L'amour l'excusera.

AGATHE.

Si c'est une faiblesse,
L'amour vous guérira.

CÉLICOUR.

Et si l'on m'aime, on me plaindra.

AGATHE.

Et si l'on m'aime, on me croira.

CÉLICOUR.

Mais qu'est-ce qu'il en coûte

D'apaiser son amant?

AGATHE.

Jusqu'à l'ombre du doute
Est un crime en aimant.

CÉLICOUR.

Vous me voyez tremblant;
Et de m'être infidèle
Vous faites le semblant.

AGATHE.

Si ce n'est qu'un semblant,
Et si je suis fidèle,
Ne soyez plus tremblant.

CÉLICOUR.

Tout ce qu'il vous plaira, etc.

AGATHE.

Tout ce qu'il vous plaira, etc.

CÉLICOUR.

Eh bien! je t'en croi.
Sur ta bonne foi
A tout je m'expose.
Je n'ai plus de doute avec toi.

AGATHE.

C'est assez pour moi.
Sur ma bonne foi
Ton cœur se repose.
Je n'ai plus de secret pour toi.

Tiens, lis.

CÉLICOUR.

Non, je ne veux pas lire.
Tu m'aimes, je le crois; cela doit me suffire.

AGATHE.

Lis, lis quelques mots seulement.

CÉLICOUR.

Si tu le veux absolument,
Il faut bien t'obéir... Quoi! c'est Cliton?

AGATHE.

Lui-même.

CÉLICOUR.

Que vois-je? Il vous dit qu'il vous aime!

AGATHE.

Assurément.

CÉLICOUR.

Et vous baisez

Cette lettre insolente!

AGATHE, avec impatience.

Oh! de grâce, lisez.

CÉLICOUR lit.

« Oui, belle Agathe, je vous aime.
« Votre image, sans cesse, en tous lieux me poursuit

AGATHE.

Ce n'est rien que cela. Passez à ce qui suit.

CÉLICOUR, lit.

« Je ne me connais plus moi-même.
« Tous les jours, enivré du plaisir de vous voir,
« Près de vous je respire un feu qui me consume.
« La raison veut l'éteindre, et l'amour le rallume
« Aux faibles rayons de l'espoir.
« Ah! laissez cet espoir à mon âme enflammée.
« Livrez-vous au plaisir d'aimer et d'être aimée.
« Croyez qu'il n'est rien sous les cieux
« Ni de plus doux, ni de plus sage.
« Voyez quels moments précieux
« L'amour attentif nous ménage.
« Ah! qu'ils seraient délicieux,
« Si nous savions en faire usage!

AGATHE.

Continuez.

CÉLICOUR.

L'audacieux!
Quel égarement! quel délire!

AGATHE.

La fin, surtout, est bonne à lire.

CÉLICOUR, lit.

« Doutez-vous que l'hymen ne souscrive à des nœuds
« Qu'aura formés l'amour? Allez, soyez tranquille.
« A votre mère il m'est facile
« D'inspirer tout ce que je veux.
« Que n'êtes-vous aussi docile!
« Rien ne manquerait à mes vœux. »

AGATHE.

Qu'en dites-vous?

CÉLICOUR.

Quelle insolence!
Votre mère lira cette lettre?

AGATHE.

Un moment.

CÉLICOUR.

Moi! garder avec lui quelque ménagement!
Non, non, rien ne saurait me forcer au silence.

AGATHE.

Vous êtes un peu vif. (Bas.) Voyons s'il est méchant.
Oui, vous serez vengé, si vous aimez à l'être.
Dès que maman va le connaître...

CÉLICOUR.

Il aura son congé, n'est ce pas?

AGATHE.

Sur-le-champ.

CÉLICOUR.

Sans éclat?

AGATHE.

Sans éclat peut-être.
Mais tout se sait. Le bruit en sera répandu;
Et les noms de fourbe et de traître
Lui seront prodigués. C'est un homme perdu.

CÉLICOUR.

Quoi! perdu pour une folie!
Cela serait trop sérieux.

AGATHE

Vous croyez?

CÉLICOUR.

Ma foi, j'aime mieux
Qu'elle demeure ensevelie.
Après tout, cet homme a des yeux;
Il vous voit tous les jours, tous les jours embellie;
Et, sans être un homme odieux,
On peut vous trouver fort jolie.

AGATHE.

Ah! je suis tranquille à présent;
Et, comme je voulais, cette épreuve m'éclaire.

CÉLICOUR.

Serais-je digne de vous plaire,
Digne de vous aimer, si j'étais malfaisant?
(Il veut déchirer la lettre.)

AGATHE.

Ne déchirez pas.

CÉLICOUR.

Bon ! pourquoi ?

AGATHE.

Je veux lui faire
Peu de mal, mais beaucoup de peur.
Ce n'est pas trop, je crois, pour punir un trompeur.

CÉLICOUR.

Oh ! non.

AGATHE.

Vous serez en colère ;
Et Cliton, pour vous apaiser,
N'ayant rien à vous refuser,
Lui-même à nous unir engagera ma mère.

CÉLICOUR.

A merveille ! au moyen de sa lettre... Oui, je vois,
Belle Agathe, et je sens tout ce que je vous dois.
(Il se jette à ses genoux, et lui baise la main.)

SCÈNE III.

CLITON, CÉLICOUR, AGATHE.

AGATHE, apercevant Cliton.

(Bas.) (Haut.)
Voici Cliton. Quelle folie !
Un capitaine à mes genoux !
Est-ce là votre poste ?

CÉLICOUR.

Il me serait bien doux !

AGATHE

Si votre colonel vous voyait ?

CÉLICOUR.

De sa vie
Il n'aurait été si jaloux.

AGATHE.

Allons, finissez. Levez-vous.

CÉLICOUR.

Songez que dans peu je vous quitte.

AGATHE.

Ne m'avez-vous pas fait vos adieux ? Tout est dit.
Allez-vous-en bien loin, et m'oubliez bien vite.

CLITON, à part.

Bon ! comme il a l'air interdit !
(A Célicour.)
Ah ! je vous y prends, petit traître,
Petit séducteur ! c'est ainsi
Que de la liberté que l'on vous donne ici...
Je suis ravi de vous connaître.

CÉLICOUR.

Qu'ai-je fait ?

CLITON.

Vous croyez peut-être
Que je n'ai pas vu ? Libertin !

AGATHE.

Oui, grondez-le bien fort, car c'est un vrai lutin.

CLITON.

Air.

Tremblez, jeune insensé !
Sa mère va m'entendre,
Et vous serez tancé.
Demain, sans plus attendre,
Partez, partez d'ici ;
Agathe le veut ainsi.
Voyez-vous, dans sa rougeur,
Comme la colère éclate ?
Apaisez-vous, belle Agathe ;
Je serai votre vengeur.
Tremblez, jeune insensé !
Sa mère va m'entendre,
Et vous serez tancé.
Demain, sans plus attendre,
Partez, partez d'ici :
Agathe le veut ainsi.

CÉLICOUR.

Qu'elle ordonne ! il suffit. Mais vous, il vous sied bien
D'employer ici la menace !
Vous voulez me chasser ? et c'est moi qui vous chasse.
(Il lui montre sa lettre.)
Voilà votre congé, bien plus sûr que le mien.

CLITON, à Agathe.

Quel est ce congé ?

AGATHE.

Ce n'est rien.

C'est ce billet, ce badinage,
Que vous m'avez écrit.

CLITON.

Il l'a vu?

CÉLICOUR, à part.

Le courage
Va lui manquer.

CLITON.

O ciel!

AGATHE.

Ne soyez point fâché,
C'est mon cousin : pour lui je n'ai rien de caché.

CLITON.

Je suis trahi, perdu!

CÉLICOUR.

J'aime à voir de quel style
Un sage écrit à sa pupille.
Libertin! séducteur!

CLITON.

J'avais perdu l'esprit,
Je l'avoue. Ah! rendez-moi cet écrit.

CÉLICOUR.

Non.

CLITON.

De grâce.

CÉLICOUR.

Peine inutile.

CLITON.

Agathe!

AGATHE.

Allez, soyez tranquille.
Il ne le montrera qu'à ma mère.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

CÉLICOUR, CLITON.

CLITON.

Ah! serpent!

(A part.)

Que vais-je devenir si cela se répand?

DUO.

CLITON.

J'ai fait une grande folie',
Je le sens bien.

CÉLICOUR.

Je le crois bien.

CLITON.

Hélas ! quel malheur est le mien !
Mais quoi ! le plus sage s'oublie.

CÉLICOUR.

On ne peut pas toute sa vie
Jouer si bien l'homme de bien.

CLITON.

Souvent le plus sage s'oublie.

CÉLICOUR.

Souvent le plus rusé s'oublie.

CLITON.

J'ai fait une grande folie.
Hélas ! quel malheur est le mien !

CÉLICOUR.

On ne peut pas toute sa vie
Jouer si bien l'homme de bien.

CLITON.

Mon cœur me le reprochait bien ;
Mais Agathe est si jolie !

CÉLICOUR.

Oh ! très-jolie !
Oui, j'en convien.

CLITON.

N'en dites rien, je vous supplie,
Dans la maison n'en dites rien.

CÉLICOUR.

Pour cela non. Je vous supplie
De trouver bon qu'il n'en soit rien.

CLITON.

J'ai fait une grande folie, etc.

CÉLICOUR.

Finissons. Vous avez du crédit sur ma tante :
A garder le secret voulez-vous m'engager ?

CLITON.

Si je le veux !

CÉLICOUR.

Je puis encor vous ménager.

J'aime Agathe. A mes vœux que sa mère consente;
Et je veux bien tout oublier.

CLITON.

Que n'ai-je le crédit dont je vois qu'on me flatte!
Mais...

CÉLICOUR.

Point de *mais*. Je n'ai qu'un mot : la main d'Agathe,
Sinon, je vais tout publier.

SCÈNE V.

CLITON, seul.

Air.

Ah! quelle adresse!
La traîtresse!
Comment prévoir
Un trait si noir?
Ah! mon ivresse,
Ma tendresse,
Mon ivresse
Ne m'a fait voir
Qu'un fol espoir
C'est par moi, par moi-même
Qu'elle a su me punir.
A mon rival qu'elle aime
C'est moi qui vas l'unir.
Dans ce péril extrême,
Sauvons du moins l'honneur.
Faisons... Quoi? Leur bonheur.
Ah! quelle adresse! etc.

SCÈNE VI.

ORFISE, CLITON.

ORFISE, avec émotion.

Vous êtes là, Cliton, bien calme et bien tranquille;
Et moi, je suis dans la douleur.
Ma fille...

CLITON.

Eh bien?

ORFISE.

Votre pupille...

Vous m'avez prédit mon malheur.
Elle est amoureuse, à son âge,
De mon étourdi de neveu;
Et mon frère, cet homme sage,
Me demande, à moi, mon aveu.

Air.

Il est bien temps qu'on me consulte!
Ah! mon ami!
C'est une insulte;
Et de douleur j'en ai frémi.
Pour me tromper, tous deux s'entendre?
Trahir une tante! une sœur!
Ah! mon ami! quelle noirceur!
Séduire un cœur facile et tendre;
Et puis venir me dire à moi:
Ma sœur, l'amour nous fait la loi!
Non, non, qu'ils cessent d'y prétendre.
Non, Cliton, ce n'est pas à moi
Qu'un fol amour fera la loi.
Mère imprudente! à quoi m'expose
Ma faiblesse et ma bonne foi!
De mon malheur je suis la cause:
Dans votre sein je le dépose.
Fidèle ami, secourez-moi.
Je n'ai que vous: secourez-moi.
Il est bien temps, etc.

CLITON.

Eh! madame, l'on sait que vous êtes si bonne!

ORFISE.

Je le suis; mais non pas assez
Pour former ces nœuds insensés.
N'ayez pas peur que j'abandonne
Ma fille à ses folles amours;
Et, pour en abréger le cours,
Je vais lui déclarer l'époux que je lui donne.

CLITON.

Vous avez fait un choix?

ORFISE.

Oui, le choix d'un époux
Aimable et vertueux, éclairé, sage et doux,
D'un caractère honnête et d'un esprit solide,
Qui sera son ami, son conseil et son guide;

Et cet homme unique, c'est vous.

CLITON.

Moi, madame ?

ORFISE.

Oui, vous-même.

CLITON, à part.

Ah ! maudite imprudence !

ORFISE.

Ma fille est sous ma dépendance.
Je disposerai de sa main.
Et quant à mon neveu, nous nous quittons demain.

CLITON, à part.

Qu'ai-je fait ?

SCÈNE VII.

ORFISE, CLITON, ORONTE, AGATHE, CÉLICOUR.

ORFISE.

Oui, demain nous nous quittons, mon frère.

ORONTE.

Ma sœur, en vérité, je ne sais pas pourquoi
Vous vous êtes mise en colère.
Nos enfants s'aiment : je n'y voi
Ni crime, ni malheur. Ils sont de bonne foi,
Et tous deux en âge de plaire.
Vous êtes plus riche que moi,
Voilà tout.

ORFISE.

Fi, monsieur ! quelle indigne pensée !
Riche ou non, votre fils est un jeune étourdi,
Ma fille une jeune insensée ;
Moi, monsieur, je suis mère, et je suis offensée ;
Ils ne se verront plus. C'est moi qui vous le di.

ORONTE.

Voulez-vous que ce soit la raison qui l'emporte,
Ma sœur ? Prenons quelqu'un qui nous mette d'accord,
Cliton, votre ami, peu m'importe.
C'est à lui que je m'en rapporte,
Et je céderai si j'ai tort.

ORFISE.

Vous prenez Cliton pour arbitre.

ORONTE.

Oui, ma sœur. N'est-ce pas un sage?

ORFISE.

Assurément!

ORONTE.

Eh bien! qu'il nous juge à ce titre.

ORFISE.

Volontiers. Je souscris d'avance au jugement.

ORONTE.

Sans appel?

ORFISE.

Sans appel. La faveur n'est pas grande.

ORONTE.

C'est tout ce que je vous demande.
Çà, notre juge, allons, prononcez librement.

CLITON, à part.

Que dirai-je?

CÉLICOUR, bas.

Parlez, ou je parle moi-même.

CLITON.

Vous avez sur Agathe un empire suprême,
Madame, et vos désirs sont pour elle des lois.

ORFISE, à Oronte.

Eh bien?

CLITON.

Mais une mère, à ses enfants qu'elle aime,
De son autorité ne fait sentir le poids
Qu'avec une douceur extrême.

ORFISE.

Ne m'avez-vous pas dit cent fois
Qu'il serait imprudent de les unir ensemble?

CLITON.

Oui... Mais à présent il me semble
Plus dangereux encor d'exercer tous vos droits.

ORFISE.

Monsieur, point de faiblesse, et point de déférence.
(Bas.)
Voulez-vous leur donner sur vous la préférence?

CLITON.

Ah, madame! je sens tout ce que je vous dois.

ORFISE.

Prononcez donc.

CLITON.

J'hésite, et ce n'est pas sans cause.
A des regrets, sans doute, un fol amour m'expose...
Mais Agathe a choisi; je souscris à son choix.

ORFISE.

Mais, monsieur, c'est à vous que ma fille est promise;
Et c'est à moi qu'elle est soumise.

ORONTE et CÉLICOUR.

Lui! lui! l'époux d'Agathe!

CLITON.

Ah, madame! cessez
D'affliger ces deux cœurs que l'amour a blessés.

ORFISE.

C'est vous, Cliton! c'est vous qui voulez que je livre
Ma fille à ce jeune homme!

CLITON.

Oui, faisons deux heureux,
Madame: auprès de vous, sous vos yeux ils vont vivre,
Et vous serez sage pour eux.

ORFISE.

Non, cela n'est pas concevable.
Quel homme!

ORONTE.

Allons, ma sœur.

ORFISE.

Je l'avoue, il m'accable.

ORONTE.

Ici les vains détours ne sont plus de saison.
Il faut céder.

ORFISE.

Je cède.

CÉLICOUR.

Ah, madame!

AGATHE.

Ah, ma mère!

ORFISE.

Rendez-lui grâce.

ORONTE.

Eh bien! n'avais-je pas raison?

CÉLICOUR, à part, rendant la lettre à Cliton.

Tenez, l'homme de bien. Je me tais; mais j'espère
Que vous ne serez plus l'ami de la maison.

QUINQUE.

ORFISE.

Le voilà, le vrai modèle
De la candeur et du zèle;
Le vrai sage, le voilà.
Je veux que de ce trait-là
Soit fait un récit fidèle.
Dans mille ans on le lira;
En le lisant chacun dira :
Le voilà, le vrai modèle
Des amis de ce temps-là.

ORONTE, AGATHE, CÉLICOUR, en ironie.

Le voilà, le vrai modèle
De la candeur, etc.

CLITON à part.

Le voilà, le vrai modèle
De la malice femelle;
Et sa dupe, la voilà.
Comptez, après ce trait-là,
Sur la candeur d'une belle.
En me voyant on dira :
Tu croyais te jouer d'elle,
Pauvre sot! qu'as-tu fait là?

FIN DE L'AMI DE LA MAISON.

COLLÉ.

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV.

1774.

NOTICE SUR COLLÉ.

Charles Collé naquit à Paris, en 1709. Son père était procureur et trésorier de la chancellerie du palais. Il était cousin de Regnard, et dès ses plus jeunes années il se sentit une grande vocation pour la poésie et pour le théâtre. Il aimait les auteurs naïfs, il chantait les chansons du vieux temps; mais bientôt il leur préféra les couplets de Gallet et de Panard, avec lesquels il s'était lié. Défiant et modeste, il se borna d'abord à faire des amphigouris; mais Crébillon fils le força de renoncer à ce genre, et lui fit faire sa première chanson. La fameuse société du Caveau, dont il faisait partie, ayant été dissoute, Collé fut accueilli par le duc d'Orléans, qui se l'attacha en qualité de lecteur. Ce prince aimait à faire jouer la comédie chez lui et à la jouer lui-même, et ce fut pour ses plaisirs que Collé composa des parades, et toutes les pièces publiées dans le *Théâtre de Société*, dont il est l'auteur. *La Vérité dans le vin* est le chef-d'œuvre de ce recueil, où la gaieté n'est pas exempte de reproche; car l'originalité et la franchise n'y font pas toujours pardonner la licence.

Collé s'éleva jusqu'au Théâtre-Français, et y débuta par un drame qui obtint un grand succès, *Dupuis et Desronais*, pièce où l'intérêt est bien soutenu, et dont les caractères sont parfaitement tracés; ensuite *la Partie de Chasse de Henri IV* y parut, après avoir été jouée à Bagnolet chez le duc d'Orléans, qui remplissait le rôle du fermier Michau, et sur tous les théâtres de province, pendant dix années. Il fit aussi représenter une comédie intitulée *la Veuve*, qui n'eut qu'une seule représentation.

Les chansons de Collé sont fort originales : les ridicules littéraires de l'époque et les faits célèbres y trouvent leur place. La chanson qu'il fit sur la prise de Mahon lui valut une pension de 600 livres. Pour complaire aux comédiens, Collé retoucha quelques anciennes pièces avec beaucoup de bonheur; telles sont *la Mère coquette* de Quinault, l'*Andrienne* de Baron, *l'Esprit follet* de Hauteroche, et *le Menteur* de Corneille.

Après avoir perdu sa femme, qu'il aimait tendrement, cet homme si gai tomba dans une espèce de mélancolie qui lui fit désirer la mort, et qui même, selon quelques-uns, le porta à se la donner. Il mourut le 3 novembre 1783, à l'âge de soixante-quinze ans.

LA PARTIE DE CHASSE
DE HENRI IV,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PERSONNAGES.

HENRI IV, roi de France.
LE DUC DE SULLY, son premier ministre.
LE DUC DE BELLEGARDE, grand écuyer.
LE MARQUIS DE CONCHINI, favori de la reine.
LE MARQUIS DE PRASLIN, capitaine des gardes. } Personnages muets.
Différents seigneurs de la cour. } Personnages muets.
Deux gardes du corps. } Personnages muets.
LA BRISÉE, } Officiers des chasses de la forêt de Fontainebleau.
SAINT-JEAN, } Officiers des chasses de la forêt de Fontainebleau.
MICHEL RICHARD, dit MICHAU, meunier à Lieursaint.
RICHARD, fils de Michau, amoureux d'Agathe.
MARGOT, femme de Michau.
CATAU, fille de Michau, amoureuse de Lucas.
LUCAS, paysan de Lieursaint, amoureux de Catau.
AGATHE, Paysanne de Lieursaint, amoureuse de Richard.
UN BUCHERON.
DEUX BRACONNIERS.
UN GARDE-CHASSE, demeurant à Lieursaint.

ACTE PREMIER.

La scène est à Fontainebleau, dans la galerie des Réformés, au bout de laquelle est l'antichambre du roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, tous deux en uniforme de chasse.

LE MARQUIS DE CONCHINI, d'un air triste.

Nous voici donc depuis quatre jours à ce Fontainebleau,... et nous allons partir dans deux heures pour la chasse, mon cher duc de Bellegarde?

LE DUC DE BELLEGARDE, à part.

Mon cher duc de Bellegarde!... le fat!... (Haut.) Oui, mon très-

cher marquis de Conchini ; nous allons aujourd'hui prendre un cerf,... peut-être deux ;... et au retour nous soupons avec le roi (car il vous a nommé aussi, vous, monsieur). (D'un air mystérieux.) Cela s'arrange merveilleusement avec vos vues, que j'ai pénétrées... Pour moi,... cela me contrarie un peu ;... mais cela fait le désespoir, à coup sûr, d'une très-grande dame qui ne m'avait pas destiné à souper avec le roi.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Je vous en livre autant. Et cette chasse,... et ce souper surtout,... que dans tout autre temps j'eusse désiré avec passion, me désolent dans ce moment-ci.

LE DUC DE BELLEGARDE, d'un air léger.

Vous désolent, monsieur de Conchini ?... Eh ! mon Dieu, oui, je sais bien ; et vous me dites encore hier au soir que votre dessein était d'aller faire aujourd'hui un tour à Paris, pour voir votre petite Agathe.... (D'un ton plus sérieux.) Mais, mon très-cher monsieur, vous n'êtes pas assez constamment dans les bonnes grâces du roi, pour que ce contre-temps-ci (si c'en est un si grand que l'honneur de souper avec votre maître) puisse tant vous désoler.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

D'accord, monsieur le duc ; et je sens bien que je dois tout sacrifier pour suivre ici cette grande affaire que vous savez...

LE DUC DE BELLEGARDE, l'interrompant.

Eh ! y a-t-il donc à balancer ? Oh ! monsieur, il faut faire marcher les affaires d'abord... Que les femmes viennent après, rien n'est plus juste ; on leur donne ensuite son temps, s'il en reste.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Je conviens de tout cela ; mais c'est que vous ignorez que dans l'instant même je reçois une lettre de Fabricio, de mon valet de chambre de confiance, de celui qui a chez moi le détail de ces choses-là ;... et... ce négligent coquin me marque que cette petite paysanne s'est sauvée hier dès le grand matin, en attachant ses draps à sa fenêtre de la maison de Paris, où je la faisais garder à vue par ce maraud-là.

LE DUC DE BELLEGARDE, d'un air surpris.

Agathe s'est enfuie de chez vous ?... Je ne conçois rien à cela. Comment ! eh ! à quoi en étiez-vous donc avec elle ?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

J'en étais... j'en étais à rien.

LE DUC DE BELLEGARDE.

A rien! Allons donc, quel conte!

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Oh! à rien, ce qui s'appelle rien.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh! mais, cela est fabuleux ce que vous voulez me faire croire là.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ce n'est point une fable, vous dis-je; d'honneur, rien n'est plus vrai. La petite sotte aime un animal de paysan qu'elle allait épouser, quand je la fis enlever par Fabricio;... elle adore monsieur Richard,... le fils d'un meunier qui est de son village, qui est de Lieursaint.

LE DUC DE BELLEGARDE, d'un air railleur.

Un paysan de Lieursaint!... l'héritier présomptif d'un meunier! voilà ce qui s'appelle un rival à craindre! Comment, diable! voilà des obstacles qui ont dû vous arrêter tout court.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ne pensez pas rire, monsieur le duc; ils ont été insurmontables, du moins pour moi. C'est que c'est une vertu!... c'était des fureurs!... Quoi donc! une fois n'a-t-elle pas pensé se poignarder avec un couteau qu'elle trouva sous sa main, et que j'eus toutes les peines du monde à lui arracher?

LE DUC DE BELLEGARDE, d'un air badin.

Fort bien, continuez, monsieur; vous rendez de plus en plus votre petit roman fort vraisemblable; car enfin rien n'est plus commun que de voir une femme se tuer,... et surtout quand on l'en empêche.

LE MARQUIS DE CONCHINI, vivement.

Oh! parbleu, elle ne jouait pas cela; elle y allait bon jeu, bon argent.

LE DUC DE BELLEGARDE, d'un ton badin.

Tout de bon? cela était sérieux?... Mais c'est du vrai tragique, en ce cas-là.

LE MARQUIS DE CONCHINI, sans l'écouter, et après avoir rêvé un moment.

J'aurais toutes les envies du monde de vous laisser courre votre cerf à vous autres,... et de pousser jusqu'à Paris, moi; si le rendez-vous de la chasse était de ce côté-là... Eh! parbleu, j'a-

perçois là-dedans deux officiers des chasses : permettez-vous que je sache d'eux... ? Messieurs, messieurs, un mot, s'il vous plaît.

SCÈNE II.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, LES DEUX OFFICIERS DES CHASSES.

LES OFFICIERS DES CHASSES, ensemble.

Que souhaitez-vous, monsieur le marquis ?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Dites-moi un peu, messieurs, de quel côté de la forêt est le rendez-vous de la chasse aujourd'hui ?

PREMIER OFFICIER DES CHASSES.

Monsieur le marquis, c'est au carrefour de Chailly.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Et où est ce carrefour-là ?

SECOND OFFICIER DES CHASSES.

Eh ! mais, monsieur le marquis, c'est à près de trois lieues d'ici,... en tirant droit vers Paris... Et, par le rapport que nous en avons entendu faire à la Brisée, qui a détourné le cerf au buisson des Halliers, il vous fera faire du chemin : il a les pinces et les os gros ; il est fort bas jointé : et par les fumées (a-t-il dit) qu'il a vues dans les Gaignages, il le juge tout aussi cerf qu'il l'est à coup sûr par le pied.

PREMIER OFFICIER DES CHASSES.

Oh ! oui, il assure que c'est un cerf dix cors... Oh ! il vous conduira loin... Que sait-on ?... peut-être jusqu'à Rosny.... (d'une voix basse et d'un air de mystère, au duc de Bellegarde), où l'on dit que monsieur de Sully est exilé d'hier au soir.

SECOND OFFICIER DES CHASSES, d'un air important.

Non, il n'est parti que de ce matin... La nouvelle est-elle vraie, monsieur le duc ?

LE DUC DE BELLEGARDE, avec indignation.

Eh, fi donc ! Eh non, messieurs ! il n'y en a point de plus fausse.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Et qui ait moins d'apparence. Je viens de le voir entrer au conseil avec le roi.

PREMIER OFFICIER DES CHASSES, d'un air d'humeur.

J'aimerais bien mieux qu'il fût entré dans son exil; il ne continuerait pas là ses injustices, qu'il appelle des économies royales.

SECOND OFFICIER DES CHASSES.

Cela est vrai; car, tout récemment encore, il vient de nous supprimer de nos droits; et sûrement c'est pour en profiter lui-même. Je suis bien certain qu'il ne revient rien au roi de ces retranchements-là.

LE DUC DE BELLEGARDE, d'un ton à imposer.

Doucement, messieurs, doucement! parlez avec plus de retenue et de respect d'un si grand ministre.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Messieurs, monsieur le duc de Bellegarde a raison; il ne faut jamais dire du mal des gens en place (à part) tant qu'ils y sont.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Allons, allons, messieurs, laissez-nous.

(Ces deux officiers se retirent dans la pièce du fond, où ils restent jusqu'à la fin de l'acte.)

SCÈNE III.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE MARQUIS DE CONCHINI, vivement.

Eh bien! monsieur le duc, vous voyez, par ce bruit général de l'exil de monsieur de Sully, la preuve du désir que l'on en a... Ma foi, je ne m'éloignerai pas. Je ne veux m'occuper que du souper de ce soir; ... et d'y saisir l'occasion de parler au roi, pour achever de le désabuser de son monsieur de Rosny, que je crois actuellement perdu, si vous voulez y donner les mains.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh bien! tenez, je serais fâché qu'il le fût; au vrai, j'en serais fâché; car j'aime la personne de monsieur de Sully, moi: mais cependant on ne saurait s'empêcher de désirer un peu qu'il ne soit plus en place; car dès qu'on demande la moindre grâce, l'on rencontre toujours en son chemin l'humeur inflexible de ce cher homme-là,... et cela est excédant.

LE MARQUIS DE CONCHINI, vivement.

Sans doute; et c'est ce caractère intraitable, et qui ne se plie

point, qui aurait dû vous engager, monsieur le duc, à vous mettre de notre partie, qui est bien liée... Pour vous y déterminer, je vais m'ouvrir entièrement à vous. J'ose vous assurer d'abord que, pour peu que nous fussions appuyés d'ailleurs, notre homme serait bientôt culbuté; je vois cela clairement. La signora Galigaï est sublime pour ces sortes d'opérations-là; c'est elle qui a tout conduit,... c'est un génie.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Oui, c'est une femme adroite, à ce qu'ils disent tous.

LE MARQUIS DE CONCHINI, très-vivement.

Oh! elle est admirable! Indépendamment des écrits satiriques et des pasquinades qu'elle a fait semer à la cour contre monsieur de Rosny (et que je crois même qu'elle a fait composer), c'est encore par ses soins et d'après ses recherches que le public a été inondé de mémoires véridiques et sanglants qui dévoilent toutes les malversations de monsieur de Sully, et qui démasquent ses projets ambitieux et criminels... Ensuite je sais qu'elle a fait passer jusqu'au roi, par des personnes sûres et honnêtes, des accusations plus directes, où le vrai est si bien mêlé avec le vraisemblable, qu'à moins d'un miracle, je le défie de s'en tirer.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Monsieur,... monsieur,... je ne serais point surpris qu'il s'en tirât encore; il a de furieuses ressources dans l'ascendant qu'il a pris sur l'esprit du roi, et dans l'inclination naturelle que ce prince a toujours eue pour lui.

LE MARQUIS DE CONCHINI, très-vivement.

Eh! monsieur le duc, c'est tout cela même qui tournera encore contre lui. Plus le roi a eu et conserve d'amitié pour monsieur de Sully, et plus il sera indigné de l'abus qu'il en aura fait.

(Conduisant mystérieusement le duc de Bellegarde à un coin du théâtre, et baissant le ton de la voix.)

Nous avons porté hier le dernier coup : c'est un écrit de monsieur de Rosny lui-même; c'est un billet de lui que nous avons tourné contre lui;... et cela pourtant sans malignité... Après l'avoir lu, le roi, dans la dernière colère, le lui renvoya sur-le-champ par la Varenne, qui vint me le redire, et qui, sur quelques mots échappés à Sa Majesté, a semé ici le bruit de son exil, qui s'est répandu, comme vous l'avez vu.... Ah! monsieur le duc, si vous aviez voulu nous aider!

LE DUC DE BELLEGARDE, légèrement.

Vous aider, moi!... j'en suis bien éloigné, monsieur de Conchini, assurément; et, comme je vous l'ai dit, il me reste toujours pour ce chien d'homme-là un fonds d'amitié dont je ne saurais me débarrasser... Et puis, d'ailleurs, c'est que je suis si peu fait à l'intrigue, j'y suis si gauche, que j'aime cent fois mieux me trouver à une surprise de place que dans une tracasserie de cour. J'y suis moins maladroit, vous dis-je.

LE MARQUIS DE CONCHINI, souriant.

Monsieur le duc, vous avez plus d'adresse que vous n'en voulez faire paraître. La vôtre dans ce moment-ci ne m'échappe pas, et voici en quoi elle consiste : vous profiterez de l'effet de la mine, s'il est heureux; et au cas qu'elle soit éventée, vous ne pourrez pas même être soupçonné d'avoir été un des ingénieurs.

LE DUC DE BELLEGARDE, d'un air sérieux et fier, et avec beaucoup de hauteur.

Un moment, monsieur, s'il vous plaît; vous ne pouvez ni ne devez penser que...

LE MARQUIS DE CONCHINI, l'interrompant, d'un air soumis et respectueux.

Eh! non, non, monsieur le duc; je vois à présent ce que je puis et ce que je dois penser de votre inaction. Tenez : votre vieille franchise, à vous autres seigneurs français, vous fait regarder toute intrigue, même la plus juste, comme un mal; moi, je n'y en trouve aucun. Au contraire, vu celui que monsieur de Rosny cause dans le royaume, c'est une obligation que la France nous aura, à la signora Galigaï et à moi, d'avoir intrigué pour la délivrer de ce ministre-là. Dans tout ceci notre intention est bonne : nous ne voulons que le bien du Français, nous autres.

LE DUC DE BELLEGARDE, d'un air railleur.

Oh! je sais bien que c'est là votre but... Mais voici le roi qui sort du conseil.

LE MARQUIS DE CONCHINI, bas, au duc de Bellegarde.

Monsieur de Sully l'accompagne. Ils ont toujours l'air du plus grand froid, ils sont toujours mal ensemble : cela est excellent!

SCÈNE IV.

HENRI, en uniforme de chasse; LE DUC DE SULLY, en habit ordinaire; LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, suite de courtisans, et les deux officiers des chasses, qui se tiennent tous à la porte de l'antichambre du roi.

HENRI, s'avançant avec le duc de Sully, auquel il marque avoir envie de parler d'abord; il se contient, et se retourne vers le duc de Bellegarde.

Bonjour, mon cher Bellegarde; bonjour, monsieur de Conchini. (A Sully.) Le conseil a fini plus tôt que je ne croyais, monsieur de Sully. Notre rendez-vous n'est qu'à midi, messieurs; nous aurons du temps pour tout.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ma foi, sire, Votre Majesté aura aujourd'hui un temps admirable pour sa chasse.

HENRI, d'un air inquiet.

Oui, l'on ne pouvait pas désirer une plus belle journée pour cette saison-ci,... pour l'automne.

LE DUC DE SULLY.

Avant son départ, Votre Majesté n'aurait-elle point encore quelques autres ordres à me donner?

HENRI, d'un air froid et gêné.

Non, monsieur; il me semble vous les avoir tous donnés dans le conseil;... à moins que vous-même vous n'ayez quelque chose de particulier à me dire.

LE DUC DE SULLY.

Non, sire; je ne crois avoir rien oublié... Ah! pardonnez-moi; je me rappelle à présent l'affaire du brave Crillon, et je vais de ce pas chez lui pour...

HENRI, l'interrompant avec un air d'impatience.

Vous n'auriez pas le temps de finir avec Crillon, monsieur; il vient à la chasse avec moi... Mais n'auriez-vous rien à me dire (de l'air de l'embarras) qui vous regardât, vous, monsieur?... Tenez, auriez-vous le loisir de m'attendre ici un moment?... Cela ne vous gêne-t-il point, monsieur?

LE DUC DE SULLY, s'inclinant profondément.

Moi, sire? ma vie et mon temps ont toujours appartenu à Votre Majesté. Dans l'instant même, si vous l'ordonnez...

HENRI, d'un air plus affectueux.

Non, dans cet instant-ci il faut que j'aille voir la reine, que j'aille embrasser mes enfants; je m'en meurs d'envie. Attendez-moi ici même dans cette galerie... (D'un air contraint.) Il faut bien que je vous parle de vous, puisque vous ne voulez point m'en parler le premier... Vous, mon cher Bellegarde, suivez-moi; vous n'entrerez pas chez la reine, il est de trop bonne heure, il ne fera pas encore grand jour; mais, en y allant, j'ai un mot à vous dire sur votre gouvernement de Bourgogne. Venez avec moi, mon ami.

(Le roi sort avec M. de Bellegarde; une partie de ses courtisans le suivent; les autres restent dans la pièce du fond avec les deux garde-chasses; M. de Sully et M. de Conchini s'avancent.)

SCÈNE V.

LE DUC DE SULLY, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE MARQUIS DE CONCHINI, à part.

Faisons parler monsieur de Sully; il lui échappera sûrement quelques propos indiscrets et pleins de hauteur, et je les rendrai au roi ce soir, tels qu'il me les aura tenus. (Haut.) Vous me voyez, monsieur le duc, dans la plus grande joie de l'entretien particulier que le roi veut avoir avec vous. Vous dissiperez facilement tous les nuages qui se sont élevés entre vous et lui depuis quelque temps... Je le désire bien vivement, du moins.

LE DUC DE SULLY, d'un air froid.

Je vous en ai toute l'obligation que je dois vous en avoir, monsieur de Conchini.

LE MARQUIS DE CONCHINI, très-vivement.

Ah! monsieur, qu'un grand ministre est à plaindre! l'envie et la calomnie le poursuivent sans relâche. Avec tout autre prince que notre monarque, je craindrais que...

LE DUC DE SULLY, l'interrompant d'un ton fier.

Oui; mais avec lui je n'ai rien à craindre, et je ne crains rien, monsieur.

LE MARQUIS DE CONCHINI, très-vivement.

Vous pouvez avoir raison avec ce prince-ci, qui a toujours devant les yeux vos services en tout genre;... qui se souvient que dans les premiers temps vous lui avez sacrifié votre fortune; que

vous avez exposé mille fois votre vie à ses côtés ; que des blessures dont vous êtes couvert, vous en avez encore...

LE DUC DE SULLY, l'interrompant avec impatience.

Eh, monsieur! de grâce, abrégeons.

LE MARQUIS DE CONCHINI, continuant.

Je n'en dis point trop, monsieur ; et le roi doit toujours avoir présent à l'esprit que vous avez négocié au dedans avec tous les grands de son État, desquels il a été obligé de racheter son royaume pièce à pièce ;... qu'au dehors vos négociations ont encore été plus brillantes. Il ne doit pas lui sortir de la mémoire que la feue reine Élisabeth vous donna à Londres...

LE DUC DE SULLY, avec une impatience encore plus vive.

Vive Dieu! monsieur, encore une fois, finissons. Toutes ces louanges si sincères ne me tourneront point la tête, je vous en préviens. Voyons, à quoi en voulez-vous venir?

LE MARQUIS DE CONCHINI, avec la plus grande vivacité.

J'en veux venir, monsieur le duc, à la conséquence de tout cela : c'est qu'il est impossible que le roi n'ait pas conservé pour vous, au fond de son cœur, toute la reconnaissance qu'il doit à vos services ; et je vous supplie de me dire si vous n'êtes pas de la dernière surprise que ce prince, après toutes les obligations qu'il vous a, et connaissant aussi bien votre âme, puisse un instant prêter l'oreille aux imputations calomnieuses dont on ne cesse de vous noircir dans son esprit depuis quelques mois.

LE DUC DE SULLY, avec un air froid et railleur.

Tenez, monsieur de Conchini,... avec un homme moins franc que vous ne l'êtes,... et qui n'aurait pas le cœur sur les lèvres comme vous l'avez, je pourrais imaginer que la question que vous me faites là serait tout à fait insidieuse, et qu'il me serait également dangereux d'y répondre ou de me taire : mais avec vous...

LE MARQUIS DE CONCHINI, l'interrompant.

Moi, qui vous suis dévoué, et qui...

LE DUC DE SULLY, l'interrompant aussi.

Oh! je le sais bien, monsieur de Conchini! Aussi je vous dis qu'avec tout autre que vous, si je gardais le silence dans ce cas-ci, ce silence pourrait être interprété au roi (par tout autre que par vous) comme l'effet d'une fierté criminelle ; et que... si je parlais, au contraire, et que je convinsse de la facilité prétendue

du roi à croire mes ennemis, j'offenserais injustement mon maître et mon bienfaiteur.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Oui, j'entends très-bien...

LE DUC DE SULLY, l'interrompant.

Cependant, monsieur, malgré les risques qu'il y aurait à courir en s'expliquant dans une circonstance si délicate, je dirais à ce quelqu'un d'artificieux, de malintentionné, et qui viendrait pour sonder mes sentiments sur tout cela, ce que je vous dirai à vous-même, monsieur de Conchini, ce que je dirais à mon meilleur ami: c'est qu'ayant toujours vécu sans reproches, et comptant fermement sur la justice du roi, je suis si persuadé, si convaincu d'ailleurs de ses bontés pour moi, que quand j'entendrais de la bouche même de Sa Majesté qu'elle m'abandonne, je ne l'en croirais pas; et que j'imaginerais que sa langue a trompé son cœur.

LE MARQUIS DE CONCHINI, d'un air d'embarras.

Ah! monsieur!... oui;... mais gardez-vous bien de vous livrer... à cette confiance aveugle,... et voyez...

LE DUC DE SULLY, d'un air fier et avec un mépris marqué.

Je ne vois rien et ne veux rien voir que cela, monsieur. Ce sont les purs sentiments de mon âme, et que vous pouvez rendre à Sa Majesté dans les mêmes termes... Dans les mêmes termes,... c'est ce que je n'attends pas de vous. Cependant, monsieur, si vous voulez que je vous parle à présent d'un style plus clair et moins figuré...

LE MARQUIS DE CONCHINI, troublé.

Comment, monsieur!... moi! pourriez-vous me croire capable?... Mais voici le roi de retour.

SCÈNE VI.

HENRI IV, LE DUC DE SULLY.

(Le roi s'arrête à la porte de la galerie. Le duc de Sully et le marquis de Conchini vont à lui; ce dernier entre dans l'antichambre du roi; il doit y rester en vue avec le duc de Bellegarde pendant la scène; M. le marquis de Praslin et quelques autres personnages muets, ainsi que les officiers des chasses ci-dessus, resteront aussi dans cette pièce, et marqueront leur curiosité et leur inquiétude de l'événement de cet entretien.)

HENRI, donnant ses ordres à l'entrée de la galerie.

Bellegarde, d'Aumont, Brissac, Duplessis, Matignon, Villars, la Châtre, Clermont, et vous aussi, monsieur de Montmorency, tenez vous tous quelques moments dans cette pièce-ci, je vous prie; nous partirons après pour la chasse. Mais j'ai à parler auparavant, en particulier, à monsieur de Sully... Marquis de Praslin?

LE MARQUIS DE PRASLIN [1].

Sire...

HENRI, au marquis de Praslin.

Tenez-vous aussi là-dedans, et mettez à cette porte deux de mes gardes en sentinelle, avec la consigne de ne laisser entrer personne dans ma galerie. N'en faites pourtant pas fermer les portes; je ne m'embarrasse pas que l'on nous voie, mais je ne veux pas que l'on soit à portée de nous entendre.

(M. de Praslin pose lui-même les deux sentinelles en dehors de la galerie.)

HENRI, prenant M. de Sully par la main, et l'amenant sans rien dire jusqu'au bord des lampes. Quittant ensuite sa main, il le regarde, et reste un moment sans parler.

Eh bien, monsieur! la façon dont nous sommes ensemble depuis six semaines; le froid que je vous marque, et la contrainte dans laquelle nous vivons vis-à-vis l'un de l'autre; vous vous accommodez donc de tout cela, monsieur? vous n'en êtes donc point inquiet?

LE DUC DE SULLY, d'un air noble et respectueux.

Sire, avec tout autre prince que Henri, je me croirais perdu en voyant que vous m'avez retiré cette bonté familière que vous me témoigniez toujours; mais, avec Votre Majesté, j'ai pour moi votre équité, vos sentiments;... oserais-je dire votre amitié et mon innocence. Tout cela me rassure, et je suis tranquille.

HENRI, d'un air un peu attendri.

Cette tranquillité peut marquer, je vous l'avoue, le témoignage d'une conscience pure, et qui n'a point de reproche à se faire; mais cependant, monsieur, vous ne pouvez pas ignorer que toute la France crie et m'adresse des plaintes contre vous, et vous gardez le plus profond silence.

[1] *Note historique.* Charles de Choiseul, marquis de Praslin, mort maréchal de France en 1629, était capitaine des gardes de Henri IV. Ce fut lui qui, en 1602, arrêta le comte d'Auvergne au château de Fontainebleau.

LE DUC DE SULLY, d'un air ferme et respectueux.

Oui, sire, c'est dans un silence respectueux que je dois attendre que Votre Majesté m'ouvre la bouche sur des faits dont il n'y a pas un seul qui ne soit de la plus grossière calomnie... Parler le premier à Votre Majesté de toutes ces imputations odieuses et absurdes, c'eût été en quelque façon leur donner du crédit et en reconnaître la vérité. Il ne me convient pas de craindre de pareilles accusations, auxquelles vous-même ne croyez pas, sire.

HENRI, avec bonté.

Eh! mais, mais...

LE DUC DE SULLY, reprenant avec force.

Non, sire, vous n'y croyez pas. Il n'y a qu'une seule de ces accusations qui ait quelque air de la vérité, ou, pour mieux dire, de la vraisemblance. (Tirant de sa poche un papier.) C'est ce billet de moi, que vous me renvoyâtes hier au soir par la Varenne : quatre mots que j'ai mis au bas vous en développeront toute l'énigme. Que Votre Majesté daigne jeter les yeux sur l'explication que j'en donne. (Il donne au roi ce papier.)

HENRI.

Je tombe de mon haut. (Prenant la main du duc de Sully.) Ah! monsieur de Rosny, comme ils m'ont trompé! les cruelles gens!

LE DUC DE SULLY.

Quant aux satires, et surtout, sire, au libelle fait par Juvigny avec tant de force de style et d'éloquence, et que j'ai lu tout aussi bien que Votre Majesté....

HENRI, l'interrompant avec feu.

Quoi! vous l'avez lu, Rosny? et vous n'êtes pas venu tout de suite pour vous expliquer avec moi?

LE DUC DE SULLY, l'interrompant.

Non, sire; je l'ai méprisé. Ce n'est pas que si Votre Majesté m'en eût parlé la première, j'eusse voulu et que je veuille encore avoir l'orgueil criminel de ne point entrer dans les détails d'une justification qui doit...

HENRI, l'interrompant.

Qu'appelez-vous justification, mon ami? Ventre-saint-gris! l'éclaircissement que vous me donnez sur ce billet répond lui seul à tout, à tout; et je n'ai plus rien à entendre.

LE DUC DE SULLY, avec le plus grand feu.

Pardonnez-moi, sire, il est de toute nécessité que vous ayez

la bonté d'entendre ma justification ; et la voici... Depuis trente-trois ans je vous sers ; j'ose dire plus, je vous aime. A mon attachement inviolable pour Votre Majesté se joint l'honneur, dont je ne me suis et dont je ne veux jamais m'écarter ; ils se réunissent l'un et l'autre à mon intérêt personnel, qui est de vous servir jusqu'à mon dernier soupir... Ce sont là mes vrais sentiments... Pour vous persuader au contraire, ou que je veux ou que je puis vous trahir, mes ennemis couverts, ces petites gens, n'établissent dans leurs propos et dans leurs libelles que des possibilités purement chimériques... Et, en effet, quel serait mon but dans une trahison prise dans le grand ?... De me mettre votre couronne sur la tête ?... Vous ne me croyez pas assez dépourvu de jugement pour tenter l'impossible. De la faire passer à quelque autre branche de votre maison, ou à quelque puissance étrangère ? Ah, mon prince ! ah, mon héros ! quel autre monarque, quelles puissances, quels États, peuvent jamais élever ma fortune aussi haut que vous avez élevé la mienne ?

HENRI, le serrant dans ses bras.

Ah ! mon cher Rosny ! mon cher Rosny !

LE DUC DE SULLY, poursuivant avec feu.

Ah, mon cher maître ! vous le serez toujours... Vous m'aimez, vous m'estimez... oui, sire, vous m'estimez au point que j'ai la noble présomption de croire que vous n'avez point eu (dans cette affaire-ci même) de soupçons réels sur ma fidélité ; ce que j'appelle de véritables soupçons. Non, sire, vous n'en avez point eu.

HENRI, reprenant vivement.

Pour de vrais soupçons, non, mon ami, je n'en ai point eu ; à peine étaient-ce de légères inquiétudes,... et si faibles encore, qu'elles n'avaient aucune tenue. Eh ! tiens, mon cher Rosny, je vais t'ouvrir mon cœur : je n'eusse même jamais eu ces légères inquiétudes, jamais l'on ne fût parvenu à me donner les moindres ombrages sur la fidélité, si nous eussions tous les deux vécu dans un autre temps. Mais dans ce siècle affreux, dans ce siècle de troubles, de conspirations, de trahisons, où j'ai vu, où j'ai éprouvé les plus noires perfidies de la part de ceux que j'avais traités comme mes meilleurs amis ; où j'ai pensé être mille fois le jouet et la victime de la scélératesse de leurs complots ;... tu me pardonneras bien, mon cher ami, ces petites échappées de défiance... Je les réparerai, monsieur de Rosny, par de nouveaux

bienfaits, qui porteront au plus haut degré d'élévation et vous et votre maison. Je veux que....

LE DUC DE SULLY, l'interrompant avec feu.

Arrêtez, sire, vos bontés pour moi iraient peut-être trop loin; il faut y mettre des bornes. Vos malheurs, et les plus noires ingratitudes, ont dû nourrir et étendre vos défiances : que votre cœur n'en ait plus désormais pour moi,... je le mérite;... mais que Votre Majesté mette la plus grande prudence et une extrême circonspection dans les bienfaits dont elle voudrait encore m'honorer... Je suis le premier à lui demander à genoux de ne jamais me donner de places fortes, de principautés; en un mot, de ne jamais me faire de ces sortes de grâces qui pussent me donner la possibilité de me déclarer chef de parti, si je voulais le tenter. Ces grâces-là, sire, sont des armes qui n'en seraient jamais pour moi; mais je veux ôter à mes ennemis le prétexte de m'en faire des crimes.

HENRI, avec la plus grande vivacité de sentiment.

Grand maître, tu n'auras jamais d'ennemis à craindre tant que je vivrai.

LE DUC DE SULLY, après s'être incliné pour le remercier.

Ah! sire, plût à Dieu que cela fût vrai! Mais cet entretien-ci est la preuve du contraire, et des effets cruels que peuvent produire des calomnies travaillées de main de courtisan.

HENRI, avec la dernière vivacité.

Eh! mais, elles n'en auraient produit aucuns, si depuis que je vous boude, cruel homme que vous êtes, vous eussiez voulu venir bonnement vous éclaircir avec moi... Ah! Rosny, cela n'est pas bien à vous. Depuis trente ans que je vous ai juré amitié, moi, je n'ai rien eu sur le cœur que je ne l'aie déposé dans votre sein : projets, affaires, plaisirs, amitiés, amours, chagrins domestiques, je vous ai tout confié; et vous, vous vous tenez sur la réserve pour une mince explication avec moi! Est-ce là être mon ami?... Ah! les larmes m'en viennent aux yeux!... Les princes ne peuvent-ils donc avoir un ami?

LE DUC DE SULLY, du ton le plus attendri.

Ah, mon adorable maître! cette force, cette vérité de sentiment m'éclaire à présent sur ma faute. Oui, sire, j'ai eu tort de ne m'être pas expliqué dès le premier instant, et de...

HENRI, avec la plus grande vivacité.

Oui, monsieur; et vous sentiriez encore mille fois davantage votre tort si vous saviez, mon ami, ce que j'ai souffert, moi, pendant notre espèce de brouillerie. Que cela n'arrive donc plus, je ne veux pas que nos petits dépits durent plus de vingt-quatre heures; entendez-vous, Rosny?

LE DUC DE SULLY, avec passion.

Oh! je les préviendrai dès leur naissance. Ah, sire!... ah, mon ami!... pardonnez au trouble de mon cœur... ce mot qui vient de m'échapper...

HENRI, avec la dernière vivacité.

Appelle-moi ton ami, mon cher Rosny, ton ami. Eh! que je l'ai bien sentie cette amitié que j'ai pour toi! Tiens, lorsque tout à l'heure, avant de passer chez la reine, je me suis contraint à te faire un accueil froid, et que je t'ai appelé *monsieur*, te rappelles-tu de ne m'avoir répondu que par une inclination de tête et une révérence profonde? Eh bien! en voyant ta douleur et ton attendrissement, mon cher Rosny, peu s'en est fallu que, dans ce moment, je ne t'aie jeté les bras au cou, et que je n'aie commencé par là notre explication.

LE DUC DE SULLY, dans le dernier attendrissement, et d'une voix entrecoupée.

Ah, sire! ce dernier trait... ah! permettez qu'avec les larmes de la joie... et de la plus tendre sensibilité... je me précipite à vos pieds... pour vous remercier...

HENRI, le relevant avec vivacité.

Eh! que faites-vous donc là, Rosny? Relevez-vous donc, prenez donc garde; ces gens-là qui nous voient, mais qui n'ont pas pu entendre ce que nous disions, vont croire que je vous pardonne. Vous n'y songez pas! relevez-vous donc.

(Rosny, un genou en terre, reste la bouche collée sur la main du roi, pendant tout ce couplet; le roi le relève, et l'embrasse à plusieurs reprises.)

SCÈNE VII.

HENRI, LE DUC DE SULLY, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, LES SEIGNEURS DE LA SUITE DU ROI, LES OFFICIERS DES CHASSES.

HENRI, s'avançant vers la porte.

Marquis de Praslin, faites relever vos sentinelles. Tout le

monde peut entrer; et partons pour la chasse. Mais, avant que de monter à cheval, je suis bien aise, messieurs, de vous déclarer à tous que j'aime Rosny plus que jamais;... et qu'entre lui et moi, c'est à la vie et à la mort.

LE DUC DE SULLY.

Ah! sire, comment pourrai-je jamais reconnaître...?

HENRI, l'interrompant.

En continuant de me servir comme vous m'avez toujours servi, monsieur de Rosny.

LE DUC DE BELLEGARDE, au duc de Sully.

Ah! parbleu, mon cher duc, je prends bien part...

LE MARQUIS DE CONCHINI, l'interrompant.

Ah! monsieur, l'excès de ma joie...

HENRI, l'interrompant.

Allons, allons, vous lui ferez tous vos compliments à la chasse, où je veux qu'il vienne avec nous.

LE DUC DE SULLY.

Moi, sire?

HENRI.

Vous-même, mon cher Rosny. Je sais bien que vous n'aimez pas autrement la chasse; mais j'aime à être avec vous aujourd'hui, moi, toute la journée, mon ami.

LE DUC DE SULLY.

Je suis pénétré de ce que vous dites là, sire. Cependant si Votre Majesté me dispensait...

HENRI, l'interrompant.

Non, mon pauvre Rosny, ma chasse ne peut être heureuse si vous n'y venez pas; et j'ai des pressentiments que si vous en êtes, il nous y arrivera des aventures agréables: j'ai cela dans l'idée. Allez donc vous habiller, et venez nous joindre au rendez-vous; l'on n'attaquera pas que vous n'y soyez. (*Il lui donne un petit coup sur la joue, en signe d'amitié.*)

LE DUC DE SULLY.

Allons, sire, je cours donc vite m'habiller.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

HENRI ET LES PRÉCÉDENTS.

HENRI.

Monsieur de Conchini, il y aura bien des gens à qui ce raccommodement-ci ne plaira pas jusqu'à un certain point.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ce n'est pas à moi, sire, je vous le jure.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ma foi, sire, ce raccommodement-ci était désiré de tous ceux qui aiment le bien de votre État. Cet homme-là sera toujours le bras droit de Votre Majesté, et il est d'une habileté dans les affaires...

HENRI, l'interrompant.

Qu'appelez-vous dans les affaires? ajoutez donc, à la tête de mes armées, dans mes conseils, dans les ambassades... Je l'ai toujours présenté avec succès à mes amis et à mes ennemis. Mais partons, partons.

(Le roi sort, suivi de toute sa cour.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'entrée de la forêt de Senart, du côté de Lieursaint.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCAS, CATAU, habillés en paysans du temps de Henri IV.

(L'on entend un cor de chasse dans l'éloignement.)

LUCAS.

Parguenne, ma'm'selle Catau, entendais-vous ces corneux-là? Encore un coup, v'nais-vous-en voir la chasse avec moi; all' n'est pas loin d'ici : allons du côté que j'entendons les cors.

CATAU.

Oh! Lucas, je n'ons pas le temps; il faut que je nous en retournions cheux nous.

LUCAS.

Dame! c'est que ça n'arrive pas tous les jours au moins, que la chasse vienne jusqu'à Lieursaint! J'y verrons peut-être notre bon roi Henri.

CATAU.

Vraiment, j'aurions ben envie de l'voir; car je ne l'connaissons pas pus qu'toi, Lucas. Mais il se fait tard, ma mère m'attend : faut que je l'y aide à faire le souper. Mon frère Richard arrive ce soir.

LUCAS.

Quoi! monsieur Richard arrive ce soir! Queu plaisir! queue joie! J'asperons qu'il déterminera à mon mariage avec vous monsieur Michau, votre père, qui barguigne toujours... Mais, morguenne! c'est bian mal à vous de ne m'avoir pas dit c'te nouvelle là!

CATAU.

Est-ce que j'ai pu vous la dire pus tôt donc? je viens de l'apprendre tout à c't'heure.

LUCAS.

Eh bian! fallait me la dire tout de suite.

CATAU.

Queue raison! Est-ce que je pouvais vous dire ça, paravant que de vous avoir rencontré?

LUCAS.

Bon ! vous pensiais bien à me rencontrer tant seulement ! vous ne pensiais qu'à courir après la chasse. Est-ce là de l'amiquié donc, quand on a une bonne nouvelle à apprendre à queuqu'un ?

CATAU.

Mais voyez donc queue querelle il me fait, pendant que je n'ai voulu voir la chasse que parce que je savais ben que je l'rencontrions en chemin, ce bijou-là !... Et il faut encore qu'il me gronde !... Allez, vous êtes un ingrat.

LUCAS, d'un air tendre.

Eh ! pardon, ma'm'selle Catau : c'est que j'ignorions tout ça, nous... Dame, voyais-vous, c'est que j'vous aimons tant, tant, tant...

CATAU.

Eh pardi ! je vous aimons ben aussi, nous, monsieur Lucas ; mais je n'vous grondons pas que vous ne l'méritiais.

LUCAS, en riant.

Oh ! tatigué ! vous me grondais bian queuquefois sans que je l'méritions. Par exemple, hier encore, devant monsieur et madame Michau, ne me grondites-vous pas d'importance à propos de c'te dévergondée d'Agathe, qui a pris sa volée avec ce jeune seigneur ? Dirais-vous encore que j'avions tort ?

CATAU, d'un air mutin.

Oui, sans doute, je le dirai encore. Je ne saurais croire, moi, qu'Agathe s'en soit en allée exprès avec ce monsieur ; c'est une fille si raisonnable, elle aimait tant mon frère Richard ! Allais, allais, il y a queuque chose à cela que je n'comprenons pas.

LUCAS, en se moquant.

Oh ! jarnigoi ! je l'comprends bian, moi.

CATAU.

Oh ! tiens, Lucas, ne renouvelons pas c'te querelle-là, car je te gronderions encore, si j'avions le temps. Mais j'ons affaire. Adieu, Lucas.

LUCAS.

Adieu, méchante.

CATAU, lui jetant son bouquet au nez.

Méchante ! Tiens, v'là pour t'apprendre à parler.

SCÈNE II.

LUCAS.

Attendais donc, attendais donc. La petite espiègle ! alle est déjà bien loin... C'est gentil pourtant ça ! la façon dont all' me baille son bouquet, en faisant semblant de me l'jeter au nez ! ça est tout à fait agriable ! (Ramassant le bouquet, et apercevant Agathe en se relevant.) Mais que vois-je ? ons-je la barlue ? avec tous ces biaux ajustorions-là, c'est ma'm'selle Agathe, Dieu me pardonne !

SCÈNE III.

LUCAS, AGATHE, habillée comme une bourgeoise étoffée du temps de Henri IV, en vertugadin, en grand collet monté, en dentelles fort empesées, et coiffée en dentelles noires.

AGATHE.

C'est moi-même, mon cher Lucas. De grâce, écoute-moi un moment...

LUCAS, l'interrompant.

Tatigué ! comm' vous v'là brave, ma'm'selle Agathe ! vous v'là vêtue comme une princesse ! Vous arrivais donc de Paris ?.... de la cour ?... Faut qu'vous y ayez fait une belle forteune, depis six semaines qu'ous êtes disparue de Lieursaint ? Monsieur Jérôme vot' père, qu'est l'pus p'tit fermier de ce canton, n'a pas dû vous reconnaitre... Allais, vous devriais mourir de pure honte !

AGATHE, d'un air triste.

Hélas ! les apparences sont contre moi ; mais je ne suis point coupable. Le marquis de Conchini m'a fait enlever malgré moi, et m'a fait conduire à Paris : ce cruel m'a tenue six semaines dans une espèce de prison... Ma vertu, mon courage, et mon désespoir, m'ont prêté les forces nécessaires pour me tirer de ses mains : je me suis échappée, j'arrive à l'instant ; et t'ayant aperçu d'abord, et ayant à te parler, je n'ai pas voulu me donner le temps de quitter ces habits, qu'on m'avait forcée de prendre, et qui paraissent déposer contre mon honneur.

LUCAS, d'un air moqueur.

Déposer contre mon honneur ! les biaux tarmes ! comme ça est bian dit ! V'là c'que c'est que d'avoir demeuré, depis vot' enfance

jusqu'à l'âge de quatorze ans, cheux c'te signora Léonore Galigaï, là ousque le marquis de Conchini est devenu vot' amoureux. Dame! d'avoir été élevée cheux ces grands seigneurs, ça vous ouvre l'esprit d'eune jeune fille, ça! ça vous a apprins à bian parler, et à mal agir... Mais parce qu'ous avais de l'esprit, pensais-vous pour ça que je sommes des bêtes, nous?... Crayais-vous que je vous crairons? Tarare, comme je sis la dupe de c'te belle loquence-là!

AGATHE.

Mais si tu veux bien, mon ami...

LUCAS, l'interrompant.

Moi, vot' ami! après ce qu'ous avais fait! l'ami d'une parfide qui trahit monsieur Richard, à qui alle assure qu'all' laime; et qui, par après, le plante là, pour eun seigneur qu'all' ne peut épouser!... à qui all' vend son honneur pour avoir de biaux habits, et n'être pus vêtue en paysanne! Moi, l'ami d'une criature comm' ça!.. Fi, morgué! i gn'y a non pus d'amiquié pour vous, dans mon cœur, qu'i gu'y en a sur ma main, voyais-vous.

AGATHE.

Encore un coup, Lucas, rien n'est plus faux que...

LUCAS, l'interrompant.

Rian n'est pus vrai... Et ça est indigne à vous, d'avoir mis comm' ça le trouble dans not' village;... d'avoir arrêté tout court nos mariages!... J'étais prêt d'apouser, moi, ma'm'selle Catau, la sœur de monsieur Richard; monsieur Michau, son père à elle et à lui,... monsieur Michau, qu'est le pus riche meunier de ce royaume, vous aurait mariée vous-même à monsieur Richard, son fils, qu'est un garçon d'esprit... qu'a fait ses études à Melun, qui parle comme un livre, de même que vous;... qui sait le latin, et qui, à cause de ça, et de dépit de ce que vous l'avais abandonné, va, dit-il, se percipiter dans l'Église, à celle fin de devenir par après not' curé.

AGATHE.

Puisque tu ne veux pas m'entendre, dis-moi, du moins, si Richard est ici.

LUCAS.

Non, il n'y est pas; il n'y sera que ce soir. N'a-t-il pas eu la duperie d'aller pour vous à Paris, ma'm'selle, à celle fin de demander justice à not' bon roi, qui ne la refuse pas pus aux petits qu'aux grands?

AGATHE, à part, en soupirant.

Que je suis malheureuse ! Comment me justifier ?... (Haut.) Sans que je puisse m'en plaindre, Richard aura toujours droit de conserver des soupçons odieux.

LUCAS.

Il aurait un gros tort d'en conserver, oui !.... Bon ! vous larmoyez ! eh ouiche ! Toutes ces pleurs de femmes-là sont de vrais attrape-minette.

AGATHE.

Hélas ! je te pardonne de ne me pas croire sincère ; mais si ce n'est pas pour moi, du moins, par amitié pour Richard, rends-lui un service, qu'en t'apercevant au commencement de la forêt je suis venue te demander ici... C'est pour lui que tu agiras.

LUCAS.

Voyons, queuqu' c'est, ma'm'selle ?

AGATHE, très-affectueusement.

C'est un service qui tend à me justifier vis-à-vis de mon amant, s'il est possible... De grâce, rends-lui cette lettre (elle lui présente une lettre), que je lui écrivais à tout hasard, et que l'occasion que je trouvai sur-le-champ de me sauver ne m'a pas même laissé le temps d'achever... Donne-la-lui donc ;... prends-moi en pitié,... et ne me réduis pas au désespoir en me refusant.

LUCAS, attendri, et se retenant.

Baillez-moi c'te lettre, la belle pleureuse ; je la li rendrons. Vous m'avais attendri ; mais ne pensais pas pour ça m'avoir fait donner dans le pagniau, non... Non, palsangué ! et je l'y parlerons contre vous, je vous en pervenons d'avance... Je n'voulons pas que not' ami Richard, et qui sera biantôt not' biau-frère, achetient chat en poche, entendais-vous ?

AGATHE.

Va, ce n'est pas toi qu'il m'importe de convaincre de mon innocence ; c'est mon amant, c'est son père, aux pieds desquels je suis résolue de m'aller jeter, pour leur jurer que je ne suis point coupable. Avertis-moi seulement dès que Richard sera arrivé.

LUCAS.

Oui, oui ; je vous avertirons. Allais, allais, je vous le permettons.

SCENE IV.

LUCAS, seul, et mettant la lettre dans sa poche.

Comme ces femelles avions les larmes à commandement! ça pleure quand ça veut déjà, et d'un;... et pis, quand s'agit de leux honneur, ces filles vous font d'shistoires, d'shistoires... qui n'ont ni père ni mère: et presque toujours, nous autres hommes, après avoir bian bataillé pour ne les pas craire, j'finissons toujours par gober ça; je sommes assez benêts pour ça.

(Baisser ici les lampes.)

Et d'ailleurs, c'te petite mijaurée-là, qui par son équipée m'a reculé, à moi, mon mariage avec ma petite Catau, que j'aimons de tout not' cœur! C'est-il pas endévant, ça!... Mais l'ami Richard devrait être arrivé; car le jour commence à tomber un tantinet. Eh! mais, c'est li-même!

SCÈNE V.

RICHARD, LUCAS.

LUCAS, courant l'embrasser.

Pardi, monsieur Richard, que je nous embrassions!... encore... morgué, encore. Je n'me sens pas d'aise, mon ami!

RICHARD.

Ah, mon cher Lucas! j'ai plus besoin de ton amitié que jamais: mon malheur est sans ressource.

LUCAS.

J'nous en équions toujours bian douté. Mais comment ça, donc?

RICHARD.

Comment? Tu as vu que j'étais parti pour Paris, dans le dessein de m'aller jeter aux pieds de Sa Majesté; mais ce malheureux marquis de Conchini, qui a su mon projet, sans doute par ses espions, dont je me suis bien aperçu que j'étais suivi, m'a fait dire qu'il me ferait arrêter si je restais à Paris.

LUCAS.

Queu scélérat!

RICHARD.

Ce ne sont point ses menaces qui m'ont déterminé à revenir;

c'est une lettre qu'après cela j'ai reçue d'Agathe. La perfide m'écrit qu'elle ne m'aime plus.

LUCAS.

All' vous avait déjà écrit?

RICHARD, très-vivement.

Oui, Lucas; elle m'a écrit qu'elle ne m'aimait plus, elle!... elle!... Ah! sans doute cet infâme séducteur, soit par force, soit par adresse, est parvenu à s'en faire aimer lui-même!... Elle aura été éblouie par la grandeur imposante de ce vil seigneur étranger.

LUCAS.

Quoi! elle l'aime, vrai?

RICHARD, avec transport.

Oui, elle l'aime;... elle ne m'aime plus;... ma rage... Mais calmons ces transports, qui ne font qu'irriter mes maux; oublions-la... Je ne la veux voir de ma vie.

LUCAS.

Oh! vous ferez très-bian. Alle est ici c'tapendant.

RICHARD, très-vivement.

Elle est ici! elle est ici!

LUCAS.

Oui, alle est ici de tout a c't'heure. All' m'est déjà venue mentir sur tout ça, la petite fourbe... Et, pour se justifier, ce dit-elle, all' m'a même baillé pour vous eune lettre, que j'ons là.

RICHARD, encore plus vivement.

Quoi! tu as une lettre d'elle, et pour moi? Donne donc vite, donne donc.

LUCAS, lui montrant la lettre sans la donner.

Tenais, la v'là; mais croyais-moi, déchirons-la sans la lire; I gn'y a que des faussetés là-dedans.

RICHARD, la lui arrachant.

Eh! donne toujours... Quelle est ma faiblesse! Tu as raison, Lucas; je ne devrais pas la lire. Mon plus grand tourment est de sentir que j'adore encore Agathe plus que jamais.

LUCAS.

C'est bian adorer à vous! Mais lisais donc tout haut, que je voyions c'qu'a chante.

RICHARD, lisant la lettre d'une voix altérée, et le cœur palpitant.

Très-volontiers. (Il lit.) « Le lundi, à six heures du matin. N'a-

« joutez aucune foi, mon cher Richard, à l'affreuse lettre que vous « avez sans doute reçue de moi : c'est le valet de chambre du « marquis de Conchini, ce vilain Fabricio, qui m'a forcée de « vous l'écrire, en m'apprenant que vous étiez à Paris, et que « son maître était déterminé à se porter contre vous aux dernières « violences, si je ne vous l'écrivais pas. Il m'a promis en même « temps que, pour prix de ma complaisance, l'on m'accorderait « plus de liberté. Ce dernier article m'a décidée ; car si l'on me « tient parole, je compte employer cette liberté à me sauver d'ici ; « nul danger ne m'effrayera : je crains moins la mort que de cesser « d'être digne de vous. Je vous écris cette lettre sans savoir par « où ni par qui je puis vous la faire tenir ; c'est un bonheur que « je n'attends que du ciel, qui doit protéger l'innocence. Je vous « aime toujours, je n'aimerai jamais que... Mais j'aperçois que « la petite porte du jardin est ouverte... ma fenêtre n'est pas bien « haute ;... avec mes draps je pourrai... J'y vole. »

Ah, ciel ! elle sera descendue par sa fenêtre ! Eh ! si elle s'était blessée, Lucas !

LUCAS, d'un air railleur.

Blessée ! Eh ! je venons de la voir. Vous donnais donc comme un gniais dans toute c't'écriture-là, vous ?

RICHARD.

Comment, que veux-tu dire ?

LUCAS.

Tatigué ! qu'all' a d'génie c'te fille-là ! la belle lettre ! queu biau style ! comm' ça est en même temps magnifique et parfide !

RICHARD.

Quoi ! Lucas, tu pourrais penser qu'elle me trompe, qu'elle me trahit, qu'elle pousserait la perfidie jusqu'à...

LUCAS, l'interrompant.

Oui, morgué ! je l'croyons de reste. Ce marquis et elle ils auront arrangé c'te lettre-là ensemblement et par exprès, pour qu'ous en soyais le Claude.

RICHARD.

Non, elle n'est point capable d'une telle horreur ; et toi-même...

LUCAS, l'interrompant.

Et moi-même... Je vous disons que c'est sûrement là un tour de ce marquis. Il n'en veut pus, il la renvoie à son village.

RICHARD.

Comment! malheureux, tu t'obstines... à vouloir qu'une fille comme Agathe...

LUCAS.

Malheureux! Oh! point d'injures, not' ami! Mais, tenais, quand je n'nous y obstinerions pas... là, posez qu'all' soit innocente;... après avoir été six semaines cheux ce seigneur, qu'est-ce qui le croira? Faut qu'all' le prouve, paravant que vous pissiez la revoir avec honneur. Voudriais-vous, en la revoyant sans qu'all' soit justifiée, courir les risques de vous laisser encore ensorceler par elle! et qu'all' vous conduise à l'épouser? C'est ce qui arriverait, da! et ce qui serait biau, n'est-ce pas?

RICHARD, très-tristement.

Oui, tu as raison, Lucas; je ne dois pas m'exposer à la voir, je sens trop bien la pente que j'ai à me faire illusion. Mais allons chez toi, mon cher ami; j'y veux passer une heure ou deux, pour calmer mes sens et me remettre un peu.

(Baissent les lampes tout à fait.)

(Tendrement.) Ne portons point chez mon père, et au sein de ma famille, les apparences, du moins, du chagrin qui me dévore.

LUCAS.

Oui, v'nais-vous-en cheux nous; aussi bian v'là la nuit close; et c'te forêt, comme vous savais, n'est pas sûre à ces heures-ci: i gn'y a tant de braconniers et de voleurs, c'est tout un... Tenais, tenais, il me semble que j'en entends déjà queuques-uns dans ces taillis.

RICHARD, en soupirant.

Oui, allons, mon ami. Nous parlerons chez toi de ton mariage avec ma sœur Catau; et puisque le mien ne peut pas se faire, je veux presser mon père de finir le tien. Il n'est pas juste que tu souffres de mon malheur; ce serait un chagrin de plus pour moi.

(Ils se retirent.)

SCÈNE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE MARQUIS DE CONCHINI, arrivant dans l'obscurité, et en tâtonnant.

Nous avons manqué nos relais, monsieur le duc; cela est cruel!

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ah! d'autant plus cruel, mon cher Conchini, que nos chevaux ne peuvent plus même aller le pas. Comme la nuit est noire!

LE MARQUIS DE CONCHINI.

L'on n'y voit point du tout; j'ai même de la peine à vous distinguer. Il faut que ce damné cerf nous ait fait faire un chemin...

LE DUC DE BELLEGARDE, l'interrompant.

Un chemin du diable!... Quel cerf! il s'est fait battre d'abord pendant trois heures dans ces bois de Chailly; il passe ensuite la rivière, nous fait traverser la forêt de Rougeant, où il tient encore deux mortelles heures; et il nous conduit enfin bien avant dans Senart, où nous sommes...

LE MARQUIS DE CONCHINI, l'interrompant.

Sans savoir où nous sommes. Mais j'entends marcher;... quelqu'un vient à nous.

SCÈNE VII.

LE DUC DE SULLY (il arrive en tâtonnant, et saisit le bras du duc de Bellegarde), LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE DUC DE SULLY.

Ah! sire, serait-ce vous? Est-ce vous, sire?

LE DUC DE BELLEGARDE.

C'est la voix de monsieur de Rosny, et son cœur; car il n'est occupé que de son roi.

LE DUC DE SULLY.

C'est moi-même... Eh! c'est vous, duc de Bellegarde! Êtes-vous seul ici? Savez-vous où est le roi? A-t-il quelqu'un avec lui?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Il y a deux heures que j'en suis séparé; il n'était point avec le gros de la chasse quand je l'ai perdu; et, pour moi, je suis ici uniquement avec le marquis de Conchini.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Avec votre serviteur, duc de Sully. Mais vous, qu'avez-vous donc fait de votre cheval?

LE DUC DE SULLY.

Je l'ai donné à un malheureux valet qui s'est cassé la jambe

devant moi. Mais dites-moi donc, messieurs, en quel endroit de la forêt nous trouvons-nous ici ?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ma foi, nous y sommes égarés ; voilà tout ce que nous savons.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Cela est agréable !... et surtout pour un galant chevalier comme moi, qui devait, ce soir même, mettre fin à une aventure des plus brillantes ;... soit dit entre nous,... sans vanité et sans indiscrétion, messieurs.

LE DUC DE SULLY, d'un air brusque.

Duc de Bellegarde, vous n'avez que vos folies en tête ! Je pense au roi, moi. Il n'aura peut-être été suivi de personne ; la nuit est sombre, je crains qu'il ne lui arrive quelque accident.

LE MARQUIS DE CONCHINI, d'un air indifférent.

Bon ! quel accident voulez-vous qu'il lui arrive ?

LE DUC DE SULLY, vivement.

Eh quoi ! monsieur, ne peut-il pas être rencontré par un braconnier, par quelque voleur ? Que sais-je, moi ?... (Avec colère.) En vérité, le roi devrait bien nous épargner les alarmes où il nous met pour lui ! Que diable ! ne devrait-il pas être content d'être échappé à mille périls, qui étaient peut-être nécessaires dans le temps ? et cet homme-là ne saurait-il se tenir de s'exposer encore aujourd'hui à des dangers tout à fait inutiles ?

LE DUC DE BELLEGARDE, d'un ton léger.

Eh ! mais, mais, mon cher Sully, vous mettez les choses au pis. J'aime le roi autant que vous l'aimez, et...

LE MARQUIS DE CONCHINI, d'un air indifférent.

Et moi aussi, assurément... Mais, par ma foi, c'est vouloir s'inquiéter à plaisir, que de...

LE DUC DE SULLY, l'interrompant brusquement.

Vive Dieu ! messieurs, nous avons donc une façon d'aimer le roi tout à fait différente ;... car, moi, je vous jure que dans ce moment-ci je ne suis nullement rassuré sur sa personne. J'ai peur de tout pour lui, moi ; je ne suis point aussi tranquille que vous l'êtes.

SCÈNE VIII.

UN PAYSAN, ayant sur le dos une charge de bois; LE DUC DE SULLY, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE PAYSAN, chantant sur l'air des Forgerons de Cythère.

Je suis un bûcheron
Qui travaille et qui chante...

LE DUC DE SULLY, arrêtant le paysan.

Qui va là? qui es-tu?

LE PAYSAN, jetant son bois de frayeur, et tombant aux genoux de M. de Sully.

Miséricorde, messieurs les voleurs! ne me tuais pas!... Mon cher monsieur, si vous êtes leux capitaine, ordonnais-leux qu'ils me laissions la vie... La vie, monsieur le capitaine! la vie!... V'là quatre patards et trois carolus; c'est tout c'que j'avons.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Vous, capitaine des voleurs, mon cher surintendant! Cela est piquant au moins, mais très-piquant!

LE DUC DE SULLY, d'un ton sévère.

C'est plaisanter bien mal à propos et bien légèrement, monsieur!

LE DUC DE BELLEGARDE, au paysan.

Lève-toi, mon bonhomme, lève-toi; nous ne sommes point des voleurs, mais des chasseurs égarés, qui te prions de nous conduire au plus prochain village.

LE PAYSAN.

Eh! parguenne, messieurs, vous n'êtes qu'à une portée de fusil de Lieursaint.

LE DUC DE SULLY.

De Lieursaint, dis-tu?

LE PAYSAN.

Oui, monsieur; et v'n'avais qu'à me suivre.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Bien nous prend que ce soit si près; car nous sommes excédés de lassitude.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Et nous mourons de faim. Dis-moi, l'ami, trouverons-nous là de quoi....

LE PAYSAN, l'interrompant.

Oh oui, car je vons vous mener cheux le garde-chasse de ce canton; vous y trouverais des lapins par centaine; car ces gens-là ils mangiont les lapins, eux; et les lapins nous mangiont, nous.

LE DUC DE SULLY, donnant de l'argent au paysan.

Tiens, mon enfant, voilà un henri; conduis-nous.

LE DUC DE BELLEGARDE, lui en donnant aussi.

Tiens, mon pauvre garçon.

LE MARQUIS DE CONCHINI, lui en donnant de même.

Tiens encore. Eh bien! nous crois-tu toujours des voleurs?

LE PAYSAN.

Au contraire; et grand merci, mes bons seigneurs. Suivais-moi. Dame! si j'vous ons pris pour des voleurs, c'est que c'te forêt-ci en fourmille; car, depis nos guerres civiles, beaúcoup de ligueux avont pris c'te profession-là.

LE DUC DE SULLY.

Allons, allons; conduis-nous, et marche le premier.

LE PAYSAN.

Venais, venais par ce petit sentier, par ilà, par ilà.

LE DUC DE SULLY, faisant passer les autres, dit en s'en allant :

Je suis toujours inquiet du roi; il ne me sort point de l'esprit.

(Il suit le dernier.)

SCÈNE IX.

HENRI IV arrive, en tâtonnant.

Où vais-je?... où suis-je?... où cela me conduit-il?... Ventre-saint-gris! je marche depuis deux heures pour pouvoir trouver l'issue de cette forêt. Arrêtons-nous un moment... et voyons... Parbleu! je vois... que je n'y vois rien; il fait une obscurité de tous les diables! (Tâtant le sol avec son pied.) Ceci n'est point un chemin battu, ce n'est point une route; je suis en plein bois. Allons, je suis égaré tout de bon. C'est ma faute aussi; je me suis laissé emporter trop loin de ma suite, et l'on sera en peine de moi: c'est tout ce qui me chagrine; car, du reste, le malheur d'être égaré n'est pas bien grand. Prenons notre parti cependant...; reposons-nous, car je suis d'une lassitude... Je suis rendu. (Il s'assied au pied d'un arbre.) Oh, oh! cette place-ci n'est pas trop désagréable : eh, mais! là, l'on n'y passerait pas mal la nuit; ce coucher-ci n'est

pas trop dur; j'en ai parbleu trouvé, parfois, de plus mauvais... (Il se couche, et se remet tout de suite à son séant.) Si ce pauvre diable de duc de Sully, qui ne vient à la chasse que par complaisance, que j'ai forcé aujourd'hui de m'y suivre, s'est par malheur égaré comme moi, oh! je suis perdu,... je suis perdu; et ce serait encore bien pis si j'étais obligé de passer la nuit dans la forêt; il me ferait un train... il me ferait un train!... je n'aurais qu'à bien me tenir!... Il me semble que je l'entends qui me dit, avec son air austère: J'adore Dieu, sire: vous avez beau rire de tout cela, je ne vois rien de plaisant, moi, à faire mourir d'inquiétude tous vos serviteurs... Si je pouvais cependant reposer et m'endormir quelques heures, je reprendrais des forces pour me tirer d'ici. Essayons...

(Il paraît se reposer un instant; on tire un coup de fusil, il s'éveille, et se relève en mettant la main sur la garde de son épée.)

Il y a ici quelques voleurs; tenons-nous sur nos gardes.

SCÈNE X.

DEUX BRACONNIERS, HENRI IV

PREMIER BRACONNIER, sortant de la coulisse, et voyant son camarade tirer en paraissant.

Es-tu sûr de l'avoir mis à bas?

SECOND BRACONNIER.

Oui; c'est une biche. Il me semble l'avoir entendue tomber.

HENRI, allant vers le fond du théâtre.

Ce sont des braconniers; je vois cela à leur entretien.

PREMIER BRACONNIER.

Ne dis-tu pas que tu la tiens?

SECOND BRACONNIER.

Tu rêves creux; je n'ai point parlé.

PREMIER BRACONNIER.

Si ce n'est pas toi qui as parlé, il y a donc ici quelqu'un qui nous guette. Je me sauve, moi.

SECOND BRACONNIER.

Parguenne, et moi je m'enfuis.

HENRI, les appelant.

Eh! messieurs!... messieurs!... Bon, ils sont déjà bien loin...

ils auraient pu me tirer d'ici, et me voilà tout aussi avancé que je l'étais.

SCÈNE XI.

HENRI IV, MICHAU, ayant deux pistolets à sa ceinture, et une lanterne sourde à la main.

MICHAU, saisissant Henri par le bras.

Ah! j'tenons le coquin qui vient de tirer sur les cerfs de notre bon roi. Qu'êtes-vous? allons, qu'êtes-vous?

HENRI, hésitant.

Je suis, je suis... (A part, et se boutonnant pour cacher son cordon bleu.) Ne nous découvrons pas.

MICHAU.

Allons, coquin, répondais donc, qu'êtes-vous?

HENRI, riant.

Mon ami, je ne suis point un coquin.

MICHAU.

M'est avis que vous n'valiens guère mieux; car vous ne me répondais pas net. Qu'est-ce qu'a tiré le coup de fusil que je venons d'entendre?

HENRI.

Ce n'est pas moi, je vous jure.

MICHAU.

Vous mentais, vous mentais.

HENRI.

Je mens... je mens?... (A part.) Il me semble bien étrange de m'entendre parler de la sorte... (Haut.) Je ne mens point; mais...

MICHAU.

Mais... mais... mais je ne sons pas obligé de vous craire. Queul est vot' nom?

HENRI, en riant.

Mon nom,... mon nom?...

MICHAU.

Vot' nom, oui, vot' nom. N'a'vous pas de nom? D'où veniens-vous? Queuque vous faites ici?

HENRI, à part.

Il est pressant... (Haut.) Mais voilà des questions... des questions...

MICHAU, l'interrompant.

Qui vous embarrassent, je voyons ça. Si vous étiez un honnête homme, vous ne tortilleriez pas tant pour y répondre. Mais c'est qu'vous ne l'êtes pas;... et, dans ce cas-là, qu'on me suive cheux le garde-chasse de c'canton.

HENRI.

Vous suivre ! eh ! de quel droit ? de quelle autorité ?

MICHAU.

De queu droit? du droit que j'nous arrogeons, tous tant que nous sommes de paysans ici, de garder les plaisirs de not' maître... Dame ! c'est que, voyais-vous, d'inclination, par amiquié pour not' bon roi, tous l'shabitants d'ici l'y sarviont de garde-chasses, sans être payés pour çà, afin que vous ell' sachiais.

HENRI, à part, et d'un ton très-attendri.

M'entendre dire cela à moi-même ! ma foi c'est une sorte de plaisir que je ne connaissais pas encore !

MICHAU.

Queu'que vous marmotais là tout bas ? Allons, allons, qu'on me suive.

HENRI, d'un ton de badinage.

Je le veux bien; mais auparavant voudriez-vous bien m'entendre ? me ferez-vous cette grâce-là ?

MICHAU, d'un ton badin.

C'est, je crois, pus qu'ous n'méritais. Mais, voyons ce qu'ous avais à dire pour vot' défense ?

HENRI, toujours du ton badin.

Je vous représenterai bien humblement, monsieur, que j'ai l'honneur d'appartenir au roi, et que, quoique je sois un des plus minces officiers de Sa Majesté, je suis aussi peu disposé que vous à souffrir qu'on lui fasse tort. J'ai suivi le roi à la chasse; le cerf nous a menés de la forêt de Fontainebleau jusqu'en celle-ci; je me suis perdu, et...

MICHAU, l'interrompant.

De Fontainebleau, le cerf vous mener à Lieursaint ! ça n'est guère vraisemblable.

HENRI, à part.

Ah, ah ! je suis à Lieursaint !

MICHAU.

Ça se peut pourtant. Mais pourquoi av'ous quitté, av'ous abandonné not' cher roi à la chasse ? Ça est indigne, ça !

HENRI.

Hélas! mon enfant, c'est que mon cheval est mort de lassitude.

MICHAU.

Fallait le suivre à pied, morgué! S'il y arrive quelque accident, vous m'en répondrais déjà. Mais, tenais, j'ons ben de la peine à craire... Là, dites-moi, là, dites-vous vrai?

HENRI.

Encore un coup, je vous dis que je ne mens jamais.

MICHAU.

Queu chien de conte! Ça vit à la cour, et ça ne ment jamais! Eh! c'est mentir, ça!

HENRI, légèrement.

Eh bien, monsieur l'incrédule, donnez-moi retraite chez vous, et je vous convaincrai que je dis la vérité. Pour commencer, voici d'abord une pièce d'or; et demain je vous promets de vous payer mon gîte, au delà même de vos souhaits.

MICHAU.

Oh, tatigué! je voyons à présent qu'vous dites vrai; vous êtes de la cour. Vous baillais eune bagatelle aujourd'hui, et vous faisiens pour le lendemain de grandes promesses, que vous n'quienrais pas.

HENRI, à part.

Il a de l'esprit.

MICHAU.

Mais appernais que je n'sis pas courtisan, moi; que je m'appelle Michel Richard, ou plutôt qu'on me nomme Michau; et j'aime mieux ça, parce que ça est plus court; que je sis meunier de ma profession; que je n'ons que faire de vot' argent; que je sons riche.

HENRI.

Tu me parais un bon compagnon; et je serai charmé de lier connaissance avec toi.

MICHAU, fronçant le sourcil.

Tu me parais!... avec toi!... Eh, mais! v'sêtes familier, monsieur le mince officier du roi! Eh, mais! j'vous valons bian, peut-être! Morgué! ne m'tutoyais pas, j'n'aimons pas ça.

HENRI, du ton du badinage.

Ah! mille excuses, monsieur! bien des pardons...

MICHAU, l'interrompant.

Eh! non, ne gouaillais pas; c'n'est point que je soyons fiar,

mais c'est que je n'admettons point de famigliarité avec qui que ce soit, que paravant je n'sachions s'il le mérite, voyais-vous.

HENRI, d'un air de bonté.

Je vous aime de cette humeur-là; je veux devenir votre ami, monsieur Michau, et que nous nous tutoyions quelque jour.

MICHAU, lui frappant sur l'épaule.

Oh! quand je vous connaitrons, ça s'ra différent.

HENRI, souriant.

Oh! oui, tout différent... Mais, de grâce, tirez-moi d'ici à présent.

MICHAU.

Très-volontiers; et pisque vous êtes honnête, je veux vous faire voir, moi, que je sis bonhomme. Venais-vous-en cheux nous; vous y verrais ma femme Margot, qui n'est pas encore si déchirée; et ma fille Catau, qui est jeune et jolie, elle.

HENRI, avec vivacité.

Votre fille Catau est jolie? elle est jolie, dites-vous?

MICHAU.

Guiable! comme vous pernais feu d'abord! vous m'avais l'air d'un gaillard.

HENRI, vivement.

Mais oui; j'aime tout ce qui est joli, moi; j'aime tout ce qui est joli.

MICHAU.

Eh, oui! l'on vous en garde! Oh! mais ne badinons pas; venez-vous-en tant seulement souper cheux moi. Mon fils arrive c'soir; j'ons eune poitraine de viau en ragoût, un cochon de lait, et un grand lièvre en civet.

HENRI, gaiement.

Vous avez donc un lit à me donner? mais sans découcher mademoiselle Catau.

MICHAU.

Oh! j'vous coucherons dans un lit qui est dans not' gregnier en haut, et qu'est au contraire fort éloigné de l'endroit où couche Catau; et ça, pour cause. Je vous aurions bien baillé le lit de not' fils, s'il n'était pas revenu; mais, dame, je voulons que not' enfant soit bian couché par perférence.

HENRI, toujours gaiement et avec bonté.

Cela est trop juste. Pardieu, je serais fâché de le déranger; et vous avez raison, cela est d'un bon père.

MICHAU.

C'est qu'i sera las, c'est qu'i sera harassé, voyais-vous. Allons, allons, venais-vous-en, monsieur. Av'ous faim ?

HENRI, vivement.

Oh ! une faim terrible.

MICHAU.

Et soif à l'avenant, n'est-ce pas ?

HENRI.

La soif d'un chasseur, c'est tout dire.

MICHAU.

Tant mieux, morgué ! V'm'avais l'air d'un bon vivant. Buvez-vous sec ?

HENRI, gaiement.

Oui, oui, pas mal, pas mal.

MICHAU.

Vous êtes mon homme. Suivais-moi ; je voyons que nous nous tutoyerons bientôt à table. J'allons vous faire boire du vin que je faisons ici ; il est excellent, quand ce serait pour la bouche du roi. Laissais faire, nous allons nous en taper.

HENRI.

Ventre-saint-gris ! je ne demande pas mieux.

MICHAU.

Oh ! pour le coup, je voyons bian q'vous n'avais pas menti ; vous êt' officier de not' bon roi, car vous v'nais de dire son juron.

HENRI, à part, en s'en allant.

Continuons à lui cacher qui nous sommes ; il me parait plaisant de ne me point faire connaitre.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison du meunier. L'on voit au fond une table longue de cinq pieds sur trois et demi de largeur, sur laquelle le couvert est mis. La nappe et les serviettes sont de grosse toile jaune ; à chaque extrémité, une pinte en plomb. Les assiettes, de terre commune. Au lieu de verres, des timbales et des gobelets d'argent, pareils à ceux de nos bateliers ; des fourchettes d'acier. Sur le devant, deux escabelles : près de l'une est un rouet à filer, au pied de l'autre est un sac de blé sur lequel est empreint le nom de Michau.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGOT, CATAU, suivant sa mère.

MARGOT.

Vois, Catau, vois, ma fille, s'il ne manque rian à not' couvart ; si t'as ben apporté tout c'qui faut sus la table. V'là Michau, v'là ton père qui va rentrer de la forêt.

CATAU, regardant sur la table.

Non, ma mère, rien n'y manque ; tout est ben arrangé à présent : mon père trouvera tout prêt.

MARGOT, y regardant elle-même.

Oui, oui ; v'là qu'est ben, mon enfant. Le souper est retiré du feu, je l'ons mis sus d'la cendre chaude ; il n'y a plus rien à voir de ce côté là : ainsi, remettons-nous donc à not' ouvrage, car ne faut pas ét' un moment sans rien faire.

CATAU, se remettant à l'ouvrage, ainsi que sa mère.

Vous avez raison, ma mère.

MARGOT.

C'est que l'oisiveté est la mère de tous vices. Eh, tiens, si c'te petite Agathe n'avait pas été élevée sans rien faire cheux c'te grande dame, elle n'aurait pas écouté ce biau marquis ; elle ne s'en serait pas allée avec lui comme une criature, si elle avait su s'occuper comme nous, ma fille.

CATAU.

Tenez, maman, v'là mon frère qui arrive ce soir : je gage qu'il

nous apprendra qu'Agathe est innocente de tout ça. Oh! je le gagerais, car je l'ai crue toujours sage, moi.

MARGOT.

Oui, sage, je t'en réponds! v'là eune belle sagesse encore! Mais n'en parlons pus; c'est eune trop vilaine histoire.

CATAU.

Eh bien, ma mère, contez-moi donc d'autres histoires. Contez-moi, par exemple, des histoires d'esprits... C'est ben singulier! je n'voudrais pas voir eun esprit pour tout l'or du monde, et si cependant je sis charmée quand j'entends raconter d'shistoires d'esprits. Si ben donc, ma mère, que vous m'allez en dire eune.

MARGOT, tout en filant.

Volontiers, Catau, pisqu'ça te réjouit. Mais celle là est ben sûre, ma fille; c'est Michau, c'est vot' père li-même qu'a vu revenir c't esprit-là qui revenait.

CATAU.

Mon père l'a vu! il l'a vu!

MARGOT.

Vot' père : ce ne sont pas là des contes, pisqu' c'est li-même qui l'a vu. Je n'venions que d'être mariés, et y venait de pardre son père; et v'là que tout d'un coup, quand Michau fut couché et que sa chandelle fut éteinte, il entendit d'abord l'esprit, qui revenait sans doute du sabat,... qui glissit tout le long de sa cheminée,... et qui entrit dans sa chambre, en traînant de grosses chaînes, trela à, trela à,... trela à..., trela.

CATAU, toute tremblante.

De grosses chaînes! ah! le cœur me bat!... de grosses chaînes!

MARGOT.

Oui, mon enfant, de grosses chaînes, et qui faisient un bruit terrible... Et pis après, le revenant allit tout droit tirer les rideaux de son lit : cric, crac!... cric, crac!...

CATAU, tremblant encore davantage.

Ah! bon Dieu! bon Dieu! que j'aurais t'eu de frayeur!... Eh! de queue couleur sont les esprits? Dites-moi donc ça, pisque mon père a vu c'tilà.

MARGOT.

Oh! pardinne! il ne l'vit pas en face; car, de peur de l'voir, vot' père fourrit bravement sa tête sous sa couverture... Mais il entendit ben distinctement l'esprit, qui lui disit : « Rends à monsieur

le curé six gearbes de blé dont ton père li a fait tort sur sa dixme; ou, sinon, demain je vienrai te tirer par les pieds. »

CATAU, plus tremblante.

Ah! tout mon sang se fige! Et mon père eut-il ben peur? (On frappe à la porte.) Bonté divine! n'est-ce pas là un esprit?

MARGOT, tremblante aussi.

Non, non, c'est qu'on frappe à la porte. Va-t'en ouvrir, Catau.

CATAU, mourant de peur.

Ah! ma mère, je n'oserais... allez-y vous-même... vous êtes plus hasardeuse que moi.

MARGOT.

Eh ben! eh ben! allons-y toutes les deux ensemble.

CATAU.

Mais ne parlais donc pas, comme si vous aviais peur, ma mère : ça me fait trembler davantage.

MARGOT.

Non, non, mon enfant; si je pis m'en empêcher. (L'on frappe encore plus fort.) Qui va là? qui va là?

RICHARD, en dehors.

C'est moi; ouvrez.

CATAU, frissonnant de tout son corps.

Ah! ma mère, ça ressemble à la voix de mon frère Richard!... Y sera mort, et c'est son esprit qui reviant.

MARGOT, se rassurant.

A Dieu ne plaise! J'ai dans l'idée, moi, que c'est li-même. (On frappe encore.)

RICHARD, en dehors.

Ouvrez donc. Eh! mais, ouvrez donc.

MARGOT, courant ouvrir.

Oh! c'est li-même; je vons ouvrir.

SCÈNE II.

RICHARD, MARGOT, CATAU.

RICHARD, embrassant sa mère.

Comment vous portez-vous, ma mère?

MARGOT.

Fort bian, mon cher enfant.

RICHARD, embrassant Catau.

Et vous, ma sœur Catau?

CATAU.

A marveille, mon cher frère.

RICHARD.

J'ai cru, ma mère, que vous ne vouliez pas m'ouvrir.

MARGOT.

Mon Dieu, si fait, mon pauvre garçon; mais c'est qu'ta sœur a eu une sotte frayeur...

CATAU, l'interrompant.

Oui, c'est que ma mère a eu peur... Mais qu'av'ous fait, cher frère? Eh ben! av'ous vu le roi?

MARGOT.

Est-il bel homme? Oh! il doit être biau, il est si bon!

RICHARD.

Hélas! je n'ai pas pu le voir; je vous conterai tout cela. Mais permettez-moi de vous demander auparavant où est mon père?

MARGOT.

Il a entendu tirer un coup de fusil, et il est sorti pour voir qui c'peut être.

RICHARD.

Les braconniers ne vous laissent point tranquilles?

MARGOT.

Oh! c'est eune varmine qu'on ne peut détranger.

MICHAU, frappant en dehors.

Holà! hé! Margot, Catau, eune lumière, eune lumière!

MARGOT, allant ouvrir.

Tians, tians, v'là ton père qu'arrive.

SCÈNE III.

MARGOT, CATAU, RICHARD, MICHAU, HENRI.

MARGOT.

Eh ben! l'coquin qu'a tiré le coup de fusil est-il pris?

MICHAU.

Non, Margot. Je n'ons rian trouvé que c'tétranger, à qui faut qu'tu donnes à souper, et eun logement pour c'te nuit.

MARGOT.

Oh! j'ons ben, nous, trouvé un étranger ben meilleur, pisqu'il nous appartient : v'là Richard revenu.

MICHAU, poussant très-fort Henri.

Not' fils est revenu! Eh! le v'là ce cher enfant!

HENRI, à part, et en riant.

Qu'il m'eût poussé un peu plus fort, et il m'eût jeté à terre.

MICHAU.

Mais queue joie de te revoir! Eh bian! comment t'en va, mon garçon?

RICHARD.

A merveille, mon père; et le cœur attendri de votre bon accueil.

HENRI, à part.

Quelle joie naïve!

MICHAU.

Ma foi, monsieur, vous m'excuserais, je sis ravi de revoir ce pauvre Richard, si ravi... (Tournant le dos à Henri.) I gn'y a pus d'un mois que je n't'ons vu; oh oui! faut qu'gn'y ait pus d'un mois.

MARGOT.

Je t'trouvons un peu maigri.

CATAU.

Oui, t'as la mine un peu pâlotte.

RICHARD.

Je me porte bien, ma mère; cela va bien, Catau.

MICHAU, s'asseyant pour se faire ôter ses guêtres.

Tant mieux, mon ami. Mais aidez-moi un peu, vous autres, à me débarrasser de mes guêtres, car j'ons peine à nous baisser... Et toi, mon fils, dis-nous donc, acoute ici. (Il continue de parler bas avec Margot, Richard et Cateau, qui paraissent lui répondre; et il ne se lève que lorsque le roi finit son aparté.)

HENRI, à part, tandis qu'ils causent tous ensemble.

Quel plaisir! je vais donc avoir encore une fois la satisfaction d'être traité comme un homme ordinaire,... de voir la nature humaine sans déguisement! Cela est charmant! ils ne prennent seulement pas garde à moi.

MICHAU, paraissant achever ce qu'il disait tout bas.

Mais enfin, Richard, qu'est-ce qui t'a fait revenir si tôt? Est-ce que t'aurais réussi? Aurais-tu parlé au roi?

RICHARD.

Non, mon père; je ne l'ai pas même pu voir; ce qui m'aurait

fait grand plaisir, car je ne l'ai pas vu plus que vous tous;... et ce qui m'en a empêché, c'est que... Je vous expliquerai cela en détail, quand nous serons en particulier.

MICHAU.

T'as raison, je causerons de tout ça quand je serons seuls... Mais à ct'heure-ci, moi, parlons donc de la chasse du roi qu'est venue ici de Fontainebleau : c'est singulier ça! et ce monsieur qu'est un petit officier de Sa Majesté, à ce qu'il dit, qui l'a suivi à la chasse, qui s'est égaré, et que je ramassons.

RICHARD.

Cela est très-bien à vous, mon père; et nous le recevrons de notre mieux.

HENRI.

En vérité, messieurs, je suis bien sensible à vos bonnes façons pour moi. (A part.) Pardieu, ces paysans-ci sont de bien bonnes gens!

MICHAU.

Allons, Margot, allons, Catau, faites-nous souper, mes enfants.

MARGOT.

Not' homme, je vous demandons encore un petit quart d'heure. (Elle sort.)

CATAU.

Mon père, v'là la nappe qu'était déjà mise d'avance; je vons chercher encore un couvert pour monsieur. (A Henri, lui faisant la révérence.) Monsieur a-t-il un couteau sur lui?

HENRI.

Non, belle Catau, je n'en ai point.

CATAU.

Je vous apporterons donc celui de la cuisine.

SCÈNE IV.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

HENRI.

Vous aviez bien raison, papa Michau; mademoiselle Catau est la beauté même.

MICHAU.

Ah! sans vanité, j'n'ons jamais fait que d'biaux enfants, nous. Mais Catau, hé! J'oubliais....

SCENE V.

CATAU, HENRI, MICHAU, RICHARD.

CATAU.

Queu'qu' vous souhaitez, mon père?

MICHAU.

Parguienne, fille, c'est que j'n'y pensions pas. Rince un grand gobelet, et apporte à monsieur un coup de cidre; il le boira bian en attendant le souper; il doit être altéré, c'n'est pas comme nous, lui.

HENRI.

Vous me prévenez, j'allais vous demander un coup à boire.

CATAU, à Henri.

Vous l'allais avoir dans l'instant, monsieu.

HENRI, lui passant la main sous le menton.

Et de votre main il sera délicieux.

SCÈNE VI.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, à Henri.

C'est qu'on a sôif quand on a chassé, je savons ça. (A Richard.) Eh bian, mon garçon! dis-nous donc que'qu' t'as vu de biau à Paris?

RICHARD.

Mon père, quand j'y suis arrivé, quoiqu'il y eût plus d'un mois passé depuis la maladie de notre grand monarque, tout Paris était encore ivre de joie de la convalescence de ce roi bien-aimé.

MICHAU.

Ç'a été d'même par toute la France, mon enfant. Eh! tians: le seigneur de not' village avait bian raison de dire que c'est lorsqu'un roi est bian malade, qu'on peut connaître jusqu'à queu point il est aimé de ses sujets.

HENRI, à part.

Quelle douce satisfaction!

RICHARD.

Oui, mon père. Hélas! j'ai vu à Paris tout le monde heureux, excepté moi.

CATAU.

Eh mais, tredame! monsieu, je n'en manquons pas.

HENRI.

Je le crois bien. Et, sans doute, il y en a quelqu'un auquel votre petit cœur donne la préférence? Je le trouve bien heureux!

CATAU.

Eh bien! il dit toujours comme ça, lui, qu'il n'est pas assez heureux. Ces hommes ne sont jamais contents.

HENRI.

Cependant vous l'aimez bien. Avouez-le-moi?

CATAU.

Eh! qu'est-ce qui n'aimerait pas Lucas? C'tapendant, parce qu'il n'est pas autrement riche, mon père barguigne toujours à nous marier ensemble.

HENRI.

Oh! il faut que votre père vous fasse épouser Lucas; qu'il en finisse. Je le veux absolument, je le veux.

CATAU.

Je le veux, je le veux... Comme il dit ça ce monsieu! Je le veux! Et le roi dit ben, Nous voulons. Oh! sachez qu'on ne fait vouloir à mon père que ce qu'il veut, lui.

HENRI, en riant.

Quand je dis... que je le veux,... cela signifie seulement que je le souhaite. (A part, en s'éloignant.) J'ai pensé me trahir; j'ai fait là le roi, sans m'en apercevoir.

CATAU, allant à lui.

Il le souhaite!... et il me plante là pour aller se moquer de moi tout là-bas.

HENRI, la caressant.

Non, ma chère fille; et vous verrez si je me moque. Je compte parler à monsieur Michau de façon que vous épouserez votre amoureux... Et j'ose vous prédire qu'avant que je sorte d'ici, vous serez heureuse (la serrant entre ses bras), mais bien heureuse.

CATAU, se défendant de ses caresses.

Allons, allons, ne me pernais pas comme ça; aussi ben v'là que j'aperçois mon père.

SCÈNE IX.

MICHAU, MARGOT, RICHARD, HENRI, CATAU.

MICHAU.

Pardon, monsieur, de not' incivilitè, de vous avoir laissé seul avec c'te petite fille, qui ne sait pas encore entretenir les gens; mais c'est qu'faut faire ses affaires *primo*, d'abord.

MARGOT.

Mon mari, tout est prêt pour le souper.

MICHAU.

Eh bian! boutons-nous à table.

CATAU.

Faudrait l'avancer ici la table, pour qu'on puisse passer derrière. Mon frère, prêtez-moi un peu la main.

(Elle va pour prendre la table avec Richard, et Henri veut lui en épargner la peine.)

HENRI, à Catau.

Laissez-moi faire, ma belle enfant; vous n'êtes pas assez forte.

CATAU, le repoussant.

Je ne sons pas assez forte? Allons donc, monsieu, je n'souffrirons pas qu'cheux nous vous preniez la peine...

HENRI.

Eh non! laissez-moi faire.

MICHAU.

A nous deux, Richard. (Ils vont prendre la table, et l'apportent sur le devant du théâtre.) Toi, Catau, va-t'en avertir ta mère, et sarvez-nous à souper tout de suite.

(Catau sort.)

SCÈNE X.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

Pendant que Michau et Richard apportent la table, Henri IV va chercher le banc, et range les deux chaises de paille aux deux coins de la table.

MICHAU, arrachant une chaise des mains de Henri.

Oh! parguenne, monsieur, permettez-nous d'faire les honneurs de cheux nous. Richard et moi, j'aurions été charcher le banc, et arrangé fort bian nos chaises, peut-être.

HENRI, avec une grande vivacité de sentiment.

Excepté vous, monsieur Richard ? Et pourquoi cette exception ? Quelle raison ? Quel chagrin vous avait donc fait quitter votre village pour aller à Paris ?

MICHAU.

Oh ! ça, c'est une autre histoire, que Richard ne se soucient peut-êt' pas de vous dire, voyais-vous.

HENRI.

En ce cas-là, j'ai tort ; pardonnez mon indiscrétion.

MICHAU.

Oh ! i gn'y a pas grand mal à ça.

SCÈNE VII.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU, apportant du cidre.

MICHAU.

Allons, varse à boire à monsieu, ma Catau : il t'sarvira le jour de tes noces. (A Henri.) J'vous ons fait donner du cidre putôt que du vin, parce qu'ça rafraîchit mieux. Avalais-moi ça, père.

(Il lui frappe sur l'épaule.)

HENRI.

A votre santé, monsieur Michau ; à la vôtre, monsieur Richard ; à la vôtre, et pour vous remercier, très-belle et très-obligeante Catau.

MICHAU.

Eh, morgué ! j'oubliais... Richard, avant de souper, viens t'en ranger avec moi queuques sacs de farine qui sont dans not' cour. Ne faut point leux laisser passer la nuit à l'air... Vous voulais bien le permettre, monsieu ?... Toi, Catau, reste avec not' hôte, pour li tenir compagnie.

CATAU, courant après son père.

Vous n'aurez donc pas besoin de moi, mon père ?

MICHAU, derrière la coulisse.

Non, fille ; tians-toi là.

SCÈNE VIII.

HENRI, CATAU.

HENRI, à part, sur le bord du théâtre.

En vérité, la petite Catau est charmante,.... mais charmante... Si elle savait qui je suis!... Non, non, rejetons cette idée; ce serait violer les droits de l'hospitalité.

CATAU.

Queu'qu' vous faites donc là tout debout dans un coin, monsieu? Que ne vous assisez-vous? Je vons vous chercher eune chaise.

HENRI, l'arrêtant par la main.

Demeurez, belle Catau; je ne souffrirai point que vous preniez cette peine.

CATAU.

Aga, v'là encore eune belle peine! Est-ce que vous nous pernez pour vos poupées de filles de Paris?... Mais lâchez, lâchez-moi donc la main.

HENRI, la lui retenant, et la caressant.

Votre main? Oh! pour cela, non; elle est trop jolie: je veux la garder.

CATAU, retirant sa main rudement.

Oh! laissez, s'il vous plaît. Je n'aimons pas les compliments, et surtout ceux des messieurs: i gn'y a toujours à craindre pour les filles qui les écoutons, je savons ça.

HENRI.

Oh! mon petit cœur, vous n'avez rien à craindre avec moi.

CATAU.

Je ne nous y fions pas, voyais-vous. Vous me regardais... vous me regardais avec des yeux... avec des yeux qui me font peur... Oh! vous m'avais tout l'air d'un bon enjoleux de filles! Voyais encore comme il me regarde!

HENRI, en riant.

Eh! mais, vous, Catau, vous m'avez l'air bien farouche! Dites-moi donc, l'êtes-vous autant que cela avec tous les paysans de votre village?... Avec une aussi jolie mine, vous devez avoir bien des amoureux?

HENRI.

Bon, bon, sans façon, monsieur Michau; oh! parbleu, sans façon.

MICHAU, arrachant l'autre chaise.

Non, monsieur; ça ne se passera pas comme ça, vous dit-on.

SCÈNE XI.

MARGOT, CATAU, apportant les plats; HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU.

Allons, boutons-nous vite tretous à table. Mettais-vous sus c'te chaise-là, monsieur; toi, Margot, prends c't'autr' chaise, et mets-toi ilà.

MARGOT, à son mari, avec respect.

Eh non! pernais-la putôt; vous avais d'couteume de vous mette sus eune chaise, mon ami.

HENRI, offrant sa chaise.

Mon Dieu, ne vous déplacez pas, monsieur Michau, reprenez votre chaise; je serai ravi d'être sur le banc, moi: cela m'est égal en vérité.

MICHAU, à Henri.

Morgué! monsieur, est-c' qu'vous vous gaussez de nous, avec vos façons? Je savons vivre. Est-c' qu'vous nous pernais pour des cochons? Faut-il pas qu'un étranger ait le meilleur siége, donc?

HENRI.

Allons, allons; j'obéis, monsieur.

MICHAU.

Vous faites bian... Sieds-toi donc, femme; je voulons rester là entre ma fille et mon fils. (Ils s'asseyent tous.) Oh ça! beuvons un coup d'abord; çà ouvre l'appétit.

HENRI.

Vous êtes homme de bon conseil, et vous inspirez la franche gaieté, monsieur Michau... (Refusant de la pinte de Michau, et se saisissant de celle qui est devant lui.) Non, servez madame Michau; je vais en verser, moi, à notre belle enfant, et je m'en servirai après.

MICHAU.

C'est bian dit. Tiens donc, femme; tends donc, Richard. (Ils boivent tous à la santé de Henri, comme leur convié.) Monsieur, j'ons l'honneur de boire à vot' santè.

RICHARD, buvant aussi à la santé de Henri.

Monsieur, permettez-vous....?

HENRI.

Bien obligé, messieurs et mesdames. (Serrant la main de Catau.) Je vous remercie, charmante Catau.

CATAU, faisant un petit cri.

Aie, aie! monsieur, comme vous me sarrez la main! Ça m'a fait mal, da!

HENRI.

Pardon, ma belle enfant; je suis bien éloigné d'avoir l'intention de vous faire du mal; au contraire.

MICHAU.

Tenais, monsieur, je vous sars c'te première fois-ci; passé ça, sarvons-nous nous-mêmes, sans çarimonie: c'est aisé, car nos viandes sont toutes coupées.

HENRI.

Grand merci, monsieur. (Il sert Catau.) Que j'aie l'honneur de vous servir, ma belle voisine. Je ne sais si vous avez de l'appétit; mais vous en donneriez.

CATAU.

C'est vot' grâce! Ben obligée, monsieur; v'sètes ben poli!

MICHAU, à Margot.

Prends donc, femme. Allons, pernais, vous autres; je sis sarvi, moi..... (Ils paraissent manger comme des gens affamés; surtout Henri, qui mange avec une grande vivacité, ce qui est marqué par des silences...) V'là un biau moment de silence. (Silence.) Allons, ça va bian; nous mangeons comme des diables.

CATAU.

C'est qu'il n'est chère que d'appétit.

HENRI, tout en mangeant avec vitesse.

Oh! ma foi, voilà un civet qui en donnerait, quand on n'en aurait pas! il est accommodé admirablement bien.

MARGOT.

Oh! je l'ons accommodé à la grosse morguenne; mais c'est qu'monsieur n'est pas difficile.

RICHARD.

Non, ma mère, c'est que monsieur est honnête : il veut bien trouver à son goût ce qu'il voit que nous lui donnons de bon cœur.

HENRI, en mangeant et dévorant encore.

Non, en vérité, sans compliment, ce civet-là est une bonne chose, d'honneur.

MICHAU, prenant la pinte.

Eh ! mais, si je beuvièmes ?

HENRI.

C'est bien dit, car je m'engoue ; et puis je veux griser un peu mademoiselle Catau, pour savoir si elle a le vin tendre.

CATAU, haussant son gobelet.

Assais, assais, monsieur ; comme vous y allais !

(Ils boivent, et choquent tous.)

MARGOT, à Richard.

Queu'qu' t'as, mon fils ? tu ne manges point.

RICHARD.

J'ai assez mangé, ma mère ; et je n'ai rien.

MICHAU, la bouche pleine.

Eh bian ! Richard, pisque tu n'manges plus, chante-nous la petite chanson. — Ou putôt, femme, commence, toi ; ça vaura mieux. Tians, dis-nous la celle que le garde-chasse rapportit de Paris la semaine dergnière.

MARGOT.

Laquelle donc ?

MICHAU.

Eh, parguenne ! la celle qui découvre le pot aux roses des amours de not' bon maître avec c'te belle jardinière du châtiau d'Anet.

MARGOT, d'un air d'embarras.

Eh ! mon ami, je n'me souvians pus de l'air.

MICHAU.

Tu rêves donc ? Eh ! c'est l'air de ce noël nouviau !

(Il chante : Où s'en vont ces gais bergers ?)

MARGOT, l'interrompant.

Ah ! oui, oui ! je me l'rappelle ! en v'là assez. (A Henri.) Vous excus'rais, monsieur, si je chantons comme au village.

HENRI.

Oh ! je suis sûr que vous chantez très-bien.

MARGOT.

C'est vot' grâce ! — Mais v'là toujours la chanson, à bon compte.

(Elle chante.)

(Très-lentement.)

C'est dans Anet que l'on voit
La belle jardinière
Qu'un grand Prince, à ce qu'on croit,
Aime d'une manière
Qu'avant deux ou trois mois, l'on prévoit
Qu'elle deviendra mère [1].

MICHAU, à Henri.

Alle deviandra mère ?... C'est un peu libre ça !

HENRI, en souriant.

Oui, oui; ce n'est pas autrement se gêner.

MARGOT, à Henri.

Acoutez donc le reste ? I gn'y en a encore deux versets.

Deuxième couplet.

C'est lui qui de ta beauté,
La belle jardinière,
Cueillit, avec loyauté,
Cette fleur printanière
Dont le fruit, à sa maturité,
Te doit rendre bien fière.

MICHAU, à Henri.

Alle aura raison d'être fiare. Tenais, si j'aviais été jolie fille, j'auriais voulu, moi, avoir un rejeton de c'théros-là, par moi-même.

CATAU.

Fi donc ! mon père.

MARGOT.

Ah ! ça n'est pas sage, not' homme, ce qu'ous dites là ! ça n'est pas bian seyant ! Vaut mieux me laisser achever de chanter.

Troisième et dernier couplet.

Tu fais courir après toi,
La belle jardinière,

[1] Le grand-père de Dufresny, dont nous avons des comédies, était fils de la belle jardinière d'Anet et de Henri IV.

Un galant qui sous sa loi
A mis la France entière :
Gascon, soldat, capitaine et roi,
Tu dois être bien fière !

MICHAU, à Henri.

L'appeler Gascon, ça est plaisant, ça, pas vrai ?

HENRI, d'un air badin, mais sans rire.

Oh ! très-plaisant, très-plaisant !

MICHAU.

Oh ! oui, oui, ça est drôle. Mais à toi, à persent, Richard : dégoise-nous c'te chanson que t'avais faite pour Agathe.

RICHARD.

Ah ! mon père, depuis qu'elle m'a trahi...

HENRI, l'interrompant tout en dévorant.

Quoi ! votre maitresse vous a trahi, monsieur Richard ? Eh ! contez-moi donc ça.

MICHAU, toujours en mangeant.

Ne li en parlais donc pas ; vous le feriais pleurer. Point de queustion là-dessus : vous êtes trop curieux au moins. Allons, chante ça, te dis-je.

MARGOT.

Oui, chante, mon fieu ; ça t'égayera, et nous itou.

CATAU.

Oh ! oui, oui ; chantez, chantez, mon frère ; et pis j'en chanterons eune après.

HENRI, à Catau, avec feu.

Je serai ravi de vous entendre, j'en serai enchanté.

MICHAU.

Allons, chante donc, je l'veux ; ne fais pas le benêt.

RICHARD, d'un air triste et contraint.

C'est par obéissance pour vous, mon père, et par égard pour monsieur, qui n'a que faire de ma tristesse, que je vais chanter ; car je n'en ai nulle envie, en vérité.

(Il chante.)

Si le roi m'avait donné.
Paris sa grand' ville,
Et qu'il me fallût quitter

L'amour de ma mie ;
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris ;
J'aime mieux ma mie,
O gué,
J'aime mieux ma mie.

(Henri, se détournant et répétant à demi-voix, *au roi Henri*, d'une façon gaie, et d'un air satisfait.)

HENRI.

La chanson est jolie, très-jolie ; et monsieur la chante à merveille.

MICHAU.

Je l'crois qu'il la chante bian ! Parguenne ! eh ! c'est li qui l'a faite. Dame, monsieur ! il est savant not' fils !

HENRI.

A vous, aimable Catau ; la vôtre à présent.

CATAU.

Je ne nous ferons pas presser : je n'avons pas une assez belle voix pour ça.

(Elle chante, le visage tourné vers Henri IV.)

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars,
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie,
Ou sans amour !

(Henri se détourne, et répète avec émotion : *Charmante Gabrielle*, pendant que Catau continue à chanter, et sans qu'elle s'interrompe pour cela.)

HENRI.

C'est chanter comme un ange ! (Il embrasse Catau.) Cela méritait bien un baiser.

CATAU, honteuse, et s'essuyant la joue.

Pardi, monsieur, vous êtes ben libre avec les filles !

MICHAU, à Catau.

Allons, tu t'es attiré ça par ta gentillesse, faut en convenir... (Sérieusement, à Henri.) Mais il ne faurait pas recommencer, au

moins, monsieur; je vous en prions. Guiable! il ne faut que vous en montrer, à ce qu'il me paraît.

HENRI, gaiement.

Pardon, papa Michau; mademoiselle Catau m'avait transporté! Je n'ai, ma foi, pas été le maître de moi.

MICHAU, se versant à boire.

Gn'y a pas grand mal. Eh bian! moi, je vons itou vous dire eune chanson, et pis vous viandrais me baiser par après, si je l'ons mérité. Attendais que je retrouvions l'air... C'est l'air du *Pas d'Henri IV dans les Tricolets*. La, la, la, la, m'y voici: j'y suis.

J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.

Allons, chorus.

De nos bons drilles
Voilà tout le refrain:
J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.

Chorus.

(L'on reprend le refrain en chœur.)

Moins de soudrilles
Eussent troublé le sein
De nos familles,
Si l'ligueux, plus humain,
Eût aimé les filles,
Eût aimé le bon vin.

Chorus.

(Tous chantent les deux derniers vers en chœur.)

Vive Henri Quatre!
Vive ce roi vaillant!

(Henri doit marquer, pendant que l'on chante ce couplet, une sensibilité si grande, qu'elle paraisse aller jusqu'aux larmes; et c'est dans ce point de vue qu'il doit jouer le reste de cette scène, jusqu'au moment où l'on lève la table.)

Vive Henri Quatre!
Vive ce roi vaillant!
Ce diable à quatre
A le triple talent

De boire et de battre,
Et d'être un vert galant.

Ah ! grand chorus pour celui-là.

(Tous reprennent en chœur.)

Vive Henri Quatre !
Vive ce roi vaillant !

Mais, parguenne, monsieur, beuvons à la santé de ce bon roi, et vous li direis, au moins ; mais dites-li, vous qu'avez l'honneur de l'apporcher ; dites-li, pormettais-le-moi.

HENRI, dans l'attendrissement.

Je vous le promets, il le saura sûrement.

(Ils se versent du vin, et choquent tous avec le roi.)

MARGOT, se levant pour choquer.

Et que je l'bénissons.

MICHAU, debout et choquant.

Et que je l'chérissons.

CATAU, debout aussi, et choquant.

Et que je l'aimons pus que nous-mêmes.

RICHARD, debout, et s'allongeant pour choquer.

Et que nous l'adorons.

HENRI, attendri au point d'être prêt à verser des larmes.

Je n'y puis... plus tenir... je suis prêt... à verser des larmes... de tendresse et de joie. (Il se détourne.)

MICHAU, à Henri.

Comme vous vous détournais ! Est-c' que vous n'topais pas à tout c'que je disons là de not' roi, donc ?

HENRI, d'un ton entrecoupé.

Si fait, mes amis... au contraire : votre amour pour votre roi... m'attendrit au point que mon cœur... Allons, allons, à la santé de ce prince. (Ils recommencent à choquer.)

MARGOT.

De ce bon roi.

CATAU.

De ce cher roi.

MICHAU.

De ce vaillant roi

RICHARD.

De ce grand roi.

MICHAU.

De ses enfants, de ses descendants... Eh bian ! dites donc itou un mot d'éloge de not' roi ! Est-c' que vous n'oseriais le louer donc, vous ? Av'ous peur qu'ça ne vous écorche la langue ? M'est avis, morgué, que vous ne l'aimais pas autant que nous. Ne seriez-vous pas un d'ces anciens ligueux ? Oh ! vous n'êtes pas un bon Français, morgué !

HENRI, dans le dernier attendrissement.

Pardonnez-moi,... de tout mon cœur... A la santé... de ce bon roi !

MICHAU, avant d'avaler son vin.

De ce bon roi !... Parguenne ! l'on a ben de la peine à vous arracher ça !

MICHAU, après avoir bu.

C'tapendant ses louanges venont d'elles-mêmes à la bouche.

CATAU.

Alles ne coûtent rian.

RICHARD.

Elles partent du cœur.

MICHAU.

Tatigué ! ça fait du bian de boire à la santé d'Henri ! Oh ! ça, je n'mangeons plus ; levons-nous de table. Aussi ben quand on a eune fois bu à la santé du roi, on n'oserait pus boire à personne.

RICHARD.

Reportons la table, mon père, afin qu'on puisse desservir plus commodément.

MICHAU.

T'as raison... (A Henri, qui veut aider à transporter la table.) Oh ça, allais-vous encore faire vos çarimonies ? J'vous les défendons.

HENRI, aidant toujours à desservir.

Je vous laisserai faire ; j'aiderai seulement un peu à la belle Catau.

MICHAU.

Je ne l'voulons pas, vous dis-je... Allons, Margot, Catau, achevais de nous ôter tout ça ; et pis allais mettre des draps blancs au lit de monsieur.

MARGOT.

Oui, mon ami ; ça va êt' fait.

CATAU.

Oui, mon père ; quand j'aurons tout rangé ici, j'irons, ma mère et moi, faire le lit de monsieur.

HENRI, tenant quelques assiettes.

Tenez, ma chère Catau, où faut-il porter ce que je tiens là?

CATAU.

Eh! laissez-moi faire. Pardi, mon cher monsieur, vous avez toujours les mains fourrées partout.

MICHAU.

Parguenne! voulais-vous bian leux laisser faire leux besogne elles-mêmes? Vous êtes bian têtu toujours!

HENRI, aidant encore à desservir.

Eh non, non; je ne me mêlerai plus de rien; voilà qui est fait.

(L'on frappe à la porte de la maison.)

MICHAU.

L'on frappe à not' porte: va voir qui c'est, Richard.

(Margot et Catau sortent.)

RICHARD.

J'y cours, mon père.... Juste ciel! c'est Agathe!

SCÈNE XII.

HENRI, MICHAU, RICHARD, AGATHE, LUCAS.

LUCAS, à Agathe, vêtue en paysanne.

Eh bian! ma'm'selle, le v'là monsieur Richard: parlais-li donc; mais il ne vous craira pas, vantais-vous-en.

AGATHE, se jetant aux pieds de Michau et de Richard successivement.

Ah, monsieur Michau!... ah, Richard!... je viens me jeter à vos pieds, et vous supplier de m'entendre...

RICHARD, la relevant.

Relevez-vous, Agathe;... je ne souffrirai pas...

MICHAU, à Agathe.

Oh, oh! qui vous amène ici, ma mie? Faut êtr' ben impudente pour oser encore remettre les pieds cheux nous, après c'qu'ous avais fait!

RICHARD.

Eh! mon père, épargnez...

AGATHE, en pleurs.

J'avoue, monsieur, que l'excès de ma hardiesse mériterait ce nom si j'étais coupable; mais c'est le marquis de Conchini qui m'a enlevée malgré moi... Mes pleurs m'empêchent...

HENRI, à part.

Conchini ! Conchini ! (Haut, à Michau.) Qui est cette fille-là ? Elle m'intéresse infiniment ; elle est jolie.

MICHAU.

Ah, ouiche ! c'est eune jolie fille, qui s'est vendue à ce vilain marquis de Conchini, putôt que d'apouser honnêtement mon fils ! Ça fait eune jolie fille, ça !

(L'on frappe à la porte ; Margot et Catau arrivent et ouvrent.)

SCÈNE XIII.

HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD, LUCAS, MARGOT, CATAU, LE GARDE-CHASSE.

MARGOT ET CATAU, ensemble.

Mon Mari, / Mon père, } c'est monsieur le garde-chasse.

MICHAU.

Ah ! ah ! c'est bian tard que...

LE GARDE-CHASSE.

C'est, monsieur Michau, qu'il y a trois seigneurs qui ont chassé aujourd'hui avec le roi, qui ont soupé chez moi, et à qui ma femme vient de dire que vous aviez chez vous un seigneur de leurs amis, avec lequel elle vous avait vu rentrer de la forêt. Mais les voici... Bonsoir, monsieur Michau.

MICHAU.

Bonsoir, monsieur le garde-chasse.

(Le garde-chasse se retire.)

SCÈNE XIV.

HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD, LUCAS, MARGOT, CATAU, LE DUC DE SULLY, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

MICHAU.

Voyais, mes biaux seigneurs, si ce monsieu-là est un seigneur itou. Je ne l'crois pas ; il s'est dit officier du roi. (Tirant par le bras le roi, qui a le visage tourné d'un autre côté.) Voyais, reconnaissais-vous c'thonnête homme-là ?

LE DUC DE SULLY, LE DUC DE BELLEGARDE ET LE MARQUIS DE CONCHINI, ensemble.

Quoi ! c'est vous, sire !... sire, c'est vous-même !

MICHAU, MARGOT, LUCAS, CATAU, RICHARD ET AGATHE, tombant tous à genoux aux pieds du roi.

Quoi ! c'est là le roi ! c'est là notre bon roi ! notre grand roi !

HENRI, avec attendrissement.

Relevez-vous, mes bonnes gens; relevez-vous, mes amis. Je le veux, mes enfants; relevez-vous, je vous l'ordonne.

AGATHE, restant seule aux genoux du roi.

Non, sire; puisque c'est vous, je resterai à vos pieds, pour vous demander justice d'un cruel ravisseur; du marquis de Conchini, qui m'a arrachée à tout ce que j'aime, au moment que j'étais prête à épouser Richard... Les larmes étouffent ma voix au point...

LE MARQUIS DE CONCHINI, à part.

Ciel ! c'est Agathe !

HENRI, relevant Agathe, et d'un ton sévère.

Conchini,... qu'avez-vous à répondre ?... Eh bien ! eh bien ! répondez donc ? Vous paraissez interdit.

LE MARQUIS DE CONCHINI, se rassurant un peu.

C'est qu'un rien m'embarrasse, sire ;... car, dans le fond, pourquoi serais-je interdit ?... et... n'avouerais-je pas à Votre Majesté une affaire de pure galanterie ?

LE DUC DE SULLY, vivement.

J'adore Dieu : quelle galanterie !

LE DUC DE BELLEGARDE, légèrement, au duc de Sully.

Eh ! mais, il ne faut pas prendre cela au grave.

HENRI.

Laissez-le donc achever. Eh bien ?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Eh bien ! sire, le fait est que j'ai eu envie (avec un air forcé), mais bien envie, de cette jeune paysanne ;.... qu'à la vérité, j'ai aidé un peu à la lettre pour lui faire voir Paris malgré elle.

HENRI, l'interrompant.

Malgré elle !... Vous y avez donc employé la violence ?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Eh ! mais, sire, si vous voulez !... C'est mon valet de chambre qui me l'a amenée avec bien de la peine; et je vais...

HENRI, d'un air sévère.

Et c'est cette violence que je punirai.

LE MARQUIS DE CONCHINI, avec feu.

Ah! sire, ne m'accablez point de votre colère! J'avoue mon crime; mais mon crime m'a été inutile, et n'a fait que tourner à ma honte. Agathe est vertueuse, Agathe ne m'a point cédé la victoire; et, pour la remporter, elle a été jusqu'à vouloir attenter elle-même à sa vie. J'atteste le ciel de la vérité de ce que je dis; et qu'il me punisse sur-le-champ si je vous en impose!... Et dans cet instant c'est moins, je le jure à Votre Majesté, la crainte de ma disgrâce, que les remords cruels et le repentir, qui...

HENRI, l'interrompant, d'un air noble et sévère.

Mais il ne me suffit point, à moi, que par cet aveu, par vos remords, par votre repentir, Agathe soit justifiée vis-à-vis de ces gens-ci : le crime de votre part n'en est pas moins commis; je leur en dois la réparation. Ainsi donc, je veux que vous fassiez une rente de deux cents écus d'or à cette fille, et que...

AGATHE, l'interrompant.

Non, sire; je me croirais déshonorée si j'acceptais de cet homme des bienfaits honteux, qui pourraient laisser des soupçons...

RICHARD, l'interrompant.

Ah! divine Agathe! cet aveu du marquis de Conchini,... et plus encore le refus que vous venez de faire des biens ignominieux que l'on voulait le forcer de vous donner, est pour moi une pleine et entière conviction de votre innocence... Non, vous ne fûtes jamais coupable : c'est moi qui le suis d'avoir pu vous croire un seul instant criminelle; et...

MICHAU.

T'as raison, mon fils; et tu peux à présent épouser c'te digne enfant-là.

HENRI.

En ce cas-là, je me charge donc de la dette de Conchini. (Au marquis.) Retirez-vous, et ne paraissez pas devant moi, que je ne vous le fasse dire. (Conchini se retire.) (A part, au duc de Sully.) Aussi bien, mon ami Rosny, je soupçonne violemment ce malheureux Italien-là d'être l'auteur de toutes les noirceurs qu'on vous a faites : nous en parlerons dans un autre temps... (Haut.) Oh ça! mes enfants, j'ai bien des engagements à remplir ici : pour m'acquitter

du premier, je donne dix mille francs à Agathe et à votre fils, monsieur Michau. Mais vous ne savez pas que j'ai promis à la belle Catau de lui faire épouser un certain Lucas, son amoureux, qui n'est pas bien riche : et, pour réparer cela, je leur donne aussi dix mille francs pour les unir.

LUCAS, sautant de joie.

Dix mille francs et Catau !

Tous ensemble.

MICHAU.
Quel bon roi !

RICHARD.
Ah, sire !

CATAU ET AGATHE.
Quel bon prince !

HENRI.

Duc de Sully, que cette somme de vingt mille francs leur soit comptée ici, demain, dans la journée ; je vous en donne l'ordre.

LE DUC DE SULLY, s'inclinant.

Vous serez obéi, sire. (Se relevant, et d'un air attendri.) Ah ! mon cher maître, par ces traits de justice et de générosité, vous me ravissez ! Vous venez d'en agir en roi et en père avec ces bons paysans, qui sont vos sujets et vos enfants, tout aussi bien que votre noblesse. Mais, sire, vous nous devez aux uns et aux autres de ne point exposer votre vie à la chasse, comme vous le faites tous les jours. (Avec colère.) Permettez-moi de le dire à Votre Majesté : cela me met, moi, dans une véritable colère. Vive Dieu ! sire, votre vie n'est point à vous ; vous en êtes comptable (montrant le duc de Bellegarde) à des serviteurs comme nous, qui vous adorent, (montrant les paysans) et au peuple français, dont vous voyez que vous êtes l'idole.

HENRI, de l'air de la plus grande bonté.

Oui, oui, tu as raison, mon ami ; tu m'attendris. Ne me gronde plus, mon cher Rosny ; à l'avenir je serai plus sage.

MICHAU, très-vivement.

Morgué, sire ! c'est que ce gentilhomme-là n'a pas tort ! Au nom de Dieu, conservez-nous vos jours ; ils nous sont si chers !

TOUS LES PAYSANS, ensemble, s'inclinant.

Ah, notre roi ! ah, notre père ! conservais-vous, conservais-vous !

HENRI, regardant tous ces paysans.

Quel spectacle divin !

MICHAU, encore plus vivement.

Eh oui, ventregué! consarvais-vous! Vous venais de marier nos jeunes gens : faut, sire, que vous viviais plus qu'eux.... Mais queul excellent homme! Pardon, Votre Majesté, si je vous ons si mal reçu; je n' connaissions pas tout not' bonheur : et si j'avons manqué au respect.... de la considération....

HENRI, l'interrompant.

Vous m'avez très-bien reçu; et je veux demeurer votre ami au moins, monsieur Michau... Mais brisons là; j'ai besoin de repos, et...

MICHAU, l'interrompant.

Venais, sire, venais coucher dans mon propre lit. Ces seigneurs prendront ceux de mon fils et de Catau. Et nous, j'irons tretous passer la nuit au moulin. Eune nuit est bientôt passée, quand on la passe pour Votre Majesté. (Michau conduit le roi et les deux seigneurs.)

LUCAS, prenant Agathe sous le bras.

Et nous, je vons remener Agathe cheux elle; et à demain aux noces, mes enfants.

FIN DE LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV.

MONVEL.

L'AMANT BOURRU,

COMÉDIE.

NOTICE SUR MONVEL.

Fils d'un comédien de province, Monvel, célèbre acteur du Théâtre Français et auteur dramatique, naquit à Lunéville, en 1745. D'abord il doubla Molé dans l'emploi des jeunes premiers, et s'en acquitta avec talent. Puis, à la mort de Lekain, il voulut remplacer ce célèbre acteur; mais il reconnut qu'excepté quelques rôles, tels que celui d'Auguste dans *Cinna*, c'était surtout dans la haute comédie qu'il excellait. Sa conduite, fort peu régulière, l'obligea de quitter momentanément le Théâtre-Français, et il fut employé par le roi de Suède en qualité de lecteur et de comédien. Ce fut par une pièce de sa composition, *les Amours de Bayard*, qu'il fit sa rentrée au Théâtre-Français Malgré sa santé délicate, son physique faible, sa petite taille et la faiblesse de son organe, il captivait l'attention du public, et forçait son admiration par une sensibilité profonde. Personne ne sut mieux que lui combiner les diverses ressources du pathétique, et remplacer la force qui lui manquait, par la finesse, l'intelligence et la justesse du débit. Toute sa physionomie était dans ses yeux, qui étaient grands et expressifs.

La première représentation de sa meilleure comédie, *l'Amant bourru*, dont un roman de madame de Riccoboni lui avait fourni le sujet, fut pour lui une sorte de triomphe. Il y jouait le rôle de Montalais, qu'il fit singulièrement valoir; mais ce fut principalement au jeu de Molé, son ennemi, chargé du rôle principal, qu'il dut le brillant succès qu'obtint cette pièce. Le public ayant demandé à grands cris Molé et Monvel, ces deux rivaux, enthousiasmés, se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, et furent à jamais réconciliés. On rapporte à ce sujet une autre particularité : *C'est aujourd'hui qu'on juge mon procès*, dit Montalais dans cette pièce. *Il est gagné*, cria quelqu'un dans la salle; et tout le public répéta ces mots, que la reine Marie-Antoinette, présente à la représentation, daigna vivement applaudir.

Entraîné par les passions révolutionnaires, Monvel fut chargé de prononcer dans l'église de Saint-Roch, en novembre 1793, un discours qui lui avait été commandé pour la fête de la Raison. Après le 9 thermidor, il fut désarmé comme anarchiste, par délibération de la section du Mail, où il demeurait.

Ce fut au commencement de la révolution, en 1791, qu'il composa le drame des *Victimes cloîtrées*, remarquable par de fortes situations, mais où toutes les convenances sont blessées. Plusieurs de ses opéras-comiques, mis en musique par Dezède, Daleyrac et Della-Maria, sont restés au théâtre. Les principaux sont *Blaise et Babet*, *Sargines ou l'Élève de l'amour*, *Raoul sire de Créqui*, *Ambroise ou Voilà ma journée*.

Professeur au Conservatoire impérial de musique, il fut élu membre de l'Institut; sa fille, mademoiselle Mars cadette, a été l'actrice la plus célèbre et la plus accomplie des temps modernes.

L'AMANT BOURRU,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS LIBRES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 14 AOUT 1777.

PERSONNAGES.

CHARLES DE MORINZER.
LE MARQUIS DE MONTALAIS, amant de la comtesse.
LE COMTE DE PIENNE, amant de la marquise.
SAINT-GERMAIN, domestique de la comtesse.
UN LAQUAIS.
LA COMTESSE DE SANCERRE, jeune veuve.
LA MARQUISE DE MARTIGUE, son amie.
PLUSIEURS DOMESTIQUES.

La scène est à Paris, dans la maison de la comtesse.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le salon de compagnie de la comtesse de Sancerre, où l'on voit plusieurs fauteuils; au fond est la porte de son cabinet, et à droite celle par où l'on entre de dehors.

SCÈNE PREMIÈRE.

MORINZER, SAINT-GERMAIN ET PLUSIEURS DOMESTIQUES, avec lesquels Morinzer se débat en entrant, et qui veulent s'opposer à son passage.

MORINZER.

Morbleu! je veux la voir...

SAINT-GERMAIN.

Mais, monsieur, sur mon âme...

MORINZER.

Et pourquoi m'empêcher?...

SAINT-GERMAIN.

Vous demandez madame?

MORINZER.

Oui, madame... Eh bien?... Quoi? vous êtes étourdis!

SAINT-GERMAIN.

Mais elle n'est point au logis.

MORINZER.

Elle y doit être... Oui.

SAINT-GERMAIN.

Non, monsieur.

MORINZER.

Bagatelle!
Il faut qu'en ce moment madame soit chez elle;
Et je prétends entrer... J'entrerai, je vous dis.

SAINT-GERMAIN, aux autres domestiques.

Cet homme a perdu la cervelle.

MORINZER.

Comment? Quoi, maraud! Que dis-tu?
Tu me crois fou, si j'ai bien entendu?
Écoute, mon ami, va m'annoncer, te dis-je...
Non, non, le plus court est d'entrer.
Je vais...

SAINT-GERMAIN, aux domestiques.

Il a quelque vertige!

MORINZER.

Oh, la maudite femme!

SAINT-GERMAIN.

Il faut nous retirer;
Il devient furieux.

MORINZER.

Si je n'en perds la tête!
Entrons.

SAINT-GERMAIN, s'opposant à son passage.

Encore un coup, vous ne la verrez pas:
Le suisse vous l'a dit en bas;
Et le plus humblement, monsieur, je le répète:
Madame la comtesse est sortie.

MORINZER.

En ce cas...
Mais non... je veux la voir... Mon ami, je t'en prie!
Si tu savais tout mon malheur...
(Il leur donne de l'argent à pleines mains.)
Prenez cela, je vous supplie...
Allons, rassurez-vous... Ayez moins de frayeur:
Je ne vous en veux point du tourment qui m'accable;
Mais mon égarement va jusqu'à la fureur:
C'est un vrai guet-apens, c'est un tour détestable,

Car je venais exprès... Oui, c'était mon dessein,
Je venais pour la voir.

SAINT-GERMAIN, à part.

D'honneur, il extravague.

MORINZER.

C'est avoir un esprit, un cœur bien inhumain!
Car enfin, je vous dis... Mon style n'est pas vague;
Que diable! je m'explique... Elle n'est pas ici!
Je ne puis point la voir... Mais a-t-elle un ami,
Homme ou femme, il n'importe, à qui je me présente,
A qui je dise au moins pourquoi je suis venu?
Suis-je dans un pays perdu?
Ne pourrai-je parler à quelque âme vivante?

SAINT-GERMAIN.

Madame de Martigue est là-dedans.

MORINZER.

Eh bien!
Avec elle ne puis-je avoir un entretien?
Madame de Martigue, une autre... Il ne m'importe.
Dites-lui donc que je suis à la porte,
Et que je veux parler à quelqu'un.

SAINT-GERMAIN.

Oh! j'y vais.

(Il sort avec les autres domestiques.)

SCÈNE II.

MORINZER, seul.

Le démon a formé ce minois tout exprès
Pour le malheur, le tourment de ma vie.
Ventrebleu! qu'est-ce donc qu'une femme jolie?
Oh! je n'en reviens point, je suis ensorcelé.
Quel cœur à son aspect ne serait pas troublé?
Ses deux yeux grands et noirs, ce fripon de visage,
Le pied, la main, les cheveux, le corsage,
(Se frappant le front.)
Tout est là, tout. Mais gardons mes secrets,
Ne devons point sa main à la crainte importune
D'être réduite à l'infortune :
Je flétrirais son âme, et je m'avilirais.
Commençons par lui plaire, et nommons-nous après.

SCÈNE III.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE, SAINT GERMAIN, MORINZER.

SAINT-GERMAIN.

Madame, le voilà... C'est monsieur qui demande...

(Il sort.)

SCÈNE IV.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE, MORINZER.

MORINZER.

Oui, madame, c'est moi qui...

LA MARQUISE, sans le regarder ni l'écouter, et parlant à M. de Pienne avec vivacité.

Je vous parle net.

M. DE PIENNE.

Quel crime?

LA MARQUISE.

Pénétrer jusqu'à mon cabinet,
Monsieur, l'impudence est trop grande.

MORINZER.

Madame, je venais ..

M. DE PIENNE.

Croyais-je vous troubler?

LA MARQUISE.

Quand il me plaît de ne vous point parler,
J'ai des raisons pour être seule.

MORINZER, commençant à s'impatienter.

Pourrai-je...?

LA MARQUISE.

Est-il besoin de vous les révéler?

MORINZER, avec humeur.

Madame!

M. DE PIENNE, montrant Morinzer.

En vérité...

LA MARQUISE, à M. de Pienne.

Plaît-il?

MORINZER, à part.

Oh! la bégueule!

(Durement, et la tirant par le bras.)
Madame, au nom de Dieu, tournez-vous un moment
De mon côté.

LA MARQUISE.

Monsieur, que puis-je faire?
Mais surtout parlez promptement.
Quel est monsieur?

MORINZER.

Mon nom ne fait rien à l'affaire.
J'étais tout à l'heure agité
D'un trouble bien involontaire;
Mais à présent, puisqu'il ne faut rien taire,
Je suis fort impatienté,
Fort étonné, fort en colère,
De votre ton de folle et de l'air éventé...

M. DE PIENNE, vivement.

Monsieur!...

LA MARQUISE, sur le même ton.

Quoi! m'insulter...!

(Elle s'arrête et regarde Morinzer, comme quelqu'un qu'on cherche à reconnaître.)

Mais que je me rappelle...
Eh, oui; je l'ai vu quelque part.
Oh! c'est mon homme... Oui, sa figure est telle:
Voilà ses yeux ardents et son maintien hagard.
(Elle part d'un grand éclat de rire.)
C'est lui!

MORINZER.

Morbleu, madame, est-ce plaisanterie?
Parlez-vous sérieusement?

LA MARQUISE, riant à gorge déployée.

Je n'en reviendrai de ma vie.
Oui, c'est mon homme assurément!

MORINZER.

Mais je ne croyais pas mon abord si plaisant.

M. DE PIENNE.

Qu'avez-vous donc? Qui peut vous faire rire?

LA MARQUISE, riant si fort qu'elle peut à peine parler.

Attendez, je vais vous le dire.

MORINZER.

O ma raison, j'ai grand besoin de toi!

(A la marquise.)
Riez... Allons, riez, puisqu'il faut que j'attende
Que votre accès vous passe

M. DE PIENNE.

En effet, et pourquoi...?

LA MARQUISE, d'une voix coupée par les éclats de rire.

Monsieur, vous souvient-il?... Chez certaine marchande...?

MORINZER, la fixant et s'écriant :

Plaît-il? Ah! la voilà... C'est elle... Oui, ventrebleu!
Voilà la maligne femelle
Dont les ris indiscrets... Adieu, madame, adieu.

LA MARQUISE.

Ah! souffrez que je vous rappelle.
Pouvons-nous nous quitter, monsieur, comme cela?
De vieux amis!

MORINZER.

Moi, l'ami d'une folle!

LA MARQUISE.

Et c'est précisément par là
Que vous devez m'aimer, croyez-en ma parole.

MORINZER.

Non, je choisis mieux mes amis :
D'ailleurs j'ai contre vous vos sarcasmes, vos ris.
Ah! je vous remets bien!... C'est vous... Adieu, madame;
Ce n'était pas vous, sur mon âme,
Que je venais chercher ici.
Je venais voir madame de Sancerre;
Je n'ai point oublié ce minois si joli
Qui doit peindre son caractère,
Si la bonté du cœur donne aux traits un air doux.
Je reviendrai lui faire ma visite.
Pour vous, madame, adieu; serviteur, je vous quitte;
Je n'ai jamais aimé les fous.

(Il sort.)

SCÈNE V.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Mais il s'en va, je crois... L'aventure est unique!
C'est bien le coup le plus heureux.

M. DE PIENNE.

Il n'est rien moins que politique
Ce monsieur-là. Sans détour il s'explique.
Vous vous connaissez bien tous deux.

LA MARQUISE, éclatant de rire.

Le personnage !... Ah ! souffrez que je rie...
Je croyais ne plus le revoir,
Et j'en étais au désespoir ;
Je crois, d'honneur, qu'il m'égale en folie.

M. DE PIENNE.

Je ne suis plus surpris de ce transport joyeux ;
Et cet aveu change la thèse.
Mais où s'est offert à vos yeux... ?

LA MARQUISE.

Puisqu'il faut contenter votre esprit curieux,
Vous étiez en campagne, et nous, par parenthèse,
Seules dans cet hôtel, bâillant tout à notre aise,
Après avoir écrit, travaillé, lu, jasé ;
Après avoir tout épuisé...
« Que faisons-nous ici, madame de Sancerre ?
« Sortons, lui dis-je ; allons. » Mon projet accepté,
Nous partons, sans avoir de plan prémédité,
Ni la moindre visite à faire.

M. DE PIENNE.

Ah ! je reconnais bien mes gens.

LA MARQUISE.

Le boulevard m'ennuie, et je hais la campagne.
Ainsi, sans consulter mon aimable compagne,
Je fais courir de marchands en marchands.
Nous descendons enfin, par fantaisie,
Chez cette femme honnête et si jolie
Qui me fournit toujours, et que vous aimez tant.
Elle avait là dans cet instant
Mille charmantes bagatelles
D'un goût exquis, toutes nouvelles.
Nous regardions, et dans le magasin,
A quelques pas de nous, assis près d'une table,
Était l'animal remarquable
Qu'avec tant de plaisir j'ai revu ce matin.
Il marchandait d'un ton brusque et comique,
Renversait toute la boutique,

Et, qui pis est, n'achetait rien.

M. DE PIENNE.

Continuez, j'écoute. Eh bien?

LA MARQUISE.

La marchande, impatientée,
S'adresse à nous, et dit : « Pardon,
« Mesdames, vous voyez que je suis arrêtée
« Par monsieur, qui chez moi ne trouve rien de bon.
« Je serai plus heureuse avec vous, je l'espère.
« Que souhaite, que veut madame de Sancerre? »
A ce mot, mon original,
Comme frappé d'un soudain mal,
S'écrie : « O ciel! est-il bien véritable?
« Madame de Sancerre! » Il renverse la table,
Et tous ces jolis riens ensemble confondus;
Avec transport s'élance par-dessus,
Accourt vers la comtesse, et, la bouche béante,
L'œil sur elle attaché d'un air particulier,
Il s'adosse contre un pilier,
Et de cette façon plaisante
La regarde un quart d'heure entier.

M. DE PIENNE.

Bon!

LA MARQUISE.

Nous formions une scène admirable;
Moi, je riais jusqu'aux éclats;
Sancerre était d'un trouble inconcevable;
La marchande, grondant tout bas,
Ramassait ses bijoux et relevait sa table;
Et notre original, vers nous tendant les bras,
A son pilier inébranlable
Attaché comme par un câble,
Regardait et ne bougeait pas.

M. DE PIENNE.

A merveille!

LA MARQUISE.

Sancerre enfin, tout interdite,
Au lendemain remettait sa visite,
Et, malgré moi, m'entraînait pour sortir,
Quand le comique personnage,
Comme un éclair s'élançant au passage,

Et ne pouvant nous retenir,
S'est écrié : « Souffrez... je vous conjure,
« Prenez ma main jusqu'à votre voiture. »
Après ces mots, dits d'un ton singulier,
Il a saisi la main de la comtesse,
Qui ne savait, dans sa détresse,
Que répliquer à son fol écuyer ;
Mais lui, sans lui donner le loisir de répondre,
En mots presque inarticulés,
A dit rapidement : « Tous mes vœux sont comblés.
« Ah ! madame, enchanté !... Que je me sens confondre !
« Qui me l'eût dit ? Grand Dieu ! tout est changé !
« J'aurai l'honneur... Vous voudrez bien permettre...
« Ah ! quel bonheur, si vous daignez promettre !
« Oui, je l'espère, et tout est arrangé... »
Comme il continuait son plaisant bredouillage,
Nous avons joint notre équipage,
Et nos chevaux, propices à nos vœux,
Ont su nous délivrer d'embarras toutes deux.

M. DE PIENNE.

Et vous ne savez pas quel homme ce peut être ?

LA MARQUISE.

Non.

M. DE PIENNE.

Ce monsieur pourtant est fort bon à connaître ;
C'est une liaison qu'il faudrait cultiver :
De tels originaux sont rares à trouver.
J'aurais voulu vous voir : vous étiez bien contente,
Car plus la scène était extravagante,
Plus elle a dû vous amuser.

LA MARQUISE.

Oui, je ne cherche pas à vous le déguiser,
J'étais là dans mon centre.

M. DE PIENNE.

Oh ! je le crois sans peine.
N'est-il pas vrai qu'un doux penchant
Vers ce monsieur tant soit peu vous entraîne ?

LA MARQUISE.

Vous êtes un impertinent.

M. DE PIENNE.

Ce n'est pas là le mot ; c'est véridique.

LA MARQUISE.

Eh bien ! je vous munis de mon consentement ;
Arrangez notre hymen : cela sera charmant,
Et nous ferons un couple unique.

M. DE PIENNE.

Mais, non, je ne suis pas pressé ;
Qu'il se passe de mon office ;
Et, tout compté, tout balancé,
Vrai, ce serait une injustice.
Pour obtenir le don de votre foi
S'il faut de sa raison faire le sacrifice,
Depuis assez longtemps, je croi,
J'extravague à votre service.

LA MARQUISE.

Oh ! pour cela, c'est vainement ;
Je vous le dis, et du fond de mon âme ;
Je vous aime trop tendrement
Pour être jamais votre femme.

M. DE PIENNE.

Le paradoxe est excellent.
Vous m'aimez... ?

LA MARQUISE.

Écoutez, écoutez ; je raisonne.
A présent, je le crois, notre commerce est doux ;
Si j'ai quelques secrets, je vous les abandonne ;
N'en ayant pas pour moi, je n'en ai point pour vous.
Me paraissez-vous triste ? un seul mot de ma bouche
Dissipe les soucis qu'on a pu vous donner :
Et, quelque revers qui me touche,
J'oublie en vous parlant qu'il faut me chagriner :
Nos petits différends sont querelles badines.
Chaque jour qui se lève est pour nous un beau jour ;
Nous respirons... de loin les roses de l'Amour ;
Mais c'est pour éviter d'en sentir les épines.
Comme nous sommes dispensés
D'accorder par devoir mon goût avec le vôtre,
On nous voit toujours empressés
De sentir, de penser, d'agir l'un comme l'autre.
Mais si l'Hymen, d'un mot dit sans retour,
Venait donner un air de consistance
Aux propos légers de l'Amour,

Mon cher de Pienne... ah, quelle différence!
Je ferais serment d'obéir;
Et je sens mon insuffisance,
Je ne pourrais pas le tenir.
Il me prendrait quelque lubie,
Ma pauvre tête en est remplie.
Le premier mois, et, vu la nouveauté,
« Ma chère, ma plus tendre amie, »
Me diriez-vous avec aménité,
« Convenez avec moi que votre fantaisie
« N'est qu'un léger trait de folie.
« Mais vous vous amusez, je vous connais trop bien:
« Vous êtes raisonnable, et vous n'en ferez rien. »
Je récidiverais, car je suis très-fautive;
Alors, et c'est le second mois,
Avec une instance plus vive
Vous me diriez, en élevant la voix:
« Ma femme, je vous en conjure,
« Abjurez un projet insensé de tout point;
« C'est une extravagance pure
« Que vous ne vous permettrez point. »
Jusqu'à présent la requête est polie;
Mais le troisième mois, à la fin du quartier,
Ce n'est plus: « Ma plus tendre amie,
« Je vous conjure, je vous prie; »
C'est un bon mari, tout entier,
Qui, d'un air sec, me dit: « Madame,
« Je ne veux point, je n'entends pas
« Que de ce que je dis on ne fasse aucun cas:
« Obéissez, c'est le lot d'une femme. »
Non, mon ami, jamais, non, je n'obéirai;
Et, pour le bonheur de votre âme,
Jamais je ne me marierai.

M. DE PIENNE.

Jamais? O ciel! mais du moins que j'obtienne...

SCÈNE VI.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

M. DE PIENNE, à la comtesse.

Ah, madame! venez, j'ai grand besoin de vous.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, monsieur de Pienne?
La marquise est-elle en courroux?
Quelle dispute a-t-elle?...

LA MARQUISE.

Oh! dispute, entre nous,
C'est du plus loin qu'il me souvienne;
Non pas; c'est que monsieur veut que je me marie.

LA COMTESSE.

A qui donc?

LA MARQUISE.

Mais à lui.

LA COMTESSE.

Comment! c'est pour cela?

LA MARQUISE.

Oh! jamais il n'en rabattra,
Le mariage est sa folie.

LA COMTESSE.

Elle est louable.

M. DE PIENNE.

Eh bien! j'ai beau représenter
Qu'il y va du bonheur, du sort de notre vie:
On ne veut rien, rien écouter.

LA COMTESSE.

Allez, nous saurons la réduire;
Monsieur de Montalais sur elle a quelque empire...

LA MARQUISE.

Ah! je l'attends!

LA COMTESSE.

En vain vous voulez résister;
Gageons que, devant lui, vous n'osez vous dédire.

LA MARQUISE.

Ne m'en défiez pas.

LA COMTESSE.

Et que risque-je? Rien.
De Pienne est trop aimable, et vous le savez bien.

LA MARQUISE.

Paix donc! fallait-il le lui dire?

M. DE PIENNE.

Oui, de ce joli compliment
Je sais discerner humblement

Tout ce qui n'est que politesse...
Mais pardonnez à mon ivresse :
Avec transport j'accepte comme amant
Tout ce qui flatte ma tendresse.

LA MARQUISE.

Comment se fâcher contre lui ?
Mais, à propos, il faut que je vous conte...
Il est venu.

LA COMTESSE.

Qui ?

LA MARQUISE.

Notre ami.

LA COMTESSE.

Lequel ?

LA MARQUISE.

L'extravagant, l'homme au pilier.

LA COMTESSE.

Quel conte ?

LA MARQUISE.

Tout à l'heure il était ici.

LA COMTESSE.

Mais vous plaisantez, j'en suis sûre.

LA MARQUISE.

Non. Demandez. Non, d'honneur, je vous jure.
J'en ai bien ri... Cet homme est vraiment fou !
Il est venu, sortant je ne sais d'où,
Criant toujours, comme à son ordinaire,
Qu'il voulait voir madame de Sancerre.
Je l'ai trouvé dans cet appartement,
Pestant sur sa mésaventure,
Et réunissant plaisamment
La douceur au courroux, la prière à l'injure.
A la première vue, oh ! du premier abord,
J'ai reconnu le personnage.
Il s'est rappelé mon visage,
Et nous avons tous les deux pris l'essor.
J'ai cru que je mourrais de rire.
Lui, sur qui la gaieté sans doute a peu d'empire,
S'est avisé de se fâcher.
Son courroux, loin de me toucher,
A redoublé mes ris et mon joyeux délire.

Enfin, le cœur gros et navré,
Me maudissant de votre absence,
Après avoir pesté, crié, juré,
Le déloyal s'est retiré
Sans nous faire la révérence.

LA COMTESSE.

Mais d'où me connaît-il? Quel est-il?

LA MARQUISE.

Je ne sais.

LA COMTESSE.

J'espère que voilà sa dernière visite.

LA MARQUISE.

Oh! non pas, s'il vous plaît. Vous n'en êtes pas quitte.
Il reviendra, madame; et ses vœux empressés...

M. DE PIENNE.

Mais si facilement vous pouvez l'éconduire!...
Si c'est l'amour qui près de vous l'attire,
Votre hymen avec Montalais
Doit renverser tous ses projets.
Accordez-lui ce soir une audience,
Ce sera celle de congé.

LA MARQUISE.

Pour votre hymen tout est-il arrangé?
Autant que vous je meurs d'impatience.

LA COMTESSE.

Oui, nous terminerons ce soir.

LA MARQUISE.

O ce cher Montalais! je brûle de le voir.
Mais qu'il a dû s'ennuyer en campagne,
Loin de sa chère et fidèle compagne,
Et loin de moi, qu'il aime avec excès!

LA COMTESSE.

Ah! nous éprouvions tous la même impatience:
Mais il fuit à grands pas de ses tristes forêts.
C'est aujourd'hui qu'on juge son procès.
L'affaire est de grande importance:
Tous ses biens à venir dépendent du succès.
Autant que nous, d'ailleurs, il souffre de l'absence:
Ce que je sens, son cœur l'éprouve aussi;
Croyez qu'il fera diligence:
Il sait bien qu'avec moi l'amour l'attend ici.

LA MARQUISE.

L'hymen, l'amour, et la justice :
Voilà de l'occupation.

M. DE PIENNE.

Et tous les trois, dans un accord propice,
Vont du sceau du bonheur marquer votre union.

LA COMTESSE.

Je réponds de l'amour. J'aime, et je suis aimée ;
L'amour et la raison nous unissent tous deux.
Oui, Montalais est l'objet de mes vœux,
Et je suis tout pour son âme enflammée.
La fortune de Montalais
Est attachée au gain de son procès.
Mais s'il le perd, son sort ne sera point funeste ;
Je suis riche, et mon cœur lui reste.
Par l'amour le plus tendre unis dès le berceau,
Il s'accrut en nous avec l'âge :
Mais, au mépris d'un feu si beau,
Sancerre à mes parents parla de mariage ;
Et, forcée à subir cet horrible esclavage,
De l'hymen, en pleurant, j'allumai le flambeau.
Montalais perdit tout, jusques à l'espérance.
D'une fille de qualité
Qui, sans compter une fortune immense,
A l'esprit, aux vertus, unissait la beauté,
On lui proposa l'alliance :
« Non, non, répondit-il, mon sort est arrêté ;
« Je ne serai jamais, puisque le ciel l'ordonne,
« Au tendre objet qui m'avait enchanté ;
« Mais ma main ni mon cœur ne seront à personne. »
O mon cher Montalais ! à ta fidélité
Je dois l'heureux espoir où mon cœur s'abandonne :
J'ai retrouvé ma liberté ;
Tu fis tout pour l'amour, et l'amour te couronne.

M. DE PIENNE.

Qu'il est doux d'inspirer de pareils sentiments !

LA COMTESSE.

Il est plus doux encor de se les reconnaître.
Le sort de votre ami, balancé si longtemps,
Par moi sera fixé peut-être.
Pourquoi mes biens ne sont-ils pas plus grands,

Puisqu'il en doit être le maître?

LA MARQUISE.

Ah! que cet oncle, et si bon, et si sage,
Qui vous légua son bien dans ses derniers moments,
S'applaudirait de son ouvrage,
S'il pouvait voir le bon usage
Que vous faites de ses présents!

LA COMTESSE.

Au comte d'Estelan, peu riche par moi-même,
Je dois tout mon bonheur et l'aisance où je suis;
Mais je n'acceptai point sans une peine extrême
Ce qui de droit revenait à son fils.
Je n'acceptai ces biens qu'on me forçait de prendre,
Que pour les conserver à celui que la loi
N'en devait point priver pour moi;
Et j'étais prête à les lui rendre;
Je l'avais découvert enfin, lorsque la mort
Légitima mes droits en terminant son sort.
Qu'au moins cet héritage immense,
Que je n'attendais pas, qui ne m'était point dû,
Serve en mes mains de récompense
A la pauvreté noble, ainsi qu'à la vertu.

M. DE PIENNE.

Je vous reconnais là; ce trait de bienfaisance...

LA COMTESSE.

Ne louez pas ce qui n'est qu'un devoir.

SCÈNE VII.

M. DE PIENNE, SAINT-GERMAIN, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

SAINT-GERMAIN, à la comtesse.

Un nègre fort bien mis m'a donné cette lettre,
Qu'entre vos mains je dois expressément remettre.

LA COMTESSE.

De quelle part?

SAINT-GERMAIN.

Je n'ai pu le savoir;
Il ne m'en a rien dit. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

Voulez-vous bien permettre?

LA MARQUISE.

Des façons avec vos amis!

LA COMTESSE, après avoir lu les premières lignes tout bas.

Est-ce un songe? Écoutez, vous serez bien surpris.

(Elle lit.)

« MADAME,

« On prend ici de longs détours pour s'expliquer; au bout d'une « heure on n'a rien dit : moi, je parle pour être entendu. Voici le « fait. Je vous aime de tout mon cœur. J'ai fait deux fois le tour du « monde, j'ai vu des femmes de toutes les contrées et de toutes les « couleurs; mais, d'un pôle à l'autre, on chercherait en vain votre « égale.

« J'ai été ce matin chez vous; vous n'y étiez pas, et j'en ai été bien « fâché, car j'avais grande envie de vous voir. Je n'ai trouvé que cette « dame qui vous accompagnait l'autre jour chez la marchande de bi- « joux; elle est jolie aussi cette dame-là, et elle rit beaucoup : mais elle « rira tant qu'il lui plaira, sur ma parole, elle ne vous vaut pas. Ve- « nons à nos affaires.

« J'ai de la naissance, je n'en suis pas fâché; je possède une grande « fortune, j'en fais cas. Le partage de six millions, des pierreries tant « que vous voudrez; cent esclaves pour vous servir; de superbes ha- « bitations dans le plus beau pays du monde; un mari jeune encore, « franc, bon, honnête, vaillant : cela vous convient-il, madame? Il « faut me répondre très-vite, s'il vous plaît; car je dois bientôt repas- « ser les mers. Parlez vrai, je m'arrangerai en conséquence. Nous « nous connaissons beaucoup, quoique nous ne nous soyons vus qu'une « fois. Une affaire importante m'a conduit ici; elle vous regardait d'une « façon, à présent elle vous regarde d'une autre. Ceci n'est pas clair, « je vous l'expliquerai.

« J'ai l'honneur d'être, madame, avec un profond respect, la pas- « sion la plus vive et la plus ardente,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« CHARLES MORINZER. »

Et par apostille :

« Votre réponse au plus tôt. Me voulez-vous? ne me voulez-vous « pas? Dites oui ou non. »

LA MARQUISE.

Oh! l'admirable, oh! la bonne aventure!
Il est parfait l'original!
Son style est comme sa figure...
Mais le moindre délai pourrait être fatal...
Eh vite, eh vite!...

M. DE PIENNE.

Quoi?

LA MARQUISE.

Du papier, une plume.
(A la comtesse.)
Je répondrai pour vous : ce n'est pas la coutume;
Mais il n'importe, et ce sera bien bon.

LA COMTESSE.

Êtes-vous folle?... Mais que pourrez-vous lui dire?
Il veut une réponse.

LA MARQUISE.

Eh bien! je vais l'écrire.
(Prenant la lettre.)
Voyons... Que dit monsieur Charles Morinzer?
(Lisant.)
« Me voulez-vous? Ne me voulez pas? Dites oui ou non. »
(Elle écrit au milieu d'une grande feuille de papier, et en gros caractères, *NON.*)

LA COMTESSE.

Que faites-vous?

M. DE PIENNE.

Mais c'est une folie.

LA MARQUISE.

Je plie et vais cacheter le billet.
A la réception de ce tendre poulet,
Le Morinzer, je le parie,
Extravaguera tout à fait.
Il faudra l'enfermer... Saint-Germain.

SCÈNE IX.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, SAINT-GERMAIN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, à Saint-Germain.

Va remettre...

LA COMTESSE.

Mais arrêtez... Non, je ne puis permettre...

LA MARQUISE.

Je voudrais être là pour entendre ses cris.

LA COMTESSE.

Saint-Germain...

LA MARQUISE.

Pars, je le veux.

SAINT-GERMAIN.

J'obéis.

M. DE PIENNE.

La plaisanterie est unique.

SAINT-GERMAIN.

Irai-je?

M. DE PIENNE.

Eh oui.

LA MARQUISE.

Va donc.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

Mais il se fâchera.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Son amour est comique;
Son courroux nous désennuiera.

LA COMTESSE.

En vérité, ma chère amie,
Vous êtes folle.

LA MARQUISE.

Eh! mais, j'en conviens bonnement.
O Charles Morinzer, que je vous remercie!

Vous êtes un homme charmant !

LA COMTESSE.

Il eût été beaucoup plus raisonnable
De ne pas prendre garde à cet original :
Sa lettre au fond ne fait ni bien ni mal,
Et ne méritait pas votre folle réponse.

LA MARQUISE.

Vous êtes trop sensée ; allez, je vous renonce.

SCÈNE XI.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Madame...

LA COMTESSE.

Eh bien ?

LE LAQUAIS.

Monsieur d'Elvoir,
Votre notaire, est là.

LA COMTESSE.

Je vais le recevoir.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

Ah, mon cher comte, écoutez, je vous prie...

M. DE PIENNE.

Que voulez-vous ?

LA COMTESSE.

Ne pourrait-on savoir
Ce qu'est ce Morinzer, et par quelle manie
Cet homme-là me rend le but de sa folie ?
Allez, je vous supplie, et tâchez de le voir ;
Et surtout, s'il vous est possible,
Détournez-le de revenir.

(La marquise fait signe au comte de n'y point aller.)

Cette scène pour moi ne sera pas risible ;
Je ne crois pas devoir si fort m'en réjouir.

M. DE PIENNE.

Avec bien du plaisir je ferai le message,
Vous n'avez pas besoin par trop de m'en presser :
Mais d'un semblable personnage
Il sera malaisé de nous débarrasser.

LA COMTESSE.

Il n'importe, essayez. Avec impatience
Nous attendrons votre retour.

M. DE PIENNE.

Je vais vous obéir, et faire diligence.
(A la marquise.)
Adieu, madame.

LA MARQUISE.

Adieu, monsieur, bonjour.
(Le retenant comme il va pour sortir.)
Écoutez, écoutez; par votre complaisance,
Vous me taxez d'extravagance,
Mais songez que j'aurai mon tour;
Et gardez-vous, après ce trait d'impertinence,
De me parler jamais de votre amour.

LA COMTESSE.

Autre folie!

M. DE PIENNE.

Oh! oui; mais rien ne me rebute.
(A la marquise.)
Vous l'avez dit cent fois, et je n'y crois jamais.
Un caprice fait la dispute,
Un caprice fera la paix.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Qu'ils sont plaisants tous ces notaires!
Pour expliquer les choses les plus claires,
Ils ont des mots si durs, des termes si mal faits,
Un si mauvais genre d'écrire,
Qu'on est tout étonné, lorsqu'on vient à les lire,
De ne pas même entendre le français.

LA COMTESSE.

Ne faut-il pas se prêter à l'usage?
C'est le style du bon vieux temps.

LA MARQUISE.

On pouvait parler ce langage
A nos aïeux. C'étaient de bonnes gens
Qui n'en savaient pas davantage :
Mais j'ai droit à présent d'exiger, vu mon âge,
Que l'on me parle au moins la langue que j'entends.

LA COMTESSE.

Vous avez bien raison, mais votre plainte est vaine.
Est-ce le seul abus que l'on aurait sans peine
Bientôt détruit, ou du moins corrigé,
Et dont nous supportons la chaîne
Par paresse ou par préjugé?
Mais l'heure approche, je le pense,
Où Montalais... Je crois que j'entends quelque bruit.

LA MARQUISE.

Ah! votre cœur rempli d'impatience
Vole vers Montalais, le devance ou le suit.

LA COMTESSE.

Oui, je l'attends... je suis impatiente...

LA MARQUISE.

Et c'est un tourment que l'attente.
Pour moi, j'attends aussi, mais c'est pour quereller.

LA COMTESSE.

Qui, ce pauvre de Pienne ?

LA MARQUISE.

Oui, je vous le proteste.

LA COMTESSE.

Un peu de pitié.

LA MARQUISE.

Non, je veux le désoler.
Mais ne le plaignez pas, il n'est jamais en reste.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, SAINT-GERMAIN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Ah, voilà Saint-Germain! Eh bien! notre billet
A-t-il produit un bon effet?
Le Charles Morinzer est désolé, je gage.

SAINT-GERMAIN.

J'ai rempli ma commission :
Mais ne me chargez plus d'un semblable message.
Il a pensé m'en coûter bon.

LA MARQUISE.

Comment donc?

SAINT-GERMAIN.

Il entend fort mal le badinage,
Ce monsieur-là.

LA MARQUISE.

Quoi donc? que t'est-il arrivé?
Mon style a-t-il fait des merveilles ?

SAINT-GERMAIN.

Chez ce diable de réprouvé
J'aurais, ma foi, laissé mes deux oreilles,
Si prudemment je ne m'étais sauvé.

LA MARQUISE.

Comment, il s'est fâché? La scène est admirable!
Conte-nous... conte donc.

SAINT-GERMAIN.

Avec votre billet,
Dont je ne croyais pas, s'il faut vous parler net,
Le contenu si redoutable,
A l'aide d'un maître valet

Qui me guidait d'un air capable,
J'ai pénétré jusqu'en un cabinet
Où siégeait ce monsieur. Là, d'un air agréable,
J'ai fait mon petit compliment,
Sans verbiage et fort adroitement.
« Voilà, monsieur, ai-je dit, une lettre
« Que madame en vos mains m'a chargé de remettre.
— « Madame? — Eh! oui, monsieur. — Maraud, madame qui?
— « Eh! mais, monsieur, madame de Sancerre.
— « Madame de Sancerre? — Oui, je vous le jure, oui.
— « Que ne parlais-tu donc, coquin? Pourquoi te taire?
« Donne donc, poursuit-il avec vivacité.
« Un billet d'elle-même? Oh! l'admirable femme!
« De mes tourments elle a pitié.
« Le beau visage, la belle âme! »
Tout en disant ces mots, il riait, il chantait,
Me caressait, baisait vôtre lettre, sautait.
Mais, ô grand Dieu, quelle métamorphose!
A peine le billet est-il décacheté...
Je suis de sa fureur encore épouvanté.
« NON... ô ciel! Quoi, dit-il, c'est un non? quoi! l'on ose...
« Un non tout court! Quoi! ce malin démon
« Par qui depuis dix jours j'ai l'esprit en délire,
« Ce lutin rit de mon martyre;
« Et, pour mieux m'insulter, affecte de n'écrire
« Qu'une syllabe, et c'est un non!
« Petit monstre que je déteste...
« Que j'aime... que j'adore; oh! je perds la raison.
« Et toi, maraud? — Monsieur, je vous proteste,
« J'ignorais son intention.
— « Tu ris, coquin, et veux me faire accroire...
« Tu n'étais pas au fait d'une trame aussi noire?
« Tu ris encore?... Ah, maudit postillon!
« Tiens, sois payé de ta commission. »
A ces mots, un soufflet... Non, homme de sa vie,
Si bien qu'un soufflet soit donné,
N'en a jamais reçu, je le parie,
Qui fût mieux conditionné.
« Sors de chez moi, malheureux, ou j'atteste...
« Sors, poursuit-il. — Eh! monsieur, volontiers. »
Et lestement, gagnant les escaliers,

Je suis sorti sans demander mon reste.

LA MARQUISE.

Le trait est du dernier plaisant.
Cette aventure est impayable!

SAINT-GERMAIN.

Ma foi, moi, je me donne au diable
Si je vois là rien d'amusant.

LA MARQUISE.

N'auriez-vous pas voulu vous y trouver présente,
Voir la figure extravagante
Du Morinzer gesticulant,
Chantant, riant, jurant, battant?
Il en a fait un tableau qui m'enchante.

LA COMTESSE.

Ce pauvre Saint-Germain! il est tout stupéfait.
Votre gaieté l'humilie et l'afflige.
Tiens, mon pauvre garçon, prends cela; prends, te dis-je;
C'est pour te consoler du malheureux soufflet.

(Elle lui donne de l'argent.)

LA MARQUISE, arrêtant Saint-Germain, qui va pour sortir, et lui donnant aussi de l'argent.

Attends... Tout en riant, Germain, je suis sensible
A ton pitoyable accident.
Tiens, mon ami... Mais cependant
N'est-il pas vrai que le fait est risible?

SAINT-GERMAIN.

Oui, je commence à le trouver plaisant.

LA COMTESSE.

Laisse-nous.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien! quoi? vous me faites la mine?

LA COMTESSE.

Vous m'avez compromise, et je suis très-chagrine
D'être pour quelque chose...

LA MARQUISE.

Eh non! tout va fort bien.

LA COMTESSE.

Ah! j'aperçois de Pienne.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien! monsieur?

LA COMTESSE.

Eh bien?

LA MARQUISE.

Sur Charles Morinzer qu'avez-vous appris?

M. DE PIENNE.

Rien.

On ne sait, dans son voisinage,
Ni ce qu'il fut, ni ce qu'il est.
Hors deux noirs, de ses gens aucun ne le connaît.
Ils pensent tous qu'il est de haut parage;
Grand hôtel, beaux chevaux, magnifique équipage,
Un luxe recherché, le train le plus complet.
Inconnu dans Paris, dont il n'a nul usage,
Il y vient d'arriver, selon ce qu'il paraît,
Après un assez long voyage.
J'ai consulté jusqu'au moindre valet;
Ils n'en savent pas davantage:
Les nègres sont instruits, mais gardent le secret.

LA MARQUISE.

Voilà de quoi me mettre à la torture.
Monsieur, si vous avez la moindre humanité,
Il faut savoir le mot de cette énigme obscure;
Ou je deviendrai folle... Oh! oui, je vous le jure,
Folle... Folle n'est rien, mon sort est arrêté:
Vous me perdez, monsieur, dans trois jours, j'en suis sûre,
Et je mourrai de curiosité.

M. DE PIENNE.

Vraiment, la maladie est des plus sérieuses,
Et déjà dans vos yeux je vois un feu mutin:
Cela pourrait avoir des suites dangereuses.
Je serai votre médecin.

LA COMTESSE.

Vous plaisantez, et moi je ne suis point tranquille;
Cet homme m'inquiète, et la lettre incivile
Que madame...

M. DE PIENNE.

Pourquoi vous en inquiéter?
Quel sujet auriez-vous de le tant redouter?

LA MARQUISE.

Ma lettre incivile!... Et j'endure
De sang-froid une telle injure!
Incivile! Aux dépens des fous
Il n'est donc plus permis de rire?
Ah! laissez-nous, de grâce, un passe-temps si doux.
Si vous nous retranchez le plaisir de médire,
Le persiflage et la satire,
A quoi donc nous réduisez-vous?

M. DE PIENNE, à la comtesse.

Mais sans doute, madame, ah! soyons équitables;
Grâce pour les talents aimables!
Médire est un amusement
Honnête, et point du tout méchant;
La satire, un plaisir humain et charitable,
Le persiflage est si décent,
D'un si bon ton, si raisonnable!
Ah! le persiflage est charmant!

LA MARQUISE.

Monsieur de Pienne, en véritable amie,
Je crois devoir vous avertir
Que, pour le bonheur de ma vie,
Je ne vous aime point, et n'en ai nulle envie:
Mais que vous finirez par vous faire haïr.
Je raille, et n'entends pas du tout la raillerie.

M. DE PIENNE.

Je ferai mon profit de l'avertissement.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends pas: la plus vive tendresse
Sur vos deux cœurs agit également;
Et vous vous querellez sans cesse!

M. DE PIENNE.

Eh! mais, c'est par raffinement.
Toujours la paix, à la longue elle ennuie.

On se brouille un petit moment ;
On se boude, l'on s'injurie ;
Pour sauver la monotonie,
Il faut un raccommodement ;
Et puis on s'aime à la folie
Jusqu'au premier événement :
C'est ainsi que l'on remédie
A l'uniformité des scènes de la vie.

LA MARQUISE.

Vous arrangez tout cela joliment.

M. DE PIENNE.

Mais j'oubliais un fait d'assez grande importance,
Et qui doit vous tranquilliser
Sur Charles Morinzer : malgré son opulence,
C'est ce que m'en ont dit ceux que j'ai fait jaser,
Il est humain, généreux et sensible ;
D'un accueil assez brusque, et pourtant accessible ;
Vif, emporté, mais charitable et bon ;
Il fait du bien à ce qui l'environne ;
Il a bon cœur et mauvais ton :
Enfin son sang, qui pour un rien bouillonne,
Fait que souvent il déraisonne
Avec beaucoup d'esprit et beaucoup de raison.
On vient ainsi de me le peindre.
De tous ceux que j'ai consultés
Les avis se sont rapportés
Parfaitement : et vous devez peu craindre
Un homme en qui l'on voit toutes ces qualités.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, SAINT-GERMAIN, M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

SAINT-GERMAIN, très-effrayé.

Monsieur de Morinzer...

LA COMTESSE ET LA MARQUISE.

Eh bien ?

SAINT-GERMAIN.

Avec instance
A madame demande un moment d'audience :

Il a les yeux hagards et le ton du courroux.
Ah! si madame en veut croire mon zèle,
Madame en cet instant ne sera pas chez elle :
Cet homme n'est pas sûr, et pourrait...

LA COMTESSE.

Taisez-vous ;
Faites monter.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, M. DE PIENNE.

LA MARQUISE.

Je veux être présente.
La visite sera plaisante,
Et je vais m'amuser.

LA COMTESSE.

Non, non pas, s'il vous plaît.
Le comte vous suivra jusqu'en mon cabinet.

LA MARQUISE.

Et pourquoi ?

LA COMTESSE.

Je crains vos folies ;
Elles sont toujours bien jolies ;
Mais il me faut en ce moment
Du sang-froid, du raisonnement,
Et non point d'aimables saillies.

LA MARQUISE.

C'est bien dommage assurément ;
L'entretien eût été charmant ;
Mais vous allez être obéie.
(A M. de Pienne.)
Puisqu'avec vous il faut que je m'ennuie,
Venez, monsieur.

M. DE PIENNE.

L'aimable compliment !
En vérité, vous êtes trop polie.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, MORINZER.

MORINZER.

Enfin, madame, je vous vois!
Enfin je vous trouve une fois!
(Repoussant un fauteuil qu'elle lui présente.)
Ne vous dérangez pas. Asseyez-vous, de grâce.

LA COMTESSE.

Monsieur!...

MORINZER.

Non, non; je suis fort bien debout.
Asseyez-vous.

LA COMTESSE.

Quand vous aurez pris place.

MORINZER.

Mon Dieu, point de façons. Je n'en veux point du tout.
Je vais, je viens, je me promène,
Je m'assieds... Qu'avez-vous? Vous respirez à peine.
Vous trouveriez-vous mal? Quoi donc? Je vous fais peur;
Juste ciel! j'ai bien du malheur!
Je vous déplais... Oui, mon aspect vous gêne...
Qu'ai-je donc fait qui vous doive alarmer?
Si vous saviez le sujet qui m'amène?...
Ne tremblez point, madame, et daignez vous calmer :
Je suis un fou, moins à blâmer qu'à plaindre;
Je suis un fou, mais qui n'est point à craindre.

LA COMTESSE.

Je ne crains rien, monsieur... Un peu d'émotion
A votre aspect m'a rendue interdite.
Si j'avais eu quelque appréhension,
Je n'aurais pas reçu votre visite.

MORINZER.

Et dix fois; oui, dix fois je me suis présenté
A votre porte... Un maudit suisse,
Un gros coquin que l'enfer engloutisse,
Avec son baragouin et son air empâté,
Moi suppliant, m'a dix fois rejeté.
C'est par votre ordre; et sans cela le traître..

LA COMTESSE.

Je n'avais pas, monsieur, l'honneur de vous connaître...

MORINZER.

Me connaissez-vous mieux ?

LA COMTESSE.

Il ne tiendrait qu'à vous
De vous faire connaître avec un ton plus doux.

MORINZER.

C'est vrai, j'ai tort, mais telle est ma tournure;
Il faut me le passer, et je n'ai pas dessein
De vous faire la moindre injure.
Pardonnez-moi. Je suis un franc marin,
Brave, loyal, honnête au fond de l'âme,
Un peu brusque, il est vrai ; dur... Mais j'ai pris mon pli;
Sur la mer on n'a point de femme,
Et l'on est honnête homme et point du tout poli.

LA COMTESSE.

J'aime du moins votre franchise.
Cela répare tout.

MORINZER.

Oh ! pour franc je le suis :
C'est le naturel du pays.

LA COMTESSE.

Tant mieux ; mais permettez, monsieur, que je vous dise
Qu'il faudrait prendre un peu l'air, le ton de Paris.

MORINZER.

Je le prendrai.

LA COMTESSE.

Bon !

MORINZER.

S'il faut, pour vous plaire,
Être galant, je le serai.
Aimez-moi seulement, voilà la grande affaire :
Ensuite à vos désirs je me conformerai.

LA COMTESSE.

Que je vous aime ?

MORINZER.

Eh oui !

LA COMTESSE.

J'ai reçu votre lettre...

MORINZER.

A propos, daignez me permettre,
Vous qui parlez politesse, bon ton ;

Votre réponse à mon épître
Est-elle marquée à ce titre?
NON. Un seul mot. Rien qu'un seul : un seul *Non*.
Madame, en vérité, vous êtes laconique :
Je vaux bien pour le moins qu'avec moi l'on s'explique.
Je l'avouerai, ce *Non* là me confond.
Les Françaises, dit-on, sont honnêtes, polies.
Vous me prouvez qu'elles sont bien jolies,
Mais honnêtes... Ma foi, ce billet-là répond.

LA COMTESSE.

Autant que vous, monsieur, ce trait me mortifie.
Ne me l'imputez point. Une indiscrète amie,
Et vainement j'ai voulu l'empêcher,
Pour s'amuser, et par plaisanterie,
S'est malgré moi permis une saillie
Qui vous et moi, monsieur, a droit de nous fâcher.

MORINZER.

Passe quand on se justifie.
Je gage que ce trait maudit,
Dont vous me semblez si honteuse,
Part de ma maligne rieuse
Qui m'a pensé tantôt faire perdre l'esprit?
J'ai pu vous en croire coupable!
Pardon, mille pardons... Avec des yeux si doux,
De la malignité, de la hauteur!... Qui, vous?...
Et j'ai pu le penser! je suis trop condamnable.
Vous ne sauriez rien faire de blâmable :
Vous pouvez bien déranger mon cerveau,
Me désoler, m'envoyer au tombeau,
Sans avoir d'autre tort que celui d'être aimable.

LA COMTESSE.

Vous me flattez.

MORINZER.

Je dis la vérité.
A présent que sur vous, sur votre honnêteté
Il ne me reste plus de doute,
Revenons à l'objet qui m'amène en ces lieux;
Je ne prends pas de chemins tortueux,
Je vais au but, et suis tout droit ma route.
Je vous aime, ma lettre a dû vous le prouver :
Oui, je vous aime, et de toute mon âme.

Voulez-vous m'épouser, madame?
Vous ne pouvez jamais trouver
D'époux qui sache aimer plus tendrement sa femme.
Mon bien est plus clair que le jour,
Et je le prouverai. Ma fortune est immense;
Je la mets à vos pieds, ainsi que mon amour.
Acceptez-les tous deux, ayez cette indulgence.
Je ne veux point marchander votre main,
Ne me supposez pas un semblable dessein :
Elle n'a point de prix, cette main si chérie,
Et si, pour l'obtenir au gré de mes souhaits
Rien qu'un seul jour, on demandait ma vie,
Ah! de bon cœur je vous la donnerais.

LA COMTESSE.

Combien, monsieur, vous me rendez confuse!
D'un procédé si beau mon cœur est pénétré...
Pour prix de tout l'amour que vous m'avez montré,
Faut-il vous dire, hélas! que ce cœur...

MORINZER.

Me refuse?
Et pourquoi? Qu'ai-je en moi qui soit si rebutant?
Je ne suis pas bien beau; mais, dans le mariage,
Est-ce tout qu'un joli visage?
Le caractère est le point important :
Lui seul survit à la jeunesse.
Six mois après l'hymen, toute illusion cesse,
Et l'on se juge à la rigueur.
La beauté perd son pouvoir séducteur;
On s'accoutume à la figure,
Et l'on se fait à la laideur.
Le temps est le creuset où l'amour vrai s'épure.
L'esprit, le jugement, les qualités du cœur,
Voilà le seul charme qui dure.

LA COMTESSE.

Il est vrai; mais ..

MORINZER.

Mais... mais je vous déplais... Pourquoi?
Oui, oui, pourquoi? quel est mon crime?
Est-ce de vous aimer? Hélas! c'est malgré moi :
Un funeste ascendant m'opprime.
Je vous le jure; et, sur ma foi,
En dépit de mon cœur, l'amour me fait la loi.

Je déteste à la fois et j'aime mon martyre.
Je fuis, mais vainement; l'amour vers vous m'attire;
Il est partout, car partout je vous vois:
Pour mon malheur tout est amour, je crois,
Jusques à l'air que je respire.

LA COMTESSE.

Modérez-vous, monsieur. Je vois, je plains, je sens
Le triste état où je réduis votre âme;
Cependant, pour nourrir cette si vive flamme,
Avez-vous consulté mes secrets sentiments?
Oui, monsieur, vous m'aimez; mais me suis-je obligée
A vous payer du plus léger retour?
En quoi, monsieur, par votre amour
Envers vous puis-je être engagée?
Daignez écouter la raison;
Ne me reprochez pas ce qui n'est point mon crime;
Mon cœur, qui se refuse à votre passion,
Vous offre toute son estime.
La vôtre m'est due... Oui, vous me l'accorderez.
Je suis loin d'insulter aux maux que vous souffrez.
Je vois avec horreur ce triomphe bizarre,
Triomphe trop commun dans ce siècle insensé,
Dont croit jouir une femme barbare,
En déchirant un cœur qu'elle a blessé.

MORINZER.

Eh! voilà de tout point ce qui me désespère.
Non, je ne puis vous accuser de rien.
Il est vrai, je vous aime! oui, je vous aime... Eh bien!
C'est ma faute à moi seul, si je ne puis vous plaire.
Les volontés sont libres, j'en convien.
Contre votre rigueur qu'employer? Quelles armes?
De votre côté sont les charmes;
L'amour, l'amour seul est du mien.
Mais, dites-moi; répondez-moi, madame,
Ai-je un rival? Soyez de bonne foi;
Ce cœur, qui ne peut être à moi,
Brûlerait-il d'une autre flamme?

LA COMTESSE.

Monsieur...

MORINZER.

Vous hésitez?.. Quel mystère!.. Parlez.

Vous êtes veuve, et.... Ciel! vous vous troublez!
Oui, vous aimez, oui, vous êtes aimée!
Je suis né bon, naturellement doux;
Mais, dans l'ardeur des mouvements jaloux
Dont je sens mon âme enflammée,
Je suis un diable au moins, je vous en averti.
Je veux voir mon rival, la chose est résolue.
Il faut que je le voie, il faut que je le tue,
Ou qu'il me tue, et que tout soit fini.

LA COMTESSE.

Vous abusez, monsieur, de mon trop d'indulgence.
De quel droit venez-vous chez moi
Pénétrer mes secrets et m'imposer la loi?
De quel droit?... J'ai pitié d'un excès de démence
Qui vous emporte malgré vous.
Vous n'écoutez qu'un aveugle courroux,
Et j'y veux opposer toute ma patience.
Je ne vous ai point dit, je pense,
Qu'un autre m'inspirât des sentiments plus doux...
Mais cela fût-il vrai, qu'auriez-vous à me dire?
Maîtresse de ma main, ne puis-je disposer
D'un cœur sur qui, monsieur, vous n'avez nul empire?
Parce que vous m'aimez, faut-il vous épouser?

MORINZER.

Oui, si c'est un bonheur pour vous d'être adorée.

LA COMTESSE.

Monsieur, vous m'arrachez un bien cruel aveu;
Mais je le dois à votre âme égarée.
J'ignore l'art d'entretenir un feu
Dont je ne suis point pénétrée.
Je ne vous aime point, et je n'épouserai
Qu'un homme à qui je plaise et que je chérirai.
Ce serait vous faire une offense,
Monsieur, ce serait vous trahir,
Que vous donner la plus faible espérance
D'un bonheur incertain, fondé sur l'avenir.
Le ciel ne nous a point fait naître l'un pour l'autre.
Ne vous obstinez point, par l'amour emporté,
A troubler ma tranquillité,
Et travaillons tous deux à vous rendre la vôtre.

MORINZER.

Il faut en convenir, je suis bien malheureux!
Je viens ici pour perdre l'inhumaine,
Pour la réduire à cet état affreux
Où d'un homme irrité me réduisit la haine.
Je passe les monts et les mers,
Je viens du bout de l'univers
Dans le dessein de ruiner l'ingrate;
Mon honneur, mon bon droit, tout le veut, tout m'en flatte;
De ce qui fut à moi la cruelle jouit,
Je la déteste, je l'abhorre;
Je veux la voir : je la vois, je l'adore,
Et mon projet s'évanouit.
Savez-vous qui je suis, femme injuste et barbare?
Soupçonnez-vous le sort qu'un seul mot vous prépare?
Je suis ce malheureux, ce fou si détesté,
Que le père le plus sévère,
Dans le transport de sa colère,
Autrefois a déshérité;
Que l'on crut mort, qui vit pour vous déplaire,
Pour vous aimer malgré votre inhumanité...
Je suis d'Estelan.

LA COMTESSE.

Vous!

D'ESTELAN.

Moi-même.

LA COMTESSE, tombant dans un fauteuil.

Ah! Montalais!... Je me meurs!

D'ESTELAN.

Malheureux!
Belle Sancerre!.. Et c'est moi, moi, qui l'aime...
Dieu! c'est moi qui la plonge en cet état affreux!
(Il appelle.)
Au secours! accourez...

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, D'ESTELAN, M. DE PIENNE.

D'ESTELAN, à la marquise.

Eh! venez donc, madame.

LA MARQUISE.

Quel bruit! Quels cris!

M. DE PIENNE.

O ciel !

D'ESTELAN.

Je conviens de mon tort :
Je suis trop vif... J'ai dit, dans mon premier transport...
Mais pourquoi refuser aussi d'être ma femme ?

LA MARQUISE.

Quoi ! c'est là le sujet ?... Votre brutalité...

LA COMTESSE.

Ah, mon amie !

D'ESTELAN.

Adorable Sancerre,
Oubliez ma vivacité;
Votre chagrin me désespère.
(A la marquise.)
Obtenez mon pardon... Madame, en vérité,
J'étais troublé par la colère.
(A M. de Pienne.)
Monsieur, priez pour moi... J'aime, je suis jaloux :
J'ai peut-être un rival, un rival redoutable...
Ah ! vous devez m'excuser tous.
Je suis trop amoureux pour être raisonnable.

LA MARQUISE.

La folie est un mal qui doit se pardonner :
Cela peut arriver à la meilleure tête.
Monsieur, on peut déraisonner;
Mais il faut au moins être honnête.

D'ESTELAN.

Eh ! ventrebleu !

M. DE PIENNE.

N'oubliez pas, monsieur,
Que vous êtes avec des femmes.

D'ESTELAN.

Je respecte beaucoup ces dames.
J'en aime une de tout mon cœur;
Et quoiqu'on soit, monsieur, d'une rudesse extrême,
N'oubliez pas, tout le premier,
Que, quoique marin et grossier,
Je ne puis pas vouloir offenser ce que j'aime.

M. DE PIENNE.

Je le veux croire; mais enfin...

LA COMTESSE.

Si vous saviez..

D'ESTELAN.

Laissons là mes fureurs et mon extravagance ;
Que mes transports jaloux soient par vous oubliés.
J'ai, je vous le répète, une fortune immense ;
Et je viens la mettre à vos pieds.

LA COMTESSE.

Ah! je vous crois, monsieur, des biens considérables,
Et vous pouvez encor les augmenter.
Oui, je vais, dès ce soir...

D'ESTELAN.

Eh ! veuillez m'écouter !
Sans vous, qu'ont-ils ces biens pour être désirables?

LA MARQUISE.

Quelle est donc cette énigme ?

M. DE PIENNE.

A quoi tend ce discours ?

LA COMTESSE.

Monsieur est...

D'ESTELAN.

Non, madame... Et pourquoi leur apprendre?
Je ne suis rien... Je n'ai d'autre droit qu'un cœur tendre,
Qu'un cœur brûlant des plus vives amours...
Acceptez-le, par grâce...

LA MARQUISE.

Il a perdu la tête.

M. DE PIENNE.

Mais, monsieur, vous vous égarez...

LA COMTESSE.

Ah! souffrez que je vous arrête,
Et de monsieur, quand vous le connaîtrez,
Ainsi que moi, vous jugerez :
Il n'est point de cœur plus honnête.
Monsieur est d'Estelan, mon cousin...

M. DE PIENNE.

Lui?

LA MARQUISE.

Qui? lui?
Comment, il n'est pas mort!

D'ESTELAN.

Non; et, pour tout vous dire,

Je revenais faire valoir ici
Un droit incontestable, et qu'on n'a pu proscrire.
Je fus jadis un fou... L'on peut l'être à vingt ans.
Pour une esclave de mon père
Je brûlai d'une ardeur légère.
La raison l'éteignit plus encor que le temps :
Mon père, mal instruit sans doute,
(A la comtesse.)
M'exhéréda... Mon bien enrichit la vertu
Et la beauté, puisque vous l'avez eu :
J'y gagne plus qu'il ne m'en coûte ;
Mais jamais cet hymen, il est vrai, résolu,
Qui d'un père abusé m'attira la colère,
Ce projet fou, d'un âge téméraire,
Ce vil hymen ne fut jamais conclu ;
Et je venais pour rendre la justice
A mon bon droit, à l'équité propice,
Pour qu'on annulle un testament
Qui, s'il ne me ruine, au moins me déshonore.
Mais je la vois, mais je l'adore,
Et bannis tout ressentiment.
Loin de vouloir lui ravir sa fortune,
Et ma vie et mes biens, je lui viens tout offrir.
Notre félicité commune,
L'équité, mon amour, tout doit nous réunir.
Mes amis, je vous en conjure,
Secondez-moi, tâchons de la fléchir.
Par une agréable imposture
Je ne sais point embellir mes discours ;
Mon langage, mon cœur, mon esprit, mes amours,
Sont sans apprêts, ainsi que la nature :
Mais mon langage est celui d'un bon cœur,
Mais ce cœur aime avec idolâtrie ;
Et s'il faut perdre, hélas ! l'espérance chérie
D'être un jour son époux, de faire son bonheur,
Soyez assez humains pour m'arracher la vie !

LA MARQUISE.

Mais s'il était moins brusque, il est intéressant.

LA COMTESSE.

Ah, monsieur ! comment reconnaître
Un procédé si noble et si touchant ?

Après les sentiments que vous faites paraître,
Lorsque vous inspirez un intérêt si grand,
Faut-il, hélas! pour me confondre,
Que mon cœur soit contraint...

LA MARQUISE.

Laissez, je vais répondre.
Vous êtes fort émue, et je suis de sang-froid;
Je vais discuter votre droit.

D'ESTELAN.

Et quel droit, s'il vous plaît?

LA MARQUISE.

Mais celui qui subsiste;
Le testament.

D'ESTELAN.

Abus.

LA COMTESSE.

Monsieur, je me désiste
De tout droit à vos biens. L'acte fût-il meilleur,
Eussiez-vous encor plus mérité la colère
Et la punition sévère
De votre père et de mon bienfaiteur...
Vos titres sont incontestables,
Et des miens contre vous je ne veux point m'armer.
Plus les biens sont considérables,
Plus vous devez les réclamer,
Et moins je dois les garder davantage:
Ils sont à vous, rentrez dans tous vos droits.
L'exacte probité ne connaît point de lois
Qui puisse autoriser le vol d'un héritage.

LA MARQUISE.

Que faites-vous?

D'ESTELAN.

Comment?

LA COMTESSE.

Écoutez-moi, monsieur.
Quant à l'hymen que vous avez en vue,
De tous les biens que je vous restitue,
Il ne me reste que mon cœur;
Souffrez que j'en sois la maîtresse.
Je sens, ainsi que je le dois,
L'honneur que me fait votre choix;

Mais commande-t-on la tendresse ?
Plus vous m'aimez, plus je dois de retour
Au sentiment qui vous anime.
Je ne puis vous offrir que la plus tendre estime,
Et l'estime est trop peu pour payer tant d'amour.
Reprenez tous vos biens. Au bonheur de ma vie
Ils ne contribueraient que médiocrement :
Que l'amitié soit le seul sentiment
Qui pour jamais l'un à l'autre nous lie !
Est-ce un si grand effort? Vous m'aimiez comme amant,
Aimez-moi comme votre amie.

D'ESTELAN.

Et vous me regardez, cruelle !... et vous parlez;
Et votre voix enchanteresse,
Dans ce cœur que vous désolez,
Par les plus doux accents, ajoute à mon ivresse;
Et tout en vous, tout est fait pour charmer.
Les grâces, la beauté, l'esprit, le caractère;
Vous unissez tout ce qu'il faut pour plaire,
Et vous voulez que je cesse d'aimer !
Point d'amitié ! Non, mon âme brûlante
Ne peut se contenter d'un sentiment si froid.
A de l'amour c'est de l'amour qu'on doit :
Soyez ma femme, mon amante,
Et que rien que la mort ne brise nos liens.
Moi, j'irais reprendre vos biens !
Je ne suis que trop riche, et cela m'importune.
Que me serait, sans vous, la plus haute fortune ?
C'est vous seule, c'est vous que je veux, oui, vous, vous.
Je veux que vous soyez ma femme;
Et, malgré vous, oui, malgré vous, madame,
Il faut que je sois votre époux.

LA MARQUISE.

Il est fort, celui-là !

M. DE PIENNE.

Que pouvez-vous prétendre ?
Eh ! quels seront vos droits, quand madame consent
A renoncer pour vous au testament ?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur, dès ce soir je saurai tout vous rendre.

D'ESTELAN.

Et moi, madame, et moi, je ne veux rien reprendre,

Je veux plaider.

LA COMTESSE.

Plaider ! Vous, monsieur ? Et pourquoi ?
Je rends tout.

D'ESTELAN.

Il n'importe, et je veux plaider, moi.
Nous plaiderons.

LA MARQUISE.

Si j'étais à sa place,
Je ne vous ferais point de grâce,
Homme grossier, homme entêté !
Vous plaidez par malice ; et, craintive, elle n'ose...
Elle a bon droit et gain de cause.
Déshérité !... cent fois déshérité !...

LA COMTESSE.

Eh ! laissez donc.

D'ESTELAN.

Non, non, qu'elle poursuive.
Contre votre beauté, contre ce ton si doux
Qui me désarme et me captive,
Ses injures et son courroux
Mieux que mon cœur me servent contre vous
Adieu : si du procès l'issue est incertaine,
Si je le perds, du moins je saurai me venger.
Vous êtes cruelle, inhumaine :
Mon cœur de vos liens ne peut se dégager ;
Un procès vous fait de la peine ;
Et moi, je veux plaider pour vous faire enrager.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, M. DE PIENNE.

LA COMTESSE.

Eh ! monsieur, arrêtez...

LA MARQUISE.

Monsieur ?

M. DE PIENNE.

Il prend la fuite.
Moitié tendre, moitié brutal,
Cet homme est bien original !

LA MARQUISE.

Je croyais m'amuser un peu de la visite;
Il m'a prouvé que je croyais fort mal.

LA COMTESSE.

A Montalais, en mariage,
Je croyais apporter un immense héritage;
Je m'en flattais jusqu'à ce jour.
Mes biens sur sa maison, non moins pauvre qu'illustre,
Allaient répandre un nouveau lustre;
Et je n'ai plus pour dot que le plus tendre amour!

LA MARQUISE.

Eh! que faut-il de plus à sa tendresse extrême?

M. DE PIENNE.

Quel bien plus précieux est-il pour un amant?

LA COMTESSE.

Ah! renonce-t-on aisément
Au plaisir, au bonheur d'enrichir ce qu'on aime?

LA MARQUISE.

J'entends du bruit.

LA COMTESSE.

C'est lui, je le sens à mon cœur.

M. DE PIENNE.

Madame, c'est lui-même.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, MONTALAIS, LA COMTESSE, M. DE PIENNE.

LA COMTESSE.

Cher Montalais!

MONTALAIS.

Enfin, je vous revois,
Après trois mois d'une pénible attente!
Ce jour heureux me rend tout à la fois
Et mes amis et mon amante...
Mais quels tristes regards et quel sombre maintien!
Sur quel sujet roulait votre entretien?
Vous est-il arrivé quelque accident funeste?
Vous ne me dites rien.

LA COMTESSE.

Hélas!

LA MARQUISE.

Ah ! Montalais !

M. DE PIENNE.

Nous ne sommes pas gais.

MONTALAIS.

Cela se voit de reste.
Est-ce parce qu'on juge aujourd'hui mon procès ?

LA MARQUISE.

Nous étions tous d'une gaieté charmante !
J'ai bien ri ce matin, et nous pleurons ce soir.

MONTALAIS.

Vous m'effrayez !

LA COMTESSE.

Je viens de recevoir
Une visite à coup sûr étonnante.

MONTALAIS.

Et de qui donc ?

LA MARQUISE.

D'un fou.

MONTALAIS.

Quel est-il ?

LA COMTESSE.

Mon cousin.

MONTALAIS.

Et lequel ?

M. DE PIENNE.

D'Estelan.

MONTALAIS.

D'Estelan !

LA COMTESSE.

Oui, lui-même

LA MARQUISE.

Il réclame ses biens.

LA COMTESSE.

Il a des droits.

M. DE PIENNE.

Il l'aime.

LA COMTESSE.

Le testament est nul.

LA MARQUISE.

Plein d'une ardeur extrême,
Il offre, avec son cœur, sa fortune et sa main.

M. DE PIENNE.

Il s'obstine à ne rien reprendre.

LA COMTESSE.

Je ne veux point plaider, je veux...

MONTALAIS.

Il faut tout rendre.

LA COMTESSE.

Ah! Montalais, c'est mon dessein ;
Mais, en rendant un si riche héritage,
La pauvreté devient mon seul partage ;
Et l'hymen fortuné dont mon cœur, ce matin
Se formait la plus douce image...

MONTALAIS.

Et cet hymen comblera tous nos vœux.
O mon amie! un peu moins de richesse,
Et toujours la même tendresse ;
Nous n'en serons que plus heureux.
J'acceptais les bienfaits d'une main aussi chère,
Je les acceptais sans rougir ;
L'amour ennoblit tout quand l'amour est sincère ;
Et c'est à moi maintenant de jouir
Du plaisir qu'espérait Sancerre,
Et du bonheur qu'on vient de lui ravir.
Oui, chère amante, aimable et tendre amie,
Le peu que j'ai, mon amour et ma vie,
Jouissez-en comme de vos bienfaits ;
Tout est à vous. Si ma tendresse,
Si les soins, si le cœur de l'heureux Montalais
Peuvent vous tenir lieu d'une immense richesse,
Je ne craindrai de vous ni plaintes, ni regrets.

LA COMTESSE.

Ah! vous aviez raison, de Pienne!...
J'accepte tout... Je te donne ma foi ;
Je reçois à jamais la tienne.
Ton cœur est le seul bien, le seul qui m'appartienne,
Et ta tendresse est tout pour moi.
Mais, Montalais, voici l'heure fatale...

MONTALAIS.

Nous allons nous rendre au palais.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus incertain que le sort d'un procès.

Votre fortune en dépend... Rien n'égale
Mon effroi, ma perplexité.

MONTALAIS.

Mal à propos votre esprit se tourmente;
Mon avocat dit ma cause excellente;
J'attends l'événement avec tranquillité.
Venez me voir juger.

LA COMTESSE

Non; je suis trop tremblante.

MONTALAIS.

Moi, j'ai d'heureux pressentiments.

LA COMTESSE.

Permettez qu'ici je demeure.
Allez, ne perdez point de temps...
Je saurai mon sort dans une heure.
(A la marquise.)
Allez-vous au palais?

LA MARQUISE.

Non, je reste avec vous.
Je suis femme, sans doute, et des plus curieuses,
J'aime à pouvoir porter des nouvelles heureuses;
Mais je vous immole mes goûts.

LA COMTESSE.

Je vous en remercie... Allez... je vais écrire
A ce fou qui, dans son délire,
S'obstine à refuser son bien;
Qui veut plaider, quoi qu'on puisse lui dire,
Ou s'unir avec moi d'un éternel lien.
(A Montalais.)
De la fortune, hélas! je n'exige plus rien:
Je partage la tienne, et le ciel équitable
Va t'assurer un bien qui suffit à tous deux.
Si d'une tendre amante il écoute les vœux,
L'événement te sera favorable;
Le triomphe t'attend, et nous sommes heureux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, seule.

Pour la dernière fois parlons à d'Estelan :
C'est la marquise qui l'irrite.
En le contrariant, elle aigrit, elle excite
Un cœur né vif, et d'ailleurs excellent.
Seule sur son esprit j'aurai bien plus d'empire,
Il ne pourra me résister.
La douceur seule peut séduire
Un caractère ardent, prompt à se révolter.
Il ignore que l'hyménée
Doit avec Montalais unir ma destinée;
Il me croit libre : eh bien ! prolongeons son erreur.
S'il faut qu'un jour la vérité l'éclaire,
Ah ! que ce soit du moins sans faire son malheur !
Qu'il ne pénètre enfin ce douloureux mystère
Qu'après avoir triomphé de son cœur.
On vient, c'est d'Estelan. Renfermons en moi même
Et mes chagrins et mon désordre extrême.

SCÈNE II.

D'ESTELAN, LA COMTESSE.

D'ESTELAN.

Me voilà... Grâce au ciel, nous serons sans témoins !
Je hais bien fort votre insigne rieuse,
Et votre grand monsieur... Sa mine sérieuse
Me glace et me déplaît... Si je vous aimais moins,
Je serais bien honteux de la sotte colère
Que j'ai fait voir tantôt en vous quittant.
Je me suis comporté vraiment comme un enfant ;
Mais ce n'est pas ma faute... Un maudit caractère,
Un vice d'éducation...

Grâce, clémence, adorable Sancerre !
J'aime, et c'est bien assez pour ma punition.
Les fautes de l'Amour aisément se pardonnent :
Il n'a pas les yeux bien ouverts,
Il nous mène tout de travers,
Et les passions déraisonnent.

LA COMTESSE.

Je ne me souviens plus de rien :
Quand votre faute est par vous reconnue,
Je l'oublie, et n'ai d'autre vue,
En obtenant de vous cet entretien,
Que d'éclaircir vos doutes sur un bien
Que l'équité veut que je restitue.

D'ESTELAN.

Eh quoi ! toujours me parler de cela !
Au diable le sot héritage !
Parlons de mon amour, de mes offres... Voilà
Ce qui me touche davantage.

LA COMTESSE.

Promettez-moi de m'écouter
Sans vivacité, sans colère.

D'ESTELAN.

Oui, oui, je me corrige, et mon sang se tempère.
Je vous promets de ne pas m'emporter.

LA COMTESSE.

Tout Paris est instruit d'où me vient ma fortune.
Vous méritez, à ce qu'on croit, le sort
Que vous fit éprouver votre père à sa mort :
Telle est l'opinion commune.
Le monde ne peut se résoudre
A ne porter qu'un jugement certain ;
Il veut des preuves pour absoudre ;
Il condamne sans examen.
S'il faut que de nos cris le barreau retentisse,
Quel champ pour la malignité !
On dira que je veux employer la justice
A consacrer l'iniquité.
Si l'hymen nous unit, on dira que, certaine
De perdre un bien que la loi m'eût ôté,
J'ai, pour le conserver, sacrifié sans peine
Mon penchant et ma liberté.

Vous ignorez, monsieur, tout ce que peut l'envie
Pour noircir la plus belle vie.
Jugez, après cela, si je dois m'exposer
A des bruits dont en vain je voudrais me défendre;
Si nous devons plaider, quand je veux tout vous rendre,
Et si je puis vous épouser.

D'ESTELAN.

Eh! que vous font les propos du vulgaire?
Pour exercer sa malice ordinaire,
Viendra-t-il chez vous vous chercher?
D'ailleurs ses traits ne peuvent vous toucher;
Pour les braver, vous avez un asile :
C'est votre conscience. On doit être tranquille
Quand un pareil témoin n'a rien à reprocher.
Mais, malgré les détours que vous prenez, madame,
Je pénètre, je lis jusqu'au fond de votre âme.
Vous êtes généreuse, et vous avez pitié
D'un malheureux dont la raison s'altère;
Vous ne prétendez pas, quand je ne puis vous plaire,
Que par un dur refus je sois humilié :
Vous savez l'adoucir par tant de politesse,
Par une voix si tendre, un ton si pénétré,
Que le cœur est forcé de vous aimer, traîtresse,
Quand par vous il est déchiré.
Je suis sans art, mais je vois votre adresse,
Et je vous en sais bien bon gré.
Il faut donc renoncer à la douce espérance
De vous voir à mon sort unir votre destin?
Je ne prétends vous faire aucune violence...
Sans le cœur qu'est-ce que la main?
Et vous ne m'aimez pas; j'en ai la triste preuve.
Mais n'aimez-vous personne?... Allons, en bonne foi,
Est-il quelqu'un plus fortuné que moi?
Voulez-vous toujours rester veuve?

LA COMTESSE.

J'ignore quel destin me réserve le ciel,
Et ce qu'en ce moment sur mon sort il prononce;
Je ne puis rien répondre de formel :
Peut-être pour jamais il faut que je renonce
Aux doux plaisirs d'un amour mutuel...
Voilà dans cet instant ce que mon cœur m'annonce,

Et mon veuvage est peut-être éternel.

D'ESTELAN.

Tant mieux ! Si ne pas plaire est un chagrin sensible,
Si de votre froideur je suis désespéré,
Mon mal serait encor mille fois plus horrible
Si quelqu'un m'était préféré.
Me voilà plus tranquille !... Ainsi, sur l'héritage,
Vos scrupules hors de saison...

LA COMTESSE.

Voici le testament, les papiers...

D'ESTELAN.

A quoi bon ?

LA COMTESSE.

Je ne puis plus les garder davantage.

D'ESTELAN.

Je n'en veux point, vous dis-je, et je suis riche assez.
C'est en vain que vous me pressez.

LA COMTESSE.

Prenez, monsieur, prenez ; je suis inébranlable.

D'ESTELAN.

Mais réfléchissez donc, ô femme inconcevable !
Vous n'aviez rien, et je dois le savoir,
Quand monsieur d'Estelan vous fit son héritière ;
Sa fortune est tout votre espoir :
Que vous restera-t-il en la perdant entière ?

LA COMTESSE.

L'honneur d'avoir fait mon devoir.

D'ESTELAN.

Qui que tu sois... ange... génie...
Car tant de grandeur d'âme et tant de loyauté
Ne sont pas d'un mortel, tes vertus t'ont trahie...
Tu n'as rien de l'humanité
Que la forme et que la beauté.
Qui que tu sois, je t'en supplie,
Laisse-moi t'adorer, laisse-moi t'enrichir.
Reprends tous ces papiers dont l'aspect m'importune :
Il n'appartient qu'à toi d'honorer la fortune,
Si la vertu peut l'ennoblir.
Reprends...

SCÈNE III.

LA COMTESSE, D'ESTELAN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, entrant étourdiment.

Est-il parti ?

D'ESTELAN.

Non, pas encor, madame.

LA MARQUISE.

Et voulez-vous toujours épouser ou plaider ?

D'ESTELAN.

La chose en rien ne doit vous regarder.
Ce n'est pas vous que je voulais pour femme ;
Le ciel d'un tel malheur m'a bien voulu garder.

LA MARQUISE.

Qu'il est galant !

D'ESTELAN.

Je suis vrai.

LA COMTESSE.

J'ai la gloire
D'avoir changé monsieur J'ai su le disposer.

D'ESTELAN.

La raison sur l'amour remporte la victoire.
Je ne m'obstine plus à vouloir l'épouser.
Je suis bouillant, je suis colère ;
Mais, après tout, quand je ne sais pas plaire,
Je ne sais pas tyranniser.

LA MARQUISE.

C'est pour moi seule au moins qu'il n'est jamais aimable.
Je suis charmée au fond de vous voir raisonnable.
Mais comment vouliez-vous qu'elle pût vous aimer ?
Est-ce au moment qu'un heureux hyménée
Doit avec Montalais unir sa destinée,
Que vous pouviez prétendre à l'enflammer ?

D'ESTELAN.

Quoi !

LA COMTESSE.

Juste ciel... marquise !...

LA MARQUISE.

Elle a dû vous le dire.
Oui, Montalais est un homme charmant.

D'ESTELAN.

Elle l'aime?

LA COMTESSE.

Arrêtez... je souffre le martyre.

LA MARQUISE.

Vous savez bien que pour elle il soupire
Depuis six ans... Oui, monsieur, constamment.

D'ESTELAN.

Quoi! vous aimez?

LA MARQUISE.

Ce n'est pas un mystère.

D'ESTELAN.

Quoi! vous vous mariez?

LA MARQUISE.

Dès demain, je l'espère.

D'ESTELAN.

Vous m'avez trompé!... vous!... Adieu, madame.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

Ah! ciel!
Qu'avez-vous fait?

LA MARQUISE.

Mais une étourderie,
Si ce que je crois est réel.
Aussi de vos desseins que n'étais-je avertie?
C'est quelque chose de cruel,
Il est dur d'ignorer les secrets d'une amie.
On pense la servir contre un original,
On veut bien faire, et l'on fait mal.

LA COMTESSE.

Mais la discrétion était si naturelle!
Vous connaissez le fougueux d'Estelan,
Sa brusquerie et son sang petillant:
Vous ne pouvez douter que la moindre étincelle
N'enflamme un esprit si bouillant:
Comment ne pas sentir que je devais me taire
Sur mon hymen, sur le nom d'un époux?

Aux premiers transports d'un jaloux
Heureux peut-être autant que téméraire,
Ne devais-je donc pas soustraire
L'objet de mes vœux les plus doux ?

LA MARQUISE.

Je reconnais ma faute, et j'en suis bien honteuse.
Quoi ! d'Estelan ?... Je suis bien malheureuse.

LA COMTESSE.

Calmez-vous ; le danger peut encor s'éviter.
Sur Montalais j'ai quelque empire ;
Et quant à d'Estelan, le moment du délire
Est le seul avec lui qui soit à redouter.

LA MARQUISE.

En vérité, vous me rendez la vie.

LA COMTESSE.

Mais ils ne viennent point... J'attends, en frémissant,
Un arrêt bien intéressant.

LA MARQUISE.

Dans votre cour j'entends un équipage...
Et votre doute enfin va se voir éclairci.
Vous pâlissez ?...

LA COMTESSE.

Moi !

LA MARQUISE.

Reprenez courage :
Le cœur me dit que tout a réussi.

LA COMTESSE.

Puisse le ciel accomplir le présage !
Je ne me soutiens plus... Je tremble.

LA MARQUISE.

Les voici.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, MONTALAIS, LA MARQUISE, M. DE PIENNE.

LA MARQUISE.

Eh bien ?

LA COMTESSE.

Ciel ! vous avez perdu votre cause ?

MONTALAIS.

Oui.

LA MARQUISE.

On vous condamne?

M. DE PIENNE.

Il n'est plus d'espérance.
Dépens, dommages, intérêts,
Il perd tout avec son procès.

LA MARQUISE.

C'est une iniquité, c'est une préférence.

MONTALAIS.

Mes juges ont raison, et j'étais abusé.
De l'examen des faits je m'étais reposé
Sur un homme que l'apparence
A sans doute séduit plus que l'appât du gain.
Je regardais mon droit comme certain,
J'agissais avec confiance;
Mais au simple exposé, dès le premier rapport,
J'ai de mes faibles droits senti l'insuffisance;
J'ai prévu quel serait mon sort,
Et me suis prononcé moi-même ma sentence.
Je sens combien le coup est accablant,
Et ne me vante point du fastueux courage
De voir mon sort d'un œil indifférent.
Mon malheur est d'autant plus grand
Qu'une autre avec moi le partage.
O ma plus tendre amie! est-ce là le destin,
Est-ce là le bonheur dont encor ce matin
Nos yeux entrevoyaient la séduisante image!
Tout a changé pour nous dans l'espace d'un jour,
Et contre un si terrible orage
Nous ne pouvons opposer que l'amour.
Vous ne me dites rien! quel silence funeste!
Ah! je n'ai rien perdu, si votre cœur me reste...
Sancerre!... Eh quoi! loin de me consoler,
Vous détournez la vue, et craignez de parler?

LA COMTESSE.

Ah! Montalais!

MONTALAIS.

Eh bien?

LA COMTESSE, à part.

Quel sacrifice!
Il est affreux; il faut qu'il s'accomplisse.

MONTALAIS.

Qu'avez-vous donc? et d'où vient qu'aujourd'hui .. ?

LA COMTESSE.

Vous allez tout savoir.

MONTALAIS.

Quoi donc?

LA COMTESSE.

Monsieur de Pienne
Et vous, marquise, un moment avec lui
Permettez que je m'entretienne.

LA MARQUISE.

Très-volontiers; mais qu'il me soit permis
De vous bien rappeler, à l'un ainsi qu'à l'autre,
Que, quel que soit son malheur et le vôtre,
Vous avez encor des amis.

LA COMTESSE.

Voilà mon seul espoir.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, MONTALAIS.

MONTALAIS.

Je vous regarde et je frémis...
Sancerre, qu'allez-vous m'apprendre?
D'un froid mortel tous mes sens sont saisis...
Pour la première fois je crains de vous entendre.

LA COMTESSE.

Oppose à nos malheurs un cœur plus affermi.
Tu m'es bien cher!.. Ah! Montalais, mon âme
Ne le sentit jamais comme aujourd'hui.
Mais il faut renoncer à moi.

MONTALAIS.

Sancerre!

LA COMTESSE.

Il faut briser la chaîne la plus belle,
Et pour jamais nous séparer.
Un cloître... désormais voilà mon seul asile.
Si je te sais heureux, j'y vivrai plus tranquille.
Tu viens de perdre tout; vis pour tout réparer;
Tu le dois, tu le peux : remplis ta destinée.

La mienne est d'être infortunée,
Et de vivre pour te pleurer.

MONTALAIS.

Est-ce un songe effrayant dont l'horreur m'environne?
C'est vous, c'est vous que mon malheur étonne...
Si quelqu'un me l'eût dit, je ne l'aurais pas cru.
Ah! malheureux! j'ai tout perdu,
Et Sancerre aussi m'abandonne!

LA COMTESSE.

Quel soupçon! quel reproche! Ingrat, il est affreux.
Je te pardonne cet outrage;
Du désespoir c'est le langage,
Et tu serais plus juste étant moins malheureux.
Par le retour de d'Estelan,
La pauvreté devient mon seul partage;
Irai-je en dot, et pour tout héritage,
Porter à mon époux ce funeste présent?
Songe à ton nom, songe à mon sang,
A ce qu'exigeront de nous en mariage
Et ta naissance et notre rang;
Et considère après si le sort qui t'opprime
De nous unir encor nous permet le bonheur.
Ah! laisse-moi, dans l'ardeur qui m'anime,
Supporter seule, ami, notre commun malheur.
C'est bien assez d'une victime.

MONTALAIS.

Qui, vous, cruelle, vous m'aimez,
Et votre bouche ose ici me prescrire
De renoncer au seul bien où j'aspire?
Et vous m'aimez, vous m'estimez?
Grand Dieu! je saurais mon amante
Plaintive, isolée et souffrante
Dans l'horreur de la pauvreté;
Et moi, d'une âme indifférente,
Occupé de moi seul et de ma vanité,
J'irais flatter la fortune insolente;
Solliciter près d'elle un regard de bonté,
Et mendier sa faveur inconstante,
Pour briller un moment d'un éclat emprunté?
Non, ce n'est point ainsi qu'on aime,
Que j'aimerai jusqu'à la mort.

Le ciel vous persécute, il m'accable de même;
Heureux ou malheureux, je subis votre sort.
Tous deux faisons tête à l'orage;
Avec un même cœur, ayons même courage;
Opposons notre amour et son commun effort
Au sort qui tous deux nous outrage...
Voilà de deux amants, oui, voilà le langage,
Lorsque l'on veut les traverser.
Ce sont là les discours que l'amour leur inspire;
C'est là ce qu'ils doivent penser;
Et voilà ce qu'il fallait dire.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, MONTALAIS, D'ESTELAN, LA MARQUISE, M. DE PIENNE.

D'ESTELAN, à la marquise et à M. de Pienne, qui veulent l'empêcher d'entrer.

Pourquoi voulez-vous m'interdire
L'accès de cet appartement?
Je veux la voir, lui parler...

M. DE PIENNE.

Un moment.

D'ESTELAN.

Il faut que je la voie à présent.

LA MARQUISE.

Quel délire!

D'ESTELAN.

Je la verrai, vous dis-je... A la fin, m'y voici.
Parbleu, madame, on a bien de la peine...
Ah! vous n'êtes pas seule ici?
Quel est ce monsieur-là?... Montalais? Oui, c'est lui.
Bonjour, monsieur. Je sais quel sujet vous amène:
Vous aimez ma cousine... Et moi, je l'aime aussi;
Mais elle ne me voit qu'avec indifférence,
Et vous êtes aimé... C'est fort bien fait à vous.
Malgré tout mon amour, malgré sa violence,
Vous allez donc enfin devenir son époux?

MONTALAIS.

Son époux! Ah!

D'ESTELAN.

Quoi! vous versez des larmes?

Je ne viens point ici pour vous donner d'alarmes...
Et vous aussi... vous pleurez... Et pourquoi?

LA COMTESSE.

Que voulez-vous savoir?

D'ESTELAN.

Son chagrin est le vôtre.
Dites-m'en le sujet : vite, dites-le-moi.
Pourquoi pleurez-vous l'un et l'autre?
Est-ce encor moi?.. Je suis bien malheureux!
Me faites-vous un crime, hélas! de ma faiblesse?
Je ne viens point troubler votre tendresse.
L'hymen va vous unir tous deux...
Et moi je pars, je quitte à jamais la contrée
Qui, pour mon désespoir, à moi vous a montrée.
Je vais mettre entre nous l'immensité des mers...
Puisse votre image adorée
Cesser de tourmenter mon âme déchirée,
Et ne pas me poursuivre au bout de l'univers!
Vous, heureux l'un par l'autre...

MONTALAIS.

Ah! jamais l'hyménée
Ne joindra notre destinée!
Du sort le plus affreux j'éprouve tous les coups...
Je suis, monsieur, plus malheureux que vous.

D'ESTELAN.

Je ne vous comprends point.

MONTALAIS.

Elle renonce au monde.
Dans une obscurité profonde
L'ingrate court s'ensevelir ..
Au fond d'un cloître...

D'ESTELAN

Vous!

LA MARQUISE.

O ma chère Sancerre!

D'ESTELAN.

Expliquez-moi donc ce mystère.

MONTALAIS.

Tout à la fois généreuse et cruelle,
Elle veut s'immoler, dit-elle, à mon bonheur.
Elle me rend ma liberté, mon cœur,

Et m'ordonne d'aller loin d'elle
M'appuyer des secours d'une faible faveur,
Pour rappeler à moi la fortune infidèle.

LA COMTESSE.

Vous le devez, et je le veux;
Soumettons-nous au sort qui nous sépare.

D'ESTELAN.

Et c'est moi, juste ciel, qui les rend malheureux!
Moi, je serais assez barbare
Pour désunir deux cœurs si généreux!
Vous allez le quitter? Vous voulez qu'il renonce
Au bonheur d'être votre époux?
Vous voulez donc sa mort? Dites, la voulez-vous?
C'en est l'arrêt qu'ici votre bouche prononce.
Si je ne puis oublier vos attraits
Lorsque pour moi vous êtes inflexible,
Lui qui, blessé des mêmes traits,
A réussi du moins à vous rendre sensible,
Dites-moi, pourra-t-il vous oublier jamais?
Et vous, cruelle, oui, vous-même,
La générosité vous aveugle aujourd'hui.
Demain, vous sentirez peut-être autant que lui
Qu'il faut mourir quand on perd ce qu'on aime.
Vous l'exigez de lui, vous vous séparerez;
Mais vous emporterez son cœur, et lui le vôtre,
Et tous deux seront déchirés.
Après avoir vécu malheureux l'un par l'autre,
En vous aimant encor, tous deux vous périrez...
Je n'y puis consentir : non, jamais, femme ingrate;
Et, malgré toi, je ferai ton bonheur.
C'est inutilement que ton orgueil se flatte
De refuser mes dons comme mon cœur...
Le voilà, votre époux, il l'est, il le doit être :
Il ne vous eût pas plu, s'il n'était vertueux :
Vous vous convenez tous les deux.
A l'égard de vos biens, je vous ferai connaître
Que si de beaux dehors ne parlent point pour moi,
Un cœur droit, un bon cœur est du moins mon partage.
(Lui donnant des papiers.)
Tenez, prenez cela.

LA COMTESSE.

Que faites-vous?

MONTALAIS.

Pourquoi ?

D'ESTELAN.

Reprenez vos papiers... Gardez votre héritage ;
Je vous le donne, et mieux que n'avait fait la loi.
Prenez aussi cet acte : il vous atteste
Qu'à cet héritage funeste
J'ai ce matin renoncé pour toujours...
Il m'est affreux, je le déteste ;
Il a troublé le repos de mes jours.
J'étais heureux, vous m'étiez inconnue...
De mon bonheur il a détruit le cours,
Puisque c'est par lui seul qu'ici je vous ai vue.
Quoi ! vous baissez les yeux ! Me refuseriez-vous ?

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur !

D'ESTELAN.

Montalais !

MONTALAIS.

Grand Dieu !

D'ESTELAN.

Femme adorable !
(A la marquise et à M. de Pienne.)
Mes amis, réunissons-nous ;
Venez, embrassons ses genoux.
Obtenons d'elle un aveu favorable :
(Se jetant aux pieds de la comtesse.)
Sancerre, laissez-vous fléchir...

LA MARQUISE.

Cédez.

M. DE PIENNE.

Vous le devez.

LA COMTESSE.

Tant de grandeur m'accable...
Mais accepter...

D'ESTELAN.

Tu le peux sans rougir.
Le plus beau droit de l'opulence,
Celui qui peut lui seul l'ennoblir à jamais,
C'est le droit d'enrichir l'honorable indigence,
De l'accabler de ses bienfaits.

LA COMTESSE.

Je me rends.

D'ESTELAN, sautant au cou de Montalais.

Montalais!

MONTALAIS.

Ah, je vous dois la vie!
M'acquitter envers vous n'est plus en mon pouvoir :
Mais, parmi tous les biens que je vais vous devoir,
Son cœur, votre amitié, sont les seuls que j'envie.

LA MARQUISE, à d'Estelan en l'embrassant.

Monsieur, je me réconcilie
Volontiers avec votre humeur :
On peut vous pardonner un peu de brusquerie;
On n'a point de défauts avec un si bon cœur.

M. DE PIENNE.

Cher Montalais!

LA COMTESSE, à d'Estelan.

Votre âme généreuse,
Lorsque par moi vous êtes offensé...

D'ESTELAN, prenant Montalais par la main, et lui montrant la comtesse.

Mon ami, qu'elle soit heureuse,
Et je suis bien récompensé.
(A la comtesse.) (A Montalais.)
Chérissez-le toujours... Sois-lui toujours fidèle.
(Joignant la main de Montalais à celle de la comtesse.)
Unissez-vous d'une chaîne éternelle...
N'oubliez pas que mon cœur, loin d'ici...
Adieu, mon courage me quitte;
Et, malgré moi, des pleurs... Adieu, je prends la fuite.
N'oubliez jamais votre ami.

(Il veut sortir.)

LA COMTESSE.

D'Estelan!

MONTALAIS.

Arrêtez!

D'ESTELAN.

Sous un autre hémisphère,
Je vais ne m'occuper qu'à vaincre mon amour.
Si je puis n'être plus que l'ami de Sancerre,
Comptez tous deux sur mon retour.
Je reviendrai jouir de ce sentiment tendre,

Que de vos cœurs j'ai le droit de prétendre...
Oui, mes amis, je reviendrai...
Mais non, embrassez-moi... jamais je n'éteindrai
Ce feu dont l'ardeur me dévore;
Je l'aimerai toujours autant que je l'adore;
Et jamais, je le sens, je ne vous reverrai.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, MONTALAIS, LA MARQUISE, M. DE PIENNE.

MONTALAIS.

Courons chez lui. Je garde un rayon d'espérance.
Tâchons de le fixer en France :
Nous lui devons notre bonheur;
Méritons le bienfait par la reconnaissance

FIN DE L'AMANT BOURRU.

ANDRIEUX.

LES ÉTOURDIS,

OU

LE MORT SUPPOSÉ,

COMÉDIE.

NOTICE SUR ANDRIEUX.

ANDRIEUX (François-Guillaume-Jean-Stanislas) naquit à Strasbourg, en 1759. Il était encore fort jeune lorsqu'il fit représenter la petite comédie d'*Anaximandre* (1782); mais dès son début il se distingua par cette diction pure, élégante et facile qu'il a toujours conservée. Six ans après, il donna les *Étourdis*, qui firent sa réputation. Depuis *les Folies amoureuses*, il n'était pas possible alors de citer une seule comédie en trois actes qui réunit au même degré que *les Étourdis* le charme d'une versification brillante, la gaieté du dialogue, l'originalité des caractères et la piquante variété des situations. Dans ses autres compositions, Andrieux, moins bien servi par le fond du sujet, ne s'est pas élevé à la même hauteur, et s'est montré plutôt enjoué que comique. Cependant chacune de ses comédies fut accueillie du public avec faveur; et *le Manteau*, qu'il donna en 1826, et qui fut la dernière de ses comédies, est aujourd'hui souvent représentée et toujours applaudie. Les qualités distinctives du talent d'Andrieux sont la finesse et le badinage élégant. Il ne court point après les détails agréables, mais il les trouve à volonté; il ne se permet jamais de plaisanteries équivoques; tous les traits qu'il hasarde atteignent le but, mais ne vont point au delà; son comique est toujours de bon goût, et, si je puis le dire, de bonne compagnie; c'est un comique arrangé, élégant, et conséquemment un peu froid. Quoi qu'il en soit, Andrieux a rendu, comme poëte dramatique, un service éminent à l'art; il a su maintenir au théâtre la pureté du langage, et lutter contre le mauvais goût qui de toutes parts faisait invasion sur notre première scène.

Pour compléter la liste de ses œuvres dramatiques, nous citerons les comédies d'*Helvétius*, de *la Suite du Menteur*, du *Trésor*, de *la Soirée d'Auteuil*, du *Vieux Fat*, et de *la Comédienne*, et la tragédie de *Junius Brutus*, donnée le 13 septembre 1830.

Andrieux a publié une foule de *contes* charmants, qui ont, autant que ses comédies, servi à populariser son nom. Ces contes rivalisent souvent avec les meilleurs de Voltaire, dont ils rappellent la manière brillante et satirique. Quelques-uns sont des modèles parfaits de grâce et de sensibilité. En 1804, le premier consul lui confia la classe de grammaire et de littérature à l'École polytechnique; en 1814, il fut chargé de l'enseignement de la littérature au Collége de France, où il sut se faire chérir de ses nombreux élèves. Malgré la faiblesse excessive de sa voix, Andrieux, dit ingénieusement M. Villemain, parvint toujours à se faire entendre, à force de se faire écouter.

Andrieux, admis à l'Institut lors de la création de ce corps en 1797, mourut à Paris en 1833: il était secrétaire perpétuel de l'Académie française.

LES ÉTOURDIS,

OU

LE MORT SUPPOSÉ,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 14 DÉCEMBRE 1787.

PERSONNAGES.

M. DAIGLEMONT, oncle.
DAIGLEMONT, son neveu.
FOLLEVILLE, ami de Daiglemont.
DESCHAMPS, valet de Daiglemont.
JOURDAIN, MICHEL, } créanciers de Daiglemont.
JULIE, fille de M. Daiglemont.
L'HOTESSE.
UN VALET de l'hôtesse (personnage muet).

La scène se passe à Paris, dans la salle commune d'un hôtel garni.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon. Du côté droit est une porte qui donne dans un cabinet. Entre autres meubles, il y a, vers la droite, une table garnie d'une écritoire.

SCÈNE PREMIERE.

DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

FOLLEVILLE.

Il le faut avouer, depuis huit jours entiers
Nous vivons sagement, grâce à nos créanciers.
Nous ne sortons jamais; une raison très-forte
T'empêche de passer le seuil de cette porte :
Dans mon hôtel garni tu vins très-prudemment
Occuper la moitié de mon appartement.
Je te tiens, en ami, fidèle compagnie :
Comment te trouves-tu de ce genre de vie?

DAIGLEMONT.

Fort mal.

FOLLEVILLE.

Pourquoi ? Caché sous le nom de Derbain,
Les huissiers, les recors, te chercheront en vain ;
Leur meute est en défaut, tu lui donnes le change.

DAIGLEMONT.

Oui ; mais, parbleu ! l'ennui qui m'assomme les venge.
Si je pouvais sortir !...

FOLLEVILLE.

Tu le pourrais vraiment,
Sans ce fripon maudit, ce chicaneur d'Armant,
Qui pour quinze cents francs a contre toi sentence.
Tu fis cette méchante affaire en mon absence :
Où diantre ton esprit était-il donc alors ?
C'est jouer trop gros jeu que risquer le par corps.
Moi, je ne fais jamais cette sottise étrange :
Des billets tant qu'on veut ; point de lettres de change.

DAIGLEMONT.

N'y pouvant plus tenir, et par l'ennui pressé,
A Dortis, mon cousin, je me suis adressé :
Je le prie en deux mots de me prêter la somme
Dont j'ai besoin...

FOLLEVILLE.

Tu vas recourir à cet homme,
Que tu ne vois jamais ? Tu n'en tireras rien.

DAIGLEMONT.

Vraiment, j'en ai grand'peur. C'est un dernier moyen
Que j'ai voulu tenter, faute d'autre ressource.

FOLLEVILLE.

Tu sais bien qu'un ami peut puiser dans ma bourse.

DAIGLEMONT.

Ta bourse ! elle est à sec.

FOLLEVILLE.

Elle va se remplir.
J'ai fait certain projet, et s'il peut réussir...
L'idée en est hardie et fortement conçue :
Je compte aujourd'hui même en apprendre l'issue.

DAIGLEMONT.

Dis-moi donc ce que c'est ?

FOLLEVILLE, déclamant.

Non : « Pour être approuvés,
« De semblables desseins veulent être achevés [1]. »

SCÈNE II.

DAIGLEMONT, FOLLEVILLE; DESCHAMPS entre, une lettre à la main.

DAIGLEMONT.

Ah! ah! sachons un peu ce que Deschamps m'annonce.
(A Deschamps.)
Cette lettre à la mienne est-elle une réponse?

DESCHAMPS.

(A Folleville, en lui donnant la lettre.)
Non, monsieur. C'est pour vous.

FOLLEVILLE, ayant regardé le timbre de la lettre.

De Nantes? Ah! ma foi,
Peut-être...

DAIGLEMONT, à Deschamps.

Et mon cousin ne t'a rien dit pour moi?

DESCHAMPS.

Il n'était pas chez lui; j'ai laissé votre lettre :
Sitôt qu'il rentrera, l'on doit la lui remettre.

FOLLEVILLE, qui a décacheté la lettre, dit avec joie :

Nous sommes trop heureux, mon pauvre Daiglemont!
Embrasse-moi!

DAIGLEMONT.

Pourquoi?

FOLLEVILLE.

Mais embrasse-moi donc!
Les effets, avec moi, répondent aux paroles.
Vous dites qu'il vous faut deux ou trois cents pistoles
Mon ami, ce n'est rien : je veux vous obliger.
Ne me refusez pas, ce serait m'affliger.
Vous pouvez disposer de cette bagatelle.

DAIGLEMONT.

Une lettre de change! et d'où diantre vient-elle?

[1] *Mithridate*, acte III, scène I.

FOLLEVILLE, en lui donnant la lettre de change.

Tu peux voir.

DAIGLEMONT.

De mon oncle !

FOLLEVILLE.

Oui, sans doute, de lui.

DAIGLEMONT.

Elle est de mille écus, et payable...

FOLLEVILLE.

Aujourd'hui,
A vue. Oh ! nous n'aurons point à souffrir d'escompte.
J'aime fort les effets dont l'échéance est prompte.

DESCHAMPS.

Il paraît que mon plan a très-bien réussi.

DAIGLEMONT.

Quoi ? Deschamps est au fait ?

FOLLEVILLE.

Sans doute : en tout ceci
Ses secours m'ont vraiment été très-nécessaires.

DESCHAMPS.

Oui, monsieur. Connaissant l'état de vos affaires,
J'ai déployé mon zèle en ce besoin urgent ;
Et c'est moi qui procure à monsieur cet argent.

DAIGLEMONT.

Mais comment ?

DESCHAMPS.

Devinez, je vous le donne en mille.

FOLLEVILLE.

Je veux bien t'épargner une peine inutile.
Tiens, de l'énigme ici tu trouveras le mot.
Lis.

DAIGLEMONT.

Qu'est-ce qui t'écrit ?

FOLLEVILLE.

C'est monsieur Guillemot.

DAIGLEMONT.

Qui ? le vieux factotum de mon oncle ?

FOLLEVILLE.

Lui-même.

DAIGLEMONT prend la lettre, et lit.

« Vous n'imaginez pas quelle douleur extrême

« A causée à monsieur la mort de son neveu,
« Votre ami .. » Votre ami ! Mais dis-moi donc un peu :
Parlerait-il de moi par hasard ?

FOLLEVILLE.

Je le pense.

DAIGLEMONT.

Est-ce que je suis mort ?

FOLLEVILLE.

Que sait-on ? Lis ; avance.

DAIGLEMONT, continuant de lire.

« Vous avez très-bien fait, dans un si grand malheur,
« De m'écrire d'abord cette triste nouvelle ;
« J'ai su de mon cher maître adoucir la douleur
« Par les ménagements que m'a dictés mon zèle. »

FOLLEVILLE.

Oh ! monsieur Guillemot est un garçon prudent.

DAIGLEMONT, lisant.

« Monsieur approuve fort que, dans ces circonstances,
« Vous n'ayez épargné ni les soins ni l'argent.
« Il faut vous rembourser de toutes vos avances »

FOLLEVILLE.

Mais c'est fort juste.

DAIGLEMONT, lisant.

« Ici vous trouverez inclus
« Un bon effet de mille écus ;
« C'est, suivant votre état général de dépenses,
« Ce que vous ont coûté médecin, chirurgien,
« Gens qui font très-souvent plus de mal que de bien ;
« Et la garde et l'apothicaire,
« Les frais de sépulture et ceux du luminaire.
« Il en coûte bien cher pour mourir à Paris ;
« Et les enterrements, monsieur, sont hors de prix. »

FOLLEVILLE.

Oh ! c'est que je t'ai fait un convoi magnifique.

DAIGLEMONT.

Je te suis obligé : la ressource est unique.

FOLLEVILLE.

Lis donc jusqu'à la fin.

DAIGLEMONT, lisant.

« Le défunt, dites-vous,
« Laisse quelques petites dettes :

« Voyez les créanciers, avertissez-les tous
« De tenir leurs quittances prêtes :
« J'irai, sous peu de jours, à Paris les payer.
« Adieu, monsieur : de tous vos soins mon maître
« Me charge, encore un coup, de vous remercier;
« Il vous aime toujours. Et moi, j'ai l'honneur d'être... »

FOLLEVILLE.

Très-bien; je suis charmé d'être à temps averti.
De ce voyage-là nous tirerons parti;
Nous ferons bien payer tes dettes au bonhomme,
Et nous accrocherons encore quelque somme.

DAIGLEMONT.

Le tour est incroyable, et j'en suis stupéfait.
On me croit mort?

FOLLEVILLE.

Un peu.

DAIGLEMONT.

Mais comment as-tu fait
Pour prouver.. ?

FOLLEVILLE.

J'ai fourni la preuve la plus claire;
Deschamps m'a délivré ton extrait mortuaire.

DAIGLEMONT.

Quoi! ce coquin a fait un faux?

FOLLEVILLE.

Bien entendu.
Eh! mais ne faut-il pas qu'il soit un jour pendu?
Qu'il le soit pour un faux, ou bien pour autre chose...

DESCHAMPS.

A mes dépens toujours monsieur s'amuse et glose.
Je pense qu'il me fait, en cette occasion,
L'honneur d'être jaloux de mon invention.
Dans ce tour peu commun éclate mon génie,
Et c'est un des beaux traits qu'on lira dans ma vie.

DAIGLEMONT, à Folleville.

As-tu pu te servir d'un semblable moyen?
Tromper ainsi mon oncle! Oh! cela n'est pas bien.
Tu sais pour son neveu jusqu'où va sa tendresse.

FOLLEVILLE.

Oui, plains-toi; j'aime assez cette délicatesse.
Imbécile, sens donc ce que l'on fait pour toi!

De Nantes à Paris tu vins, ainsi que moi,
Pour nous former dans l'art de Cujas et Barthole :
Nos parents comptaient bien qu'en une bonne école
Tous les deux avec fruit nous ferions notre droit :
Mais comment travailler dans un si bel endroit,
Parmi les agréments dont cette ville abonde ?
On s'y divertit mieux qu'en aucun lieu du monde ;
On y trouve à choisir mille plaisirs divers :
Mais tous ces plaisirs-là, par malheur, sont fort chers ;
Nous le savons trop bien par notre expérience.
Nous n'avons nullement épargné la dépense ;
Et, depuis dix-huit mois que nous sommes ici,
Nous avons bien mangé de l'argent, Dieu merci !
Aussi, pour en avoir, que de ruses ourdies !
Combien n'avons-nous pas compté de maladies,
Tandis que nous étions en parfaite santé ;
Et des cours où jamais nous n'avons assisté,
Et le maître d'anglais, les mois d'académie,
Et de ce droit surtout la dépense infinie !
Notre rare savoir devrait être envié,
Si nous avions appris tout ce qu'on a payé.

DAIGLEMONT.

Nos ressources enfin se sont bien affaiblies.
Si nos parents encore ignorent nos folies,
Au moins nous ont-ils fait sentir, par vingt refus,
Que nos dépenses...

FOLLEVILLE.

Oui, l'argent ne venait plus ;
Nous étions mal. Deschamps m'a fourni cette idée
De supposer ta mort ; moi je l'ai hasardée :
Le tour nous réussit, et je trouve plaisant
Que tu touches les frais de ton enterrement.

DAIGLEMONT.

Cet argent vient très bien pour me tirer de gêne ;
Mais je songe à mon oncle, à sa cruelle peine...

FOLLEVILLE.

Bon ! bon ! songe plutôt au plaisir qu'il aura
Quand son neveu défunt à ses yeux reviendra :
Quelle douce surprise !

DAIGLEMONT.

Et ma pauvre cousine,

Que j'adore, qui m'aime, est encor plus chagrine !
Comme elle va pleurer !

FOLLEVILLE.

Mais, en revanche aussi,
Comme d'autres riront ! Tiens, je crois voir d'ici
Plusieurs de tes parents qui, pensant qu'ils héritent,
D'une si prompte mort tout bas se félicitent :
Ils vont prendre ton deuil, se partager ton bien ;
Mais ils te le rendront.

DAIGLEMONT.

Ma foi, je n'en sais rien.
Enfin, l'extrait fait foi contre mon existence ;
Ils me chicaneront ; tu verras.

FOLLEVILLE.

Oui ; sentence
Par laquelle, vu l'acte, on doit te déclarer
Mort, et te condamner à te faire enterrer.

DAIGLEMONT.

Si mon cousin pouvait, contre toute espérance,
De mes quinze cents francs me faire encor l'avance !

FOLLEVILLE.

Oh ! tu n'en serais pas longtemps embarrassé ;
Ce serait, je t'assure, un fonds bientôt placé.

DAIGLEMONT.

C'est assez discourir ; permets que je te dise
D'aller au plus pressé : va toucher sans remise
Les mille écus.

FOLLEVILLE.

J'y vais. Toi, tandis que je sors
Et que je réglerai les choses au dehors,
Travaille ici ; revois l'état de tes affaires ;
Fais pour tes créanciers des billets circulaires ;
Mande-leur de venir, et qu'ils sont trop heureux,
Puisqu'on va les payer et finir avec eux ;
Bien entendu pourtant qu'ils seront raisonnables,
Et feront sur leur dû des remises passables.

DAIGLEMONT.

Ma foi, tu sais fort bien qu'en leur donnant moitié,
Il n'en est pas un seul qui ne fût trop payé.

FOLLEVILLE.

Allons, tout ira bien ; sois sans inquiétude.

Je suis plus las que toi de notre solitude;
Il est temps d'en sortir, et de nous dissiper.
Ce soir, en certain lieu, je te donne à souper.
Je t'ai fait, par besoin, mourir de mort subite;
L'argent comptant revient, et je te ressuscite.
Adieu, je vais courir : dans deux heures au plus
Je reviens te chercher.

DAIGLEMONT.

Je compte là-dessus.
Bonjour, dépêche-toi.

(Folleville sort.)

SCÈNE III.

DESCHAMPS, DAIGLEMONT.

DAIGLEMONT.

Jusqu'à ce qu'il arrive,
A mes chers créanciers il faut donc que j'écrive...

(Il s'assied devant la table, et se met à écrire.)

DESCHAMPS.

Écoutez donc, monsieur; mon esprit attentif
Observe ici qu'il faut un petit correctif.

DAIGLEMONT.

Pourquoi donc?

DESCHAMPS.

Vous allez très-fort vous contredire;
Quand on est mort, je crois qu'on ne peut pas écrire.

DAIGLEMONT.

As-tu trouvé cela sans faire un grand effort?
Je compte bien aussi dater d'avant ma mort.

DESCHAMPS.

Bon.

DAIGLEMONT.

A mes créanciers je m'en vais faire entendre...

DESCHAMPS.

Quoi?

DAIGLEMONT.

Que, dans l'autre monde étant près de me rendre,
Moi je n'ai pas voulu, débiteur scrupuleux,
Partir pour si longtemps sans prendre congé d'eux.
Il faut des procédés.

DESCHAMPS.

Ma foi, c'est très-honnête;
Ils en seront touchés.

DAIGLEMONT.

J'ai mon dessein en tête.
Laisse faire; mon style énergique et concis
Amollira leurs cœurs, dans l'usure endurcis
Je veux que, tout contrits de leurs fraudes notoires,
Eux-mêmes de moitié réduisent leurs mémoires.
Parbleu! si j'en allais faire d'honnêtes gens,
Cela serait bien beau! Ne perdons point de temps;
Va chercher là-dedans mes papiers, je te prie,
Tout de suite...

DESCHAMPS.

Allons; c'est une plaisanterie,
Monsieur; vous n'avez point de papiers, entre nous,
A moins que ce ne soit quelques vieux billets doux.

DAIGLEMONT.

Tu verras que tu sais mieux que moi mes affaires.
Je n'ai pas des papiers importants, nécessaires,
Griffonnés presque tous de la main des huissiers,
Et dont m'ont fait présent messieurs mes créanciers;
Des assignations, des comptes, des mémoires?...

DESCHAMPS.

Ah! j'y suis. Je m'en vais vous chercher ces grimoires;
Cela doit faire un beau recueil.

(Il entre dans le cabinet.)

SCÈNE IV.

DAIGLEMONT, seul, assis.

Nous allons voir
Si j'aurai le talent d'attendrir, d'émouvoir.
C'est par le vieux Jourdain qu'il faut que je commence:
Le drôle à tout propos vante sa conscience;
Même dans son quartier il passe pour dévot.

SCÈNE V.

DESCHAMPS, DAIGLEMONT, assis.

DESCHAMPS.

Voilà, je crois, monsieur, les papiers qu'il vous faut;

Vous aurez à les lire une peine effroyable,
Et je les tiens écrits de la griffe du diable.

DAIGLEMONT.

C'est bon.

DESCHAMPS.

Monsieur a-t-il encor besoin de moi?

DAIGLEMONT.

Non, pas pour le moment; j'écrirai bien sans toi.

DESCHAMPS.

Je vais donc là-dedans voir l'objet de ma flamme.

DAIGLEMONT.

Tu t'es fait l'amoureux de cette vieille femme,
De l'hôtesse?

DESCHAMPS.

Ma foi, monsieur, n'en riez pas.
Elle en vaut bien la peine; et quoique ses appas
Aient au moins quarante ans, ils ont fait ma conquête.

DAIGLEMONT.

Là, sérieusement?

DESCHAMPS.

D'honneur, j'en perds la tête.
La bonne dame est veuve, et je lui sais du bien;
Et moi, je suis garçon, monsieur, et je n'ai rien.

DAIGLEMONT.

Ah! tu dois l'adorer; je n'en suis plus en peine.

DESCHAMPS.

Que voulez-vous? Je suis un cadet du bas Maine;
J'ai du ciel, en naissant, reçu, pour tout avoir,
Un grand fonds de mérite, et je le fais valoir.
J'épouserai; j'en ai par devers moi les preuves,
Et les jolis garçons ont des droits sur les veuves.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DAIGLEMONT, seul, assis.

Faisons notre travail. Justement, c'est Jourdain
Dont le compte d'abord me tombe sous la main.
Voyons-le. « Dix coupons de belle mousseline,
« Trente aunes de basin, cent vingt de toile fine »

Je n'en ai pas levé de quoi faire un mouchoir :
J'achetais le matin pour revendre le soir...
« Total, six mille francs. » Juif, comme tu me voles !
C'est beaucoup si j'en ai tiré deux cents pistoles...
Allons ; mettons-nous bien en situation ;
Prêchons à mon voleur la restitution.
(Il parle, en écrivant.)
Bon ! superbe début ! c'est un trait de génie !
Écrivons gravement ; je suis à l'agonie.
L'écriture tremblée. — Il n'aura nul soupçon.
Mon épître vaudra celle de Cicéron.
Cela va bien. — Oui. — C'est ainsi qu'il faut s'y prendre.
Quel ton persuasif ! — Mons Jourdain doit s'y rendre.
Relisons. « Vieux coquin, dans une heure au plus tard,
« Je serai mort ; adieu. Toute rancune à part,
« Je veux bien te donner des avis salutaires.
« Amende-toi, renonce à tes gains usuraires ;
« Songe qu'en l'autre monde, où je vais aujourd'hui,
« On est fort mal reçu chargé du bien d'autrui.
« Je crois pouvoir, sans qu'on me blâme,
« De ton mémoire au moins retrancher la moitié :
« Ce que j'en fais, mon cher, c'est par pure amitié,
« Et pour le salut de ton âme.
« De ton mémoire ainsi réduit
« Mon oncle recevra copie.
« Il te paiera sans scandale et sans bruit.
« Mais si, pour ton malheur, il te prend fantaisie
« De vouloir contester, tu peux compter, vieux fou,
« Qu'exprès je reviendrai pour te tordre le cou. »

SCÈNE VII.

DESCHAMPS ; DAIGLEMONT, assis.

DESCHAMPS.

Dans cet hôtel garni, monsieur, un homme arrive,
Qui porte une figure assez rébarbative ;
Il demande monsieur Folleville.

DAIGLEMONT, se levant.

Et sais-tu
Qui c'est ?

DESCHAMPS.

Non; il est vieux, passablement vêtu.

DAIGLEMONT.

Ah! puisque te voilà, sers-moi de secrétaire.
Tiens, fais de cette lettre un second exemplaire;
Puis tu porteras l'un au bonhomme Jourdain,
Et l'autre au bijoutier, à monsieur Valentin.
Dis-leur bien qu'elle était depuis longtemps écrite.

DESCHAMPS.

Oui, monsieur. Allez-vous recevoir la visite
Du quidam?

DAIGLEMONT.

Non; il vient demander de l'argent:
C'est quelque créancier, si ce n'est un sergent.
Parbleu! tu devais bien tâcher de le connaître.

DESCHAMPS.

Mais vous-même à l'instant saurez qui ce peut être:
Je crois qu'il vient; passez dans ce cabinet-ci,
D'où l'on entend très-bien ce qui se dit ici.

SCÈNE VIII.

DESCHAMPS, DAIGLEMONT; M. DAIGLEMONT, dehors.

M. DAIGLEMONT.

Entrons dans la maison.

DAIGLEMONT.

Eh! mais... je crois entendre...
Oui, c'est lui... c'est sa voix... O ciel! quel parti prendre?
C'est mon oncle!...

DESCHAMPS.

Votre oncle?

DAIGLEMONT.

Eh! vite, cachons-nous.

(Ils emportent des papiers, et se sauvent dans le cabinet.)

SCÈNE IX.

JULIE, M. DAIGLEMONT, L'HOTESSE.

M. DAIGLEMONT.

Monsieur de Folleville est sorti, dites-vous?

L'HÔTESSE.

Oui, monsieur ; mais il doit revenir tout à l'heure.

M. DAIGLEMONT.

Puisque dans cet hôtel ce jeune homme demeure,
J'y veux loger aussi. Vous aurez sûrement,
Pour ma fille et pour moi, chez vous un logement?

L'HÔTESSE.

Certainement, monsieur ; et j'ose vous répondre
Que vous serez content. Je tiens l'hôtel de Londre :
Sans vouloir me flatter, je puis dire qu'ici
Il ne vient que des gens comme il faut, Dieu merci.

M. DAIGLEMONT.

J'en suis persuadé. Le jeune Folleville,
Que fait-il, dites-moi, dans cette grande ville?

L'HÔTESSE.

Mais, monsieur, ce qu'y font beaucoup de jeunes gens.
Il ne demeure ici que depuis peu de temps;
Rarement je l'ai vu. Puis, de mes locataires
Je ne dois ni savoir ni conter les affaires.
Les gens de notre état sont bavards, curieux :
Grâce au ciel, je n'ai point ces défauts-là.

M. DAIGLEMONT.

Tant mieux.

L'HÔTESSE.

Sur tout ce que je sais j'ai grand soin de me taire,
Et ne veux point savoir ce dont je n'ai que faire :
Je ne peux pas souffrir les indiscrétions
De ces gens qui toujours vous font des questions.
Monsieur vient à Paris pour affaires, je pense?

M. DAIGLEMONT.

Oui; par voir Folleville il faut que je commence.

L'HÔTESSE.

C'est monsieur votre fils?

M. DAIGLEMONT.

Non.

L'HÔTESSE.

Ou votre neveu?

JULIE.

Hélas! non.

L'HÔTESSE.

Je trouvais... Il vous ressemble un peu...

Il vous connaît du moins?

M. DAIGLEMONT.

Oh! beaucoup, et je l'aime
De tout mon cœur.

L'HÔTESSE.

Ici chacun en fait de même,
Et c'est qu'il le mérite. Entre nous, je crois bien
Qu'il s'amuse à Paris: est-on jeune pour rien?
Le plaisir, à cet âge, est l'importante affaire.
Depuis huit jours, au reste, il est fort sédentaire.
Un de ses bons amis avec lui s'est logé:
Celui-là, par exemple, est un garçon rangé;
Il s'appelle Derbain; il aime les sciences,
Et surtout la physique et les expériences:
Enfermé dans sa chambre, il travaille toujours,
Et n'a pas mis le pied dehors tous ces huit jours.

M. DAIGLEMONT.

Ne puis-je pas le voir?

L'HÔTESSE.

Vous en êtes le maître;
Il est là.

M. DAIGLEMONT.

Je serais charmé de le connaître;
Je vais le saluer et lui dire bonjour.
De Folleville ainsi j'attendrai le retour.
(Il s'approche avec l'hôtesse de la porte du cabinet.)

L'HÔTESSE.

La clef est à la porte.

M. DAIGLEMONT tourne la clef, et ne peut pas ouvrir.

Eh bien donc?

L'HÔTESSE.

Poussez ferme.

M. DAIGLEMONT.

Mais je crois qu'on retient la porte.
(On met un verrou en dedans.)
Ah! l'on s'enferme.

L'HÔTESSE.

C'est qu'il est occupé; je vous l'avais bien dit.
Vous le dérangeriez.

M. DAIGLEMONT.

Allons, cela suffit.

(Il crie à travers la porte.)

Ne vous dérangez pas, monsieur, je vous supplie;
J'en serais désolé; j'aime qu'on étudie. —
Je ne sais pas pourquoi nos gens ne viennent pas;
Je vais, pour les chercher, retourner sur mes pas.
(A Julie.)
Toi, reste avec madame. Allons, ma bonne amie,
Tâche ici d'oublier ton chagrin, je t'en prie.
Adieu.

(Il l'embrasse, et sort.)

SCÈNE X.

JULIE, L'HOTESSE.

L'HÔTESSE.

Mademoiselle, à ce que je conçois,
Voit Paris aujourd'hui pour la première fois?

JULIE.

Oui, madame.

L'HÔTESSE.

Et sans doute elle en est bien joyeuse?

JULIE.

Pas beaucoup.

L'HÔTESSE.

Quoi! si jeune, et si peu curieuse!
Savez-vous bien qu'il n'est au monde qu'un Paris?
Chaque étranger qui vient est enchanté, surpris;
Rien n'est si beau!... Partout c'est un bruit! une foule!
Sans des plaisirs nouveaux aucun jour ne s'écoule.
Il faut aller tout voir, Comédie, Opéra.

JULIE.

Qui? moi? J'irai partout où mon père voudra.

L'HÔTESSE.

Comment donc! au plaisir êtes-vous insensible?

JULIE.

Le goûter à présent me serait impossible.

L'HÔTESSE.

Pauvre enfant! quelle est donc sa situation?
Aurions-nous par hasard quelque inclination,
Quelque tendre penchant qu'un père désapprouve?
Ah! je sais bien alors quel chagrin on éprouve;

Moi, j'ai passé par là. Pour vous mieux désoler,
D'un vieux mari peut-être on veut vous affubler;
Car voilà comme on fait... Les malheureuses filles!
Toujours on les marie au gré de leurs familles,
Jamais au leur... Je vois... Vous venez à Paris
Acheter des bijoux, des étoffes de prix,
Enfin tout ce qu'il faut quand on entre en ménage,
Le trousseau?... n'est-ce pas?... A quand le mariage?

JULIE.

Mon père n'est pas homme à me sacrifier,
Et c'est moi qui ne veux jamais me marier.

L'HÔTESSE.

Ah! jamais! Ne jurons de rien, mademoiselle.
Mais, enfin, d'où vous vient cette peine cruelle?
Je crois le deviner; soyez de bonne foi;
Je m'y connais un peu: vous aimez, je le voi?

JULIE.

Ah! Dieu!

L'HÔTESSE.

Là, faites-moi la confidence entière:
Je suis fort indulgente en pareille matière.
Au fait, est-ce pour rien que nous avons un cœur?
Puis, si vous aimez, c'est en tout bien, tout honneur.
Dites-moi, votre amant est-il jeune, sincère?
Vous écrit-il? a-t-il l'aveu de votre père?
Viendra-t-il à Paris? est-il un peu jaloux?

JULIE.

Hélas! il pouvait bien être connu de vous.

L'HÔTESSE.

Bon! comment? Il a donc habité cette ville?

JULIE.

C'était l'intime ami de monsieur Folleville:
Plus d'une fois, sans doute, il est ici venu.

L'HÔTESSE.

Comment le nommait-on?

JULIE.

Daiglemont.

L'HÔTESSE.

Je n'ai vu
Personne de ce nom. Si bien donc qu'il demeure
A Paris?

JULIE.

Il n'est plus ; c'est sa mort que je pleure.
Je le regretterai toujours comme aujourd'hui :
Je l'aimai le premier ; je n'aimerai que lui.

L'HÔTESSE.

Quoi ! votre amant est mort ! Quel malheur effroyable !
D'honneur, cela me fait une peine incroyable.

JULIE.

Ensemble dès l'enfance élevés tous les deux,
Nous avions mêmes goûts, mêmes soins, mêmes jeux :
Je le voyais sans peine adoré de mon père ;
Ce n'était qu'un cousin, je l'aimais plus qu'un frère...
Je n'ai plus rien au monde, et n'y veux point rester.

L'HÔTESSE.

Mademoiselle, aussi c'est trop vous attrister.
L'usage de Paris est différent du vôtre :
Quand on perd un amant, on se pourvoit d'un autre.

JULIE.

Ma douleur est réelle, et durera toujours.

L'HÔTESSE.

Bon ! bon ! soyez ici seulement quinze jours...

JULIE.

J'ai besoin de repos, je me sens un peu lasse ;
Faites que l'on me donne une chambre, de grâce.

L'HÔTESSE.

Dans votre appartement je vais vous installer.

SCÈNE XI.

L'HOTESSE, JULIE ; DESCHAMPS, sortant du cabinet.

L'HÔTESSE.

Pardon ; je vois quelqu'un qui voudrait me parler :
Je m'en vais dire... Holà !... viendra-t-on quand j'appelle ?

SCÈNE XII.

JULIE, L'HOTESSE, DESCHAMPS, UN VALET.

L'HÔTESSE, au valet.

Au grand appartement menez mademoiselle.
(A Julie.)
Excusez-moi ; bientôt j'irai vous retrouver.

JULIE.

Restez: seule chez moi je vais lire ou rêver.

(Le valet conduit Julie dans l'appartement qu'elle doit occuper.)

SCÈNE XIII.

L'HOTESSE, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

Ah! vous voilà, ma reine. A la fin on vous trouve.
Lisez-vous dans mes yeux le transport que j'éprouve?
De joie, en vous voyant, mon cœur est chatouillé.

L'HÔTESSE.

Le plaisir, près de vous, tient le mien éveillé.

DESCHAMPS.

Çà, quand épousons nous? car chez moi cela presse.

L'HÔTESSE.

Et moi je crains; je vais n'être plus ma maîtresse.

DESCHAMPS.

Pourquoi donc? Nous ferons un ménage si doux,
Que dans votre maison... La maison est à vous,
N'est-ce pas?

L'HÔTESSE.

Oui vraiment.

DESCHAMPS.

Ah! vous êtes charmante.
Je crois qu'elle vaut bien vingt mille francs?

L'HÔTESSE.

Oh! trente
Tout au moins.

DESCHAMPS.

Les beaux yeux! qu'ils sont vifs et perçants!

L'HÔTESSE.

Vous me flattez.

DESCHAMPS.

Qui? moi? Je dis ce que je sens.
Votre mobilier paraît considérable.

L'HÔTESSE.

Il vaut dix mille francs.

DESCHAMPS.

Vous êtes adorable.

L'HÔTESSE.

J'ai beaucoup travaillé; Dieu merci, j'ai du bien.

DESCHAMPS.

Parle-t-on de cela? Fi donc! N'eussiez-vous rien,
Je vous préférerais, belle comme vous êtes,
Aux plus riches partis... Vous n'avez point de dettes?

L'HÔTESSE.

Très-peu; d'ailleurs, bientôt je compte rembourser.
J'ai de l'argent comptant.

DESCHAMPS, en l'embrassant.

Je veux vous embrasser.
Je ne puis résister au désir qui me brûle.

L'HÔTESSE.

Finissez donc, monsieur.

DESCHAMPS.

D'où vous vient ce scrupule?

L'HÔTESSE.

Eh! mais...

DESCHAMPS.

Ne suis-je pas votre futur époux?

L'HÔTESSE.

Vous avez ma parole.

DESCHAMPS.

Eh bien! que craignez-vous?
Au point où nous voilà, vos refus sont bizarres;
Et, pour qu'un marché tienne, il faut donner des arrhes.

L'HÔTESSE.

Non. Femme qui les donne assez souvent les perd;
Et je ne suis déjà que trop à découvert.

DESCHAMPS.

Quoique cette pudeur à mes vœux soit contraire,
Je l'aime. Adieu, cher cœur. J'ai des courses à faire:
L'amour cède au devoir; mais bientôt de retour,
Je reviens à vos pieds du devoir à l'amour.

(Il conduit l'hôtesse jusqu'à la porte du fond, et rentre dans le cabinet.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

FOLLEVILLE, gaiement, une bourse à la main.

J'ai touché notre argent !... Ménageons cette bourse...
On n'use pas deux fois d'une telle ressource...
Mille écus !... A présent attendons Guillemot.
Pour nous mieux mettre en fonds, il doit venir bientôt.
On nous l'envoie exprès... Ce cher oncle !... je l'aime...
Il nous eût fort gênés s'il fût venu lui-même :
Heureusement pour nous, il est très-loin d'ici.
(Il appelle du côté du cabinet.)
Tout va bien... Daiglemont !... Daiglemont !...

SCÈNE II.

M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT, entrant tout d'un coup.

Me voici.

FOLLEVILLE.

Comment, monsieur, c'est vous !

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez ; moi-même.

FOLLEVILLE.

Est-il bien vrai ?

M. DAIGLEMONT.

D'où vient cette surprise extrême ?
Vous me saviez ici, vous m'appeliez.

FOLLEVILLE.

Moi ? non.

M. DAIGLEMONT.

Mais très-distinctement vous avez dit mon nom.

FOLLEVILLE.

Vous croyez ?

M. DAIGLEMONT.

J'en suis sûr.

FOLLEVILLE.

Cela se peut, sans doute;
C'est l'effet des regrets que mon ami me coûte;
Bien souvent je le nomme, et, malgré son trépas,
Insensé! je l'appelle : il ne me répond pas.

M. DAIGLEMONT.

D'une vive amitié c'est la marque certaine.
Sa mort m'a fait aussi la plus affreuse peine!...
Vous ne m'attendiez pas, je pense?

FOLLEVILLE.

Pas beaucoup.

M. DAIGLEMONT.

Je me suis à venir décidé tout d'un coup,
Et j'arrive un peu las; mais bien portant du reste.
Je loge en cet hôtel.

FOLLEVILLE.

Je suis, je vous proteste,
Enchanté de vous voir. Cependant, entre nous,
J'aimerais tout autant que vous fussiez chez vous.
Risquer votre santé! voyager à votre âge!

M. DAIGLEMONT.

J'avais chargé d'abord Guillemot du voyage.

FOLLEVILLE.

Il fallait qu'il le fît; et je suis affligé,
Par intérêt pour vous...

M. DAIGLEMONT.

Je vous suis obligé.

FOLLEVILLE.

Vous serez mal ici; la maison est mesquine.

M. DAIGLEMONT.

Je serai près de vous, cela me détermine.

FOLLEVILLE.

Vous êtes trop honnête.

M. DAIGLEMONT.

Ah!... Vous avez reçu
Une lettre, un effet?

FOLLEVILLE.

Oui, tout m'est parvenu.
Par exemple, pourquoi vous presser de me rendre
Cette misère-là? Je pouvais bien attendre;
Pour un peu de retard, rien n'eût été perdu :

Cela ne valait pas...

M. DAIGLEMONT.

Cela vous était dû ;
C'étaient des déboursés, et qui par leur nature...

FOLLEVILLE.

Ne m'ont pas un instant gêné, je vous assure.

M. DAIGLEMONT.

Oh! çà, je vais un peu voir mon appartement :
Tantôt nous parlerons d'affaires amplement.

FOLLEVILLE.

Je vais, en attendant, vous tenir compagnie.

M. DAIGLEMONT.

Non, non ; restez, mon cher ; point de cérémonie.

(Il sort)

SCÈNE III.

FOLLEVILLE, seul.

Oh! parbleu, nous voilà dans un bel embarras!
Comment sortirons-nous d'un aussi mauvais pas?
Si le bonhomme va découvrir le mystère,
Il sera contre nous d'une horrible colère.
Mais de mon plan toujours assurons le succès ;
Que d'abord l'oncle paye, et qu'il se fâche après.

SCÈNE IV.

DESCHAMPS, FOLLEVILLE, DAIGLEMONT.

FOLLEVILLE, allant vers le cabinet.

Hé! notre ami, sais-tu que ton oncle lui-même...?

DAIGLEMONT.

Est ici. Tu nous mets dans une peine extrême ;
Et qu'y gagnerons-nous?

FOLLEVILLE.

Mais d'abord mille écus,
Qu'en fort beaux louis d'or à l'instant j'ai reçus.
Hé! Deschamps, veille un peu, que l'on ne nous surprenne.

DESCHAMPS.

J'ai l'œil bon, Dieu merci ; ne soyez point en peine ;

Si quelqu'un vient, j'aurai soin de vous avertir.

(Pendant cette scène, Deschamps sort et rentre plusieurs fois, afin de guetter si personne ne survient.)

DAIGLEMONT.

Où ton adresse enfin pourra-t-elle aboutir?
Là, dis-moi maintenant ce que nous allons faire?

FOLLEVILLE.

Il n'est pas trop aisé de nous tirer d'affaire.

DAIGLEMONT.

Je le crois.

FOLLEVILLE.

Je ne vois qu'un moyen d'en sortir.

DAIGLEMONT.

Quel est-il?

FOLLEVILLE.

Ma foi, c'est de te laisser mourir.
Toi défunt, il n'est plus nécessaire de feindre;
Tu n'auras de ton oncle aucun reproche à craindre,
Ni moi non plus : cela nous met tous en repos.
Tiens, tu ne peux jamais mourir plus à propos.

DAIGLEMONT.

Ris; dis-nous des bons mots d'un air plaisant et leste.
Sais-tu qu'il faut avoir bien de l'esprit de reste,
Pour en vouloir fourrer partout, comme tu fais?
Je vais tout avouer à mon oncle; je vais
Me jeter à ses pieds...

FOLLEVILLE.

Oui, je te le conseille :
Prends-moi le ton pleureur, il te sied à merveille:
Va faire le nigaud. Tu n'as donc pas de cœur?
Je te demande où sont les sentiments, l'honneur?

DAIGLEMONT.

Mais, encore une fois, que faut-il que je fasse?

FOLLEVILLE.

Je vais te l'indiquer; car un rien t'embarrasse.
Notre projet enfin, jusqu'ici bien conduit,
Pour être dérangé, n'est pas encor détruit.
Ton oncle ne sait pas le fin de notre histoire;
Il te croit toujours mort : eh bien! laissons-le croire.
Toi, dans ce cabinet renferme-toi sans bruit;
N'en sors pas un instant : sitôt qu'il fera nuit

Tu partiras, muni d'une bourse assez ronde;
Et, dans quelque retraite agréable et profonde,
Tandis que ton trépas causera nos soupirs,
Tu vivras à ton aise au milieu des plaisirs.

DAIGLEMONT.

Et tu feras payer mes dettes?

FOLLEVILLE.

Je l'espère.

DAIGLEMONT.

C'est que c'est là le point important de l'affaire.

FOLLEVILLE.

En as-tu fait l'état? peux-tu me le donner?

DAIGLEMONT.

Pas encore.

FOLLEVILLE.

Avant tout, il faut le terminer.
Tes créanciers, voyons, que leur as-tu fait dire?

DAIGLEMONT.

Tantôt à quelques-uns j'ai pris le soin d'écrire
Qu'on leur paierait moitié.

FOLLEVILLE.

Fort bien. — Mon cher Deschamps,
Il faut nous seconder.

DESCHAMPS.

Volontiers, j'y consens.

FOLLEVILLE.

Fais autour de notre oncle exacte sentinelle;
Entends, observe tout; sois prêt, si je t'appelle.
(A Daiglemont.)
De ton état passif allons nous occuper;
Viens: le succès en vain semble nous échapper,
J'en réponds; tu verras, en affaire pareille,
Que j'exécute encor mieux que je ne conseille.
(Il rentre avec Daiglemont dans le cabinet.)

SCÈNE V.

DESCHAMPS, seul.

Laissez-moi faire; allez, je ne suis pas un sot,
Et je prétends ici vous aider comme il faut.
Quelqu'un vient... C'est notre oncle. Il a tort. Comment diantre!

Là-dedans à présent il ne faut pas qu'il entre;
Cherchons quelque moyen de l'arrêter ici...
Il s'agit de mentir... c'est aisé... m'y voici.

SCÈNE VI.

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

M. DAIGLEMONT.

Folleville est chez lui? Sans doute il est visible,
N'est-ce pas, mon ami?

DESCHAMPS.

Que vois-je? Est-il possible?
Ah! monsieur, je me jette à vos pieds.

M. DAIGLEMONT.

Que veux tu?
D'où nous connaissons-nous? Tu ne m'as jamais vu.

DESCHAMPS.

Oh! cela ne fait rien : je sais vous reconnaître.
Vous ressemblez si fort à feu mon pauvre maître!
Il faut que vous soyez son oncle Daiglemont :
Oui, monsieur, c'est vous-même; et mon cœur m'en répond.

M. DAIGLEMONT.

Tu servais mon neveu?

DESCHAMPS.

Jugez de ma disgrâce;
Vous sentez que sa mort m'a fait perdre ma place :
Il n'a pu me garder. Ah! quel événement!
Je l'ai donc vu mourir ce jeune homme charmant,
Qui menait à son âge une vie exemplaire;
Qui, dès qu'il se montrait, était certain de plaire;
Beau comme un ange!... Enfin, c'était votre portrait.

M. DAIGLEMONT.

Il me ressemblait fort; oui, chacun le disait.
Mais adieu; je vais voir Folleville.

(Il va pour entrer dans le cabinet.)

DESCHAMPS, le retenant.

Ah! j'espère
Que vous compatirez, monsieur, à ma misère.
Hélas! j'ai sur les bras ma femme et quatre enfants.

M. DAIGLEMONT.

Je te plains. Mais il faut que j'entre là-dedans.

DESCHAMPS, le retenant encore.

Monsieur, les malheureux aiment qu'on les écoute,
Qu'on les plaigne ; et c'est là le service, sans doute,
Qu'on rend plus volontiers, car il ne coûte rien.

M. DAIGLEMONT.

Va, va, je tâcherai de te faire du bien.

DESCHAMPS.

Monsieur, pour un moment si je vous intéresse,
Je suis content... Me voir si fort dans la détresse !...
Feu monsieur me disait : Deschamps, reste avec moi.
Tu ne manqueras pas, je prendrai soin de toi.
Si je viens à mourir, je prétends et j'ordonne
Que jamais après moi tu ne serves personne,
Et je n'oublierai pas de faire un testament
Afin de te laisser de quoi vivre aisément.
Mais il est brusquement parti pour l'autre monde...
En pleurs, lorsque j'y pense, il faut bien que je fonde...
Être emporté si vite !... Ah ! j'en perdrai l'esprit.

M. DAIGLEMONT.

Le pauvre malheureux ! vraiment, il m'attendrit.
Va, je te placerai comme il faut, sois tranquille.
Mais, encore une fois, je veux voir Folleville.
Adieu.

DESCHAMPS.

Pardon si j'ose encor vous arrêter ;
C'est que réellement je ne puis vous quitter.

SCÈNE VII.

DESCHAMPS, M. DAIGLEMONT ; FOLLEVILLE, sortant du cabinet.

M. DAIGLEMONT.

Ah ! vous voilà, mon cher ? Chez vous j'allais me rendre.

FOLLEVILLE.

Comment ! est-ce qu'ici l'on vous a fait attendre ?

M. DAIGLEMONT.

Il n'importe ; le temps ne m'a pas semblé long,
Et je causais avec cet honnête garçon.

DESCHAMPS.

Oui ; j'amusais monsieur.

M. DAIGLEMONT.

C'est un bon domestique,
A ce qu'il paraît?

FOLLEVILLE.

Lui? c'est un sujet unique.

M. DAIGLEMONT.

Et Daiglemont devait en être bien content!

FOLLEVILLE.

Daiglemont?... en faisait éloge à chaque instant.

M. DAIGLEMONT.

Puisque vous m'en rendez un si bon témoignage,
Je veux de mes bontés lui donner quelque gage.
(A Deschamps, en tirant sa bourse.)
Prends ce double louis à compte.

DESCHAMPS.

En vérité,
Monsieur, c'est déjà plus que je n'ai mérité.

M. DAIGLEMONT.

Non, non, tous tes discours montrent une belle âme.
Va, va-t'en retrouver tes enfants et ta femme;
Console-les; dis-leur qu'à partir d'aujourd'hui
Je prétends devenir leur père et ton appui.

DESCHAMPS.

Je n'avais pas compté recevoir ce salaire;
Mais on gagne toujours quelque chose à bien faire.
(Il sort.)

SCENE VIII.

M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT.

Çà, parlons des motifs qui m'amènent ici.
Vous nous avez mandé que dans ce pays-ci
Mon neveu, que je plains, a laissé quelques dettes;
Moi-même je verrai comment elles sont faites:
Je suis assez surpris qu'il ait pu s'endetter.
Puis de l'occasion j'ai voulu profiter
Pour faire voir Paris à ma pauvre Julie,
Et la distraire un peu de sa mélancolie.
Cette enfant se désole; elle aimait son cousin;
Je cherche les moyens d'adoucir son chagrin,

Et c'est pour elle aussi que j'ai fait le voyage.

FOLLEVILLE.

Tout cela me paraît on ne peut pas plus sage.

M. DAIGLEMONT.

Savez-vous à peu près combien doit mon neveu?

FOLLEVILLE.

Mais, monsieur, c'est selon; il doit beaucoup et peu.

M. DAIGLEMONT.

Comment l'entendez-vous?

FOLLEVILLE.

Cela peut vous surprendre;
Mais dans l'instant, je crois, vous allez me comprendre.
Envers ses créanciers il a bien reconnu
Qu'il leur devait beaucoup; mais il a peu reçu.

M. DAIGLEMONT.

Mais vous me parlez là de mauvaises affaires.
Il a donc contracté des dettes usuraires?

FOLLEVILLE.

Un jeune homme peut-il emprunter autrement?
Il faut qu'au poids de l'or il achète l'argent.

M. DAIGLEMONT.

De voir les créanciers il faut que je m'occupe.

FOLLEVILLE.

Je pourrai vous aider à n'être pas leur dupe.

M. DAIGLEMONT.

Oui : comment?

FOLLEVILLE.

J'ai sur eux de bons renseignements;
Et Daiglemont lui-même, à ses derniers moments,
A fait l'état au vrai de ses dettes passives,
Dûment apostillé de notes instructives.

M. DAIGLEMONT.

Vous me le remettrez?

FOLLEVILLE.

Très-volontiers.

M. DAIGLEMONT.

C'est bon.

FOLLEVILLE.

Ces messieurs aisément n'entendront pas raison;
Mais, pour mieux parvenir à la leur faire entendre,
Offrez de les payer comptant et sans attendre,

Ils se décideront ; ils sont gens à savoir
Très-bien ce que par heure un écu peut valoir.
Plus tard on leur rendrait, plus il faudrait leur rendre.

M. DAIGLEMONT.

Très-grand merci des soins que vous voulez bien prendre.

FOLLEVILLE.

Bon ! c'est avec plaisir, et par pure amitié :
Je voudrais que déjà vous eussiez tout payé.

M. DAIGLEMONT.

Nous verrons tout cela.

SCÈNE IX.

JULIE, M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT.

Mais que nous veut ma fille ?

JULIE.

L'hôtesse me fait fuir ; sans cesse elle babille ;
Son caquet à la fin me lasse et m'étourdit.

M. DAIGLEMONT.

Mais, sans trop prendre garde à tout ce qu'elle dit,
Cela te distrairait, tu serais plus tranquille.
Ma chère enfant, tu vois monsieur de Folleville ;
C'était le bon ami du pauvre Daiglemont.

FOLLEVILLE, saluant Julie.

Puis-je vous assurer de mon respect profond ?

JULIE.

Monsieur...

M. DAIGLEMONT.

Tu te plais mieux toute seule ?

JULIE.

Mon père,
Je vous fais de la peine ; excusez.

M. DAIGLEMONT.

Va, ma chère,

(A Folleville.)

Je ne puis t'en vouloir. Encor de nouveaux pleurs.

FOLLEVILLE, à Julie.

Je suis loin de blâmer vos regrets, vos douleurs.
De mon ami pour vous j'ai connu la tendresse ;
Mais on peut vaincre enfin la plus juste tristesse.

Nous nous empresserons tous de vous consoler.

M. DAIGLEMONT.

Il a grande raison; on ne peut mieux parler.
(A Folleville.)
Allons voir nos messieurs. — Ma fille, je vais faire
En sorte de finir promptement toute affaire;
Puis, à tes moindres vœux tout prêt à consentir,
Tu n'auras qu'à vouloir pour te bien divertir.
(Il sort avec Folleville.

SCÈNE X.

JULIE, seule.

Ah! Dieu! dans le chagrin dont je suis tourmentée,
De quels amusements pourrais-je être flattée?
Il n'en est plus pour moi... Cher cousin! non, jamais...
Je sens bien à présent à quel point je l'aimais...

SCÈNE XI.

JULIE; DAIGLEMONT sort du cabinet, et écoute Julie.

JULIE.

Je le perds... pour toujours... Cette idée est affreuse.
Je ne le verrai plus... Ah! pleure, malheureuse,
Pleure... Oh! si je pouvais, une fois seulement,
Le revoir, lui parler!... ne fût-ce qu'un moment!
Pour un moment si doux, je donnerais ma vie...
(Daiglemont fait remuer un siége; à ce bruit, Julie se retourne, l'aperçoit, et jette un cri de frayeur et de surprise.)

JULIE.

Ah! grand Dieu! me trompé-je?

DAIGLEMONT.

O ma chère Julie!

JULIE.

Il me parle?... Est-il vrai?... Daiglemont, est-ce toi?

DAIGLEMONT.

Ma charmante cousine, ah! n'aie aucun effroi.

JULIE.

Je ne t'ai point perdu?

DAIGLEMONT.

Revois celui qui t'aime.

Oui, je vis, et pour toi je suis toujours le même.
Sur un récit trompeur cesse de me pleurer.

JULIE.

Mais explique-moi donc...

DAIGLEMONT.

Il faut te déclarer
La vérité. J'étais... Ciel ! on vient; prenons garde.

SCÈNE XII.

JULIE, L'HOTESSE, DAIGLEMONT.

DAIGLEMONT.

C'est l'hôtesse; feignons, car c'est une bavarde.

L'HÔTESSE, s'approchant.

Ah! ah! monsieur Derbain, je vous rencontre ici?

JULIE.

Monsieur Derbain?... Mais...

DAIGLEMONT.

Oui; c'est moi qu'on nomme ainsi,
Mademoiselle.

L'HÔTESSE, à Julie.

Et vous, pourquoi donc, je vous prie,
Nous fuir, pour vous livrer à votre rêverie?
Mais monsieur votre père, en sortant, m'a prescrit
De chercher les moyens d'égayer votre esprit.
Je ne vous quitte plus.

JULIE.

C'est avoir trop de zèle.

DAIGLEMONT.

Moi, j'arrive, et j'ai fait peur à mademoiselle
En entrant tout d'un coup; j'ai mal pris mon moment.

JULIE.

Oui, vous m'avez causé beaucoup d'étonnement;
Mais je ne m'en plains pas.

L'HÔTESSE.

Ah! vous êtes si bonne!
(A Daiglemont.)
Je cherche à consoler cette jeune personne;
Aidez-moi, s'il vous plaît; causons un peu tous deux,
Cela l'amusera.

DAIGLEMONT.

De bon cœur ; je le veux.
Eh ! tenez, je m'en vais vous conter une histoire
Qui vient fort à propos s'offrir à ma mémoire.

L'HÔTESSE.

Voyons donc.

DAIGLEMONT.

Vous savez comme les jeunes gens,
Pour dépenser ici, rançonnent leurs parents ;
Ils ont pour les tromper des ruses incroyables.

L'HÔTESSE.

C'est que tous ne sont pas, comme vous, raisonnables.

DAIGLEMONT.

Or, écoutez le tour qu'ont fait deux étourdis,
Dont l'un, je vous l'avoue, est fort de mes amis.
L'autre suppose un jour que son cher camarade
Est mort, après avoir été longtemps malade ;
A l'oncle du défunt il écrit tristement,
Lui conte avec détails la mort, l'enterrement,
En réclame les frais. L'oncle, honnête et brave homme,
S'empresse d'envoyer une assez forte somme...

L'HÔTESSE.

S'il n'est pas vrai, le conte au moins est bien trouvé.

DAIGLEMONT.

Un conte ?... Point du tout ; le fait est arrivé.

JULIE.

Tant pis ; je blâme fort un pareil artifice.

DAIGLEMONT.

Permettez : mon ami n'en était point complice ;
Il n'a même à la ruse en rien contribué,
C'est sans le prévenir que l'autre l'a tué.

JULIE.

Ces deux messieurs menaient une belle conduite !

DAIGLEMONT.

Enfin de mon récit écoutez donc la suite.
L'oncle arrive ; jugez quel embarras cruel !
Pour mon ami surtout un chagrin bien réel
Vint de ce qu'il aimait, et de toute son âme,
Une jeune beauté bien digne de sa flamme ;
Dès l'âge le plus tendre, il en était épris...

JULIE.

Et peut-être il l'avait oubliée à Paris?

DAIGLEMONT.

Oh! non; elle n'est pas de celles qu'on oublie.
Comptez qu'il l'aime encore, et pour toute sa vie:
Aussi, sans désespoir, il ne pouvait songer
Qu'elle allait de sa mort peut-être s'affliger;
Et, quoiqu'il n'eût pas eu de part au stratagème,
Il se le reprochait, s'en voulait à lui-même
Du chagrin qu'elle avait senti... Mais, par bonheur,
Il trouva le moyen de la tirer d'erreur,
Lui peignit son amour, son repentir sincère.
Pensez-vous qu'elle fut bien longtemps en colère?
Que fit-elle? Voyons; daignez le deviner.

JULIE.

Elle fut assez bonne encor pour pardonner.

L'HÔTESSE.

Oh! je le gagerais. Voilà comme nous sommes!
On ne nous passe rien; nous passons tout aux hommes.

DAIGLEMONT.

Elle fit plus encore.

JULIE.

Eh! quoi donc? Pour le coup...

DAIGLEMONT.

Sur l'oncle du jeune homme elle pouvait beaucoup;
Elle avait de l'esprit, une grâce adorable:
Elle en obtint l'oubli d'une faute excusable;
Même on dit que l'hymen d'elle et de son amant
De cette intrigue enfin fut l'heureux dénoûment.

JULIE.

Ah! vous brodez, monsieur.

L'HÔTESSE.

J'aime fort cette histoire.

JULIE.

Oui; mais au dénoûment je n'ose guère croire.
Jugez, en apprenant comme tout s'est passé,
A quel point l'oncle doit se trouver offensé.
La paix, après cela, n'est pas aisée à faire.

DAIGLEMONT.

Ah! vous arrangeriez une pareille affaire,
Si vous vous en mêliez.

JULIE.

Je n'ose m'en flatter.
J'y ferais mes efforts ; vous pouvez y compter.

DAIGLEMONT.

Pardon, mademoiselle, il faut que je vous quitte.

L'HÔTESSE.

Vous êtes bien pressé ; pourquoi partir si vite?

DAIGLEMONT.

(Bas à Julie.)

Oh ! c'est bien à regret. Mon oncle peut venir.

JULIE.

Monsieur, je ne veux point ici vous retenir.
Pourtant à vos récits je prêterais l'oreille
Avec bien du plaisir. Vous contez à merveille.

DAIGLEMONT.

Ah ! si le dénoûment n'en était plus douteux,
L'histoire que j'ai dite en vaudrait beaucoup mieux.

(Avant de sortir il baise la main de Julie, sans que l'hôtesse le voie ; elle se retourne, et il fait à Julie une profonde révérence.)

SCÈNE XIII.

JULIE, L'HOTESSE.

Il vous a divertie ; oui, la chose est certaine.

JULIE.

Son entretien m'a plu, j'en conviendrai sans peine.

L'HÔTESSE.

Je m'en suis aperçue ; et ce monsieur Derbain,
Pour être aimable, vaut, je crois, votre cousin.

JULIE, souriant.

Mais je le crois aussi.

L'HÔTESSE.

Bon ! cela vous fait rire?
Vous serez consolée : ai-je eu tort de le dire ?
Je mettais quinze jours ; mais je vois maintenant,
Grâce à monsieur Derbain, qu'il n'en faudra pas tant.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, seule.

Je reviens en ces lieux, et mon cœur m'y ramène.
Quel bonheur! quelle joie incroyable et soudaine!
Cher cousin! Je voudrais le revoir, lui parler...
Si cela se pouvait sans qu'on vînt nous troubler!

SCÈNE II.

MICHEL, JOURDAIN, FOLLEVILLE, M. DAIGLEMONT, JULIE.

JULIE.

Déjà quelqu'un? Combien cela me contrarie!

M. DAIGLEMONT.

Entrez, messieurs, entrez; sans façons, je vous prie.
Vous veniez pour me voir, et je sors de chez vous;
Ainsi fort à propos nous nous rencontrons tous.
(Apercevant Julie.)
Ah! ma fille, c'est toi?

JOURDAIN.

Charmante demoiselle!

MICHEL.

On est heureux d'avoir une fille si belle!

M. DAIGLEMONT.

Eh! que faisais-tu là?

JULIE.

Qui? moi? je vous attends.
Avec ces messieurs-là serez-vous bien longtemps?

M. DAIGLEMONT.

Je ne sais : nous avons des affaires ensemble.
Daiglemont s'est beaucoup endetté, ce me semble.
Ce sont des créanciers qu'il me laisse à payer.

JULIE.

Il faut finir cela sans vous faire prier.

Ces messieurs sont des gens honnêtes, j'en suis sûre.
L'exacte probité se peint sur leur figure :
Demandez-leur ; ils ont trop d'honneur, de vertu,
Pour venir réclamer plus qu'il ne leur est dû.

JOURDAIN.

Je dis... Mademoiselle... oh ! vous êtes bien bonne.

MICHEL.

Voilà ce qui s'appelle une aimable personne.

JULIE.

Terminez promptement ; ensuite dans Paris
Nous nous promènerons, vous me l'avez promis ;
Vous me ferez tout voir, les jardins, les spectacles.
On dit que c'est ici le pays des miracles :
Quant à moi, je conviens que je n'aurais pas cru,
En arrivant, y voir ce que j'ai déjà vu.

M. DAIGLEMONT, à Folleville.

Eh ! mais comme elle est gaie ! et comme elle babille !
Est-il rien si léger que l'esprit d'une fille ?
Vous avez vu tantôt les pleurs qu'elle a versés.

JULIE.

Oh ! mes plus grands chagrins à présent sont passés ;
Et même le moment n'est pas bien loin, j'espère,
Où je n'en aurai plus du tout. Adieu, mon père.
Bonjour, messieurs.

M. DAIGLEMONT.

Bonjour.

(Julie sort.)

SCÈNE III.

MICHEL, JOURDAIN, FOLLEVILLE, M. DAIGLEMONT.

M. DAIGLEMONT.

Je serais enchanté
Que cette chère enfant retrouvât sa gaieté.
(A Michel et à Jourdain.)
Oh ! çà, messieurs, je suis à vous. Mais le jour baisse ;
Holà ! de la lumière.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LE VALET apporte des bougies qu'il pose sur la table, et il avance des siéges.

M. DAIGLEMONT, au valet.

Il suffit: qu'on nous laisse.

(Le valet sort.)

SCÈNE V.

MICHEL, JOURDAIN, FOLLEVILLE, M. DAIGLEMONT.

M. DAIGLEMONT.

Pour nous entendre mieux, d'abord asseyons nous.

(M. Daiglemont et Folleville s'asseyent; Michel et Jourdain de même.)

MICHEL.

Bien vu.

M. DAIGLEMONT.

Monsieur Jourdain, çà, commençons par vous.

JOURDAIN.

Volontiers; mon objet n'est pas considérable :
Puis, je crois que monsieur est juste et raisonnable,
Et qu'il ne voudrait pas qu'on perdît avec lui.
Le commerce est vraiment périlleux aujourd'hui.
Regardez.

(Il fait passer son mémoire à M. Daiglemont par les mains de Folleville.)

Du défunt voilà bien l'écriture,
Et sa reconnaissance au bas de ma facture.

M. DAIGLEMONT, prenant le mémoire.

Voyons... « Six mille francs. » — Vous vous moquez, je crois:
Quoi! pour deux mille écus de toile en dix-huit mois?
Je vous demande un peu ce qu'il en a pu faire.

JOURDAIN.

Je n'en sais rien, monsieur; ce n'est pas mon affaire.
J'ai vendu, j'ai livré; je ne sais que cela:
Il faut que l'on me paye.

FOLLEVILLE, déployant un papier.

Ah! doucement; j'ai là
Certains renseignements qui doivent nous apprendre
Comment monsieur Jourdain a le talent de vendre.

JOURDAIN.

Monsieur, je suis syndic de ma communauté,
Et je n'ai rien à craindre en fait de probité.
Je suis connu; depuis quarante ans que j'exerce...

FOLLEVILLE.

Oh! monsieur le syndic sait le fin du commerce.
Çà, ne nous fâchons pas, mon cher monsieur Jourdain.
De Daiglemont aussi vous connaissez la main.
Voici. .

JOURDAIN.

D'ailleurs, monsieur, l'article est sur mes livres.

FOLLEVILLE.

(Lisant.)

Il est encore ici; tenez : « Six mille livres. —
« Il est vrai que Jourdain m'a vendu sur ce pié;
« Mais Durand, son voisin et son associé,
« M'a racheté le tout avec deux tiers de perte;
« Par ce moyen, pour moi leur bourse s'est ouverte;
« J'ai reçu l'argent; mais la toile et le basin
« N'ont fait qu'aller de l'un dans l'autre magasin. »

JOURDAIN.

Monsieur, à tout cela je ne dois rien entendre;
Quand on se fait marchand, je crois que c'est pour vendre.
Les temps sont durs, monsieur, et tout n'est pas profit :
L'on vit comme l'on peut.

FOLLEVILLE.

Eh! oui, c'est fort bien dit.
Monsieur Jourdain raisonne en père de famille;
Aussi dit-on qu'il vient de marier sa fille
Avec un procureur : il a donné comptant
Vingt mille écus de dot.

JOURDAIN.

Et je n'ai plus d'argent.

FOLLEVILLE.

On vous en donnera; mais rendez vous traitable.

M. DAIGLEMONT.

Et vous, monsieur Michel, serez-vous raisonnable?
Voyons, que vous faut-il?

MICHEL.

Vous l'allez voir bientôt.
Mon affaire est très-simple, et cela n'a qu'un mot.

C'est de l'argent prêté; j'ai le billet en poche.
Le voici

(Il fait passer le billet à M. Daiglemont.)

J'ai longtemps attendu, sans reproche.
Il est de cent louis, que vous m'allez compter.

FOLLEVILLE.

Ah! vous nous permettrez d'abord de consulter
Nos notes; le défunt tout exprès les a faites.

MICHEL.

Monsieur...

FOLLEVILLE.

(Lisant.)

Tenez... « Michel... » — C'est l'article où vous êtes.
« Cent louis, par billet, que j'ai dans peu de temps
« Trois fois renouvelé; j'ai reçu neuf cents francs. »

M. DAIGLEMONT.

Oh! c'est trop fort; vit-on jamais pareille usure?

MICHEL.

Monsieur, je ne crois pas mériter cette injure
Pour avoir obligé monsieur votre neveu;
Je l'aimais tendrement...

M. DAIGLEMONT.

Il y paraît, parbleu!
Quel métier faites-vous?

MICHEL.

Monsieur, je fais la banque,
Et j'avance au public des fonds quand il en manque.
Vous entendez fort bien, lorsque l'on fait un prêt,
Qu'il faut en retirer un certain intérêt.
N'est-ce pas que l'argent qu'en mon coffre je serre,
Je pourrais l'employer en de bons fonds de terre,
En maisons, en contrats? J'en recevrais des fruits.
Qu'importe la façon dont ils me sont produits?

M. DAIGLEMONT.

Vous savez employer au mieux votre fortune,
Et vous faites, mon cher, trois récoltes pour une.

MICHEL.

Oui; mais les non-valeurs, les risques que je cours...?

M. DAIGLEMONT.

Oh! çà, messieurs, tranchons d'inutiles discours.
Je vous offre à chacun moitié de vos créances;

Voyez; l'argent est prêt, faites-moi vos quittances.

JOURDAIN.

Cela ne se peut pas.

MICHEL.

Moi, je veux tout ou rien.

M. DAIGLEMONT.

Décidément?

JOURDAIN.

Très-fort.

M. DAIGLEMONT, se levant en colère.

Quittons cet entretien.

(Folleville se lève, ainsi que Michel et Jourdain.)

Messieurs, vous finirez par m'échauffer la bile;

(Il rend leurs titres à Michel et à Jourdain.)

Je vous laisse. — Tenez, suivez-moi, Folleville.

MICHEL.

Ce n'est pas avec moi qu'on devrait marchander.

M. DAIGLEMONT.

Songez qu'avant ce soir il faut vous décider.
Adieu. Retenez bien ma dernière parole :
Aujourd'hui, la moitié; demain, pas une obole.

(Il sort avec Folleville.)

SCÈNE VI.

MICHEL, JOURDAIN.

JOURDAIN.

Quel parti prendrez-vous?

MICHEL.

Eh! mais il est tout pris;
A ces manières-là nous sommes aguerris.
Vous verrez qu'on doit faire une avance très-forte,
Sans que l'argent vous rentre, et sans qu'il vous rapporte.

JOURDAIN.

Et s'ils vont nous plaider?

MICHEL.

Quoi! cela vous fait peur,
Tandis que vous avez un gendre procureur?

JOURDAIN.

J'entends mal les procès.

MICHEL.

Oh! qu'à cela ne tienne,

Mon ami ; je suivrai votre affaire et la mienne.
En nous réunissant, il en coûtera moins ;
Vous en ferez les frais ; j'y donnerai mes soins.

JOURDAIN.

Mais l'écrit du défunt qu'ils viennent de nous lire,
En justice ils auront grand soin de le produire.

MICHEL.

Eh ! que fait cet écrit ? on ne le croira pas.
Pensez-vous que le mort revienne de là-bas
Tout exprès pour plaider contre nous, pour se plaindre ?

JOURDAIN.

Mais, non ; je ne crois pas que cela soit à craindre.
Il m'en avait pourtant menacé.

MICHEL.

Bon ! comment ?

JOURDAIN.

(Il remet une lettre à Michel.)
Par ce billet : lisez ; à la fin seulement.

MICHEL, lisant.

« Tu peux compter qu'exprès je reviendrai... » — Folie !
Vous sentez bien que c'est une plaisanterie :
On n'est point effrayé d'un mot comme cela,
Quand on a de l'esprit.

JOURDAIN.

Oh ! oui, quand on en a.

MICHEL.

Est-ce que vous croyez aux revenants ?

JOURDAIN.

Moi ? guère.

MICHEL.

Un peu ?

JOURDAIN.

Mais...

MICHEL.

Bon ! ce sont des contes de grand'mère :
Chez les honnêtes gens personne n'y croit plus.

JOURDAIN.

Ne badinez donc pas, de grâce, là-dessus.

MICHEL.

On fait sur ce sujet bien des récits bizarres ;
Il faut s'en défier. Les esprits sont très-rares...

SCÈNE VII.

LES MÊMES; DAIGLEMONT, dans le cabinet.

DAIGLEMONT, dans le cabinet, en grossissant sa voix.

Vous êtes un fripon.

MICHEL.

Plaît-il, monsieur Jourdain ?

JOURDAIN.

Moi ! je n'ai point parlé.

DAIGLEMONT, de même.

Vous êtes un coquin.

JOURDAIN.

Vous dites... ?

MICHEL.

Pas un mot.

DAIGLEMONT, de même.

Vous apprendrez, canaille,
Si c'est impunément que d'un mort on se raille.

MICHEL.

Nous ne sommes pas seuls.

DAIGLEMONT, de même.

Craignez d'être traités
Aussi sévèrement que vous le méritez.

JOURDAIN.

Juste ciel ! c'est sa voix !

MICHEL.

Mais je crois reconnaître
En effet...

JOURDAIN.

De ma peur je ne suis pas le maître.

(Daiglemont sort du cabinet, souffle les bougies, et le théâtre est dans l'obscurité.)

DAIGLEMONT.

Scélérats !

(Jourdain et Michel tombent par terre, de frayeur.)

JOURDAIN.

Ah ! mon Dieu !

MICHEL.

Pardon, mille pardons !

JOURDAIN.

Oui, vous disiez bien vrai, nous sommes des fripons.

MICHEL.

Qu'exigez-vous de nous ? car je suis dans des transes...

DAIGLEMONT, derrière les deux créanciers.

Si vous n'abandonnez moitié de vos créances...

MICHEL.

Oh ! je vous le promets.

JOURDAIN.

Et moi j'en fais le vœu.

MICHEL.

Nous vous obéirons.

DAIGLEMONT.

N'y manquez pas. Adieu.

(Il renverse leurs chaises sur eux, et rentre dans le cabinet.)

SCÈNE VIII.

MICHEL ET JOURDAIN, à terre.

MICHEL.

Est-il parti?

JOURDAIN.

Vraiment, tâchez d'y voir vous-même.

MICHEL, se relevant.

Je ne puis revenir de ma frayeur extrême;
Car c'était lui, bien lui.

JOURDAIN.

Vous faisiez l'esprit fort,
Pourtant; vous prétendiez...

MICHEL.

Je vois que j'avais tort.

JOURDAIN, se relevant.

Sûrement vous l'aviez, et voilà bien qui prouve
Qu'il faut croire...

SCÈNE IX.

MICHEL, JOURDAIN, M. DAIGLEMONT, UN VALET.

Le valet éclaire monsieur Daiglemont, pose le flambeau sur la table, et sort aussitôt. Le théâtre est éclairé.)

M. DAIGLEMONT.

Ah ! messieurs, ici je vous retrouve?...
Vous étiez sans lumière ?

MICHEL.

On nous en a défaits.

M. DAIGLEMONT.

J'ai cru ma fille ici.

JOURDAIN.

Monsieur, sans nuls délais,
Nous voulons avec vous finir, coûte qui coûte.

M. DAIGLEMONT.

J'offre toujours moitié : l'acceptez-vous ?

MICHEL.

Sans doute.

M. DAIGLEMONT.

J'ai vos sommes en or ; je vais vous les payer.

JOURDAIN.

Faites-nous le plaisir de nous expédier.

MICHEL.

Je vous rends le billet.

JOURDAIN.

Moi, la reconnaissance.
Tenez ; j'avais au bas mis mon acquit d'avance.
Nous avons fait ; partons. S'il revenait !

M. DAIGLEMONT.

Eh ! qui ?

MICHEL.

Votre neveu.

M. DAIGLEMONT.

Comment ?

JOURDAIN.

Son âme en ce lieu-ci
Revient, nous l'avons vue ; elle était furibonde.

MICHEL.

Pour nous faire du tort, venir de l'autre monde !

M. DAIGLEMONT.

Mais comptez donc votre or.

MICHEL.

Il n'en est pas besoin.
Adieu.

JOURDAIN.

Nous voudrions être déjà bien loin.

M. DAIGLEMONT.

Adieu, messieurs.

(Michel et Jourdain sortent.)

SCÈNE X.

M. DAIGLEMONT, seul.

Eh mais ! qu'est-ce qu'ils veulent dire?
Que mon neveu revient ? Sont-ils dans le délire?
Si je n'étais bien sûr de son trépas...! Mais quoi !
Le remords peut chez eux avoir produit l'effroi ;
Ou bien ils font exprès un conte... J'en profite,
En tout cas... Et de deux toujours dont je suis quitte.

SCÈNE XI.

M. DAIGLEMONT, L'HOTESSE.

L'HÔTESSE

Monsieur, c'est une lettre ; elle est pour vous, je croi.

M. DAIGLEMONT, lisant.

« A monsieur Daiglemont. » — C'est mon nom ; c'est pour moi;
Oui.

L'HÔTESSE.

Monsieur est toujours satisfait de son gîte ?

M. DAIGLEMONT.

Très-satisfait.

L'HÔTESSE.

Pardon ; je me sauve bien vite.
Il m'arrive du monde ; et notre état prescrit...
Adieu, monsieur.

M. DAIGLEMONT.

Adieu.

(L'hôtesse sort.)

SCÈNE XII.

M. DAIGLEMONT, seul.

Qu'est-ce donc qui m'écrit ?
Et qui diantre déjà me sait dans cette ville ?

(Il lit la lettre.)

« Pour moi c'est un plaisir, cousin,
« De trouver à vous être utile :
« Votre lettre de ce matin

« M'apprend qu'en ce moment, pour ranger vos affaires,
« Quinze cents francs vous seraient nécessaires. »
Se moque-t-on de moi? Je n'ai besoin de rien.
« On vous voit rarement, et cela n'est pas bien :
« Ne négligez donc plus un parent qui vous aime.
« Votre argent est tout prêt; si vous voulez l'avoir,
« Vous viendrez le chercher vous-même;
« C'est ma condition. Venez souper ce soir.
« Votre cousin Dortis. » Eh mais!... est-il possible?
Oui, c'est pour mon neveu; la chose est très-visible...
Mon neveu!... Ce matin... Il ne serait pas mort!
J'en serais bien content; mais le tour serait fort :
Je saurais l'en punir d'une façon sévère.
Ces messieurs, qui l'ont vu, ne m'étonnent plus guère.

SCÈNE XIII.

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

M. DAIGLEMONT, à part.

Voici fort à propos le fripon de valet;
Le drôle est, à coup sûr, confident du secret.
(Haut.)
Viens, maraud; tu m'as fait une friponnerie.

DESCHAMPS.

Moi, monsieur? vous croyez?

M. DAIGLEMONT.

La chose est éclaircie;
Mon neveu n'est pas mort.

DESCHAMPS.

Il n'est pas mort, monsieur?
En êtes-vous bien sûr? Se peut-il? Quel bonheur!

M. DAIGLEMONT.

Tu le sais mieux que moi, coquin, qu'il vit encore.

DESCHAMPS.

Si l'on vous a trompé, comptez que je l'ignore.

M. DAIGLEMONT.

Maître fourbe, à l'instant tu vas tout déclarer,
Ou bien sous le bâton je te fais expirer.

DESCHAMPS.

Puisque vous vous fâchez, monsieur, je me retire.

M. DAIGLEMONT.

Non, non, pendard; il faut demeurer, et tout dire.
Je pénètre à présent votre complot caché.
Parle, ou tu n'en seras pas quitte à bon marché.

DESCHAMPS.

Monsieur, à deux genoux je vous demande grâce.

M. DAIGLEMONT.

De tes mauvais discours à la fin je me lasse.

DESCHAMPS éloigne monsieur Daiglemont du cabinet, et parle alternativement très-bas et très-haut.

(Bas.) (Haut.)
Monsieur, écoutez-moi. — Monsieur, en vérité,
(Bas.)
Je ne sais rien du tout. — Venez de ce côté. —
(Haut.) (Bas.)
Mon maître est bien défunt. — Il se porte à merveille. —
(Haut.) (Bas.)
Rien n'est plus vrai. — J'ai peur qu'il ne prête l'oreille. —
(Haut.)
Je dois bien le savoir; j'ai suivi son convoi. —
(Bas.)
S'il entendait un mot, ce serait fait de moi. —
(Haut.)
Faut-il, si jeune encor, que la mort nous l'arrache!
(Bas.)
Ah! — Dans ce cabinet, il est là qui se cache. —
(Haut.)
Vous m'interrogeriez ainsi jusqu'à demain. —
(Bas.) (Haut.)
Parlez à votre tour. — Non, monsieur, c'est en vain;
(Bas.)
Je ne sais pas tromper. — Grondez-moi, je vous prie.

M. DAIGLEMONT.

Fourbe!

DESCHAMPS, bas.

Plus haut.

M. DAIGLEMONT.

Coquin!

DESCHAMPS, bas.

Bien : entrez en furie.

M. DAIGLEMONT.

(Bas.)

Je m'en vais t'assommer. — Pour mieux cacher ton jeu,
N'est-il pas à propos que je te rosse un peu?

DESCHAMPS, bas.

Eh! non; je ne crois pas ce point-là nécessaire.

M. DAIGLEMONT.

(Bas.) (Haut en le rossant.)

Si; cela fera bien. — Tiens, voilà ton salaire.

DESCHAMPS.

Aie! aie!

M. DAIGLEMONT.

Mais je saurai ce que tu veux cacher.

DESCHAMPS.

Je ne vous cache rien.

M. DAIGLEMONT.

Paix. Va-t'en me chercher
Monsieur de Folleville; ici je vais l'attendre:
Dis-lui que je le prie au plus tôt de s'y rendre.

DESCHAMPS.

(Bas.)

Oui, monsieur. — N'allez pas, trahissant mon secret,
Déclarer que c'est moi qui vous ai mis au fait.

M. DAIGLEMONT, bas.

Non.

DESCHAMPS, bas.

Chassez-moi bien haut.

M. DAIGLEMONT.

Sors vite, ou je t'assomme.

DESCHAMPS.

Mon Dieu! peut-on traiter si mal un honnête homme!

SCÈNE XIV.

M. DAIGLEMONT, seul.

Le drôle n'est pas sot. Mais qui vient en ces lieux?
C'est ma fille. Tantôt elle avait l'air joyeux;
Elle riait. Peut-être elle est d'intelligence...
Elle m'aurait trompé!... J'en veux tirer vengeance,
La tourmenter un peu.

SCÈNE XV.

M. DAIGLEMONT, JULIE.

M. DAIGLEMONT.

Te voilà, mon enfant?

JULIE, à part.

Mon père est toujours là.

M. DAIGLEMONT.

Je te fais compliment;
Ta gaieté me paraît tout à fait revenue.

JULIE.

Pas encor; mais au moins mon chagrin diminue.

M. DAIGLEMONT.

Et je sais le moyen de le faire finir.
Il faut te dire un fait qui doit te réjouir :
Je vais te marier à Paris.

JULIE.

Moi, mon père?

M. DAIGLEMONT.

Oui, toi-même, et dans peu; j'ai trouvé ton affaire.
Ton cousin Daiglemont est mort; il a bien fait.
Veux-tu que je t'en fasse en deux mots le portrait?
(En élevant la voix vers le cabinet.)
C'était un étourdi, sans règle, sans conduite;
Le drôle à la misère enfin t'aurait réduite :
C'est un très-grand bonheur pour toi qu'il ne soit plus.
Je te trouve un parti de trente mille écus;
Garçon prudent, rangé; d'ailleurs tout jeune, aimable.
Qu'en dis-tu? Ce plan doit te sembler agréable.

JULIE.

Mais, mon père...

M. DAIGLEMONT.

Hein? cela paraît t'embarrasser.
Moi, j'ai cru que d'abord tu viendrais m'embrasser.
Est-ce que j'ai mal fait?

JULIE.

Ces offres sont fort belles;
Je sens, comme je dois, vos bontés paternelles;
Mais mon cousin et moi nous devions être unis :
Je m'en flattais déjà; vous me l'aviez promis.

M. DAIGLEMONT.

Fort bien ; mais il est mort, et ce serait folie...

JULIE.

Non, non, ne pensez pas qu'un instant je l'oublie :
Mon cœur, toujours constant, lui jure devant vous
Que jamais, non jamais, je n'aurai d'autre époux.

M. DAIGLEMONT.

Ce serment-là, vraiment, est pathétique et tendre ;
On dirait qu'elle croit que ce mort peut l'entendre.
Ma pauvre fille est folle ; elle l'est tout à fait.

JULIE.

Mais s'il n'était pas mort ?

M. DAIGLEMONT, bas.

La friponne est au fait.

(Haut.)

Quoi ! s'il n'était pas mort ? Saurais-tu quelque chose
Qui te fît soupçonner... ?

JULIE.

Mais enfin je suppose...

M. DAIGLEMONT.

Tu supposes très-mal. Eh ! mais j'aimerais fort
Qu'il se donnât les airs de ne pas être mort,
Quand nous l'avons pleuré ; quand sa perte assurée
M'a causé des regrets, et t'a désespérée !
Et son enterrement que j'ai payé parbleu !
Et fort cher, selon toi ce serait donc un jeu ?
Mon neveu m'aurait pu donner ce ridicule,
Me traiter en Géronte imbécile et crédule ?
Suis-je fait, s'il vous plaît, pour être bafoué ?
Malheur à qui m'aurait de la sorte joué !

SCÈNE XVI.

JULIE, M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT, à Folleville.

(A Julie.)

Ah ! ah ! c'est vous, monsieur ? — Tu sors ?

JULIE.

Je me retire.

M. DAIGLEMONT.

(A Folleville.)

Non, reste. — Écoutez-moi : j'ai deux mots à vous dire.

FOLLEVILLE.

A moi, monsieur?

M. DAIGLEMONT.

Il faut vous apprendre d'abord
Que Michel et Jourdain ont fait, de bon accord,
Ce que je voulais.

FOLLEVILLE.

Oui?

M. DAIGLEMONT.

Je ne sais comment diable
S'est opéré soudain ce prodige incroyable;
Mais, en rentrant ici, j'ai trouvé mes fripons
Convertis tout à fait, et doux comme moutons.
Ils ont reçu moitié; c'est affaire finie.

FOLLEVILLE.

Tant mieux donc; et pour vous j'en ai l'âme ravie.
De mon côté, j'ai vu les autres créanciers;
Ce sont, pour la plupart, des gens durs, tracassiers...

M. DAIGLEMONT.

Comment? Ils ont grand tort d'être si difficiles :
La mort de mon neveu doit les rendre dociles;
Car le pauvre garçon est bien mort dans vos bras;
Vous m'avez en détail raconté son trépas;
Vous m'avez envoyé son extrait mortuaire,
Et ce n'est pas à faux que vous l'avez fait faire;
Vous êtes trop honnête et trop franc pour cela.

FOLLEVILLE, à part.

(Haut.)

Sommes-nous découverts? — A ce langage-là...

M. DAIGLEMONT.

Vous ne l'entendez pas, je le crois; mais peut-être,
Mon cher, vous entendrez un peu mieux cette lettre,
(Il lui présente la lettre qu'il a reçue.)
Et vous m'expliquerez (car vous êtes très-fin)
Comment mon neveu mort écrivait ce matin.
Cette explication sera facile à croire,
Et tournera surtout beaucoup à votre gloire.
Eh bien! qu'en dites-vous? Ce matin, Daiglemont
Écrivait à Dortis, et Dortis lui répond.
Par hasard en mes mains cette lettre est venue.

FOLLEVILLE.

Monsieur!...

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez, la fraude est reconnue ;
Il n'est plus temps ici de rien dissimuler.
Je vous en veux beaucoup, je ne puis le celer ;
Et vous m'avouerez bien que cette espièglerie,
A parler franchement, passe la raillerie.
Comment avez-vous pu vous faire un jeu cruel
De me plonger ainsi dans un chagrin mortel ;
De supposer la mort de mon neveu que j'aime ?
Mais il est mille fois plus blâmable lui-même...

FOLLEVILLE, avec vivacité.

Lui, monsieur ?

M. DAIGLEMONT, l'interrompant.

A Paris il s'endette, se perd
C'est peu : pour m'affliger, avec vous de concert,
Mon étourdi se prête à votre affreuse ruse.
Sa conduite envers moi ne peut avoir d'excuse :
Quand j'ai tout fait pour lui, ce trait peu délicat
M'apprend trop qu'en l'aimant je n'aimais qu'un ingrat.

JULIE.

Mon père, cette idée est injuste, et l'offense.

M. DAIGLEMONT.

Eh ! ma fille, est-ce à vous de prendre sa défense ?
Songez donc quel chagrin ceci vous a donné ;
Songez...

JULIE.

Quand je l'ai vu, moi, j'ai tout pardonné.

M. DAIGLEMONT.

Tant pis pour vous ; mais moi, je suis inexorable.

FOLLEVILLE.

Monsieur, écoutez-moi.

M. DAIGLEMONT.

Non, il est trop coupable ;
A pallier ses torts il ne faut point songer.
Un jeune homme peut bien être étourdi, léger ;
Aux travers de l'esprit aisément on fait grâce ;
Mais les fautes du cœur, jamais on ne les passe.

JULIE.

Mon père, voulez-vous faire aussi mon malheur ?

FOLLEVILLE.

Monsieur, vous m'accablez de honte et de douleur.

Je dois justifier mon ami : c'est moi-même
Qui fus, sans son aveu, l'auteur du stratagème;
Il le sait d'aujourd'hui : ses plaintes m'ont appris
Que, s'il l'eût su d'avance, il ne l'eût pas permis.

JULIE.

Oui, lui-même tantôt il me l'a dit, mon père.

FOLLEVILLE.

Ah ! monsieur, mon pardon n'est pas ce que j'espère;
Je vous ai, je le sens, vivement offensé;
Je dois en convenir, je suis un insensé.
Oui, que je sois puni, c'est moi qui vous en presse :
Mais à votre neveu rendez votre tendresse.
Si je puis avec vous le réconcilier,
Je me soumets à tout.

JULIE.

Daignez tout oublier.
Vous aimez mon cousin, et votre âme est si bonne!...

M. DAIGLEMONT.

Mais qu'on le voie au moins, s'il veut qu'on lui pardonne.

(Folleville va chercher Daiglemont, et l'amène près de son oncle.)

SCÈNE XVII.

JULIE, M. DAIGLEMONT; DAIGLEMONT, se présentant à son oncle d'un air humilié; FOLLEVILLE.

DAIGLEMONT.

Ah ! mon oncle, à vos yeux je craignais de m'offrir.
Si vous saviez combien ceci m'a fait souffrir !
Vous pouvez me punir d'un tort qui m'humilie;
Vengez-vous, mais du moins ne m'ôtez pas Julie.

JULIE.

Au futur de Paris vous donnerez congé;
Mon cousin, comme lui, sera sage et rangé.

M. DAIGLEMONT.

(A Julie.) (A Daiglemont et à Folleville.)
Je me moquais de toi. — Qu'aucun de vous n'oublie,
Messieurs, que je vous passe une insigne folie.
Avec les créanciers nous allons terminer;
Mais tous deux de Paris je veux vous emmener.

(A Folleville.)
Je vous remettrai bien avec votre famille.
Déglemont, j'y consens, épousera ma fille.
L'un et l'autre, en province, auprès de vos parents,
Venez prendre un état, vivre en honnêtes gens.
Vous fûtes jeunes, soit; mais la raison exige
Que jeunesse à la fin se passe et se corrige.

FIN DES ÉTOURDIS.

LE RÊVE DU MARI,

OU

LE MANTEAU,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 20 MAI 1826.

PERSONNAGES.

DARLIÈRE.
MATHILDE, sa femme.
ÉMILIE, sa cousine.
LA BARONNE, sœur de Mathilde.
GILLOT, concierge.

La scène est en Poitou, dans un château, à la campagne.

Le théâtre représente un salon de campagne bien meublé, mais simplement; il y a un secrétaire, une table, une causeuse, un métier à broder, quelques livres épars.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHILDE seule, assise devant un secrétaire ouvert, sur lequel il y a plusieurs lettres.

Tandis que ma cousine, après le déjeuner,
Est allée un instant au parc se promener,
A mon mari je puis prendre le temps d'écrire.
Ses lettres, que souvent je me plais à relire,
M'aident de son absence à supporter l'ennui :
Je crois m'entretenir un moment avec lui.
Oh ! quand donc finiront ces courses, ces voyages,
Qui me font endurer de si fréquents veuvages?...
Je crains tout; un malheur est si tôt arrivé !...
Et si jusqu'à présent le ciel l'en a sauvé,
Qui peut me garantir que dans ce moment même...?
On ne devrait jamais se quitter quand on s'aime.

Mon cœur impatient aspire à son retour...
(Elle prend une lettre.)
Il n'en peut pas, dit-il, encor fixer le jour.
(Elle lit.)
« De Poitiers, le vingt-trois. Si j'en crois les notaires,
« Nous pourrons voir bientôt la fin de nos affaires;
« Nos partages signés, je repars à l'instant. »
— Voilà plus d'un grand mois que Darlière est absent.
(Elle continue de lire.)
« L'hiver approche; et moi, qui veux toujours te plaire,
« J'ai formé le projet de vivre solitaire,
« De voir très-peu de monde: en cela, comme en tout,
« Mon seul désir, ma chère, est de suivre ton goût. »
— L'hypocrite!... Vraiment, si je le laissais dire,
Je croirais que c'est moi qui veux ce qu'il désire:
Mais que j'ose un moment combattre son avis,
Il parle en maître alors... comme tous les maris.
Comment faire?... Il faut bien obéir, se soumettre.
— « Nous vivrons très-heureux, j'ose te le promettre;
« Nous saurons nous suffire... Et ne penses-tu pas
« A nous débarrasser de ma cousine? » — Hélas!
Moi je l'aime beaucoup, cette chère Émilie!...
— « Est-elle donc chez nous pour toujours établie?
« A partir tu devrais doucement l'engager.
« Elle a la tête vive et l'esprit très-léger;
« Feu son mari n'eut pas fort à se louer d'elle;
« Elle le gouvernait, il la croyait fidèle!
« Mais... » — Ah! Dieu!... la voici: Cachons vite...
(Elle remet précipitamment les lettres, et ferme le secrétaire; Émilie, qui entre, s'aperçoit de ce mouvement.)

SCÈNE II.

MATHILDE, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Ah! fort bien!
C'est agir finement, et je n'en verrai rien.
Cousine, tu lisais des lettres de Darlière,
De ton mari?...

MATHILDE.

C'est vrai.

ÉMILIE.

Quelle peur singulière
Te les fait resserrer si précipitamment ?
Encore si c'étaient les lettres d'un amant ?

MATHILDE.

La supposition...

ÉMILIE.

N'est point du tout fondée.
Avec toi l'on ne peut avoir pareille idée.
Tu cachais ces papiers... je devine pourquoi :
Je gage que Darlière y dit du mal de moi.

MATHILDE, souriant.

Bon !... tu crois ?... Tu veux rire.

ÉMILIE.

Il en est bien capable...
Nous désirons pourtant de revoir le coupable.

MATHILDE.

J'espérais de sa part une lettre aujourd'hui.

ÉMILIE.

Peut-être qu'il revient, et je crains qu'avec lui
Ne reviennent pour toi la gêne et la contrainte.

MATHILDE.

Quelle idée !... et qui peut t'inspirer cette crainte ?

ÉMILIE.

C'est que j'ai de bons yeux... Oui, j'oserais jurer
Qu'il va dans ce château tristement t'enterrer,
T'y tenir loin du monde... Est-il vrai ?... je devine...

MATHILDE.

Tu pourrais deviner trop juste, ma cousine.
S'il faut qu'il soit jaloux, combien il souffrira !

ÉMILIE.

Il ne l'est pas encor, mais il le deviendra :
Je connais bien Darlière, et depuis sa jeunesse.
De son père j'avais l'honneur d'être la nièce.
Mon cousin, en dépit des leçons qu'il reçut,
Aux erreurs du jeune âge a payé le tribut ;
Sa conduite toujours ne fut pas exemplaire :
Or, de ces étourdis un travers ordinaire
Est de penser fort mal du sexe féminin.
De plus, il est assez indiscret, assez vain ;
Surtout mari despote et fier de sa puissance.

MATHILDE.

Tu sais, pendant le temps de sa dernière absence,
Que nous vîmes ici le comte de Blanval,
Qui demeura trois jours avec nous.

ÉMILIE.

Le grand mal!
Un ancien militaire! un homme respectable!

MATHILDE.

Il avait avec lui son neveu, jeune, aimable,
Qui te faisait la cour, et, je le dis tout bas,
Qui peut-être en secret ne te déplaisait pas.

ÉMILIE.

Qu'on me fasse la cour et qu'on cherche à me plaire,
Qu'importe à mon cousin?... c'est, je crois, mon affaire.

MATHILDE.

Leur séjour en ces lieux à Darlière a déplu;
Il ne put me cacher, quand il fut revenu,
Son mécontentement...

ÉMILIE.

Voyez le beau caprice!

MATHILDE.

De monsieur de Blanval j'attends un bon office.
Le baron, mon beau-frère, espère en ce moment
De pouvoir obtenir enfin un régiment:
Blanval en sa faveur agit et sollicite;
Il me tarde beaucoup de voir sa réussite.
Je n'aurai pour Darlière alors plus de secret.

ÉMILIE.

A quoi bon le lui dire?

MATHILDE.

Ah! c'est bien à regret
Que j'eus, à son insu, cette correspondance.

ÉMILIE.

Il en aurait fort mal reçu la confidence;
Il en veut au baron, et ne t'eût point permis,
Pour lui faire plaisir, d'employer tes amis.

MATHILDE.

Mon beau-frère a des torts.

ÉMILIE.

Il n'est que trop d'usage
Que dans une famille, au moment d'un partage,

S'élèvent tout à coup de fâcheux démêlés,
Et que par l'intérêt des parents soient brouillés.
C'est ce qui vous arrive; et depuis qu'une tante
Vous laissa, par sa mort, dix mille écus de rente
Entre ta sœur et toi, voilà que vos époux,
De la succession plus occupés que vous,
Se plaignent l'un de l'autre, et, se cherchant querelle,
Font naître à chaque pas difficulté nouvelle.
Je crains bien qu'à la fin, ne pouvant s'accorder,
Ils n'en viennent ensemble à vous faire plaider.

MATHILDE.

Plaider contre ma sœur!... cela serait horrible!

ÉMILIE.

Ils veulent vous brouiller; ils y font leur possible.

MATHILDE.

Eh bien! je ne verrai personne, s'il le faut.
A ce prix... Mais que veut le concierge Gillot?

ÉMILIE.

Il a l'air effaré.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GILLOT.

GILLOT, à Mathilde.

J'accours ici bien vite;
C'est pour vous annoncer, madame, une visite.

MATHILDE.

Mais je n'en reçois point; ne vous l'ai-je pas dit?

GILLOT.

C'est que ce monsieur-là me fait tourner l'esprit.

ÉMILIE.

Ah! ah! c'est un monsieur?...

GILLOT.

Oui, qui même a la mine
De quelque aventurier, à ce que j'imagine.
Par la petite porte il est d'abord entré.
Il traversait le bois, où je l'ai rencontré.
Selon votre ordre alors, j'ai voulu l'éconduire :
« Monsieur, on n'entre pas... » Bon, il m'a laissé dire.
« Darlière est-il ici? m'a-t il demandé. — Non,
« Monsieur, il est absent. — Il est absent? c'est bon. »

Sans ajouter un mot, il a mis pied à terre
En sautant lestement ; puis, d'un air de mystère,
Après avoir donné son cheval à tenir
Au valet qui le suit, il s'est mis à venir
Du côté du château... De peur qu'on ne me blâme,
J'ai pris ma course alors pour avertir madame.
Je ne suis point en faute, et j'ai fait mon devoir.

MATHILDE.

C'est assez singulier. Je ne veux pas le voir.
Quel est ce monsieur-là ?

ÉMILIE.

Mais c'est Blanval peut-être ?

MATHILDE, en souriant, à Émilie.

Peut-être son neveu !

(A Gillot.)

Vous n'avez pu connaître... ?

GILLOT.

Moi ? non ; de se cacher il semblait occupé.
D'un grand manteau fort ample il est enveloppé ;
Il n'a jamais voulu dire comme il se nomme ;
Mais je crois cependant que c'est un beau jeune homme :
Je n'en répondrais pas ; car, après tout, tenez,
Je n'ai vu, là, bien vu, que le bout de son nez.

MATHILDE.

Je ne le verrai pas ; j'y suis très-décidée.

GILLOT.

Quelle excuse donner ?

MATHILDE.

Je suis incommodée...
Je suis malade... au lit...

ÉMILIE.

Si c'est un médecin ?

MATHILDE.

Ne plaisante donc pas.

(A Gillot.)

Qu'avez-vous à la main ?
Qu'est-ce que ce papier ?

GILLOT.

Ceci, c'est autre chose :
Une lettre que vient de me donner Larose,
De chez monsieur le comte.

MATHILDE, décachetant et jetant les yeux sur la lettre.

Ah! ah! c'est de Blanval!
Ce qu'il m'apprend me cause un plaisir sans égal.

ÉMILIE.

Il a donc réussi?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA BARONNE, enveloppée d'un grand et large manteau.

LA BARONNE.

J'arrive à la sourdine.
(A Mathilde.) (A Émilie.)
Bonjour, ma chère enfant. Bonjour, belle cousine.
(Elle les embrasse toutes les deux.)

GILLOT, à part.

Sa chère enfant!...

MATHILDE.

C'est toi? tant mieux!

ÉMILIE.

Par quel bonheur...?

LA BARONNE.

Gillot me refusait la porte avec rigueur.

MATHILDE.

Il avait tort, vraiment.
(La baronne jette son manteau sur un meuble.)

GILLOT.

Je fais ce qu'on m'ordonne;
Et si monsieur... Eh! c'est madame la baronne!

MATHILDE.

Oui, sans doute, Gillot, c'est ma sœur.

GILLOT.

Je le vois.
Je trouvais quelque chose aussi... là... dans la voix...

MATHILDE.

Laissez-nous.

ÉMILIE.

Souviens-toi, si l'on te questionne,
De répondre tout net qu'il n'est venu personne.

GILLOT.

C'est entendu... Vraiment, moi je n'en reviens pas
De m'être ainsi trompé!... Je retourne là-bas.

LA BARONNE.

Va-t'en ; et désormais, sans craindre qu'on te blâme,
Tu me feras entrer.

GILLOT.

(Se reprenant.)

Oui, monsieur. Oui, madame.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MATHILDE, LA BARONNE, ÉMILIE.

MATHILDE.

Tu viens fort à propos.

LA BARONNE.

Quel plaisir de te voir !

MATHILDE.

Voici ce que pour toi je viens de recevoir.

(Elle prend dans son secrétaire la lettre de Blanval, et la lui donne.)

LA BARONNE, lisant la lettre, qu'elle met ensuite dans sa poche.

Mon mari colonel !... Ah ! que je suis contente !
C'est à toi que je dois ce succès qui m'enchante !
Que je t'embrasse encor, pour t'en remercier.

MATHILDE.

Nos maris devraient bien se réconcilier,
Terminer des débats dont l'amitié s'offense.

LA BARONNE.

Nous permettre de vivre en bonne intelligence,
D'être souvent ensemble...

MATHILDE.

Il me reste un espoir :
C'est qu'ils sont à Poitiers obligés de se voir.

ÉMILIE.

Qui sait s'ils ne vont pas s'y brouiller davantage ?

MATHILDE.

Ah ! tu me fais trembler.

LA BARONNE.

Maudit soit le partage !
Nous avions bien besoin d'une succession
Qui vient mettre chez nous de la division !

MATHILDE.

Le baron est pour moi d'un flegme qui me glace.

LA BARONNE.

Et Darlière me fait la plus triste grimace!
Je le savais absent; et bien vite, au galop,
En une heure et demie (au moins ce n'est pas trop
Pour venir de chez moi) j'accours et je t'embrasse.

MATHILDE.

Tu me fais grand plaisir, ma sœur. Je t'en rends grâce.
Mais je veux te gronder : tu cours en vrai dragon,
Seule par les chemins, t'exposant...

LA BARONNE.

Seule? non.
Mon vieux valet me suit, mon fidèle Lapierre.
Et puis je ne crains rien : n'ai-je pas fait la guerre?
J'ai suivi le baron plus de vingt fois au feu,
Aux avant-postes, vrai; ce n'était pas un jeu;
Je n'avais pour moi-même aucune inquiétude.
De l'habit cavalier j'ai gardé l'habitude.

MATHILDE.

Il te sied à ravir.

LA BARONNE.

Oh! point de compliment.
Mais il sert, je l'avoue, à mon amusement.
J'aime la liberté qu'il me donne et m'inspire;
Et sous cet habit-là j'ose parler et rire.
Tel mot que je hasarde et que l'on applaudit,
On désapprouverait qu'une femme l'eût dit.
On voit un habit d'homme, et l'apparence abuse.
Moi, je pense jouer un rôle qui m'amuse;
Et bientôt je reprends, lorsque je l'ai quitté,
L'air humble de mon sexe et sa timidité.

ÉMILIE.

On vous trouve toujours également piquante,
Tantôt homme d'esprit, tantôt femme charmante.

LA BARONNE.

Oh! çà, mais songez-vous que le temps du plaisir,
Le mois de la vendange, avant peu doit venir?
De ce bon pays-ci vous connaissez l'usage :
De châteaux en châteaux, dans tout le voisinage,
A de nombreux amis nous nous réunirons;
Là, pour nous divertir, chaque jour nous aurons
La vendange, le bal, la chasse, la musique.

Je fais les amoureux dans l'opéra-comique.
(A Mathilde.)
Tu seras, pour le chant, notre premier sujet.

MATHILDE.

Qui? moi?

LA BARONNE.

Je serai Blaise, et tu seras Babet.

ÉMILIE.

Moi, qui chante fort peu, je retiens les soubrettes.

LA BARONNE.

Oh! vous, vous choisirez: les rôles que vous faites
Sont toujours les meilleurs, grâce à votre talent.

ÉMILIE.

C'est l'habit qui vous fait prendre un ton si galant.

MATHILDE.

A ces réunions, à ces fêtes, ma chère,
Je crois que cette année on ne me verra guère.

LA BARONNE.

Pourquoi donc?

MATHILDE.

Mon mari m'écrivait ces jours-ci
Qu'il compte désormais rester beaucoup chez lui,
Ne voir personne...

LA BARONNE.

Bon! par quelle fantaisie?
Ferait-il par hasard des plans d'économie?

MATHILDE.

Je ne le pense pas.

LA BARONNE.

Que veut-il donc?... Pourquoi?
Je crains de deviner... Est-il jaloux... de toi?

ÉMILIE.

Quelque chose à peu près : elle hésite à le dire.

LA BARONNE.

En ce cas, je le plains ; c'est un cruel martyre.
Tu m'as vue autrefois jalouse du baron ;
Et je ne l'étais pas, par malheur, sans raison :
Car il m'a fait des tours!... J'en étais en furie!...
Mais ses bonnes façons à la fin m'ont guérie.
Or, si je pouvais voir Darlière, je réponds
Que je lui donnerais d'excellentes leçons.

Je voudrais lui citer ma propre expérience.
Mais comment le prêcher, quand sa seule présence
Me ferait fuir?...

ÉMILIE.

Eh bien! fuyez, car le voici.
Il descend de cheval, et je le vois d'ici.

LA BARONNE.

Darlière?

MATHILDE.

Mon mari?

ÉMILIE.

Lui-même.

LA BARONNE.

Est-il possible?
Je me sauve au plus vite.

ÉMILIE.

Il est donc bien terrible?

MATHILDE.

Son retour imprévu me cause en ce moment
Une espèce de trouble et de saisissement.
Il s'en apercevrait, s'alarmerait peut-être.

ÉMILIE.

Sois-en sûre.

MATHILDE.

A ses yeux avant que de paraître,
Je veux me rassurer... Cousine, veux-tu bien
Le recevoir ici?... Dans l'instant je revien.

ÉMILIE.

Je m'en charge, allons, soit.

LA BARONNE.

Fuyons, je crois l'entendre.

(Mathilde et la baronne entrent précipitamment dans la pièce voisine; la baronne oublie le manteau qu'elle a jeté sur le meuble en entrant.

SCÈNE VI.

ÉMILIE, seule.

Ah! messieurs les maris, vous devez vous attendre,
Si vous nous faites peur, si vous êtes jaloux,
A trouver cet accueil quand vous rentrez chez vous!
C'est votre faute aussi: que n'êtes-vous aimables?

SCÈNE VII.

ÉMILIE, DARLIÈRE, GILLOT.

DARLIÈRE entre, en parlant à Gillot.

Oui, morbleu! les chemins sont affreux, détestables!
Et puis j'ai rencontré monsieur du Grand-Genêt,
Des benêts de maris, je crois, le plus benêt.
Il m'a vanté, prôné la vertu de sa femme,
Qui... Le pauvre homme! Allons, c'est une bien bonne âme!
En mon absence, ici, Gillot, a-t-on reçu
Quelque étranger?...

GILLOT.

Aucun, monsieur.

ÉMILIE, à part.

Bien répondu.

DARLIÈRE.

Que vient donc de me dire à l'instant Madeleine,
Qu'on avait vu passer au galop, dans la plaine,
Deux cavaliers?...

GILLOT.

Je n'ai point vu d'homme venir.

DARLIÈRE.

Qu'on me porte chez moi de quoi me rafraîchir.

(Gillot sort.)

SCÈNE VIII.

DARLIÈRE, ÉMILIE.

ÉMILIE, à Darlière.

Mon cher cousin!

DARLIÈRE.

Bonjour. Je vous croyais partie.

ÉMILIE.

Votre femme eût été seule et sans compagnie:
Pouvais-je la quitter? Vous me faites vraiment,
En arrivant, mon cher, un joli compliment!

DARLIÈRE.

Ah! je n'y pensais pas; j'ai très-grand tort: les dames
Veulent des compliments et font des épigrammes,
Cousine, n'est-ce pas?

ÉMILIE.

Soyez sûr, mon ami,
Que ce n'est pas pour vous que je demeure ici.
Mais j'aime votre femme, et je reste auprès d'elle.

DARLIÈRE.

Il ne tiendrait qu'à moi d'avoir une querelle.
Laissons cela. Que fait Mathilde, s'il vous plaît?
Je m'en vais la chercher.

(Il aperçoit le manteau.

Eh! mais, qu'est-ce que c'est?
Ce manteau, d'où vient-il?

ÉMILIE, à part.

Fâcheuse étourderie!
Le manteau laissé là!...

DARLIÈRE.

Dites-moi, je vous prie,
Que fait là ce manteau?...

ÉMILIE, à part.

Que lui dire?

DARLIÈRE.

Parlez.
A qui donc peut-il être?...

ÉMILIE, embarrassée.

Eh bien! vous le voulez?

DARLIÈRE, insistant.

Allons...

ÉMILIE, de même.

Il est... il est à vous.

DARLIÈRE.

A moi?

ÉMILIE.

Sans doute.

DARLIÈRE.

M'apprendrez-vous comment? et combien il me coûte?

ÉMILIE.

Il ne vous coûte rien, monsieur; c'est un cadeau.

DARLIÈRE.

Un cadeau? Qui pourrait me donner un manteau?

ÉMILIE.

Vous ne devinez pas?...

DARLIÈRE.

Point du tout, sur mon âme.

ÉMILIE.

C'est une attention, mon cher, de votre femme.

DARLIÈRE.

De ma femme?...

ÉMILIE.

Eh bien! oui: qu'est-il là d'étonnant?
(A part.)
Ma foi, je n'ai trouvé rien de mieux pour l'instant.
(Haut.)
Vous connaissez pour vous sa tendresse parfaite:
Le froid, le chaud, un rien l'alarme, l'inquiète;
La saison devient rude, et vous allez souvent
Courir dehors, braver et la pluie et le vent;
Chaque fois qu'à Poitiers vous faites un voyage,
S'il s'élève un zéphyr, elle rêve un orage:
Or, contre les coups d'air qui pourraient vous frapper,
Voilà pour vous défendre et vous envelopper.
Ce présent n'est qu'un rien; mais ce rien part de l'âme.

DARLIÈRE.

A ce trait de bonté je reconnais ma femme.

ÉMILIE.

Vous lui faites d'ailleurs des présents quelquefois;
Elle prend sa revanche.

DARLIÈRE.

Oui, c'est ce que je vois.
En mon absence, exprès, elle l'a donc fait faire?

ÉMILIE.

C'est qu'elle voulait mettre à cela du mystère.

DARLIÈRE.

J'entends... une surprise!

ÉMILIE.

Il aurait mieux valu
Qu'en arrivant d'abord vous ne l'eussiez pas vu.
Un don qu'on n'attend pas paraît plus agréable.

DARLIÈRE.

Soit, mais le procédé n'en est pas moins aimable.

ÉMILIE.

Elle sera fâchée, et n'en conviendra pas.
Peut-être...
(A part.)
Nous voilà pourtant dans l'embarras!

DARLIÈRE.

Pourquoi donc?... La voici.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MATHILDE.

DARLIÈRE, allant au-devant de sa femme, et l'embrassant.

Bonjour, bonjour, ma chère.

MATHILDE.

Te voilà donc enfin! et pour longtemps, j'espère?

DARLIÈRE.

Charmé de te revoir. Je reste désormais
Près de toi.

MATHILDE.

Tous mes vœux sont alors satisfaits.
Mais n'es-tu pas un peu fatigué du voyage?
Si tu te reposais?

DARLIÈRE.

Oui; je suis presque en nage,
Et je me sens bien las. Je vais me rafraîchir,
Et puis une heure ou deux chez moi je veux dormir.
Un peu de bon sommeil me serait nécessaire.
A six heures du soir, comme à notre ordinaire,
Nous dînerons.

MATHILDE.

Là-bas tout va-t-il comme il faut?
Ce partage à Poitiers?...

DARLIÈRE.

Il finira bientôt.
Mais d'abord trouvez bon, madame, qu'on vous dise
Combien on est flatté de l'aimable surprise
Que vous avez eu soin de m'apprêter ici :
Je vous sais très-bon gré du cadeau que voici.

MATHILDE.

Du cadeau!...

ÉMILIE, à part.

Comment faire?...

MATHILDE.

Eh! mais que signifie...?

ÉMILIE, vivement.

Ne va pas m'en vouloir. C'est moi qui t'ai trahie.

MATHILDE.

Trahie!...

ÉMILIE.

Oui; le manteau, sur ce meuble étendu,
Aux regards de Darlière a tout à coup paru.

DARLIÈRE.

Sans doute, en arrivant il a frappé ma vue.

MATHILDE, à part.

Que dire?...

DARLIÈRE, à Mathilde.

Qu'as-tu donc? tu parais bien émue!

ÉMILIE, à Mathilde.

Allons, il ne faut pas avoir l'air interdit.
Tu ne peux pas nier enfin ce que j'ai dit.

MATHILDE.

Qu'as-tu dit?...

ÉMILIE.

Je me suis trouvée embarrassée;
De plusieurs questions ton mari m'a pressée;
Et j'ai tout bonnement avoué que c'est toi
Qui de ce manteau-là lui fait présent.

MATHILDE.

Qui? moi?

DARLIÈRE.

C'est qu'il me plaît beaucoup! la couleur est charmante.

ÉMILIE.

Puisqu'il est de son goût, tu dois être contente.

DARLIÈRE.

Je crois qu'il m'ira bien.

ÉMILIE.

Voulez-vous l'essayer?

DARLIÈRE.

Pas encore. A propos, moi, pour vous égayer,
Je pourrais de Poitiers vous donner des nouvelles.
Je vous en conterais, si je voulais, de belles.
Ah! morbleu! comme on traite à présent les maris!
La province, vraiment, est pire que Paris.
Dans mon séjour là-bas, j'ai vu trois aventures
En un mois!... On en a fait des caricatures
Très-comiques, ma foi!... Je vous les montrerai;
Sans compter vingt couplets que je vous chanterai.
Ils ne sont pas trop bons; mais ils vous feront rire!..

ÉMILIE.

Vous voilà, mon cousin! toujours prompt à médire,
A railler sans pitié des malheurs du prochain!
Savez-vous que ce rire est vraiment inhumain?

DARLIÈRE.

Allez donc en public prêcher votre morale:
Car cette barbarie est assez générale;
On a vers la satire un merveilleux penchant;
Les caquets vont leur train: le monde est si méchant!

ÉMILIE.

Et vous êtes du monde.

DARLIÈRE.

Aussi, moi, je projette
De vivre désormais, au sein de la retraite,
En philosophe.

ÉMILIE.

Eh! mais, vous craignez les discours;
Vous allez aux railleurs ouvrir un libre cours:
Il renferme sa femme, il la cache, il la garde;
Voilà ce qu'ils diront.

DARLIÈRE.

Oh! cela me regarde.

ÉMILIE.

On vous accusera d'être un mari jaloux,
Soupçonneux, inquiet.

DARLIÈRE.

Moi, ma cousine?

ÉMILIE.

Vous.
Et d'où peut vous venir pareille défiance?

DARLIÈRE.

C'est que j'ai par malheur un peu d'expérience.

ÉMILIE.

Mathilde, tu l'entends.

MATHILDE.

Darlière, en vérité,
Le mot est offensant; je n'ai pas mérité...

DARLIÈRE.

Quel que soit mon motif, je crois pouvoir m'attendre
Qu'à mes intentions vous voudrez bien vous rendre.

MATHILDE.

Quand vous exigerez, vous serez obéi;

Mais...

ÉMILIE.

Exigerez-vous qu'elle meure d'ennui ?

DARLIÈRE.

Allons, je le vois bien, ce qu'un mari désire,
Sa femme a sur-le-champ l'instinct d'y contredire.
Vous ne me ferez pas changer de volonté.
J'ai vu le temps, madame, où ma société
Vous suffisait, à tout vous semblait préférable.

MATHILDE.

Vous ne me disiez rien alors que d'agréable ;
Vous n'aviez de désirs et de goûts que les miens.

DARLIÈRE.

Ah ! nous aurions encor d'aussi doux entretiens.
Mais vous en croyez trop tout ce qu'on vous conseille.

ÉMILIE.

Le trait s'adresse à moi, je le sens à merveille.

DARLIÈRE, à Émilie.

Ah ! vous me comprenez ?... Je n'en suis pas fâché.
Eh bien ! oui, maintenant que le mot est lâché,
Sans vous nous n'aurions point de semblables querelles ;
Et les femmes ne font que se gâter entre elles.

ÉMILIE.

Ma foi, mon cher cousin, les hommes font bien pis :
Ils se gâtent tout seuls.

DARLIÈRE.

Je vous donne un avis :
Depuis longtemps par vous ma femme est trop instruite
A me contrarier, à blâmer ma conduite.
Qui ne l'approuve pas peut retourner chez soi,
Madame.

MATHILDE, à Darlière.

Mon ami, de grâce, calme-toi.

DARLIÈRE.

(A Émilie.)

Je n'y mets point d'humeur. Serviteur, ma cousine.

(Darlière et sa femme rentrent ensemble.)

ÉMILIE, à Darlière.

Il ne vous manque plus que cette humeur chagrine,
Et que ce ton bourru, pour vous faire haïr.

SCÈNE X.

ÉMILIE, seule.

Pauvre femme! elle va sans réplique obéir!
Se laisser subjuguer!... Elle est aussi trop bonne!

SCÈNE XI.

ÉMILIE, LA BARONNE.

LA BARONNE, entr'ouvrant la porte du cabinet où elle s'est renfermée, et sortant avec précaution.

Il n'est plus là?

ÉMILIE.

Non, non. Venez, venez, baronne.

LA BARONNE.

Nous ne l'attendions pas: puisqu'il est au château,
Moi, je repars bien vite, et reprends mon manteau.

ÉMILIE.

Non pas! Vous ne pouvez désormais le reprendre.

LA BARONNE.

Et par quelle raison?

ÉMILIE.

C'est qu'il faut vous apprendre...

LA BARONNE.

Quoi donc?

ÉMILIE.

Que ce manteau n'est plus à vous.

LA BARONNE.

Comment?

ÉMILIE.

A Darlière sachez que j'en ai fait présent.

LA BARONNE.

Qui? vous?...

ÉMILIE.

Il a fallu trouver une défaite!...

LA BARONNE.

Pourquoi?

ÉMILIE.

Si brusquement vous aviez fait retraite!

(Mathilde entre.)

Voici Mathilde.

SCÈNE XII.

ÉMILIE, MATHILDE, LA BARONNE.

LA BARONNE, à Émilie.

Eh! mais!... dites à quel propos?

ÉMILIE, à Mathilde.

Eh bien?

MATHILDE.

Il s'est jeté sur un lit de repos.

LA BARONNE.

Sans doute il va dormir.

ÉMILIE.

Tant mieux, grand bien lui fasse!
Qu'il dorme; nous voilà maîtresses de la place.

MATHILDE.

Mais que lui dirons-nous, quand il s'éveillera,
Au sujet du manteau?

ÉMILIE.

Bon! bon! il l'oubliera.

MATHILDE.

Non. Il y pense trop.

ÉMILIE.

Il en rêve peut-être?

LA BARONNE.

Que s'est-il donc passé? faites-le-moi connaître.

ÉMILIE.

Tantôt, à son retour, ce manteau qu'il a vu
A fait que, me trouvant surprise, au dépourvu,
Et de peur d'un éclat, ne voulant pas lui dire
Que vous étiez ici...

LA BARONNE.

Je souffrais le martyre,
Et pestais là-dedans.

ÉMILIE.

J'ai fait un conte en l'air :
J'ai dit que ce manteau lui manquait pour l'hiver,
Et que sa femme exprès pour lui l'avait fait faire.

LA BARONNE.

Il l'a cru?

ÉMILIE.

Sûrement.

MATHILDE.

Mais à présent, ma chère,
Comment sortir de là?

ÉMILIE.

Comment? Ne pourrait-on
Supposer...? Pourquoi pas?... Oui... le tour sera bon...
Darlière en arrivant ne m'a pas ménagée,
Et je me suis promis que j'en serais vengée :
Je compte sur vous deux.

LA BARONNE.

Sur moi? j'en suis d'accord.

MATHILDE.

J'aurai peine, vraiment...

ÉMILIE.

Tu feras un effort.
Raisonnons une fois. Trois femmes, ce me semble,
Peuvent tenir conseil, et conspirer ensemble,
Sans vouloir faire ici prévaloir mon avis,
Veux-tu, ne veux-tu pas être libre? Choisis.
C'est là la question. Je suis scandalisée
De te voir durement ainsi tyrannisée!
Sous un joug insultant c'est trop longtemps fléchir,
Et par un coup d'État je veux t'en affranchir.
Encor, si tu savais, parfois usant d'adresse,
Arrêter en chemin ses élans de tendresse,
Et, lui dictant alors tes ordres absolus,
Offrir grâce pour grâce, ou refus pour refus;
L'obéissance ainsi te serait moins pesante.
Mais non : toujours soumise et toujours complaisante,
Sans délais, sans débats, ce qu'il veut, tu le veux,
Et tu ne sais jamais que te rendre à ses vœux.
N'est-ce pas? c'est bien là ta conduite, ma chère.
Ta prison deviendra chaque jour plus sévère.
Il veut nous séparer d'abord, tu le sais bien :
Ne le souffre donc pas. Je t'offre un sûr moyen,
Si tu veux l'adopter, d'être dame et maîtresse;
Songes-y : ton bonheur, ta fierté, ta sagesse,
L'honneur du sexe enfin doit t'y déterminer.
Baronne, c'est à vous maintenant d'opiner.

LA BARONNE, avec gravité.

La chose est importante; et puisqu'on délibère,

Voici sur ce sujet ce que je considère.
Darlière est inquiet, et des soupçons fâcheux
Le rendent à la fois injuste et malheureux :
Pour le guérir, il doit être utile, je pense,
De lui donner un tort, au moins en apparence ;
De l'amener au point de demander pardon,
De lui prouver par là que l'entier abandon
D'un bon mari, tout plein de confiance extrême,
Qui croit à la vertu de sa femme quand même !..
Est le meilleur parti, le plus sûr, le plus doux.
Je crois que nous pouvons concerter entre nous
Quelque ruse qui serve à guérir sa folie :
C'est pourquoi je me range à l'avis d'Émilie.

ÉMILIE.

Fort bien. Mon projet passe à la majorité.

MATHILDE.

Oh ! oui : dans le conseil point de difficulté ;
Mais l'exécution...

ÉMILIE.

C'est là ce qui t'arrête ?
Va, j'ai réponse à tout ; ma ruse est déjà prête.
Écoutez...

LA BARONNE.

Paix ; on a remué là-dedans.

MATHILDE.

C'est Darlière, c'est lui.

LA BARONNE.

Nous n'aurons pas le temps
De préparer la scène, et de savoir nos rôles.

ÉMILIE.

(A la baronne.)
N'importe. Ce manteau, vite sur vos épaules....
Ne vous éloignez pas.

LA BARONNE, ayant mis le manteau sur elle.

Non ; dans ce cabinet,
Pendant votre entretien, j'aurai l'oreille au guet.
L'ennemi vient sur nous ; le voilà qui s'avance !
Émilie, attaquez ; qu'en cas de résistance
Mathilde vous soutienne ; et moi, là, dans mon coin,
Je forme la réserve, et je marche au besoin.

ÉMILIE.

La baronne, vraiment, a l'esprit militaire.

MATHILDE, souriant.

Oui; voilà ce que c'est que d'avoir fait la guerre!...

LA BARONNE.

Il n'est plus qu'à deux pas... je me sauve sans bruit.

ÉMILIE.

Bon! avant le combat la réserve s'enfuit.

SCÈNE XIII.

ÉMILIE, MATHILDE.

ÉMILIE.

Cousine, assieds-toi là; prends en main ton ouvrage,
Parais y travailler.

MATHILDE, s'asseyant sur la causeuse.

Le cœur me bat!

ÉMILIE.

Courage!
Il me faudrait un livre.

(Elle regarde sur le secrétaire, où il y a plusieurs livres.)

Ah! quel est celui-ci?
Nouvelles de Cervante... Excellent!... Me voici

(Elle s'assied sur la causeuse à côté de Mathilde.)

Assise auprès de toi, te faisant la lecture...

MATHILDE, bas, à Émilie.

Il entre!...

SCÈNE XIV.

ÉMILIE, MATHILDE, DARLIÈRE.

ÉMILIE, lisant.

« *Léonor supportait sans murmure*
« *De son mari jaloux les soupçons insultants.* »

DARLIÈRE.

Me voilà!... Vous lisiez?... J'ai dormi quelque temps,
Et d'un profond sommeil... Quel livre?

ÉMILIE.

Une aventure,
L'histoire d'un certain *jaloux d'Estramadure.*

DARLIÈRE.

De Cervantes... je sais... C'est un bien vieil auteur;
Il avait du talent.... Walter Scott est meilleur!...

ÉMILIE.

Je crois de son jaloux que l'image est fidèle.

DARLIÈRE.

En Espagne il devait avoir plus d'un modèle.

ÉMILIE.

En France on en pourrait trouver encore assez,
Et j'en connais plus d'un.

DARLIÈRE.

Ah! vous en connaissez?
Oh! çà, montrez-moi donc mon manteau.

ÉMILIE.

Qu'est ce à dire?

DARLIÈRE.

Je voudrais bien le voir.

ÉMILIE.

Cousin, est-ce pour rire?
(A Mathilde.)
De quoi parle-t-il donc?

DARLIÈRE.

Du manteau que j'ai vu
Tantôt, à mon retour, et qui m'a beaucoup plu.

ÉMILIE.

Un manteau, dites-vous?... Quelle est cette folie?

DARLIÈRE.

Je vous parle raison, ma cousine Émilie.

ÉMILIE.

Êtes-vous sûr, cousin, d'être bien éveillé?

DARLIÈRE.

Comment? parce que j'ai quelque temps sommeillé?...
Oui, je rêve peut-être?...

ÉMILIE.

Eh! mais, c'est très-possible.
Sans cela, ce discours est incompréhensible.

DARLIÈRE.

J'achève, selon vous, mon rêve!

ÉMILIE, à part, à Mathilde.

L'y voilà;
(A Darlière.)
C'est où je l'attendais. Je le crois.

DARLIÈRE.

Pour cela,
Il me semble un peu fort que l'on traite de songe...

ÉMILIE.

Comme on ne vous croit pas capable de mensonge,
Il faut bien...

DARLIÈRE.

A la fin vous me feriez damner,
Et je ne saurai plus bientôt qu'imaginer.
Vous ne m'avez pas dit, cousine, ici, vous-même,
Que ma femme avait eu l'attention extrême
D'acheter un manteau pour m'en faire présent?

ÉMILIE, riant.

Je vous ai dit cela, moi?... Vous êtes plaisant!...
On vous donne un manteau! La folie est complète!
Voyons, réponds, Mathilde, as-tu fait cette emplète?

DARLIÈRE.

Quittez ce ton railleur, car il ne sert à rien;
On cherche des détours, et je le vois fort bien.
Le hasard, malgré vous, me donne connaissance
Qu'il est ici venu quelqu'un dans mon absence.

ÉMILIE.

Mais vous nous prêtez là des desseins fort jolis!

DARLIÈRE, à sa femme.

Madame, j'ai des yeux, je vous en avertis.
On est fausse et l'on trompe avec un air timide.
Répondrez-vous enfin?

MATHILDE, se levant.

Oui, ce ton me décide.
Je n'ai pas songé même à vous faire un cadeau;
Et je n'ai point pour vous acheté de manteau:
Je puis vous l'assurer; c'est la vérité pure.

DARLIÈRE.

Eh bien! soit; mais alors que faut-il que j'augure?

ÉMILIE.

Tout ce qu'il vous plaira.

MATHILDE.

Si j'eusse pu prévoir
Qu'il vous en fallût un, à vous le faire avoir
Je me fusse empressée.

ÉMILIE.

Il faut le satisfaire.
On peut le commander dès demain, et le faire.
Et de quelle couleur, cousin, était celui
Que vous avez cru voir, en rêvant, aujourd'hui?
Il ne coûte pas plus d'en avoir un semblable.
Vous en souvenez-vous?

DARLIÈRE.

Oui, faites bien l'aimable!...
Je ne l'ai pas moins vu sur ce meuble placé...
C'était un manteau vert.

ÉMILIE.

Vert tendre? ou vert foncé?

DARLIÈRE.

Allez, vous le savez comme moi, ma cousine;
Et vous, Mathilde, aussi. Je permets qu'on badine;
Mais c'est pousser trop loin ce jeu qui me déplaît,
Et je prétends savoir enfin ce qu'il en est.
Ce manteau, d'où vient-il?... et quel en est le maître?
Qui vous est venu voir?... Vous le direz peut-être?

MATHILDE.

Pouvez-vous soupçonner...?

DARLIÈRE.

Enfin, répondez-moi.

MATHILDE, bas, à Émilie.

Je n'y puis plus tenir. Que dire?...

ÉMILIE.

Fâche-toi,
Et va-t'en.

DARLIÈRE, à sa femme.

Voulez-vous enfin me laisser croire...?

ÉMILIE.

Allons, il faut subir un interrogatoire.
Votre femme est trop bonne; à sa place, à coup sûr,
Je vous ferais bien voir...

MATHILDE.

En effet, il m'est dur
Par d'injustes soupçons de me voir outragée...
Non... Je ne puis parler, tant je suis affligée!
Je vous laisse...

(Elle sort.)

DARLIÈRE, faisant un mouvement pour l'arrêter.

Un moment.

ÉMILIE, retenant Darlière.

Laissez-la s'en aller,
Et restez avec moi ; car je veux vous parler.

SCÈNE XV.

DARLIÈRE, ÉMILIE.

DARLIÈRE.

Allez-vous prendre encor des airs de raillerie ?

ÉMILIE.

Vous le mériteriez. Dites-moi, je vous prie,
Vous félicitez-vous, êtes-vous bien content
D'avoir fait une scène à cette pauvre enfant ?

DARLIÈRE.

Une scène !... Tenez, jasez tout à votre aise,
Vous ne me ferez pas croire, ne vous déplaise,
Que ce soit en rêvant que tantôt j'ai vu là...

ÉMILIE.

Eh ! ne le croyez pas : que m'importe cela ?
(A part.)
Tu le croiras pourtant, et j'en fais mon affaire.
(Haut.)
Réalisez des riens, un rêve, une chimère ;
Tourmentez-vous l'esprit ; défiez-vous de moi ;
J'y consens, et vous plains.

DARLIÈRE.

Vous me plaignez ? de quoi ?

ÉMILIE.

La chose à deviner n'est pas bien difficile :
De ne pas savoir vivre heureux, sage et tranquille.
J'ai le malheur, cousin, de vous aimer bien fort.
Vous ne le croyez pas, en quoi vous avez tort.
Je vous en ai donné des preuves peu communes :
Par exemple, jamais de vos bonnes fortunes
Je n'ai dit un seul mot à Mathilde.

DARLIÈRE.

En cela
Vous avez très-bien fait ; et de ces succès-là...

ÉMILIE, ironiquement.

Vous en avez eu tant !

DARLIÈRE.

C'est vrai.

ÉMILIE, à part.

Le fat! (Haut.) J'aspire
A vous rendre la paix, et l'amitié m'inspire.
Là... parlons doucement. Convenez entre nous,
Nous sommes seuls...

DARLIÈRE.

Eh bien?

ÉMILIE.

Que vous êtes jaloux.

DARLIÈRE.

Moi, jaloux!...

ÉMILIE.

Oui, vraiment, ou sur le point de l'être.
Les symptômes du mal se font assez connaître.
Vous venez d'être absent, et pendant plus d'un jour.
Vous ne devriez faire, au moment du retour,
Quand à vous accueillir Mathilde se dispose,
Que des rêves charmants et tout couleur de rose;
Point du tout; votre esprit à tel point est blessé:
Qu'il rêve d'un manteau par quelque amant laissé.

DARLIÈRE.

Mais je n'ai point rêvé...

ÉMILIE.

Quelle injustice étrange!
Vous vous donnez des torts; votre femme est un ange,
Un composé charmant de grâce et de bonté!
Elle a plus de candeur encor que de beauté!
D'ailleurs, elle vous aime à l'excès...

DARLIÈRE.

Je l'avoue;
Je connais son mérite, et j'aime qu'on la loue.

ÉMILIE.

Fort bien; et vous venez l'affliger vivement,
Parce qu'il vous a plu de rêver en dormant!
Là, rappelez-vous bien....

DARLIÈRE.

Eh! quand je me rappelle,
De plus en plus je sais que la chose est réelle.
Il me semble encor voir ce manteau... là... jeté...

Sur ce meuble...

ÉMILIE.

Une fois, quand l'esprit s'est monté,
Il n'en peut revenir!... C'est ce qui vous arrive.
L'imagination est chez vous prompte et vive;
Vous dormez fort souvent d'un sommeil agité;
Mathilde me l'a dit, et c'est la vérité,
N'est-ce pas?... Seriez-vous par hasard somnambule?

DARLIÈRE.

Ne me donnez donc pas, de grâce, un ridicule...

ÉMILIE.

Franchement, s'il était ici venu quelqu'un,
Vous le nier serait ce avoir le sens commun?

DARLIÈRE.

Enfin, pour vous complaire, à vos raisons docile,
Il faudrait bonnement m'avouer imbécile!

ÉMILIE.

Sans être un imbécile, on peut rêver, je croi.

DARLIÈRE.

Tenez, encore un coup, vous vous moquez de moi;
Que ne me dites-vous : C'est votre léthargie?

ÉMILIE.

Non; mais je vous dirai : C'est votre jalousie,
Maudite passion, vrai tourment des enfers,
Et qui nous fait rêver souvent les yeux ouverts.
Tantôt, en arrivant, une cause légère
Vous a mis contre nous, bien à tort, en colère;
Après ce bel accès, vous étant endormi,
Vous êtes allé faire un rêve... de mari;
C'est tout simple : avouez...

DARLIÈRE, à part.

Mais quel ton d'assurance!

(A Émilie.)

Dites-moi, ma cousine, auriez-vous l'espérance
De me persuader?... Essayez; mais pourtant
J'ai vu...

ÉMILIE.

Vous le croyez; et vous le direz tant,
Que vous ne pourrez plus vous l'ôter de la tête.
C'est vraiment singulier qu'un homme sage, honnête,
Homme d'esprit surtout, car vous l'êtes, cousin,

Semble à la vérité résister à dessein.

DARLIÈRE.

Vérité, dites-vous!... Je ne dis pas de même;
Au contraire...

ÉMILIE.

Écoutez, mon cousin, on vous aime;
Ne vous appliquez pas à vous faire haïr.
Votre femme, à vos lois contrainte d'obéir,
Dans ses plus doux penchants se voit contrariée;
La baronne, sa sœur, vous est sacrifiée...

DARLIÈRE.

Je n'ai point exigé...

ÉMILIE.

Non, pas expressément.
Mais la baronne ici ne vient que rarement;
Par votre froid accueil vous l'en avez chassée.
Quant à moi, je sais bien quelle est votre pensée;
Vous ne la cachez point. Eh bien! je m'en irai,
Puisque vous le voulez; mais quand je partirai,
Qu'ensuite on vous verra, toujours l'âme alarmée,
Tenir exactement votre porte fermée,
Vivre comme un hibou... car vous en viendrez là...

DARLIÈRE.

Jamais.

ÉMILIE.

Vous y viendrez. On m'interrogera;
Vainement je voudrai me taire ou vous défendre:
La vérité finit toujours par se répandre.
Dans le monde on saura que, chagrin, agité,
Vous avez fait d'un rêve une réalité:
Jugez que de caquets courront sur votre compte!
Pauvre cousin!... pour vous d'avance j'en ai honte...
Car sans se mettre à rire on ne pourra jamais
Vous parler de manteau!... Songez-y... Je m'en vais.

DARLIÈRE.

Demeurez.

ÉMILIE.

Non, je vais consoler votre femme;
Vous l'avez affligée, et jusqu'au fond de l'âme.

DARLIÈRE.

Vous le croyez?

ÉMILIE.

Vous-même ici l'avez pu voir ;
Et songez quelle fin ceci pourrait avoir !
Je vous donne en partant un conseil charitable.
La femme la plus sage et la plus respectable,
Qui se voit accuser sans de bonnes raisons,
S'offense d'être en butte à d'injustes soupçons,
S'irrite des chagrins que pour rien on lui cause,
Et se fait quereller enfin pour quelque chose.
Cela s'est vu, cousin ; et, dans un pareil cas,
De moi-même, tenez, je ne répondrais pas.
Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

DARLIÈRE, seul.

Tout bien compté, que dois-je faire et dire?
Se tourmenter sans cesse, est-il un état pire?
Il vaudrait presque mieux, quoi qu'il fût arrivé,
Penser que je m'abuse et que je l'ai rêvé !...
Mais enfin de mes yeux j'en crois le témoignage.

SCÈNE XVII.

DARLIÈRE, GILLOT.

GILLOT.

Monsieur, voudriez-vous venir voir cet ouvrage
Que, pendant votre absence, on a fait au jardin ?
C'est d'après votre plan.

DARLIÈRE.

Je le verrai demain.

(A part.)

Laisse-moi... Non, reviens. Questionnons ce drôle ;
D'avance on a pris soin de lui dicter son rôle.

(A Gillot.)

N'importe. Viens, écoute.

GILLOT, à part.

Eh ! qu'a-t-il donc ?

DARLIÈRE.

Gillot,
Vous ne m'avez pas dit la vérité tantôt?...

GILLOT.

Moi, monsieur!... De mentir Gillot est incapable.

DARLIÈRE.

En ce cas, d'un oubli sa mémoire est coupable.
Hier, ou ce matin... il est venu quelqu'un...
Monsieur de...
(Il paraît chercher le nom.)

GILLOT.

Quel monsieur? D'en recevoir aucun
Madame m'avait fait la défense formelle;
Et j'ai fermé ma porte en concierge fidèle.
Pas un homme n'a mis le pied dans la maison;
C'est très-sûr.

DARLIÈRE, à part.

Ma cousine aurait-elle raison?
(Haut, à Gillot.)
Vous devez bien sentir qu'à cette circonstance
Je ne mets pas, Gillot, une grande importance.
Je ne fais point d'enquête...

GILLOT, à part.

Oh! non, c'est seulement
Qu'on s'informe de tout, de crainte d'accident.

DARLIÈRE.

On n'a point apporté de lettre à mon adresse?

GILLOT.

Non, aucune, monsieur.

DARLIÈRE.

Et pour votre maîtresse
N'en est-il point venu?...

GILLOT.

Pour madame?

DARLIÈRE.

Eh bien! oui...
Parlez donc...

GILLOT.

Mais je pense... en effet... qu'aujourd'hui...

DARLIÈRE.

Fort bien. De quelle part?

GILLOT.

Ce n'est pas un mystère.

DARLIÈRE.

Du comte de Blanval?... je gage... Sois sincère...

GILLOT.

Mais je le suis toujours... Et d'ailleurs est-ce un mal
Qu'une lettre qui vient de monsieur de Blanval?

DARLIÈRE.

Qui dit cela?...

GILLOT.

Souvent il écrit à madame

DARLIÈRE.

Souvent!...

GILLOT.

Mais oui...

DARLIÈRE.

C'est bon. — Allez dire à ma femme
Que je la prie ici de venir un moment.

GILLOT.

Je crois avoir agi très-régulièrement.

DARLIÈRE.

C'en est assez. Gillot, je défends qu'on bavarde.
Gardez ceci pour vous.

GILLOT.

Oui, monsieur, je le garde.

DARLIÈRE.

Faites ce que j'ai dit. Allez, dépêchez-vous.

GILLOT, à part.

Allons, décidément notre maître est jaloux.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

DARLIÈRE, seul.

Mathilde avec Blanval est en correspondance;
Et sans m'en avoir fait la moindre confidence!...
Que dis-je, avec Blanval! ... peut-être, que sait-on?
Est-ce avec son neveu... Gillot est un fripon
Qui vient de me mentir... Je l'ai vu sur sa mine...
Ah! quelque intrigue ici se trame à la sourdine...
Non... ma femme ne peut me tromper... Je crois bien
Être sûr... Eh! mon Dieu!... je ne suis sûr de rien.
Il faut de ce tourment qu'enfin je me délivre.

SCÈNE XIX.

MATHILDE, DARLIÈRE.

MATHILDE, en entrant, à part.

J'ai ma leçon bien faite; il s'agit de la suivre.
(A Darlière.)
Vous m'avez demandée, et j'accours aussitôt.

DARLIÈRE.

Je te suis obligé.

MATHILDE.

Vous avez vu Gillot?
Vous l'avez fait parler : qu'a-t-il pu vous apprendre?

DARLIÈRE.

Quel est ce ton, Mathilde? et pourquoi donc le prendre?

MATHILDE.

Oui, j'ai tort; je dois être enchantée en effet
Qu'on aille interroger sur mon compte un valet.

DARLIÈRE.

Eh! non; vous vous trompez.

MATHILDE.

Ce qu'il a pu vous dire,
Vous l'auriez su de moi; j'allais vous en instruire.
Au comte de Blanval j'ai plusieurs fois écrit;
J'en ai reçu réponse.

DARLIÈRE.

Ah!... sans me l'avoir dit?

MATHILDE.

J'ai craint à mes projets de vous trouver contraire.
Blanval, sur ma demande, a servi mon beau-frère;
On le fait colonel : je le sais d'aujourd'hui.

DARLIÈRE.

Tant mieux. J'en suis charmé pour ta sœur et pour lui.
C'est un brave homme, au fond.

MATHILDE.

S'il vous reste des doutes,
Les lettres de Blanval, tenez, lisez-les toutes.
(Elle va au secrétaire, en tire un paquet de lettres attachées ensemble, et les donne à son mari.)
Les voici, prenez-les.

DARLIÈRE.

Je ne les lirai point.

(Il le prend, et le met dans sa poche.)

MATHILDE, souriant.

Oh! non, je le vois bien.

DARLIÈRE.

C'est assez sur ce point.
D'ailleurs je vois fort bien quelle ruse est la vôtre :
Vous avouez un fait, pour en cacher un autre.
Ce conte du manteau...

MATHILDE.

Bon! vous y revenez?

DARLIÈRE.

Sans doute, j'y reviens... Allons donc, convenez
Que c'est une défaite, une supercherie...

MATHILDE.

Vous croyez?...

DARLIÈRE, s'animant et se fâchant par degrés.

Répondez nettement, je vous prie :
Il est venu quelqu'un!..

MATHILDE, jouant l'embarras.

Quelqu'un?.. Non.. je ne sais...

DARLIÈRE.

Vous ne savez?... fort bien... Tenez, vous rougissez,
Et votre air d'embarras...

MATHILDE.

Qu'en voulez-vous conclure?
Je dois rougir pour vous, qui me faites injure.

DARLIÈRE.

Enfin, n'est-il pas vrai que j'ai vu ce manteau?...
Vous ne répondez pas.

MATHILDE.

Seule, dans ce château,
Je souffre, pour vous plaire, une contrainte extrême!...
Je me prive de voir les personnes que j'aime!
Voilà ma récompense; on me soupçonne, hélas!

DARLIÈRE.

Mais, encore une fois, vous ne répondez pas.

MATHILDE.

Je ressens vivement, monsieur, vos injustices.

DARLIÈRE.

Je ne suis point injuste, et j'ai de sûrs indices.

MATHILDE.

Quels sont-ils, s'il vous plaît?

DARLIÈRE, à part.

Elle n'avouera rien.

(A Mathilde.)

Je ne vous presse plus de parler. C'est fort bien.
On a fait des travaux ici, dans mon absence;

(A part, en sortant.)

Je vais les voir. Adieu. Je t'y prendrai!

SCÈNE XX.

MATHILDE, seule.

Je pense
Que dans ce beau jeu-là ma cousine, vraiment,
Pourrait bien avoir tort; je crains l'événement.
Oui, Darlière en effet aura droit de se plaindre;
Et je m'entends si mal à déguiser, à feindre...
Si tout ceci tournait contre nous!...

SCÈNE XXI.

ÉMILIE, MATHILDE.

ÉMILIE.

Tout va bien.

MATHILDE.

Ma chère, tu me vois tremblante!

ÉMILIE.

Ne crains rien.
Sais-tu bien ce que fait à cette heure Darlière?

MATHILDE.

Il vient de me quitter, cachant mal sa colère;
Il va voir au jardin des travaux.

ÉMILIE.

Point du tout.
Du courage! soutiens ton rôle jusqu'au bout.
Il ne me voyait pas, et je viens de l'entendre

Gronder entre ses dents : « Oui, je veux la surprendre.
Je le tiens... j'en réponds... Il se cache ici près;
Il rôde autour de nous... » Dans son terrible accès,
Comme un autre Orosmane, il guette une infidèle.
(Elle va au cabinet où la baronne est cachée.)
Baronne, à votre tour. Venez.

SCÈNE XXII.

ÉMILIE, MATHILDE, LA BARONNE, le chapeau enfoncé sur les yeux, et s'enveloppant du manteau.

LA BARONNE, à Mathilde.

Ma toute belle,
Il faut nous séparer; c'est à mon grand regret.

MATHILDE.

Partez; on peut vous voir; fuyez vite en secret.
(Darlière paraît au fond de la scène.)

ÉMILIE, bas, aux deux autres femmes.

Voici notre jaloux.

LA BARONNE.

O mon aimable amie!
Que ne puis-je avec vous passer toute la vie!
(Elle lui baise la main.)

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, DARLIÈRE, accourant furieux.

DARLIÈRE.

C'en est trop!

MATHILDE.

Ciel!

ÉMILIE.

Hélas!

DARLIÈRE.

Je vois... Je vous surprends...
(Se tournant vers la baronne.)
Et ce manteau maudit!

ÉMILIE, avec un chagrin affecté.

Ah! Dieu! quel contre-temps!

DARLIÈRE, à la baronne.

Que faites-vous ici, vous, dont l'aspect m'offense?

ÉMILIE.

Darlière!...

MATHILDE.

Mon ami!

DARLIÈRE.

Redoutez ma vengeance!

MATHILDE.

Faut-il sur l'apparence ainsi nous condamner!

DARLIÈRE.

Sur l'apparence?...

ÉMILIE.

Il est si beau de pardonner?

DARLIÈRE.

On ne pardonne point un si cruel outrage.

ÉMILIE, à la baronne.

Fuyez donc, imprudent!

LA BARONNE.

Moi? J'aime le tapage.

DARLIÈRE, saisissant la Baronne.

Tu me feras raison: viens... tu vas expier...

LA BARONNE.

J'accepte, et je me bats comme un preux chevalier.

(Elle rejette son chapeau et son manteau.)

DARLIÈRE, la reconnaissant.

La baronne!.. Ah!... morbleu!..

(Les trois femmes éclatent de rire.)

ÉMILIE.

Je suis la plus coupable.

LA BARONNE.

J'ai tantôt évité votre aspect redoutable;
Mais ici j'ai laissé mon manteau par oubli...

DARLIÈRE.

Voilà mon rêve!... Allons... le tour est fort joli!...

ÉMILIE.

Oui, cette invention est un trait de génie;
Et c'est de mon cerveau, cousin, qu'elle est partie.

DARLIÈRE.

Ne triomphez pas tant; car je n'en ai rien cru.

ÉMILIE.

Ah! rien!...

DARLIÈRE.

Je conviendrai qu'il s'en est peu fallu.

Le meilleur est d'en rire!

ÉMILIE.

Il prend fort bien la chose.

DARLIÈRE.

Gardez-m'en toutes trois le secret, et pour cause...
Si cela se savait, on en ferait bientôt
Mille contes malins.

ÉMILIE.

Soit, nous ne dirons mot.

DARLIÈRE.

Allons dîner gaiement.

LA BARONNE.

Fort bien, mon cher beau-frère.
Le duel, verre en main.

DARLIÈRE, à Mathilde.

Pardonne-moi, ma chère,
(A Émilie.)
De t'avoir soupçonnée un seul instant. Et vous,
Ma cousine, restez bien longtemps avec nous;
C'est moi qui vous en prie.

ÉMILIE.

Allons, la paix est faite.

DARLIÈRE.

Désormais je renonce aux projets de retraite.

MATHILDE, avec joie.

Ah! mon ami!

DARLIÈRE.

Jamais de contrariété.
Ma devise sera : *Plaisir et liberté.*
La leçon me profite, et grave dans mon âme
Qu'il faut, pour être heureux, se fier à sa femme.

ÉMILIE.

Il se croit guéri !... Mais, au moindre accès nouveau,
Cousin, je vous ferai souvenir du MANTEAU.

FIN DU RÊVE DU MARI.

ANAXIMANDRE,

OU

LE SACRIFICE AUX GRACES,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 20 DÉCEMBRE 1782.

PERSONNAGES.

ANAXIMANDRE.
PHROSINE.
ASPASIE, sœur de Phrosine.
MÉLIDORE.
UNE PRÊTRESSE des Grâces.
DEUX AUTRES PRÊTRESSES.

La scène est à Athènes.

Le théâtre représente une allée d'arbres, servant d'avenue au temple des Grâces, que l'on voit dans le fond. Sur l'un des côtés, on aperçoit la maison d'Anaximandre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANAXIMANDRE, assis, des tablettes à la main.

Cette enfant-là me tourne la cervelle;
Je ne vois plus, je ne rêve plus qu'elle.
Je meurs d'un mal que je veux renfermer...
Anaximandre!... il te sied bien d'aimer!
Ne sais-tu pas qu'une vertu sévère,
Un esprit droit, un cœur noble et sincère,
Sur tout ce sexe ont bien peu de pouvoir?
C'est par des riens qu'il se laisse émouvoir.
Des jeunes gens volages et frivoles,
Conteurs plaisants de quelques fariboles,
Extravagants, indiscrets, étourdis,
Belles, voilà vos amants favoris.
Et près de vous l'honnête homme, le sage,
Fait bien souvent un fort sot personnage.
Moi, déclarer que je suis amoureux!
Cachons plutôt ce penchant malheureux;

Et, s'il se peut... Mais je vois Aspasie :
A son aspect, je sens ma frénésie
S'accroître encore. Et je ne puis la fuir !...
Cruelle enfant !... que tu me fais souffrir !...

SCÈNE II.

ANAXIMANDRE, ASPASIE.

ANAXIMANDRE, brusquement.

Que voulez-vous ?

ASPASIE.

Je venais pour vous dire ..

ANAXIMANDRE.

Quoi? Parlez donc.

ASPASIE.

Oh! mais je me retire,
Si vous grondez...

ANAXIMANDRE.

Non, je ne gronde pas :
Mais vous pouviez tourner ailleurs vos pas.
Vous savez bien que lorsque je médite,
Je n'aime pas qu'on me rende visite.
Je m'occupais d'un point très-important,
D'où mon repos, d'où mon bonheur dépend;
Et vous prenez ce temps pour me distraire!

ASPASIE.

Mon cher tuteur, si j'ai pu vous déplaire,
J'en suis fâchée; et vous êtes si bon,
Que j'obtiendrai sans peine mon pardon.

ANAXIMANDRE.

Appuyez moins sur ma bonté, de grâce.
De compliments volontiers je me passe :
Je suis sincère, et hais le ton flatteur.

ASPASIE.

Moi, vous flatter! Jamais, mon cher tuteur.
Vous, le soutien de ma timide enfance,
Douteriez-vous de ma reconnaissance?
Ah! je suis loin de la bien exprimer.
Vous révérer, vous servir, vous aimer,
Voilà mes vœux et ma plus chère étude :

Je m'en suis fait une douce habitude.
Depuis cinq ans je n'ai que de beaux jours,
Et c'est à vous que j'en dois l'heureux cours.

ANAXIMANDRE, à part.

Comment tenir à sa voix de sirène,
Et résister au charme qui m'entraîne?
Faut-il me voir à ce point asservi?
(A Aspasie.)
Mademoiselle, éloignez-vous d'ici;
Je ne saurais plus longtemps vous entendre.
Vous affectez un son de voix si tendre,
Et des regards si touchants et si doux!...
Je ne suis point tranquille auprès de vous.
Oui, vous troublez le repos de ma vie...
Vous me quittez?

ASPASIE.

J'obéis.

ANAXIMANDRE.

Aspasie,
Pourquoi me fuir? Revenez, demeurez...

ASPASIE.

Pour me gronder encor?

ANAXIMANDRE.

(A part.) Quoi! vous pleurez!
Ah! sa douleur lui prête encor des charmes.
(Haut.)
Est-ce donc moi qui fais couler vos larmes?
Venez ici, je veux vous consoler;
Venez, osez me voir et me parler :
Je ne suis point un censeur inflexible
Je parais dur, et je suis trop sensible.
Je veux entrer dans vos moindres secrets :
Qui plus que moi prendra vos intérêts?
Vous ignorez combien vous m'êtes chère.

ASPASIE.

Non, je le vois, vous m'aimez comme un père :
Depuis longtemps vous m'en avez servi.
Le mien, hélas! que la mort m'a ravi,
Avait en vous l'ami le plus sincère.
Il mourut pauvre; et moi, dans la misère,
Avec ma sœur, je restais sans secours;

Mais vos bontés furent notre recours.
Puis-je oublier ce trait si mémorable,
Ce testament, à tous deux honorable,
Que fit mon père ?... Il vous connaissait bien.
« J'ai vécu pauvre, et je ne laisse rien :
(Ce sont ses mots, il m'en souvient sans cesse.)
« Heureusement j'eus, au lieu de richesse,
« Un ami vrai. Pour m'acquitter vers lui
« Comme je dois, je lui lègue aujourd'hui
« Le noble soin d'élever mes deux filles,
« De les placer dans d'honnêtes familles,
« Et de fournir à leur dot de son bien.
« Voilà le legs que mon cœur fait au sien. »
Jusqu'à présent, votre bonté constante
De notre père a surpassé l'attente;
Ma sœur et moi, grâce à vos tendres soins,
Avons toujours ignoré les besoins.
Athène admire et bénit le modèle
D'une amitié rare autant que fidèle;
Et l'on verra les siècles à venir
D'un si beau trait garder le souvenir.

ANAXIMANDRE.

Fille charmante, aimable créature!
Ah! gardez bien cette âme honnête et pure.
De votre bouche, il le faut avouer,
J'ai du plaisir à m'entendre louer.
Que vous avez de grâce et d'éloquence!
Votre amitié, voilà ma récompense.
Oui, j'ose ici vous imposer la loi
De me chérir, de ne chérir que moi...
(Très-tendrement.)
Pardonne-moi, ma charmante Aspasie,
Quelques chagrins répandus sur ta vie :
Tes pleurs coulaient encore en ce moment;
Pardonne... Hélas! mon fol emportement
(Il lui prend la main.)
Mérite plus de pitié que de blâme.
Si tu pouvais lire au fond de mon âme!...
(Il est prêt de baiser la main d'Aspasie, puis il la quitte brusquement.)
(A part.)
Qu'allais-je faire ?... Impérieux penchant!

(A Aspasie.)

Faible raison !... Écoutez, mon enfant.
Je veux bientôt achever mon ouvrage,
Vous établir; je songe au mariage
De votre sœur...

ASPASIE.

Oui, vraiment; songez-y.
Si vous saviez comme son cher ami,
Son Mélidore, et gémit et soupire!
Ma sœur aussi, qui fait semblant de rire,
Ressent parfois de secrètes douleurs;
Et dans ses yeux j'ai surpris quelques pleurs.
Enfin tous deux par ma voix vous conjurent
De mettre fin aux tourments qu'ils endurent;
Et, de leur part, je venais vous presser...

ANAXIMANDRE.

Mes chers enfants, qu'ai-je à vous refuser?
Je les unis, s'ils veulent, ce jour même.

ASPASIE.

Ils en seront dans une joie extrême.

ANAXIMANDRE.

Je dois aussi, dans peu, songer à vous...

ASPASIE.

A moi?

ANAXIMANDRE.

Sans doute; il vous faut un époux.
Je vous destine un homme de mon âge,
Que je connais et que j'estime, un sage,
Un philosophe...

ASPASIE.

Ah, ciel! vous m'effrayez.
Quoi! mon tuteur, vous me sacrifiez?
Ah! faites choix d'un autre, je vous prie!
Si vous aimez un peu votre Aspasie,
Qu'il ne soit point philosophe...

ANAXIMANDRE.

Et pourquoi?
S'il vous aimait?... s'il était... comme moi?

ASPASIE.

Je le sens bien, il serait estimable;
Mais...

ANAXIMANDRE.

Achevez.

ASPASIE.

Je le voudrais aimable.

ANAXIMANDRE, à part.

Elle m'accable, hélas! sans s'en douter.

ASPASIE.

Ce que je dis semble vous agiter:
Vous pâlissez! quel sujet vous altère?

ANAXIMANDRE, avec éclat.

Fatal objet, que le ciel en colère
Pour mon tourment a formé tout exprès,
Je veux vous fuir, vous quitter à jamais.
Votre air naïf cache une âme perfide:
Ce front novice et ce regard timide
Promet la paix, la raison, la candeur;
Mais tout cela n'est pas dans votre cœur.
Prenez un fat, un être méprisable,
Qui, se couvrant d'un dehors agréable,
Sera volage, et frivole, et jaloux;
Et vous aurez un mari fait pour vous.

ASPASIE.

Mon cher tuteur!... Mais il fuit! il me quitte!

SCÈNE III.

ASPASIE, seule.

Qu'ai-je donc fait? qu'ai-je dit qui l'irrite?
Ah! je ne puis supporter sa douleur.
Depuis un temps, il est sombre et rêveur;
En me parlant il s'emporte, il s'apaise:
Je suis la seule ici qui lui déplaise.
Je le chagrine... Apparemment, hélas!
J'ai des défauts que je ne connais pas.
Mais quelle fille est parfaite à mon âge?
Avec le temps, je deviendrai plus sage;
Je ferai tout pour le voir satisfait,
Et mériter qu'il m'aime tout à fait.

SCÈNE IV.

ASPASIE; PHROSINE, entrant en riant.

ASPASIE.

J'entends ma sœur... Toujours vive et légère!
Toujours riant! Quel heureux caractère!

PHROSINE.

Ah! si je ris, ce n'est pas sans sujet :
Je te mettrai bientôt dans le secret.

ASPASIE.

Auparavant, sachez une nouvelle
Qui vous fera grand plaisir.

PHROSINE.

Quelle est-elle?

ASPASIE.

On vous marie aujourd'hui.

PHROSINE.

Bon! tant mieux;
Et Mélidore en sera bien joyeux.
Le bon enfant que ce cher Mélidore!
Je l'aime tant! et je sais qu'il m'adore.
Avec transport je vais former ces nœuds,
Et mon bonheur est de le rendre heureux.
Mais je m'oublie, et te parle sans cesse
De mon amant...

ASPASIE.

Ce sujet m'intéresse.

PHROSINE.

Je le crois bien. Mais il faudrait aussi
Parler un peu du tien.

ASPASIE.

Moi! Dieu merci,
Je n'en ai point...

PHROSINE.

Tu n'en as point! Quel conte!
A le nier je te trouve un peu prompte;
Mais c'est en vain. Je sais très-bien, ma sœur,
Que vous avez un humble adorateur,
Un tendre amant, qui cache dans son âme
Une très-vive et très-discrète flamme...

ASPASIE.

Et quel est-il ? Me direz-vous son nom ?

PHROSINE.

Tu le connais.

ASPASIE.

Point du tout.

PHROSINE.

Si fait.

ASPASIE.

Non.

PHROSINE.

Eh bien ! c'est...

ASPASIE.

Qui ? C'est trop me faire attendre.

PHROSINE.

Un moment. C'est...

ASPASIE.

Qui donc ?

PHROSINE.

Anaximandre.

ASPASIE.

Notre tuteur ?

PHROSINE.

Oui ; tu l'as su charmer.

ASPASIE.

Lui ? Vous croyez qu'un savant peut aimer ?
Il a vraiment bien autre chose à faire !

PHROSINE.

Non. Dès qu'on aime, on n'a plus qu'une affaire.

ASPASIE.

Mais, tout à l'heure, il vient de me gronder.
Quand il me voit, il a l'air de bouder :
J'ai grand besoin qu'un philosophe m'aime !
Je n'en veux point ; je l'ai dit à lui-même.
Que dirait-on si j'acceptais sa foi ?
On ne saurait que se moquer de moi.
Ne croyez pas que jamais j'y consente.

PHROSINE.

De ce galant tu n'es donc pas contente ?
Je conviendrai qu'il n'est pas fort joli ;
Mais, hors ce point, c'est un homme accompli.

ASPASIE.

Laissons cela. Vous ne cherchez qu'à rire
A mes dépens; mais vous avez beau dire,
Je ne crois point mon tuteur amoureux,
Et la sagesse a seule tous ses vœux.

PHROSINE.

Tu ne crois point? Mais c'est me faire injure,
Que de douter d'un fait que je t'assure.
Pour te punir, je te le prouverai
Très-clairement, ou bien je ne pourrai...

ASPASIE.

Prouvez-le donc; je serai satisfaite.

PHROSINE.

Tu le veux?

ASPASIE.

Oui; c'est ce que je souhaite.

PHROSINE.

Ma foi, tu vas en avoir le plaisir;
Car j'aperçois notre tuteur venir.
Il semble exprès que le ciel nous l'adresse.
Je veux ici, sans beaucoup de finesse,
Tirer de lui l'aveu de son tourment,
Et qu'il s'explique intelligiblement.
Mais le voici. Retire-toi, ma chère,
Et ne dis mot : le reste est mon affaire.

(Aspasie se cache tout à fait. Phrosine se retire au fond du théâtre, de manière qu'Anaximandre entre sans l'apercevoir.)

SCÈNE V.

ANAXIMANDRE, PHROSINE; ASPASIE, cachée.

ANAXIMANDRE, se croyant seul.

C'en est donc fait! ce funeste poison
A triomphé de toute ma raison.
J'ai beau combattre un amour ridicule,
Son feu cuisant dans mes veines circule:
Il me pénètre, il dévore mon sein,
Et dans mes fers je me débats en vain.

PHROSINE, à part.

Dans sa douleur, il gronde, il s'apostrophe.
Vous en tenez, monsieur le philosophe!

Nous parviendrons à vous faire jaser.
Jamais amant sut-il se déguiser,
Et renfermer le feu qui le dévore ?

ANAXIMANDRE, toujours se croyant seul.

Aimable enfant, ton cœur novice encore,
Toujours paisible et pur comme un beau jour,
Ne fut jamais agité par l'amour.
Heureux cent fois le mortel fait pour plaire,
Qui, t'inspirant un trouble involontaire,
Et dans ton âme éveillant le désir,
Sera l'objet de ton premier soupir !

PHROSINE, à part.

Fort bien, vraiment ! Je m'aperçois qu'un sage
Tient quelquefois un assez doux langage.

ANAXIMANDRE, à part.

Si je pouvais !... O ciel ! tout est perdu ;
Je vois Phrosine... Aurait-elle entendu ?
Cachons mon trouble et ma peine cruelle.

(A Phrosine.)

Remettons-nous... C'est vous, mademoiselle !
Vous étiez-là peut-être... à m'écouter ?

PHROSINE.

Qui vous écoute est sûr de profiter.
Tous vos discours, dictés par la sagesse,
Partent d'un cœur qui n'a point de faiblesse.
Un moraliste, en ses réflexions,
Voit le néant des folles passions ;
Il fuit l'orgueil, les soupçons, les querelles,
Surtout l'amour et les appas des belles :
Car c'est le piége où le plus sage est pris.
Qu'en dites-vous ?

ANAXIMANDRE.

Je suis de votre avis.
Oui, l'amour est un piége redoutable :
Un piége affreux, peut-être inévitable ;
Trop rarement on sait s'en garantir.
On le déteste, et l'on vient y périr.

PHROSINE.

Ah ! c'est du moins une folie aimable ;
C'est la plus douce et la plus excusable ;
Et tel, tout haut, déclame avec rigueur

Contre l'amour, qui brûle au fond du cœur.
Je m'y connais : aisément je devine...

ANAXIMANDRE.

Comment? de qui parlez-vous là, Phrosine?
Ce ton railleur...

PHROSINE.

Mon Dieu! point de courroux.
Eh! qui vous dit que l'on parle de vous?
Seriez-vous donc amoureux?

ANAXIMANDRE, à part.

La traîtresse
Sait mon secret, et rit de ma faiblesse;
(A Phrosine.)
Je le vois trop. Phrosine, épargnez-moi :
Vous plaisantez je ne sais trop pourquoi.

PHROSINE.

Vous ne savez!... Ah! soyez plus sincère,
Mon cher tuteur. Laissez-là le mystère.
Rien ne m'échappe; on ne me trompe pas.
Pour un amant, je vous le dis tout bas,
Dissimuler est un effort extrême :
Presque toujours il se trahit lui-même.
Un geste, un mot découvre son ardeur.
Depuis longtemps votre air sombre et rêveur,
Certains regards tendres et pathétiques,
Et des discours... très-peu philosophiques,
M'ont appris...

ANAXIMANDRE.

Quoi! vous m'auriez soupçonné...?

PHROSINE.

J'ai fait bien mieux, vraiment; j'ai deviné;
Et dans vos yeux, malgré vous, j'ai su lire
Que vous aimez, que vous n'osez le dire,
Et qu'en un mot la sagesse et l'amour
Dans votre cœur l'emportent tour à tour.
Enfin, l'objet dont votre âme est remplie,
C'est...

ANAXIMANDRE.

Taisez-vous.

PHROSINE.

C'est ma sœur Aspasie...

Vous vous troublez; je suis sûre du fait.

ANAXIMANDRE.

Phrosine!... Eh bien! vous savez mon secret.
Au nom des dieux, si ma douleur vous touche,
Sur ce secret n'ouvrez jamais la bouche :
A votre sœur surtout cachez-le bien;
Vous causeriez son malheur et le mien.
Il est trop vrai que je brûle, que j'aime;
Que je voudrais le cacher à moi-même.
Indigne aveu!

PHROSINE.

Le grand mal que voilà!
Qu'avec regret vous avouez cela!

ANAXIMANDRE.

Moi!... moi! que j'aime et que je cherche à plaire?

PHROSINE.

Pourquoi donc pas? Voyez la belle affaire!
Vous lui plairez, c'est moi qui vous le dis :
Mais écoutez, et suivez mes avis.
Défaites-vous de cette barbe énorme
Qui vous déguise et qui vous rend difforme.
Ce manteau brun vous vieillit de dix ans.
Quittez cela. Voyez nos élégants :
C'est un habit qu'il faudra qu'on vous brode;
Je vous dirai la couleur à la mode.
Tous ces points là, chez vous autres savants,
Semblent des riens : ces riens sont importants!
Ils font valoir la taille, la figure.
Adonis même eut besoin de parure.

ANAXIMANDRE.

Vous me donnez des conseils merveilleux!
Qui? moi? j'irais faire l'avantageux?
D'un jeune fat copier la folie,
Et posément jouer l'étourderie?
Je me ferais siffler, montrer au doigt?
Mon air léger paraîtrait gauche et froid....
Et cependant jugez de ma faiblesse,
Et du pouvoir d'une aveugle tendresse :
Si je voyais, pour plaire à votre sœur,
Qu'il me fallût changer de ton, d'humeur,
Devenir fat et galant malhabile,

Me faire enfin chansonner par la ville;
De mon amour tel est l'indigne excès,
Je crois encor que je m'y résoudrais.
Heureux, content, si, me rendant justice,
Elle sentait le prix du sacrifice;
Et si son cœur, comme le mien épris,
M'aidait du moins à braver le mépris!

PHROSINE.

Vous devenez déjà plus raisonnable :
Sans être fat, on peut être agréable,
Faire sa cour, prendre le ton galant,
Et... Par exemple, il vous manque un talent...

ANAXIMANDRE.

Lequel?

PHROSINE.

Je vais vous paraître un peu folle.
Que voulez-vous? notre sexe est frivole:
Heureux qui sait sur nos goûts se régler!
Pour nous séduire, il faut nous ressembler.

ANAXIMANDRE.

Phrosine, enfin, où tend ce préambule?

PHROSINE.

Dût mon projet vous sembler ridicule,
Mon avis est qu'il faudrait commencer...

ANAXIMANDRE.

Eh bien! par où?

PHROSINE.

Par apprendre à danser.

ANAXIMANDRE.

Moi! que je danse?

PHROSINE.

Oui, si vous voulez plaire :
C'est un talent important, nécessaire.
Que voulez-vous qu'on fasse d'un amant
Qui ne sait pas saluer seulement?

ANAXIMANDRE.

A danser, moi, j'aurais fort bonne grâce!

PHROSINE.

Bon! est-ce là ce qui vous embarrasse?
Vous danserez... Et tenez, sans façon,
Nous sommes seuls, prenez une leçon.

Sans me flatter, je puis servir de maître :
Essayez-en.

ANAXIMANDRE.

Cela ne saurait être :
Grâces au ciel, l'amour ne me fait point
Extravaguer encor jusqu'à ce point.

PHROSINE.

Ah! vous voilà! Toujours de la morale!
Jadis Hercule a filé pour Omphale;
Et ce héros, vaincu par deux beaux yeux,
N'en est pas moins au rang des demi-dieux.
Consolez-vous; filer pour une belle
Fait moins d'honneur que danser avec elle.
(En lui prenant la main.)
Çà, commençons.

ANAXIMANDRE, hésitant.

Quoi! sérieusement?
Vous espérez...

PHROSINE.

Quelques pas seulement.

ANAXIMANDRE.

Non, point du tout.

PHROSINE.

Rien qu'une révérence,
Là.

ANAXIMANDRE.

C'est avoir bien de la complaisance.

PHROSINE.

Allons! courage... Avancez quelques pas....
Encor... encor... Saluez... Bas... plus bas...
(En disant ces deux vers, elle conduit Anaximandre jusqu'à la coulisse où est cachée Aspasie. Pendant que le philosophe salue et demeure courbé, elle tire de force Aspasie de sa cachette, la place devant lui, et dit :)
Mademoiselle, agréez cet hommage;
Il est flatteur, car c'est celui d'un sage.

ANAXIMANDRE.

Que vois-je?... O ciel! quel tour!... il est affreux!
Dans le complot vous étiez toutes deux,
Enfants ingrats! et votre perfidie...
De mes regards ôtez-vous, je vous prie :
Après un trait si méchant et si noir,

Je ne veux plus vous parler, ni vous voir.
(Aspasie s'enfuit; Phrosine ne fait que s'éloigner un peu.)
Quoi! me jouer ainsi, moi qui les aime,
Qu'elles devraient aimer!...

SCÈNE VI.

ANAXIMÁNDRE, PHROSINE, un peu éloignée; MÉLIDORE.

MÉLIDORE, à Anaximandre.

Ah! c'est vous-même!
Je vous cherchais. Eh bien! quand daignez-vous
Remplir mes vœux, mes désirs les plus doux?
Votre bonté dès longtemps me destine
Le cœur, la main de l'aimable Phrosine:
Mettez enfin le comble à vos bienfaits,
Et que ce jour...

ANAXIMANDRE.

Vous ne l'aurez jamais.

MÉLIDORE.

Jamais? O ciel! que dites-vous? j'atteste...

ANAXIMANDRE.

Je vous ferais un présent trop funeste;
N'y pensez plus.

MÉLIDORE.

Vous connaissez mon cœur,
Et vous voulez...

ANAXIMANDRE.

Je veux votre bonheur.
Que la raison enfin vous détermine.

MÉLIDORE.

Ah! mon bonheur est d'adorer Phrosine.
(A Phrosine.)
Mais quel sujet l'irrite donc si fort?
Belle Phrosine, apprenez-moi mon sort:
D'où peut venir ce courroux qui m'accable?

PHROSINE.

Hélas! c'est moi qui suis seule coupable,
Et c'est moi seule aussi qu'on veut punir
Par ce refus qu'on fait de nous unir.

MÉLIDORE.

Coupable! vous? De quoi, mademoiselle?

Qu'est-ce ?

PHROSINE.

Ah ! vraiment, c'est une bagatelle,
Un rien.

ANAXIMANDRE.

Un rien ? Soyez de bonne foi :
Était-ce à vous de vous jouer de moi ?
C'est pour mon cœur le tourment le plus rude,
Que d'être ainsi payé d'ingratitude.
Vous me portez de trop sensibles coups ;
Je veux vous fuir et vous oublier tous.

MÉLIDORE.

Que dites-vous ? Quel étrange système !
Pourquoi quitter des lieux où l'on vous aime ?
Pourquoi nous fuir ? Ah ! restez parmi nous :
Votre bonheur nous est si cher à tous !
Tout vous répond en ces lieux d'une vie
Par l'amitié, par l'amour embellie ;
Oui, par l'amour ; ce soir même, je veux
Voir s'accomplir les plus doux de vos vœux.
Hier pour vous, à l'Amour, à sa mère,
J'ai dans leur temple adressé ma prière :
Mes vœux ardents ont été bien reçus,
Et mon encens a su plaire à Vénus :
De la prêtresse écoutez la réponse.
Voici sur vous ce que Vénus prononce :
« Si ton ami veut être heureux amant,
« S'il veut toucher l'objet de son tourment,
« Fixer enfin les Plaisirs sur ses traces,
« Qu'il aille offrir un sacrifice aux Grâces. »
Que cet oracle a satisfait mon cœur !
Il est pour vous le signal du bonheur.
Osez compter sur ces douces promesses,
Allez fléchir trois aimables déesses ;
Et désormais, prêt à suivre leurs lois,
Implorez-les pour la première fois.

ANAXIMANDRE.

En vérité, la méthode est très-neuve.
Que dois-je attendre encor de cette épreuve ?
N'importe ; allons, quel qu'en soit le succès,
Vénus l'ordonne, et moi je m'y soumets :

Mon cœur séduit saisit avec ivresse
Tout ce qui sert à flatter sa tendresse....

MÉLIDORE.

Entrons au temple.

ANAXIMANDRE.

Allons, je m'y résous.

PHROSINE.

C'est fort bien fait; je vais parler pour vous.

ANAXIMANDRE.

Vous pouvez tout sans doute auprès des Grâces;
Et moi j'en dois craindre quelques disgrâces.
Malgré cela je vais, si voulez,
Parler moi-même...

PHROSINE.

Eh bien! monsieur, parlez.

(Anaximandre et Mélidore s'avancent vers le temple; Mélidore frappe à la porte; le temple s'ouvre; trois prêtresses des Grâces viennent au-devant du philosophe.)

SCÈNE VII.

ANAXIMANDRE, PHROSINE, MÉLIDORE; TROIS PRÊTRESSES DES GRACES.

UNE PRÊTRESSE

Qui vous amène aux pieds de nos déesses?
Quels sont vos vœux? Parlez.

ANAXIMANDRE.

Belles prêtresses,
Anaximandre aux Grâces a recours,
Et son bonheur dépend de leur secours.
Vous les servez, rendez-les-moi propices:
Obtenez-moi leurs faveurs protectrices.
J'ai trop longtemps, hélas! pour mon malheur,
Fui leurs autels et leur culte enchanteur:
Sur leurs bontés pourtant je compte encore;
Je veux toucher un objet que j'adore,
Et je leur viens demander à genoux
Le don de plaire à cet objet si doux.

LA PRÊTRESSE.

Eh! quoi!.. c'est vous, austère Anaximandre,
Vous amoureux?... Je vous trouve un air tendre;

Un feu plus doux dans vos yeux est entré :
Ainsi l'Amour change tout à son gré.
Les Grâces vont achever le prodige.
De leurs attraits l'invincible prestige,
Toujours senti, toujours mal imité,
Est plus touchant, plus beau que la beauté.
A leur pouvoir on ne peut se soustraire;
Suivez-moi donc, venez apprendre à plaire :
De nos leçons, initié discret,
Profitez bien; mais gardez le secret.
Ne craignez point des épreuves pénibles :
Vous connaîtrez des mystères paisibles,
Doux, enchanteurs, réglés par les plaisirs;
Et le succès passera vos désirs.

ANAXIMANDRE.

A vos bontés plein d'espoir je me livre.

LA PRÊTRESSE.

Venez, entrons; votre ami peut vous suivre.
(A Phrosine.)
Vous, demeurez; il suffit d'un témoin,
Et de nos dons vous n'avez pas besoin.

SCÈNE VIII.

PHROSINE, seule.

Faut-il en croire un si flatteur oracle?
On nous promet un assez beau miracle :
Ce philosophe austère, renfrogné,
Va revenir de roses couronné,
Leste, galant, et tout à fait de mise.
Mais pour ma sœur quelle étrange surprise!
Son œil, trompé par un tel changement,
Méconnaîtra, je gage, son amant.
C'est elle-même ici qui se présente :
Je veux l'induire en une erreur plaisante;
Et, par un conte arrangé tout exprès,
Savoir un peu ses sentiments secrets.

SCÈNE IX.

ASPASIE, PHROSINE.

ASPASIE.

Eh bien! est-il encor fort en colère?

PHROSINE.

Que je t'apprenne; écoute-moi, ma chère.

ASPASIE.

Comme il grondait! Vraiment, il m'a fait peur.

PHROSINE.

Il faut te dire...

ASPASIE.

Aussi, c'est vous, ma sœur!
Auriez-vous dû...?

PHROSINE.

Bon, bagatelle pure!
Mais sais-tu bien une grande aventure?
Tout change ici : tu vas, dans un moment,
A tes genoux voir un nouvel amant.

ASPASIE.

Un autre amant! Vous vous moquez encore!

PHROSINE.

C'est un ami du galant Mélidore,
Un philosophe, et qui pourtant, dit-on,
Joint l'art de plaire au don de la raison.
Ce n'est plus là le brusque Anaximandre
Toujours grondant, toujours prompt à reprendre;
Par son abord effarouchant les Jeux,
Se donnant l'air encor d'être amoureux,
Sage manqué, prétendu philosophe,
Au fond, savant d'une très-mince étoffe...

ASPASIE.

Ah! juste ciel! que dites-vous, ma sœur?
Vous le traitez avec trop de rigueur;
Vous l'insultez, ce sage qui nous aime
Vous, qui souvent m'avez vanté vous-même
Et ses vertus que l'on doit respecter,
Et ses bienfaits qui nous font subsister.
Combien de fois je vous ai rencontrée
Tout attendrie, et l'âme pénétrée

De quelque trait de cet homme si grand!
Vous en parliez avec ravissement;
Vous le nommiez un véritable sage.
C'était du cœur que partait ce langage.
Pourquoi changer aujourd'hui de discours?
Ce qu'il était, ne l'est-il pas toujours?
Ah! croyez-moi, quoi que vous puissiez dire,
Notre bonheur est tout ce qu'il désire.

PHROSINE.

Eh! mais... je crois qu'il ne te déplaît pas.
Mais pour toi l'autre aura bien plus d'appas.
Il faut le voir.

ASPASIE.

Allons, vous êtes folle.

PHROSINE.

Tu le verras, car j'ai donné parole.

ASPASIE.

Non, je ne puis... Que dirait mon tuteur?

PHROSINE.

Ce tuteur-là te tient beaucoup au cœur.

ASPASIE.

Eh! mais... je dois lui demeurer soumise.
Je crois qu'il faut que son choix m'autorise.
Si cet amant n'était pas de son goût!
Tenez, ma sœur, moi je craindrais surtout
De l'affliger.

PHROSINE.

Va, tu n'as rien à craindre.
Notre tuteur n'aura point à se plaindre.
Tu le verras, loin d'en être jaloux,
Te supplier d'accepter cet époux.

ASPASIE.

A vous entendre, il ne m'aime donc guère.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MÉLIDORE, ANAXIMANDRE.

Le temple des Grâces s'ouvre; Mélidore en sort avec Anaximandre, qu'il tient par la main; celui ci est galamment paré.

PHROSINE, à Aspasie.

On vient: c'est lui, c'est ton amant, ma chère;
Reçois-le bien. Je te laisse.

ASPASIE.

Un moment.
Je resterais, moi, seule?...

PHROSINE.

Assurément.
Vous jaserez tête à tête à votre aise.
Il est charmant, et n'a rien qui ne plaise.
Adieu.

ASPASIE.

Demeure.

PHROSINE.

Eh! non.

ASPASIE.

J'ai peur...

PHROSINE.

De quoi?
Tu fais l'enfant! Allons, aguerris-toi.
(Phrosine sort, et emmène Mélidore.)

SCÈNE XI.

ANAXIMANDRE, ASPASIE.

ANAXIMANDRE, un peu éloigné, et respectueusement.

En vous offrant l'hommage le plus tendre,
Belle Aspasie, à quoi dois-je m'attendre?
D'un vain espoir ne m'a-t-on point flatté?
Serai-je au moins sans colère écouté?

ASPASIE, avec embarras.

Je ne sais pas quel espoir on vous donne...
Ni vos desseins... monsieur... Mais je m'étonne
Qu'un inconnu... dès la première fois...

ANAXIMANDRE, à part.

Un inconnu! que dit-elle? Je vois
Que cet habit la trompe et me déguise.
Laissons durer un moment sa méprise.
(A Aspasie.)
Ah! pour céder à des charmes si doux,
Qu'est-il besoin d'être connu de vous?
Dès qu'on a pu vous voir ou vous entendre,
Il faut aimer, même sans rien prétendre.

De la beauté tel est l'heureux pouvoir:
Elle séduit souvent sans le savoir.
D'amants cachés une foule l'adore;
Simple et modeste, elle seule l'ignore.
A ce portrait vous vous reconnaissez :
Oui, c'est ainsi que vous nous séduisez.

ASPASIE, à part.

Il est galant, et je le crois sincère.

ANAXIMANDRE.

Voulez-vous donc vous contenter de plaire,
Belle Aspasie? et le plus pur amour
N'obtiendra-t-il de vous aucun retour?
Hélas! je viens d'implorer la puissance
Des déités qu'en ces lieux on encense :
Tous leurs attraits, admirés des mortels,
N'eussent jamais obtenu des autels.
On rend hommage à leurs douces faiblesses,
Et l'amour seul en a fait des déesses.
Imitez-les. Vous avez leur beauté;
Ayez encor leur sensibilité :
Au rang des dieux vous monterez comme elles.
L'Olympe attend les héros et les belles.

ASPASIE, à part.

Cet amant-là, sans mentir, est charmant.
(A Anaximandre.)
Je l'avouerai, vous louez joliment;
Vos discours ont des grâces que j'admire.
Mais cependant que puis-je ici vous dire?
Je ne suis point ma maîtresse; et ma foi,
Pour la donner, ne dépend point de moi.

ANAXIMANDRE.

Oui, je le sais, un tuteur vous enchaîne;
Il a pour vous un amour qui vous gêne,
Qui vous déplaît; et même son dessein
Est, m'a-t-on dit, d'obtenir votre main.
Il croit vous rendre à ses vœux favorable;
Mais ce tuteur enfin n'est point aimable;
Il est bourru, philosophe...

ASPASIE.

Ah, monsieur,
Gardez-vous bien d'offenser mon tuteur!

Il est si bon, si généreux, si sage!
Je lui dois tout, et je suis son ouvrage
Ses volontés décideront mon sort.
Que ne peut-il sur lui faire un effort,
A ses vertus joindre un air moins sauvage!
Et que n'a-t-il enfin votre langage!

ANAXIMANDRE.

Et jusque-là s'il savait se forcer,
Entre nous deux vous pourriez balancer?

ASPASIE.

Non, croyez-moi, je dis ce que je pense;
Anaximandre aurait la préférence.

ANAXIMANDRE, à part.

Elle m'enchante!... Ah! c'est assez jouir
De son erreur; il faut me découvrir.
(A Aspasie.)
Chère Aspasie, as-tu pu t'y méprendre?
Vois à tes pieds, vois ton Anaximandre
Ivre d'amour, transporté de plaisir,
Qui pour jamais jure de te chérir...

ASPASIE.

C'est vous!

ANAXIMANDRE.

Tu vois ce que l'amour peut faire.
Je t'adorais; mais il fallait te plaire :
Le philosophe est devenu galant.
Que dois-je attendre après ce changement?

ASPASIE, se jetant dans ses bras.

Ah, mon ami, mon tuteur et mon père!
Qui voulez-vous que mon cœur vous préfère?
Formé par vous, ce cœur est votre bien;
Je vous le dois, et ne vous donne rien.
(Il lui baise la main.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, PHROSINE, MÉLIDORE.

PHROSINE.

Fort bien, vraiment. Enfin, notre Aspasie
Prend donc du goût pour la philosophie?

ANAXIMANDRE.

Vous me voyez au comble de mes vœux.
Mais il me reste à vous unir tous deux :
Votre bonheur au mien est nécessaire.

PHROSINE.

J'avais bien dit que vous sauriez lui plaire.
Une autre fois prendrez-vous mes avis ?
Vous plaignez-vous de les avoir suivis ?
Vous le voyez : un savoir admirable
Et des vertus ne rendent point aimable.

L'esprit et les talents font bien ;
Mais, sans les Grâces, ce n'est rien.

FIN D'ANAXIMANDRE.

CHÉRON.

LE TARTUFFE DE MOEURS,

COMÉDIE.

NOTICE SUR CHÉRON.

Louis-Claude Chéron naquit à Paris, en 1758.

Son père, administrateur des forêts, inspira le goût des lettres au jeune Chéron, qui, en 1790, fut nommé administrateur du département de Seine-et-Oise, et, en 1791, député à l'assemblée législative, où il se fit remarquer par la sagesse et la modération de ses opinions. Emprisonné sous le régime de la terreur, il dut sa liberté au 9 thermidor. Élu membre du conseil des cinq cents, il préféra s'adonner aux lettres, et refusa ces fonctions politiques pour vivre dans la retraite. Toutefois, en 1805 il devint préfet du département de la Vienne, et mourut à Poitiers en 1807, laissant plusieurs comédies reçues au Théâtre-Français, qui n'ont pas encore été représentées, et une tragédie d'*Othello* en cinq actes.

On lui doit plusieurs traductions d'ouvrages anglais : *Tom-Jones* de Fielding, les *Leçons des enfants* par Miss Maria Edgeworth, et quelques écrits politiques. Sa première comédie, *le Poëte anonyme*, quoique élégamment écrite, ne fut pas représentée. Il donna ensuite *Caton d'Utique*, tragédie en trois actes imitée d'Addison : elle eut un succès mérité. Son principal ouvrage est le *Tartuffe de mœurs*, qui parut d'abord sous le titre de *l'Homme à sensations*. C'est une imitation de l'*École de la médisance*, comédie célèbre de Schéridan, et peut être la meilleure du théâtre comique anglais. Chéron y a supprimé quelques hardiesses, mais souvent il attiédit les effets comiques. La versification est faible et souvent prolixe. Chénier, dans son *Tableau de la littérature française des dix-huitième et dix-neuvième siècles*, a traité cette pièce avec une sévérité trop rigoureuse. « Chéron, dit-il, énerve la vigueur des scènes, il « décolore les détails, et tous les bons mots disparaissent ; car il n'y a plus « de bons mots où il n'y a plus de précision. Cette imitation faible a « pourtant réussi ; en effet, l'empreinte est si originale et si forte, qu'elle « perce encore à travers les voiles d'un style vague et d'un dialogue « insuffisant. Comment l'auteur, homme de beaucoup de mérite, a-t-il « rappelé dans le nouveau titre de sa pièce le chef-d'œuvre de tous les « théâtres comiques, *Tartufe ?* C'est un parallèle qu'il eût dû fuir avec « une crainte respectueuse. Chéron était plus en état que personne de « sentir les dangers d'une concurrence impossible à soutenir, même pour « les talents du premier ordre. »

LE

TARTUFFE DE MOEURS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1760.

PERSONNAGES.

SUDMER, marin, oncle de Valsain et de Florville, ami de Gercour.
GERCOUR, ancien tuteur de Valsain et de Florville, tuteur de Julie.
VALSAIN, frère aîné de Florville.
FLORVILLE, frère cadet de Valsain.
LAFLEUR, valet de Valsain.
UN LAQUAIS de Mme Gercour.
Mme GERCOUR, épouse de M. Gercour.
JULIE, orpheline, pupille de M. Gercour.
MARTON, vieille servante, autrefois au service du père de Valsain et de Florville, maintenant à celui de M. Gercour.

La scène est à Paris, dans une maison occupée par M. et Mme Gercour, et où logent Valsain et Florville.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente le salon de l'appartement de M. et Mme Gercour. Il est richement meublé.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTON.

Enfin, grâces au ciel, notre oncle est de retour.
Nul ne le sait ici que son ami Gercour,
Et moi. Le croirait-on? moi, la dépositaire
D'un secret important, d'un secret qu'il faut taire?
C'est fort : mais le destin de Julie en dépend.
Cette chère Julie! ah, quelle aimable enfant!
Belle, bonne surtout, jeune, riche héritière,
Elle a tout en partage, et n'en est pas plus fière.
Qui veut-on pour époux lui donner cependant?
Un sage, à ce qu'on dit; un diseur éloquent...

Florville est mieux son fait. Il est loin d'être un sage
Celui-là, j'en conviens : mais enfin à son âge...

SCÈNE II.

MARTON ; JULIE entre rêveuse.

MARTON, se retournant.

Eh bien, mademoiselle ! allons, de la gaieté.

JULIE.

Ah ! ma pauvre Marton !

MARTON.

Julie, en vérité,
Mais vous n'êtes pas sage. Un peu de confiance ;
Allons, voyons, parlez... Vous gardez le silence ?

JULIE.

Que te dirai-je ?

MARTON.

Tout.

JULIE.

Ne pouvoir estimer
Ce qu'on aime !

MARTON.

J'entends.

JULIE.

Et ne pouvoir aimer...

MARTON.

Ce qu'on estime. Hélas !

JULIE.

Que je suis malheureuse !

MARTON.

Votre position est vraiment douloureuse.

JULIE.

Ajoute à tout cela que le cruel Gercour...

MARTON.

Eh quoi ! votre tuteur condamne votre amour ?
Florville est éconduit.

JULIE.

Il est trop vrai, ma chère.

MARTON.

Et Valsain protégé.

JULIE.

Ce n'est plus un mystère.

MARTON.

Celui dont les vertus, les belles qualités...

JULIE.

Les nobles sentiments...

MARTON.

Un peu trop affectés
Peut-être...

JULIE.

Mais, non pas. Ce qu'il dit est sincère :
Il fait beaucoup de bien, et surtout à son frère.

MARTON.

De qui le savez-vous ?

JULIE.

De mon tuteur.

MARTON.

Pardon ;
Mais...

JULIE.

Quoi ?

MARTON.

Votre tuteur est un homme si bon,
Qu'il ne soupçonne pas que la vertu se joue.

JULIE.

Sa femme, en ma présence, à chaque instant le loue.

MARTON.

Elle est, ainsi que vous, bien jeune.

JULIE.

J'en conviens.
Mais tout le monde enfin...

MARTON.

Est dupe. Je soutiens
Qu'il trompe tout le monde ; et j'en aurai la preuve
Pas plus tard que ce soir. Nous verrons si l'épreuve...

JULIE.

Quelle épreuve ?

MARTON, à part.

Motus. J'allais tout découvrir.
Ah ! combien à garder un secret fait souffrir !
(Haut.)
C'est que je suis instruite, entre nous, que son frère,
Forcé de s'acquitter d'une dette usuraire,

Doit s'adresser à lui. Nous verrons bien alors...

JULIE.

Crois qu'il l'obligera sans peine, sans efforts ;
J'en réponds.

MARTON.

Nous verrons si son état le touche.

JULIE.

Va, c'est bien la vertu qui parle par sa bouche.

MARTON.

Que ne l'épousez-vous, puisqu'il est à vos yeux
Si parfait, si sublime, enfin si vertueux ?

JULIE.

Sans ce fatal amour, sans cette indigne flamme
Qui brûle malgré moi dans le fond de mon âme...

MARTON.

Pour Florville et pour vous j'en rends grâce au destin.

JULIE.

J'épouserais, je crois...

MARTON.

Qui ?

JULIE.

Son frère Valsain.

MARTON.

Juste ciel !

JULIE.

Il a pris, puisqu'il faut te le dire,
Sur ma faible raison un si puissant empire ;
Il a tant de vertus...

MARTON.

Florville a tant d'amour !
Gardez votre raison jusqu'à la fin du jour,
Et l'on vous prouvera que Florville...

JULIE.

Est aimable ;
Hélas ! je le sais trop.

MARTON.

Et non moins estimable.
Que Valsain, au contraire...

JULIE.

Ah ! c'en est trop, Marton

MARTON.

Il faut jusqu'à ce soir seulement tenir bon.

Gardez entre les deux un parfait équilibre :
Me le promettez-vous? Demain vous serez libre.

JULIE.

Mais dis-moi..

MARTON.

Promettez.

JULIE.

Fais ce que tu voudras.
Chez madame Gercour tu me retrouveras.

(Elle sort.)

MARTON.

Bon.

SCÈNE III.

MARTON.

Il faut convenir que je l'échappe belle.
Trente fois j'ai failli me trahir devant elle.
L'incognito de l'oncle alors n'existait plus.
De son retour soudain une fois prévenus,
Sous des dehors fardés masquant leur caractère,
Ses neveux se seraient empressés de lui plaire;
Et ma pauvre Julie, en dépit du bon sens,
Et surtout par respect pour les beaux sentiments,
Eût au sage Valsain été sacrifiée.
Non, je ne serai point ainsi contrariée;
Et Florville proscrit peut encore espérer.
Mon maître, cependant, tarde bien à rentrer :
Il m'a, dans ce salon, ordonné de l'attendre.
L'oncle caché là-haut est pressé de descendre.
Comme il s'impatiente! Ah! bon Dieu! mais voici
Notre disgracié.

SCÈNE IV.

MARTON, FLORVILLE. (Il entre en sautant.)

FLORVILLE.

Te voilà seule ici?

MARTON.

Vous arrivez trop tard. J'étais...

FLORVILLE l'embrassant.

Que je t'embrasse

D'abord. Tu disais donc... ?

MARTON.

Avec quelqu'un...

FLORVILLE.

De grâce,
Achève.

MARTON.

Avec Julie.

FLORVILLE.

Ah ! ne m'en parle pas.

MARTON.

N'a-t-elle plus pour vous de grâces ni d'appas ?

FLORVILLE.

Elle est encor, Marton, plus aimable que belle.
Mais je me rends justice, et suis indigne d'elle.
Tu vois un malheureux, ruiné.

MARTON.

Ruiné !

FLORVILLE.

Sans ressource.

MARTON.

Faut-il qu'un jeune homme bien né...?

FLORVILLE.

Marton, point de morale.

MARTON.

Eh ! merci de ma vie !...

FLORVILLE.

Ah ! ma chère Marton, ah ! fais que ma Julie
De mon oncle Sudmer attende le retour.

MARTON.

(A part.)

De votre oncle ? Silence.

FLORVILLE.

Au nom de mon amour.

MARTON.

Mais à votre tuteur je sais qu'on la demande ;
Et sans doute Gercour...

FLORVILLE.

Ah ! dis-lui qu'elle attende.

MARTON.

Mais si votre oncle encor tardait à revenir ?

FLORVILLE.

Mais... je ne saurais plus, ma foi, que devenir.
Chez les juifs autrefois j'étais des plus en vogue;
On me considérait dans chaque synagogue
Comme un joli sujet, un homme à ménager.
Que les hommes, Marton, sont sujets à changer!
C'est en vain qu'aujourd'hui je frappe à chaque porte,
Ils ne répondent plus. Le diable les emporte!
Hier encor pourtant un ami me parla
D'un certain Alexandre à qui je dois déjà
(Quoique jamais je n'aie entrevu son visage;
Mais chez les juifs, Marton, c'est ainsi qu'on s'engage).
Il doit se présenter pour traiter avec moi
Aujourd'hui même. Il va me prêter sur la foi
Du retour de mon oncle...

MARTON, en riant.

Ah, ah!

FLORVILLE.

Quelques centaines
De pistoles.

MARTON.

J'en vois déjà plusieurs douzaines
Passer entre les mains du premier intrigant
Qui viendra près de vous à titre d'indigent;
Et le reste, ce soir, deviendra l'apanage
Des joueurs, des... Je n'ose en dire davantage.

FLORVILLE.

Marton, point de morale, ou brouillés à jamais.

MARTON.

En parlant de morale, et pourquoi désormais
N'emprunteriez-vous pas à Valsain votre frère?

FLORVILLE.

Oh! non; ce sera là ma ressource dernière.

MARTON.

Dites, dites plutôt que vous ne voulez pas
Épuiser ses bienfaits.

FLORVILLE.

Ses bienfaits! En tous cas,
Ce serait le premier.

MARTON.

Cependant on assure...

FLORVILLE.

Je n'en suis pas fâché; mais la vérité pure
Est que je n'ai mangé, depuis l'heureux moment
Où je fus de mes droits usant et jouissant,
Que le bien de mon père et celui de ma mère,
Et celui d'une vieille arrière-douairière
Qui s'avisa jadis d'avoir du goût pour moi.
De plus, je reconnais avoir reçu de toi,
Mon cher oncle, en billets endossés du Bengale,
Quelques dix mille écus pendant cet intervalle.
De plus, j'ai dépensé, je ne sais trop à quoi,
Huit à dix mille francs, que même encor je doi,
Et dont cet Alexandre, un peu juif dans son style,
M'a fait faire, je crois, un billet de vingt mille.
Voilà l'état au vrai de mon bien. Vois, veux-tu
Me prêter de l'argent sur ce bel aperçu?

MARTON.

Tout ce que j'ai...

FLORVILLE.

Charmante, en vérité, charmante!
Non, non, je n'en veux pas. C'est au trente ou quarante,
Où je suis attendu, que je vais de ce pas
Chercher à me tirer de mon triste embarras.
Si je gagne, voilà ma fortune assurée.
J'acquitterai d'abord une dette sacrée
Dont je ne parle pas; et quant à cet argent
Que tu viens de m'offrir si généreusement,
Je te le garantis, Marton, sans perte aucune,
A quatre cents pour cent placé sur ma fortune...
A venir.

MARTON.

Non, monsieur.

FLORVILLE

Nul juif de mes amis
Ne t'en aurait donné, ma chère, un si bon prix.

MARTON.

Je ne veux plus, monsieur, quoi que vous puissiez dire,
Que vous me donniez rien; vous n'y pourriez suffire.
Tout ce que je possède est à vous, je le doi...

FLORVILLE, lui fermant la bouche avec sa main, et l'embrassant.

Adieu, Marton.

SCÈNE V.

MARTON, VALSAIN, FLORVILLE.

VALSAIN.

Mon frère, ah! si d'autres que moi
Vous surprenaient... Est-on de cette extravagance?

FLORVILLE.

Je lui prouve ma joie et ma reconnaissance.

VALSAIN.

O temps! ô mœurs!

MARTON.

Celà ne vous regarde point.

FLORVILLE.

Elle a raison, mon frère, entre nous.

VALSAIN.

A ce point
Se manquer à soi-même! O jeune homme! jeune homme!

MARTON.

(A part.)

Êtes-vous donc si vieux? Sa sagesse m'assomme.

FLORVILLE.

Ah çà! vous plaisantez, mon frère, assurément.
Quoi! ne peut-on donner un baiser seulement?

VALSAIN.

Les mœurs...

FLORVILLE.

Ah! ah! les mœurs. Au siècle du génie
A succédé celui de la philosophie,
Qui, comme chacun sait, nous a rendus meilleurs :
Nous voilà maintenant dans le siècle des mœurs.
Il y paraît, ma foi.

VALSAIN.

C'est ce qui me désole.

FLORVILLE.

On en parle toujours, c'est ce qui me console.

VALSAIN.

A tout âge, l'on peut et l'on doit bien penser...

FLORVILLE, s'en allant en sautant.

A tout âge, l'on peut et l'on doit s'amuser.

SCÈNE VI.

MARTON, VALSAIN.

VALSAIN, avec sévérité.

Toujours jeune, étourdi... Mais vous, vous sa complice,
Marton.

MARTON.

(A part.)

Voyez l'horreur! Il me met au supplice.

(Haut.)

Vous sortez bien matin?

VALSAIN.

Mon respectable ami,
Le bon Gercour, est-il en ce moment chez lui?

MARTON.

Non. Madame est chez elle; elle sera charmée...
Sans doute de vous voir.

VALSAIN.

Moi, qu'à sa renommée
J'ose attenter ainsi?

MARTON.

Quoi?

VALSAIN.

Que, Gercour absent,
Je me permette...?

MARTON.

Eh bien?

VALSAIN.

Le monde est trop méchant.

MARTON.

Votre délicatesse, à vrai dire, est extrême;
C'est manquer à la fois à madame, à vous-même;
Et, j'ose dire encor, à Gercour, à ce bon,
Ce respectable ami.

VALSAIN, prenant le ton le plus doux.

J'aimerais mieux, Marton,
Me priver de la voir pendant toute ma vie,
Quoiqu'elle soit aimable et surtout fort jolie,
Que de porter ombrage, ou de causer enfin
A mon meilleur ami le plus léger chagrin.
Tu sais, ainsi que moi, qu'à la mort de mon père,

Il daigna m'en servir aussi bien qu'à mon frère ;
Qu'il prit de tous nos biens l'administration,
Et voulut diriger notre éducation.
Il faudrait que je fusse un monstre bien infâme,
Pour oser faire naître un soupçon sur sa femme.

MARTON.

Vous mettez à cela tant d'affectation,
Que l'on croirait...

VALSAIN.

Je suis en contradiction
Avec les mœurs du siècle ; eh bien ! je m'en fais gloire.
A la délicatesse on peut plus ou moins croire ;
Mais la vertu, l'honneur ont pour moi tant d'appas...

MARTON, apercevant Gercour.

Voici mon maître.

VALSAIN, avec un geste d'intelligence, à Marton.

Sors ; mais ne t'éloigne pas.

(Marton sort.)

SCÈNE VII.

VALSAIN, GERCOUR.

GERCOUR.

Enfin votre santé me semble un peu meilleure,
Cher Valsain. Mais pourquoi sortir de si bonne heure ?
C'est sûrement pour faire une bonne action.

VALSAIN.

Ou plutôt pour commettre une indiscrétion.

GERCOUR.

En seriez-vous capable ?

VALSAIN.

Oui, dans le sens du monde.
Est-il rien d'excellent qu'aujourd'hui l'on ne fronde ?
(Appuyant.)
Je vais faire un ingrat.

GERCOUR.

Je l'avais deviné.

VALSAIN, d'un ton hypocrite.

Mais enfin il suffit qu'il soit infortuné.

GERCOUR.

C'est ce ton de douceur, de bonté, que j'admire,

Qui vers vous, cher Valsain, si puissamment m'attire.
Vos sentiments sont beaux, nobles, mais sans fierté,
Le ton de la nature et de la vérité.
Vous échauffez mon cœur par une douce flamme...

VALSAIN, d'un ton doux et franc.

Mon ami, la douceur et l'égalité d'âme
Charment dans tous les rangs, et préviennent les cœurs.
C'est par elle qu'un grand à ses inférieurs
Commande le respect, sans cesser d'être aimable,
Qu'en donnant il est bon, en recevant affable;
Et l'honnête homme obscur qu'oublia la faveur
A ces mêmes vertus dut souvent son bonheur.

GERCOUR.

Votre âme bienfaisante...

VALSAIN.

En fut souvent punie.

GERCOUR.

Je vous plains.

VALSAIN.

Non. C'est là le bonheur de ma vie.
Le sage à ses désirs est toujours limité,
Il réserve pour lui la médiocrité.
Généreux avec choix, et bienfaisant modeste,
Il donne sans regret, et vit content du reste.

GERCOUR.

Je ne puis qu'admirer ces nobles sentiments;
Mais dans ce monde-ci, plein d'ingrats, de méchants,
Vous connaîtrez un jour comme tout se gouverne.
Revenons cependant à ce qui vous concerne.
Julie...

VALSAIN.

Espérez-vous?

GERCOUR.

Je viens vous en parler.

VALSAIN.

Eh bien?

GERCOUR.

Eh bien! mon cher, je ne puis vous celer...

VALSAIN.

Qu'elle ne m'aime pas?

GERCOUR.

Mais elle vous révère.

VALSAIN.

Ma morale pour elle est un peu trop sévère.

GERCOUR.

Mais non pas : sa morale est très-sévère aussi.
Vous vous convenez fort.

VALSAIN.

Vous le croyez ainsi.
L'hymen ne peut unir deux mêmes caractères ;
Il aime à disputer, il lui faut des contraires.
Au physique, au moral, cette observation
Ne m'a presque jamais offert d'exception.
L'homme vif est l'époux d'une femme indolente ;
De l'indolent mari la femme est turbulente.
L'ignorante recherche un savant pour époux ;
La savante aime un sot, et la sage un jaloux.
La querelleuse trouve un mari pacifique ;
La folle, un taciturne. Et voyez au physique :
Notre voisin Oronte a le corps contrefait ;
Il est goutteux, petit, vieux, et surtout fort laid ;
Sa femme est grande, jeune, et jolie, et bien faite :
Il n'avait rien pour plaire, il plut à la coquette.
Dans ses goûts, dans ses jeux, et dans ses passions,
Le sexe aime surtout les contradictions.

GERCOUR.

Ah! vous vous amusez. Julie...

VALSAIN.

Est jeune encore.

GERCOUR.

Cependant vous l'aimez ?

VALSAIN.

Oui, Gercour ; je l'adore.

GERCOUR.

Mais vous ne faites pas assez assidûment
Votre cour à ma femme, et voilà mon tourment.
Je serais bien plus fort pour vaincre la rebelle,
Si je pouvais agir de concert avec elle.
Mais vous la négligez.

VALSAIN.

C'est votre faute aussi
Si je ne la vois pas, mon respectable ami.
Je le dis franchement, votre femme est légère,

Et vous la laissez libre. A son âge on veut plaire :
De la mode nouvelle affichant les excès,
Vieillissant sa jeunesse et gâtant ses attraits,
Honteuse de devoir son teint à la nature,
Elle emprunte de l'art la brillante imposture :
C'est à lui qu'elle doit ces perfides couleurs
Qui masquent le visage, et corrompent les mœurs.
Sa parure, d'ailleurs, à ce goût assortie,
Fait, je l'avoue, un peu rougir la modestie.
L'homme qui se respecte, et garde au fond du cœur
Quelques débris encor de l'ancienne pudeur,
S'éloigne avec regret; et de nos Aspasies
Déplore en gémissant les brillantes folies.

GERCOUR.

C'est la mode, mon cher! ce grand mot-là dit tout.
Je ne veux pas m'y faire; et sur ce nouveau goût
Je viens d'avoir encore une scène avec elle :
Vous m'en épargnerez peut-être une nouvelle.
Voyez-la donc vous-même, et dites-lui...

VALSAIN.

Comment?
Vous pourriez jusque-là me croire inconséquent?
Vous êtes mon ami, je vous ouvre mon âme:
Mais je ne voudrais pas que jamais votre femme
Pût soupçonner... Ceci n'est que de vous à moi :
S'ouvrir à son ami, c'est penser avec soi.

GERCOUR.

Prenez-y-garde au moins, Valsain, je vous supplie;
Sans elle, je ne peux répondre de Julie.

VALSAIN.

Il me suffit d'avoir votre consentement.
(En lui prenant la main.)
Votre amitié surtout.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

GERCOUR.

Ce jeune homme est charmant.
(Il appelle.)
Marton!... Débarrassé de l'un et l'autre frère,
Je peux faire paraître en sûreté, j'espère...

SCÈNE IX.

MARTON, GERCOUR.

GERCOUR.

Va mettre en liberté notre cher prisonnier...

MARTON.

Qui depuis plus d'une heure a bien dû s'ennuyer.

(Elle sort)

SCÈNE X.

GERCOUR.

C'est lui qui l'a voulu. Ma femme ni Julie
Ne le connaissent pas, ne l'ont vu de leur vie;
C'était donc pour Florville et Valsain ses neveux.
Quand il partit pour l'Inde, ils étaient tous les deux
Si jeunes! Moi, je crois tout à fait impossible
Qu'après plus de quinze ans...

SCÈNE XI.

MARTON, SUDMER, GERCOUR.

SUDMER.

Ah! vous êtes visible
Enfin!

GERCOUR.

Vous craignez tant, vous, d'être reconnu
Par des gens qui jamais ne vous ont aperçu...

SUDMER.

Mais Florville et Valsain, quand je quittai la France...

GERCOUR.

Étaient encore enfants. Le plus âgé, je pense,
Avait huit ans.

SUDMER.

Eh bien! l'un d'eux est, m'a-t-on dit,
Un libertin, sans mœurs, sans argent, sans crédit.

GERCOUR.

Hélas! mon cher ami, je n'y saurais que faire:
Florville est ruiné; mais Valsain au contraire...

SUDMER.

Florville est ruiné? Ce n'est pas un grand mal :
Je le crois même un bien.

GERCOUR.

Il est original.
Quoi!... Mais vous plaisantez?

SUDMER.

Non, d'honneur. La jeunesse
A besoin de leçons. La meilleure sagesse
Est celle qui succède à la folie.

GERCOUR.

Allons,
Messieurs les jeunes gens, écoutez ces leçons;
Vous n'aurez pas de peine à les suivre, j'espère.

SUDMER.

Vous vous souvenez bien de feu mon pauvre frère;
Tu t'en souviens, Marton; il était bon, humain,
Sensible, vertueux.

MARTON.

Oui, rien n'est plus certain.

SUDMER.

Florville tient de lui. La jeunesse bouillante
Doit jeter à vingt ans le feu qui la tourmente;
A vingt-cinq, plus ou moins, arrive la raison;
Et la sagesse enfin dans l'arrière-saison.
Cette progression est bien dans la nature,
Vous l'avouerez.

GERCOUR.

Le reste est facile à conclure.
Ainsi donc vous pensez qu'on ne peut en effet,
A son âge...

SUDMER.

Oui, mon cher, être un homme parfait.
Je redoute, je fuis qui cherche à le paraître;
Et je soutiens qu'il est impossible de l'être.

GERCOUR.

Quoi! sans exception?

SUDMER.

Oui.

GERCOUR.

C'est-à-dire, peu.

J'en connais une, moi.

SUDMER.

Qui?

GERCOUR.

Votre autre neveu.

SUDMER.

Ce jeune homme charmant qui parle avec emphase,
Et de grands sentiments embellit chaque phrase?

GERCOUR.

Tous les jours, par sa force et par sa profondeur,
Il m'étonne.

SUDMER.

Et moi donc, il m'effraye, en honneur.

GERCOUR.

Il est inconcevable, en effet, qu'à son âge
Valsain soit si prudent, si vertueux, si sage...

MARTON, à part.

Si perfide, si faux...

GERCOUR.

Que dis-tu?

MARTON.

Je craindrais
De vous fâcher, monsieur : prudemment je me tais.

GERCOUR.

On sait le bien qu'il fait.

MARTON.

Oui, paroles, promesses,
Rien ne lui coûte; mais voit-on de ses espèces?
Il serait ruiné, c'est moi qui vous le dis,
S'il donnait la moitié de ce qu'il a promis.

SUDMER.

(A Gercour.)

Eh! sans doute. En effet, avez-vous quelque preuve...?

GERCOUR.

Je n'en ai pas besoin.

SUDMER, souriant.

La repartie est neuve.

GERCOUR.

Vous riez? mais vous-même entendrez aujourd'hui
Comme chacun l'admire et parle bien de lui.

SUDMER.

On l'admire? tant pis. Oui, vous avez beau rire,

Je n'aime point ces gens que tout le monde admire ;
Dont l'engouement public fait souvent tout le prix.
Franchement, dites-moi, comment a-t-il acquis
Le droit d'être admiré, chéri de tout le monde ?
Il faut qu'il en ait fait une étude profonde.
Toutes sortes de gens sont donc par lui prisés ?
Des sots et des méchants les vices encensés ?
Tenez, mon cher Gercour, mon âme est alarmée
De ses beaux sentiments et de sa renommée.
Dans la seule vertu trouvant assez d'appas,
Le sage la pratique, mais ne l'affiche pas.
Jamais d'un noble cœur la dignité sévère
N'a fléchi bassement...

GERCOUR.

J'aime votre colère.
Quoi donc ! en voulez-vous à ce pauvre Valsain,
Parce qu'il est aimé de tout le genre humain ?

MARTON.

De tout, c'est un peu fort.

GERCOUR.

Tais-toi.

MARTON.

Défunt mon maître
Était homme de sens, et devait s'y connaître :
« Quand j'entends, disait-il, dans la société,
« Quelqu'un vantant trop haut sa rare probité,
« De cet homme de bien redoutant les approches,
« Je mets tout aussitôt mes deux mains sur mes poches. »

SUDMER.

Vous voyez que Marton pense assez comme moi.

GERCOUR.

Vous êtes prévenu, voilà ce que je voi.

SUDMER.

Point du tout. Mais je suis d'une franchise rare.

GERCOUR.

Valsain n'est pas joueur.

SUDMER.

Il est peut-être avare.

GERCOUR.

Il ne boit que de l'eau.

SUDMER.

Tant pis, en vérité !

Les gens faux sont amis de la sobriété.

GERCOUR.

Il fuit les femmes.

SUDMER.

Bon!

GERCOUR

Oui : ma femme elle-même.

SUDMER.

Votre femme?...

GERCOUR.

Est comprise aussi dans l'anathème.
Si parfois de la voir il s'impose la loi,
C'est pure complaisance, en vérité, pour moi.

SUDMER.

J'en suis fâché pour vous... Et le pauvre Florville?...

GERCOUR.

D'excuser celui-là je ne crois pas facile.
Et Marton elle-même...

MARTON.

Avec vous je convien
Que c'est un libertin.

GERCOUR.

Que tu le connais bien!

MARTON.

Mais dans le fond, monsieur, il n'est pas si coupable.

GERCOUR, ironiquement.

Oh non! c'est un garçon tout à fait estimable.

MARTON.

Il connaît tout le prix d'une bonne action.
J'en sais de lui qu'il cache avec précaution.

GERCOUR.

Oui, persuade-nous que Florville est un sage.

MARTON.

Eh mais! tel autre en joue ici le personnage...

GERCOUR, ironiquement.

Il n'a pas de défauts.

MARTON.

Qu'un seul, en vérité,
Si c'en est un pourtant qu'un excès de bonté:
C'est de n'avoir jamais su refuser personne.
Monsieur, ce qu'il emprunte, aussitôt il le donne.

SUDMER.

Eh bien! vous l'entendez, mon très-cher.

GERCOUR.

En deux mots,
Moi, je vais vous le peindre. Il a tous les défauts;
Il n'aime que le jeu, les femmes, et la table.

SUDMER.

Oui; mais, par-dessus tout, certain objet aimable
Qu'on appelle Julie, et que vous connaissez.
N'a-t-elle pas sur lui des droits plus prononcés?

GERCOUR.

Oh, oui! je sais fort bien qu'il la trouve adorable,
Qu'il veut l'épouser; mais... Je suis inexorable;
Je la donne à Valsain.

SUDMER.

Elle y consent?

GERCOUR.

Non pas.

SUDMER.

Et vous la contraindrez?

GERCOUR.

Mais c'est bien là le cas.
Julie épouserait un libertin semblable!

SUDMER.

Si d'aucune action basse ni méprisable
On ne peut l'accuser, ma foi, je l'avouerai,
Je sens que de bon cœur je lui pardonnerai.

GERCOUR.

Mais son frère...

SUDMER.

Son frère? il est beaucoup trop sage.
Je hais les précepteurs, surtout ceux de son âge.
Mais je suis à l'erreur, comme un autre, sujet.
Gercour, je tiens toujours à mon premier projet.
Éprouvons-les tous deux. Je n'ai point de système;
Cependant permettez que, jugeant par moi-même...

GERCOUR.

C'est fort juste.

SUDMER.

En ce cas, ayez bien soin tous deux
De cacher mon retour à messieurs mes neveux.
N'allez pas à Valsain...

CERCOUR.

Je puis tout vous promettre,
Sans craindre de lui nuire ou de le compromettre.
(A Marton.)
Toi, ne va pas, Marton, révéler nos secrets
A ton ami Florville.

MARTON.

Allez, dormez en paix.
J'ai remporté sur moi, monsieur, une victoire,
A couvrir à jamais tout mon sexe de gloire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERCOUR, MARTON.

GERCOUR.

Tu dis qu'il va descendre?

MARTON.

Oui, monsieur, à l'instant.
Il lisait un gros livre.

GERCOUR.

Et notre oncle?

MARTON.

Il m'attend
Pour répéter ensemble un petit bout de rôle
Relatif à l'objet...

GERCOUR.

Sudmer est vraiment drôle.
Comme il sera, Marton, ce soir humilié
Du doute injurieux...! C'est à faire pitié.
L'éprouver!... éprouver Valsain, la vertu même?
Qu'il éprouve, s'il veut, ce Florville qu'il aime,
Et qui, si je t'en crois, n'a pas un seul défaut.

MARTON.

J'entends monsieur Valsain, je retourne là-haut.

SCÈNE II.

VALSAIN, GERCOUR.

(Valsain, en réfléchissant sur ce qu'il vient de lire, entre sans voir Gercour.)

GERCOUR.

Toujours à méditer!

VALSAIN.

J'en ai pris l'habitude.

GERCOUR.

A vos livres savants, aux beaux-arts, à l'étude,
Faudra-t-il donc toujours aller vous arracher?

VALSAIN.

Les livres sont plus sûrs que les hommes, mon cher.

GERCOUR.

Ah! je les connais bien! Mais, mon ami, les femmes...

VALSAIN.

On les aime toujours, malgré les épigrammes.

GERCOUR.

Mais la mienne me fait enrager, et je crains...
Qu'un jour... Mon cher ami, sauvez-moi des chagrins,
Daignez la voir. Il faut qu'un conseil charitable...

VALSAIN.

Je vous l'ai déjà dit. Elle est jolie, aimable,
Mais je ne la vois point, ou fort peu : de beaux traits,
Des grâces, n'ont pour moi que de faibles attraits.

GERCOUR.

Mais vous la rencontrez quelquefois chez Mélise?

VALSAIN, avec indifférence.

Quelquefois. Voulez-vous, mon cher, que je vous dise?
Je finirai, je crois, par n'y plus retourner.

GERCOUR.

Pourquoi donc? Il vaut mieux...

VALSAIN.

Je me tue à donner
Des conseils : des plaisirs on m'impute la haine :
Je perds, à les prêcher, et mon temps et ma peine.
Je vais en général dans le monde fort peu;
Je hais la médisance, et n'aime pas le jeu.
Ma jouissance à moi paraît triste, bornée;
Mais je suis, j'en conviens, content de ma journée,
Quand j'ai pu conquérir une âme aux bonnes mœurs.
Qu'importent, après tout, les discours des railleurs?
Le bonheur véritable est dans le fond de l'âme.

GERCOUR.

C'est ce que je voudrais que sentît bien ma femme.
Elle en est encor loin, Valsain; mais voyez-la :
Par vos sages conseils elle se guidera.

VALSAIN.

Eh bien! je la verrai; mais, je vous le confesse,
Cela me coûte un peu.

GERCOUR.

L'amitié vous en presse.

VALSAIN.

Allons, je la verrai, vous dis-je.

GERCOUR.

En ce moment,
Vous la rencontrerez chez elle assurément;
Je viens de l'y laisser, disant mille infamies
De son prochain, avec quelques bonnes amies,
Dont elle aura grand soin d'en dire tout autant
Avec d'autres, ce soir, ou même en les quittant.

VALSAIN.

Avec elle, en ce cas, je serai fort sévère;
Car, je vous en préviens, dussé-je lui déplaire,
La franchise est, Gercour, ma première vertu.

GERCOUR.

Vous ne lui direz pas qu'ici vous m'avez vu.

VALSAIN.

Je m'en garderai bien; fiez-vous à mon zèle.

GERCOUR.

(Voyant que Valsain veut le reconduire.)

Je sors. Non, demeurez.

VALSAIN.

Je vais entrer chez elle.

SCÈNE III.

VALSAIN.

Ah! madame Gercour! faut-il absolument,
Au lieu de votre ami, devenir votre amant?
Et, bien que vous n'ayez aucuns droits sur mon âme,
Faut-il brûler pour vous de la plus vive flamme?
S'il ne faut que cela... Mais est-ce un bon moyen
Pour obtenir Julie? et ne sais-je pas bien
Qu'une femme jamais ne servit sa rivale?
(Après une profonde réflexion.)
Mais on peut l'y forcer, sans peine de scandale.
Entrons.

SCÈNE IV.

JULIE, traversant le salon; VALSAIN.

VALSAIN, arrêtant Julie.

Belle Julie, arrêtez un moment.
Au nom de la vertu qui vous sert d'ornement,
J'oserai dire, au nom d'un sentiment plus tendre,
Ah! daignez m'écouter.

JULIE.

Valsain, je viens d'entendre
Ce que la calomnie a de plus odieux.

VALSAIN, l'interrompant vivement, d'un ton peiné.

Et l'immoralité de plus pernicieux.
Vous sortez, je le vois, de chez votre tutrice.

JULIE.

Faut-il, en l'avouant, hélas! que je rougisse!
Elle est à sa toilette : un cercle fort bruyant
L'environne.

VALSAIN.

D'abord, rien n'est plus indécent.
Hélas! elle a perdu, par son extravagance,
La première vertu des femmes, la décence.
Vous avez dû voir là...

JULIE.

Mélise, Arsinoé...

VALSAIN.

Célimène, sans doute, et la jeune Chloé?

JULIE.

Justement.

VALSAIN.

Je connais leur sotte impertinence.

JULIE.

Leur langue, intarissable en traits de médisance,
Se moque d'un époux de sa femme amoureux;
De l'infidélité fait l'éloge pompeux;
Et débite, en riant, cent sottises pareilles,
Qu'on pouvait épargner du moins à mes oreilles.

VALSAIN.

D'un cœur chaste, grand Dieu! souiller la pureté..
C'est un crime en morale, une inhumanité :
Par le vice infecter le printemps de votre âge,

C'est faire à la vertu le plus sanglant outrage.
Cependant on en rit dans la société.
(Avec intention et douceur.)
Heureux pour vous l'instant par moi tant souhaité,
Où, serrant les liens d'un hymen convenable,
Vous ferez le bonheur d'un mortel estimable,
Dont les vertus, les mœurs, l'esprit liant et doux,
S'imposeront la loi d'écarter loin de vous
Ce qui pourrait troubler par un souffle coupable
L'innocence et la paix de votre âme adorable!

JULIE, à part.

Florville! ah, malheureux! que ne puis-je, à ces traits...
(Haut.)
Dans le monde, Valsain, il est peu de portraits
Ressemblant à celui que vous venez de peindre.

VALSAIN.

N'en fût-il qu'un, Julie...

JULIE.

Eh! ne sait-on pas feindre?

VALSAIN.

On peut feindre un moment, une heure, un jour entier;
Mais je ne vois rien là qui vous puisse effrayer.
(Avec l'intention de désigner Florville.)
Qu'un jeune libertin, chargé d'énormes dettes,
Ne pouvant les payer après les avoir faites,
Pour un objet divin feigne beaucoup d'amour,
Et fasse à sa future assidûment la cour,
On conçoit bien qu'il puisse un instant se contraindre;
Mais le moment d'après il cesse d'être à craindre.
Il retombe bientôt, par ses mauvais penchants,
Dans la carrière ouverte à ses déportements;
Il fuit, dans son humeur inquiète et légère,
La bonne compagnie, à son goût étrangère:
D'autant plus malheureux, qu'après avoir connu
Le bonheur que l'on goûte au sein de la vertu,
Il prouve qu'à jamais...

JULIE.

Vous êtes bien sévère!

VALSAIN.

C'est que la vertu seule a le droit de me plaire,
Que la moralité fait tout.

JULIE, à part.

Il a raison.

Malheureuse!

VALSAIN.

Courage! elle s'émeut.

JULIE, voulant se retirer.

Pardon.

VALSAIN, la retenant, et du ton le plus persuasif.

Un hymen vertueux peut seul charmer la vie...
Vous ne répondez pas... adorable Julie...
Vous m'avez entendu... Je tombe à vos genoux.

(Il se jette aux genoux de Julie.)

SCÈNE V.

JULIE; Mme GERGOUR, s'arrêtant au milieu du théâtre; VALSAIN.

JULIE.

Ciel! madame Gercour! O Dieu! relevez-vous.

(Elle sort précipitamment. Valsain se relève.)

SCÈNE VI.

Mme GERGOUR, VALSAIN.

Mme GERCOUR, légèrement.

Il faut en convenir, l'attitude est étrange.
Je ne m'attendais pas...

VALSAIN, à part.

Donnons ici le change.

Mme GERCOUR.

Vous aimez donc Julie? on m'en avait parlé.

VALSAIN.

Vous ne le croyez pas?

Mme GERCOUR.

Vous paraissez troublé.
Cependant...

VALSAIN.

Moi! troublé?

Mme GERCOUR.

De plus, cette attitude
Où je viens de vous voir; l'extrême solitude
Où vous étiez tous deux; sa fuite de chez moi...

VALSAIN.

Vous m'en remercierez quand vous saurez pourquoi.

Mme GERCOUR.

Comment! d'aimer Julie? Une petite sotte..

VALSAIN.

Elle joue à ravir le rôle d'idiote;
Mais elle ne l'est pas, c'est moi qui vous le dis :
C'est un petit serpent, je vous en avertis.
Vous saurez, entre nous, qu'elle adore mon frère.

Mme GERCOUR.

Je sais qu'il l'aime, lui.

VALSAIN.

Comme il ne la voit guère...
Ce qui tout simplement prouve peu de retour.
Elle s'est figuré... qu'il vous faisait la cour,
Et que ce seul motif...

Mme GERCOUR.

Quoi! cette calomnie...

VALSAIN, vivement.

Et, dans son désespoir, l'innocente Julie
Menaçait de s'en plaindre.

Mme GERCOUR.

Ah! quelle indignité!

VALSAIN.

Je vous vois compromise. Agité, tourmenté...
Je ne vois plus que vous... Je la presse... conjure...
Je tombe à ses genoux, pour que cette imposture,
Qu'elle eût à votre époux débitée aujourd'hui,
Ne troublât le repos ni de vous ni de lui...
Mais dites-moi comment, en connaissant mon âme,
Avez-vous pu penser que je l'aimais, madame?

Mme GERCOUR.

Elle est riche, jolie.

VALSAIN, indifféremment.

On le dit, je le crois;
Mais cela suffit-il pour diriger un choix?

Mme GERCOUR.

Non. Mais...

VALSAIN, appuyant.

La calomnie est une rude épreuve:
Je puis vous en donner encore une autre preuve.

Votre mari, madame, a confiance en moi,
Entière confiance; il me la doit, je croi.
Son âge, ses bienfaits, son amitié sincère,
Lui donnent sur mon cœur tous les titres d'un père.
Cependant, je vous vois rarement; et pourquoi?
(Suspendant un peu son débit.)
C'est qu'il m'est revenu... qu'on me soupçonnait, moi...
Moi, l'ami de Gercour... j'ose dire le vôtre,
D'être l'amant de l'une, et... coupable envers l'autre.
Vous dirai-je combien de discours controuvés...

M^me^ GERCOUR.

Mais ces bruits jusqu'à moi ne sont pas arrivés.

VALSAIN.

J'ai cessé de vous voir, ils sont tombés d'eux-mêmes;
Mais j'ai pensé souvent à quels chagrins extrêmes
Vous aurait exposée un bruit injurieux,
Si je n'eusse, sur vous n'osant lever les yeux,
Renoncé quelque temps à vous voir dans le monde.
Des hommes quelque soit la malice profonde,
Encore leur faut-il des motifs apparents
Pour leur donner le droit d'être à leur gré méchants.
Florville entre chez vous, et sur-le-champ Florville
Passe pour votre amant. Il serait inutile
De vouloir faire entendre aux calomniateurs,
Qu'un jeune écervelé, sans conduite et sans mœurs,
Ne peut, en aucuns cas, à votre confiance
Avoir le moindre droit.

M^me^ GERCOUR.

Sans blesser la décence
Ne puis-je voir personne?

VALSAIN, avec profondeur et amabilité.

Il vous faut un ami
Sage, et dans la vertu dès longtemps affermi;
Dont la moralité soit connue, assurée;
Pour qui vous ne cessiez jamais d'être sacrée.

M^me^ GERCOUR.

Ah! vous avez raison.

VALSAIN, toujours du ton le plus aimable.

Voilà le vrai bonheur;
Mais il n'existe pas avec le déshonneur.
Il faut donc nous soustraire aux propos de l'envie,

Aux rapports indiscrets qui tourmentent la vie.
Vous ne pouvez douter à quel point votre honneur
M'est cher, m'est précieux : vous savez que mon cœur
Aime encor la vertu plus que ma tendre amie.
(Il lui prend la main.)
Évitons, croyez-moi, les regards de Julie.
Vous savez ce que peut un cœur jaloux, méchant...
Pour moi, je la fuirai... Que mon appartement...
(Adoucissant sa voix.) (Il s'aperçoit que ce mot blesse.)
Que ma bibliothèque...

M^me^ GERCOUR.

O ciel! qu'osez-vous dire?

VALSAIN, vivement, et s'échauffant encore par degrés.

Mais, si vous y venez, c'est pour causer et lire.
On ne peut pas chez vous cultiver l'amitié,
Sans courir le danger d'être calomnié.
Chez moi, nous échappons aux langues médisantes;
Tranquilles, nous ferons des lectures charmantes.
Vous n'avez jamais lu Socrate, ni Platon,
La Bruyère, Rousseau, Montaigne, ni Charron :
Vous croyez, j'en suis sûr, leur morale bien triste :
A votre âge, on frémit au nom de moraliste.
Quelle erreur est la vôtre! Ah! pour notre bonheur,
Ce sont des amis vrais qui nous parlent du cœur.
Et puis, je sais combien votre âme est charitable :
J'attends chez moi, ce soir, un vieillard respectable,
Bien malheureux, bien fait pour vous toucher, je croi.
D'une bonne action je voudrais avec moi
Vous faire partager...

SCÈNE VII.

M^me^ GERCOUR, UN LAQUAIS, VALSAIN.

LE LAQUAIS, remettant une lettre à M^me^ Gercour.

De madame Mélise.

VALSAIN, à part.

Que je hais les fâcheux!

M^me^ GERCOUR.

Permettez que je lise.
(Elle lit bas.)

LE LAQUAIS.

On attend la réponse.

VALSAIN, vivement.

Attendez un moment.

(Le laquais sort, d'après le signe que lui fait Valsain.)

SCÈNE VIII.

M^me^ GERCOUR, VALSAIN.

M^me^ GERCOUR.

Non, non, je vais rentrer dans mon appartement.
Cette lettre demande une réponse prompte.
Vous verra-t-on ce soir chez Mélise?

VALSAIN.

J'y compte.

(A mi-voix.)

Nous reparlerons là de la bonne action...

(M^me^ Gercour sort.)

SCÈNE IX.

VALSAIN.

Remettons à ce soir la déclaration.
Tout va bien : cependant, à mes projets contraire,
Notre chère Marton favorise mon frère.
Pourquoi? Je n'ai pas fait tout ce que j'aurais dû.
D'un jour à l'autre ici mon oncle est attendu ;
Il la connaît du temps qu'elle était chez mon père...
Enfin elle pourrait m'être un jour nécessaire.

SCÈNE X.

VALSAIN, MARTON.

VALSAIN.

(A Marton, qui va pour sortir.) (A part.)

Bon! la voici.— Marton!... Faisons-lui notre cour.

MARTON.

Je venais pour parler à votre ami Gercour.
Je croyais le trouver ici.

VALSAIN.

Depuis une heure

Au moins, il est sorti.

MARTON.

Je reviendrai.

VALSAIN, la retenant.

Demeure.

MARTON, voulant toujours sortir.

Mais mon maître, monsieur...

VALSAIN, la retenant.

Il fait grand cas de toi.

MARTON.

Il faut que je lui parle.

VALSAIN.

Il me l'a dit, à moi.

MARTON.

Mais...

VALSAIN.

« Je suis son ami beaucoup plus que son maître. »

MARTON.

A ses bontés, monsieur, je dois le reconnaître.

VALSAIN.

De toi, chère Marton, j'en pense tout autant.
« C'est un rare trésor. »

MARTON.

Mon cœur reconnaissant...

VALSAIN.

Reconnaissant? Marton, c'est à moi seul de l'être.
Je n'oublierai jamais...

MARTON.

Quoi?

VALSAIN, avec attendrissement.

Que tu m'as vu naître;
Que ta vive amitié, veillant à nos besoins,
De mon frère et de moi prit les plus tendres soins :
Car c'est m'aimer deux fois que de chérir mon frère.
Je crois en toi, Marton, voir revivre ma mère.

MARTON.

En moi, monsieur!

VALSAIN.

En toi.

MARTON.

Vous oubliez...

VALSAIN.

Comment?
La honte est de rougir d'un noble sentiment.
Pour toi, chère Marton, crois que je peux tout faire.

MARTON.

Monsieur, faites plutôt pour monsieur votre frère
Un effort généreux, dont il a grand besoin.
Il est dans l'embarras.

VALSAIN.

T'a-t-il donné le soin
De venir me parler?

MARTON.

Non, monsieur; mais je l'aime.

VALSAIN.

Mais tu m'aimes aussi. Que ne vient-il lui-même?
Ce que j'ai déjà fait dans mille occasions...
Je ne me vante pas des bonnes actions...

MARTON, à part.

(Haut.)

Comme il ment, l'hypocrite! Il est honteux, peut-être.

VALSAIN.

Il a tort, en tout cas; il devrait me connaître;
Ne suis-je pas son frère?

MARTON.

Il est vrai.

VALSAIN.

Son ami?

MARTON.

C'est que...

VALSAIN.

L'ai-je jamais satisfait à demi?

MARTON.

Ses créanciers...

VALSAIN.

Eh bien?

MARTON.

Sont si nombreux!

VALSAIN.

Encore,
A combien peut monter la somme?...

MARTON.

Je l'ignore.

VALSAIN.

Mais enfin, à peu près? Si ce qu'il peut devoir
N'excédait pas, Marton, mon médiocre avoir...

MARTON.

Eh bien?

VALSAIN.

Sans hésiter, je te dirais: Envoie
Ses créanciers chez moi. Ce serait avec joie.

MARTON.

Monsieur, est-il possible?

VALSAIN.

Assurément, Marton.

MARTON, à part.

Se pourrait-il vraiment qu'il eût le cœur si bon?

VALSAIN, d'un ton pénétré.

Florville n'aura pas, Marton, l'âme assez dure
Pour rompre des liens formés par la nature.

MARTON.

(A part.) (Haut.)
Il m'étonne, d'honneur. Monsieur, en vérité...
(A part, en s'en allant.)
Oh! je vais éprouver sa générosité.

SCÈNE XI.

VALSAIN.

Je la tiens. Si pourtant... Oh! rien n'est moins probable;
Puis, mon frère n'est pas assez déraisonnable...

SCÈNE XII.

FLORVILLE, VALSAIN.

FLORVILLE, se frottant les mains.

Mon frère, voulez-vous me prêter de l'argent?

VALSAIN.

Vous me prenez, mon frère, en un mauvais moment.
D'honneur, je n'en ai pas.

FLORVILLE.

Ce contre-temps m'afflige.
Vous n'avez point d'argent?

VALSAIN.

Je n'en ai pas, vous dis-je.

FLORVILLE.

Eh ! qu'en faites-vous donc ? vous ne dépensez rien.
Accumuleriez-vous ? ce ne serait pas bien.

VALSAIN.

Ah ! je vous reconnais ; voilà de votre style.

FLORVILLE.

Tous les jours vous dînez et vous soupez en ville,
Tous les matins chez vous vous demeurez planté,
Vous passez tous les soirs dans la société ;
Vous n'êtes pas joueur : une femme jolie
N'a jamais égaré votre philosophie.
Partant, point de dépense.

VALSAIN.

Ah ! que vous êtes fin !
Parce que je ne suis joueur ni libertin,
J'accumule mon bien, et n'en fais pas usage.
Vous allez voir que c'est un défaut d'être sage !

FLORVILLE.

En tout cas, ce n'est pas le mien. Cela viendra ;
La jeunesse se passe, il faut arriver là.
Cependant je me trouve en une gêne horrible ;
Ma situation doit vous rendre sensible.
Je suis, je vous assure, en un besoin pressant.

VALSAIN.

Et combien vous faut-il ?

FLORVILLE.

Mille écus, sur-le-champ.

VALSAIN.

De les garder jamais je n'aurais le courage.
J'en ai bien quelques-uns encor, que je ménage
Pour de pauvres vieillards, de malheureux enfants,
Dont les besoins cruels sans cesse renaissants
M'épuisent tout à fait.

FLORVILLE.

Notre oncle du Bengale...

VALSAIN.

Voilà six mois...

FLORVILLE.

De lui, depuis cet intervalle,

Le mois passé, je crois, nous reçûmes encor
Une somme assez forte en belles pièces d'or.

VALSAIN.

Eh! qu'en avez-vous fait, vous?

FLORVILLE.

J'ai payé mes dettes.

VALSAIN.

Vous ne devez donc plus?

FLORVILLE.

Je dois moins.

VALSAIN.

Satisfaites
Ma juste inquiétude, et dites-moi...

FLORVILLE.

Valsain,
Je ne demande pas des avis.

VALSAIN.

Mon dessein...

FLORVILLE.

Peut-être ai-je besoin que l'amitié m'en donne;
Mais ils sont maintenant déplacés.

VALSAIN.

Je m'étonne
Du ton que vous prenez...

FLORVILLE.

Je vous promets, d'honneur...

VALSAIN.

Il faut que je vous parle ici du fond du cœur.
Florville, j'ai pour vous l'amitié la plus pure.
Eh! qui peut être sourd au cri de la nature?
Mais, quand le temps viendra de me payer... alors
Vous voudrez des délais; je ferai mes efforts
Pour vous en accorder, et je prévois qu'ensuite
Il faudra nous brouiller.

FLORVILLE.

Brouillons-nous tout de suite,
N'est-il pas vrai? l'argent du moins vous restera.

VALSAIN.

Mais non, Florville, non, je ne dis pas cela.
Vous ne voulez pas voir l'usage charitable
Que je fais de mon bien. Il est inconcevable...

FLORVILLE.

Il est vrai, je ne suis qu'un frère. Adieu, Valsain.
Quoique ce procédé ne soit pas trop humain,
Si jamais la fortune, à mes yeux méprisable,
Sur moi daigne jeter un regard favorable,
Dût-elle vous traiter un jour en ennemi,
Vous n'aurez rien perdu : Florville est votre ami.
(Gaiement, en s'en allant.)
Encor, s'il me restait quelques effets à vendre!
Allons, mes créanciers, il faudra bien attendre.

SCÈNE XIII.

VALSAIN.

Il a le cœur trop bon; je le plains, mais ne pui
Ni ne dois, sagement, me ruiner pour lui.
Cependant sa détresse est cruelle, à l'entendre.
Mais, avec le secours de mon cher Alexandre,
Il pourra s'en tirer encore cette fois.
J'aime cet Alexandre. Écrivons lui. Je dois
Lui parler, avant tout. D'ailleurs, j'ai pour moi-même
A lui dire deux mots d'une importance extrême.

SCÈNE XIV.

VALSAIN, MARTON.

(Elle vient voir s'il n'y a personne.)

VALSAIN.

(Haut.)

(A part.)
Que veut Marton?... Hé quoi! ma chère, tu parais
Inquiète...

MARTON, surprise.

Monsieur!...

VALSAIN.

Est-ce que tu cherchais
Quelqu'un ici?

MARTON, embarrassée.

Monsieur, point du tout; c'est un livre...
Pardon.

VALSAIN, en sortant, lui faisant un signe et un sourire d'amitié.

Non... je sortais.

MARTON, à part.

Et nous allons te suivre.

VALSAIN, revenant.

Hein ! que dis-tu, Marton ?

MARTON.

Rien, monsieur. J'espérais
Trouver ici...

VALSAIN.

Florville a mis ses intérêts
En de fort bonnes mains. Il me quitte, ma chère.
Avant peu, grâce à toi, je le tire d'affaire.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

SUDMER; MARTON, retournant à la coulisse, et faisant signe à Sudmer d'entrer.

MARTON.

Il remonte chez lui. Si tout de suite...

SUDMER.

Non,
Il faut me préparer. Il n'est pas temps, Marton.
Chez ton ami Florville il faut d'abord nous rendre.
Puisque je sais par cœur mon rôle d'Alexandre,
Allons le débiter. J'ai hâte d'en finir.
Faire un rôle de juif!

MARTON.

On n'en doit plus rougir.

SUDMER.

Florville, m'as-tu dit...

MARTON.

Ne peut pas le connaître,
J'en suis très-assurée ; et puis, ce juif, peut-être,
Est un fort bon chrétien. N'en soyez pas surpris;
On dit qu'il en est même une foule à Paris
Qui, sans croire manquer à la délicatesse,
Prêtent à cinq... par mois, et qui vont à la messe.

SUDMER.

Mais c'est à cinq par an que tu veux dire?

MARTON.

Non.
Par mois, sur gage encor.

SUDMER, levant les épaules.

Quel siècle! Eh mais, Marton,
Je ne suis pas vêtu comme un prêteur sur gages.

MARTON.

Ah! fort bien. Ils ont tous les plus beaux équipages.
Vous arrivez de loin, il faut en convenir.
Oh! comme nous allons ce soir nous divertir!

SUDMER, froidement.

Peut-être. Mais allons de ce pas chez Florville.

MARTON.

Nous y serons bientôt. L'accès en est facile;
Et, comme il n'a plus rien dans son appartement,
Nous trouverons la porte ouverte assurément.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente une chambre de l'appartement de Florville (censé être au dernier étage); elle est sans tenture, n'ayant pour tous meubles qu'un vieux fauteuil, deux vieilles chaises, une vieille commode, sans la moindre dorure et sans serrure, un vieux miroir, et seize tableaux de portraits de famille dans des cadres tout noircis. Les objets que quelques-uns représentent sont décrits dans la scène v.)

SCÈNE PREMIÈRE.

SUDMER, MARTON.

SUDMER.

Florville va venir ?

MARTON.

A l'instant. La partie
Était au dernier coup lorsque je suis sortie.

SUDMER, regardant autour de lui, et voyant la chambre presque nue.

Ma foi, rien n'est plus vrai, vous aviez tous raison.

(Marton rit.)

Marton, il n'a donc plus de domestique ?

MARTON.

Non.
C'est moi qui de sa chambre ai la surintendance.

SUDMER, regardant l'appartement.

Mais tu n'as pas grand mal, si j'en crois l'apparence.

MARTON.

Il n'a plus d'autre appui, dans toute la maison,
Que sa chère Julie et sa pauvre Marton :
Mais il retrouvera dans son oncle, j'espère,
Un appui plus solide encore, un second père.

SUDMER.

Va, retourne ; Marton, dis-lui que je l'attends.

MARTON.

J'y vais.

SUDMER.

Que mes moments sont précieux.

MARTON, en sortant.

J'entends.
Peut-être qu'aujourd'hui, monsieur, la chance est bonne.

SCÈNE II.

SUDMER.

Tout est ouvert ici : ce désordre m'étonne,
Et je ne croyais pas qu'il fût à ce degré.
(Regardant autour de lui.)
L'appartement n'est pas richement décoré.
Deux chaises, un fauteuil, pas même de tenture ;
Une vieille commode, encore sans serrure ;
Des tableaux... quels tableaux ! un vieux miroir. Parbleu !
Mes gens sont encor mieux meublés que mon neveu.
Le faste, je le vois, n'est pas son plus grand vice.
Je l'excuse à présent, et je lui rends justice ;
Il peut laisser sa porte ouverte à tous venants,
De semblables trésors ne tentent pas les gens.
Il est en sûreté... Ces peintures peut-être,
Que je dédaigne tant, sont de quelque grand maître.
Les cadres, tout noircis, pouvaient être fort beaux ;
Mais ils n'annoncent pas des chefs-d'œuvre nouveaux.
Eh ! palsambleu ! ce sont des portraits de famille :
Je reconnais mon père, et mon oncle, et sa fille...
Je ne m'étonne plus... Oh ! je vois à présent ;
Sur de pareils effets on trouve peu d'argent ;
Autrement mon neveu s'en fût défait sans doute.
Mais quel autre portrait ?... Ma foi, l'on n'y voit goutte ;
Je crois... en vérité, reconnaître le mien :
Oui, morbleu ! c'est bien moi ; je me reconnais bien.
Mais si le drôle allait, trouvant ma ressemblance...
Bon ! il était si jeune ! et mon âge, et l'absence
Depuis près de vingt ans...

SCÈNE III.

SUDMER, MARTON.

MARTON.

Monsieur, votre neveu
Va venir dans l'instant.

SUDMER.

Bien sûrement?

MARTON.

Au jeu
Il a, dit-on, passé toute la nuit dernière.

SUDMER.

C'est vivre plus qu'un autre, et doubler sa carrière.
Comment donc, ce jeune homme est avare du temps?
Il a grande raison. Vivent les gens prudents!
Enfin il va venir?

MARTON.

Dans la douce espérance
De vous donner des droits à sa reconnaissance.

SUDMER.

Il peut bien y compter.

MARTON.

Je l'entends.

SCÈNE IV.

SUDMER, FLORVILLE, MARTON.

FLORVILLE, à la coulisse.

Point d'humeur,
(A Sudmer.)
Je vous rejoins bientôt. Monsieur, de tout mon cœur
Vous m'avez attendu, pardonnez-moi, de grâce.
Marton, approche-nous des siéges.
(Marton approche des siéges.)
Prenez place.
Marton, quel est monsieur?

SUDMER.

Votre humble serviteur.
D'être connu de vous je n'ai pas le bonheur.

FLORVILLE.

Nous ne tarderons pas, je crois, à nous entendre...
Vous me convenez fort.

MARTON.

C'est monsieur Alexandre.

FLORVILLE.

Ah! c'est vous!

SUDMER.

Comment donc?

FLORVILLE.

Je vous connais fort bien.
Vous m'avez acheté, vendu, prêté.

SUDMER.

Moi! rien...
Où nous sommes-nous vus?

FLORVILLE.

Nulle part, ce me semble.
Mais, puisque le hasard en ce lieu nous rassemble,
J'ai vraiment à vous voir un sensible plaisir.
De traiter avec vous j'ai le plus grand désir.
Je ne vous promets pas de grands gains usuraires;
Je suis, pour le moment, fort mal dans mes affaires;
Mais j'ai de bons amis qui n'ont pas tout mangé.
Comptez sur moi près d'eux.

SUDMER.

Je vous suis obligé.

(Sudmer et Florville s'asseyent.)

FLORVILLE.

Voici le fait. Je suis un jeune fou.

MARTON.

Sans doute
Vous voulez plaisanter?

FLORVILLE.

Tais-toi. Sors, ou m'écoute.

(À Sudmer.)

Je suis donc, vous disais-je, un jeune extravagant,
Qui veut, à quelque prix que ce soit, de l'argent.
Vous me paraissez, vous, un vieux pécheur, un homme
Riche, assez obligeant pour me prêter ma somme :
Moi je suis assez fou, dans le moment présent,
Pour payer l'intérêt à cinquante pour cent.
Je crois que je m'explique; et maintenant, je pense,
Nous pouvons tous les deux traiter en assurance.

SUDMER.

Vous ne vous perdez pas en discours superflus,
Vous êtes franc.

FLORVILLE.

Très-franc.

SUDMER.

Je vous en aime plus.

Permettez, cependant, que je vous désabuse
Sur un petit article.

FLORVILLE.

Ah! voilà de la ruse.

SUDMER.

D'honneur, je ne suis pas, moi personnellement,
Riche assez pour pouvoir vous prêter de l'argent.
Mais j'ose me flatter d'avoir assez d'empire
Sur un ancien ami.

FLORVILLE.

Fort bien.

SUDMER.

Quoiqu'à vrai dire
Cet homme soit un juif dans la force du mot,
Craintif jusqu'à l'excès, avare...

FLORVILLE.

C'est un sot.

SUDMER.

N'est-il pas vrai, Marton?

MARTON.

Vous n'y sauriez que faire.

FLORVILLE.

Enfin puis-je y compter?

SUDMER.

Oui, monsieur, je l'espère...
Je ne vous dirai pas qu'il ait exactement
L'argent dont vous pourriez avoir besoin...

FLORVILLE.

Comment?

SUDMER.

Mais il a des effets, de bons contrats de rente,
Sur lesquels il perdra.

FLORVILLE.

Combien?

SUDMER.

Trente ou quarante
Pour cent.

(On entend du bruit au dehors.)

FLORVILLE, en se levant.

J'entends du bruit. Si par hasard, Marton,
C'étaient des créanciers, mets-les à la raison.

(Sudmer se lève.)

MARTON, à part.

Allons voir si Valsain agit en conscience.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

SUDMER, FLORVILLE.

FLORVILLE.

Je m'engage à payer enfin la différence.
Je sais bien qu'on n'a pas d'argent sans intérêt,
Et je n'en voudrais pas autrement, s'il vous plaît.

SUDMER.

C'est penser noblement; mais vous savez l'usage.
Il faudrait engager un bien, un héritage,
Pour sûreté des fonds que je vous fais prêter.

FLORVILLE.

Un bien?

SUDMER.

Terre ou maison.

FLORVILLE.

Vous voulez plaisanter.
Je n'avais qu'une rente, hélas! elle est défunte.

SUDMER.

Et comment faites-vous pour exister?

FLORVILLE.

J'emprunte.
Mais sans doute, mon cher, vous avez dans leur temps
Connu, de nom du moins, quelqu'un de mes parents?

SUDMER.

Monsieur, votre famille, il est vrai, m'est connue...
Votre père, je crois, logeait dans cette rue.

FLORVILLE.

Dans la même maison que j'habite aujourd'hui.

SUDMER.

Et qui vous est échue en partage après lui.

FLORVILLE.

Elle n'est plus à moi.

SUDMER.

Vraiment?

FLORVILLE.

Par caractère

J'ai préféré d'en être un simple locataire :
La maison est d'abord trop immense pour moi :
Dans les appartements on logerait un roi.
Je n'ai point de chevaux, n'en aurai de ma vie ;
Je n'ai conséquemment pas besoin d'écurie.
Cave, bûcher, cuisine, office, et cætera,
Je n'habiterai pas ces appartements-là.
Mon père avait d'ailleurs un nombreux domestique :
Ce luxe est ruineux, et bien fou qui s'en pique.
Il eût fallu louer ; c'est un autre embarras.
Il est, vous le savez, des gens qui n'aiment pas
A payer : les contraindre, assigner, faire vendre,
Cela n'est point du tout dans mon genre.

SUDMER, à part.

A l'entendre,
Il a du moins bon cœur.

FLORVILLE.

Enfin j'ai vendu.

SUDMER.

Bon.
Ainsi donc?...

FLORVILLE.

C'est assez parler d'une maison ;
Il n'y faut point compter : mais la chose est égale
Si vous êtes payé. Vous savez qu'au Bengale
J'ai depuis dix-huit ans un oncle très-riche.

SUDMER.

Oui.

FLORVILLE.

Et qui doit revenir incessamment ici.

SUDMER, souriant.

Incessamment?

FLORVILLE.

Il a cent mille écus de rente.
Vous souriez, compère, et la somme vous tente.

SUDMER.

Cent mille écus là-bas sont ici tout au plus...

FLORVILLE.

Deux cent mille francs.

SUDMER.

Ah!

FLORVILLE.

Cinquante mille écus,
Soit. Ne sont-ce pas là de belles espérances,
Et pour dix mille francs de riches assurances ?

SUDMER.

Vous comptez donc déjà sur la succession?

FLORVILLE.

Non, mais sur ses bontés.

SUDMER.

Cette présomption...

FLORVILLE.

Ah! loin de souhaiter son immense héritage,
Sa mort m'accablerait.

SUDMER, à part.

Pas plus que moi, je gage.

FLORVILLE.

Le cher oncle est malade, hélas! et chaque jour
Mes vœux ardents au ciel demandent son retour,
Pour que mon frère et moi, tous deux d'intelligence,
Puissions lui témoigner notre reconnaissance,
Et, de son mal cruel trompant l'activité,
Lui rendre par nos soins la vie et la santé.

SUDMER, avec attendrissement.

C'est fort bien. Mais passons. On dit que votre mère,
Qui vous favorisait, vous fit son légataire
D'un service d'argent superbe.

FLORVILLE.

Il est fondu.
Je ne mange jamais chez moi, je l'ai vendu.

SUDMER.

On faisait grand récit de sa bibliothèque.

FLORVILLE.

Je ne sais. Elle était toute latine ou grecque,
Ou gauloise, du style et du temps d'Amyot.
Je n'en ai jamais pu déchiffrer un seul mot;
C'est trop savant pour moi. Je suis d'un caractère
Très-communicatif, et je crois que mon père
Avait tort de garder tant de livres chez lui.
A quoi sert-il de lire? on sait tout aujourd'hui.

SUDMER.

Enfin vous n'avez rien ?

FLORVILLE, montrant les tableaux.

Ma race ici fourmille.
Si vous êtes jaloux de portraits de famille,
Vous ne pouviez, mon cher, aujourd'hui tomber mieux.
Tout mon appartement est plein de mes aïeux.
C'est du Van-Dick tout pur, pas une seule croûte;
Mais cela ne vaut rien pour vous.

SUDMER.

Très-peu, sans doute.
Attendez. Je connais un certain parvenu,
Dont aucun des aïeux jusqu'ici n'est connu,
Qui m'a fait demander une famille entière,
Dont le chef, quoique issu de race roturière,
Eût fait quelque action de mérite et d'éclat,
Ou comme militaire, ou comme magistrat.
Mais vous ne voulez pas les vendre, je suppose?

FLORVILLE.

Pour peu que vous trouviez qu'ils vaillent quelque chose,
Estimez, et prenez.

SUDMER.

Vous riez?

FLORVILLE.

Non. Je doi;
Pour payer, je m'adresse à ma famille.

SUDMER.

Quoi!
Vous voudriez...?

FLORVILLE.

Sans doute. Eh, parbleu! mon grand-père,
Ma tante, mes cousins, mon arrière-grand'mère,
Prenez-les.

SUDMER, à part.

Je ne peux pardonner ce trait-là.

FLORVILLE.

Je n'en connus jamais un seul.

SUDMER.

Que fait cela?

FLORVILLE.

Vous les traiterez bien, mon ami, je l'espère.

SUDMER

Mieux que vous. Cependant...

FLORVILLE.

Vous êtes bien austère.

SUDMER.

Puisque vous le voulez...

FLORVILLE.

Vous vous faites prier.
Tenez, voici d'abord ma tante Dulaurier;
C'est elle sous ma main qui tombe la première.
Elle mourut, suivant son époux à la guerre :
Elle a valu son prix dans son temps, à la voir;
Mais je ne la vends pas ce qu'elle a pu valoir.
Elle est peinte en bergère, à l'abri du feuillage
D'un hêtre qui lui prête un favorable ombrage.
Ses moutons innocents paissent à ses côtés.
Que de grâces, d'attraits, de charmes, de beautés!
Fidèle Amaryllis, elle attend son Tytire.
Combien cela vaut-il? cent francs.

SUDMER.

Vous voulez rire :
Je donnerais cent francs pour ce vieux tableau-là?

FLORVILLE.

Fort bien; et les moutons? eux seuls valent cela;
Je vous donne pour rien ma tante.

SUDMER.

Allons, n'importe,
Je la prends.

FLORVILLE.

Vous avez un beau dessus de porte.
(Montrant un autre tableau.)
Mon grand oncle Richard-Achille Marvelin :
Il fut fait prisonnier au combat de Denain;
Mais un échange heureux le rendit à la France.
C'était un général d'une haute vaillance.

SUDMER.

Combien?

FLORVILLE.

Six cents francs.

SUDMER.

Ah!

FLORVILLE.

Je ne puis, en honneur,
Vous le donner à moins.

SUDMER.

Vous croyez donc, monsieur,
Que je puis disposer du trésor de la banque?

FLORVILLE.

Un héros, c'est bien cher.

SUDMER.

Oui, quand l'espèce en manque.
Mais rien n'est, grâce au ciel, aujourd'hui plus commun;
Et la France elle seule en fournit cent pour un.

FLORVILLE.

Vous le voulez pour rien. Oh! c'est une autre affaire!

SUDMER.

Non, certes; et je vais vous prouver le contraire;
Car je le prends.

FLORVILLE.

Fort bien. Vous vous y connaissez.

SUDMER.

Ceux-là seront moins chers.

FLORVILLE.

Plus que vous ne pensez.
Ce sont deux magistrats, dont l'un fut un poëte:
Mais ce qui renchérit de beaucoup votre emplette,
C'est, quoiqu'on ait tenté d'ébranler leurs vertus,
Pour la première fois qu'ils ont été vendus.

SUDMER.

On ne peut trop payer des magistrats semblables.

FLORVILLE.

Pour faire en peu de mots, sans recourir aux fables,
L'éloge de leurs cœurs et de leurs grands talents,
Mes deux oncles étaient les d'Aguesseaux du temps.

SUDMER.

Je les prends pour le prix que vous ferez vous-même.

FLORVILLE.

Eh bien donc, deux cents francs; le prix n'est pas extrême.

SUDMER.

Deux cents francs, soit.

FLORVILLE, montrant d'autres tableaux.

Le maire avec les échevins.
Vous voyez mon grand-père et deux de mes cousins;
Tenez, pour cent écus je vous donne le maire.

SUDMER.

C'est trop.

FLORVILLE.

Si pour ce prix vous prenez mon grand-père,
Quoiqu'à mes deux cousins je sois fort attaché,
Prenez les échevins par-dessus le marché.

SUDMER.

Allons.

FLORVILLE.

Nous en aurions pour toute la journée;
Notre affaire en deux mots peut être terminée.
Voyez si ces portraits sont tous de votre goût;
Prenez, et donnez-moi dix mille francs du tout.

SUDMER, comptant les tableaux.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit... quinze, seize.

FLORVILLE, qui, pendant que Sudmer compte, a mis son portrait à part.

Le seizième n'est pas à vous, ne vous déplaise;
Vous voyez qu'il est mis à part: c'est le portrait
De mon oncle Sudmer, ressemblant trait pour trait.

SUDMER.

A ce qu'on vous a dit.

FLORVILLE.

Oui.

SUDMER.

Cette préférence...

FLORVILLE.

Est un devoir sacré de la reconnaissance.
Je me souviens encor que quand j'étais enfant
Il me gâtait.

SUDMER.

Tant pis.

FLORVILLE.

Et depuis ce moment
J'ai tant reçu de lui de marques de tendresse,
Que je veux avec moi le conserver sans cesse,
N'eussé-je qu'un grenier pour mon appartement...

SUDMER.

Vous y voilà.

FLORVILLE.

Lui seul en ferait l'ornement.

SUDMER.

(A part.) (Haut.)
Je lui pardonne tout. Soit goût, soit fantaisie,

De ce cher tableau-là j'ai la plus grande envie.
Peu m'importe le prix, je m'offre à le payer.

FLORVILLE.

J'en suis fâché pour vous, mon très-cher usurier;
Mais vous ne l'aurez pas, c'est moi qui vous le jure.

SUDMER.

(A part.) (Haut.)
Je lui pardonne tout... Monsieur, de ma nature,
Je suis un homme étrange et tenace...

FLORVILLE.

En effet.

SUDMER.

Lorsque je me suis mis dans la tête un projet,
Je ne regarde pas à la somme.

FLORVILLE.

J'enrage.

SUDMER.

Deux cents pistoles.

FLORVILLE.

Non.

SUDMER, jetant encore les yeux sur le tableau.

Non? Plus je l'envisage...
Quatre cents.

FLORVILLE.

Non.

SUDMER.

Six cents.

FLORVILLE.

Non, non. Quelle fureur!
S'il vaut cela pour vous, qui n'avez pas mon cœur,
Vous que l'intérêt seul peut conduire...

SUDMER.

Il me semble
Qu'en le payant autant que tout le reste ensemble,
Ce marché-là pour vous doit être avantageux.

FLORVILLE.

Non; sans lui, je serais tout à fait malheureux.
Privé de mes parents dès l'âge le plus tendre,
Quoique éloigné de moi, lui seul a su m'entendre.
C'est mon ange gardien! Dussiez-vous le couvrir
D'or et de diamants... j'aimerais mieux mourir.

SUDMER, à part.

Ce coquin-là sera quelque jour un brave homme!

(Haut, tirant son portefeuille.)

Tenez, je crois avoir apporté votre somme.
La voici.

(Il tire un billet.)

FLORVILLE, après avoir regardé le billet.

Ce billet est de vingt mille francs.
Vous vous trompez, sans doute?

SUDMER.

Il est encore temps
De vous déterminer. J'ai toujours l'espérance...

FLORVILLE.

Hé quoi! vous persistez avec cette assurance?

SUDMER.

Vous me refusez donc tout à fait?

FLORVILLE.

Tout à fait.

SUDMER.

En ce cas, marché nul.

FLORVILLE.

Voici votre billet.

SUDMER, à part, en se tournant pour cacher ses larmes.

Je crains de me trahir.

FLORVILLE.

Vous gardez le silence?
Reprenez...

SUDMER.

Non, gardez. Quant à la différence,
Nous la balancerons ensemble une autre fois.

FLORVILLE.

Eh! mon cher Alexandre, à peine je conçois...
Mais cette confiance est du genre sublime.

SUDMER.

Donnez-moi votre main, monsieur; je vous estime,
Je vous aime... Pardon.

FLORVILLE.

Hé quoi! vous moquez-vous?

(A part.)

Il n'avait pas d'argent: voilà comme ils sont tous.

SUDMER, à part.

De vices, de vertus quel assemblage étrange!

C'est un diable, dit-on : oh ! pour moi c'est un ange.

FLORVILLE.

Vous repentiriez-vous ?

SUDMER.

Je n'en suis pas fâché ;
Mais vous venez de faire un excellent marché.

SCÈNE VI.

FLORVILLE.

Est-ce un songe ? En tout cas c'est, charmant. L'honnête homme,
Pour un juif ! me donner une aussi forte somme
(Saluant les tableaux.)
Pour de méchants portraits de famille. D'honneur,
Je ne vous croyais pas, messieurs, tant de valeur.
Que diable en va-t-il faire ? il perdra ses avances.

SCÈNE VII.

MARTON, FLORVILLE.

FLORVILLE, faisant courber la tête de Marton.

Marton, viens saluer tes vieilles connaissances ;
Et, prosternant ton front, viens, les larmes aux yeux,
Le cœur plein de regrets, leur faire tes adieux.

MARTON.

Je ne vous conçois pas, monsieur ; ce n'est pas l'heure
D'être gai.

FLORVILLE.

Veux-tu donc, ma chère, que je pleure ?
A propos, Lisimon... Va changer ce billet ;
Tâche d'avoir de l'or, pour faire moins d'effet.
Tu sais du bon vieillard l'événement funeste :
Porte-lui mille écus, tu me rendras le reste.
Je vais jouer.

MARTON.

Jouer ?

FLORVILLE.

Je vais finir un coup
Bien important pour moi : je dois gagner beaucoup.

MARTON.

Beaucoup ? Et que dira votre chère Julie ?

FLORVILLE.

Dis-lui, Marton, que c'est ma dernière folie.

MARTON.

Souvenez-vous, monsieur, du proverbe...

FLORVILLE.

Qui dit?

MARTON.

Soyez juste...

FLORVILLE.

J'entends, Marton. Sans contredit,
Les proverbes sont pleins de maximes superbes;
Mais j'écoute mon cœur, et non pas les proverbes.
Va, tu me rejoindras chez Valère.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MARTON.

Un bon cœur,
Et si peu de conduite! Ah! c'est un grand malheur.

SCÈNE IX.

SUDMER, MARTON.

SUDMER, accourant.

Je n'y puis plus tenir, son procédé m'enchante.

MARTON, sans voir Sudmer.

C'est un drôle de corps... Cette action touchante...

SUDMER.

Que fais-tu là, Marton?

MARTON, sans voir Sudmer.

Il ne soupçonne pas...

(L'apercevant.)

Qui vous fait donc, monsieur, revenir sur vos pas?

SUDMER.

Où peut être Florville?

MARTON.

Au champ de la victoire.

SUDMER.

Que veux-tu dire?

MARTON.

Au jeu, comme vous pouvez croire.

Qu'il est extravagant !

SUDMER.

Du moins il le parait.
Marton, vois ; il conserve avec soin mon portrait.

MARTON.

Comment ?

SUDMER.

Dix mille francs n'ont pas pu le séduire.

MARTON.

Le bon jeune homme !

SUDMER.

Va, quoi qu'on en puisse dire,
Avant qu'il soit six mois il se réformera.

MARTON.

J'espère, comme vous, qu'il se corrigera.

SUDMER.

Je commence d'abord par acquitter ses dettes.

MARTON.

Mais, monsieur Lisimon (car maintenant vous êtes
Ce parent éloigné, ce vieillard malheureux
Qui nous sollicitez depuis un mois ou deux),
J'ai dans ce moment-ci l'ordre de vous remettre
Mille écus.

SUDMER.

Mille écus ?

MARTON.

Si vous voulez permettre.
Votre fou de neveu n'a pas plutôt reçu
Le billet que voici, que soudain, à l'insu
Des avides recors qui le veillent sans cesse,
Il me charge envers vous d'acquitter sa promesse.
Comme votre besoin, je crois, n'est pas urgent,
Vous me permettrez bien de donner cet argent
A quelques créanciers que j'ai vus tout à l'heure,
Et qui, le jour, la nuit, assiégent sa demeure.

SUDMER.

Va, de ce dernier trait je lui ferai raison.
On n'a pas de défauts avec un cœur si bon.

MARTON.

J'avais, dans tous les temps, conservé l'espérance.

SUDMER.

Tu vois qu'on est souvent trompé par l'apparence.

MARTON.

Mais vous l'êtes ici fort agréablement.

SUDMER.

A propos, et Valsain, ce jeune homme charmant,
Bon, généreux, humain, a-t-il payé les dettes
De son frère?

MARTON.

Ah bien oui! les dupes qu'il a faites
Ne sont pas, j'en réponds, si sottes qu'on le croit;
Car je ne connais pas de fourbe plus adroit.
J'aurais dû m'en fier à votre expérience,
Monsieur : du cœur humain vous avez la science.

SCÈNE X.

GERCOUR, SUDMER, MARTON.

GERCOUR.

Eh bien! avais-je tort?

SUDMER.

Attendez pour juger.
Quand j'aurai vu son frère...

GERCOUR.

Il court un grand danger
En effet. Renoncez, mon cher, à l'entreprise.
Je viens de le laisser à l'instant chez Mélise.

MARTON.

Chez Mélise! c'est bien le plus méchant démon...

SUDMER.

Et le sage Valsain fréquente sa maison!
Pardonnez, si mon cœur, de crainte d'injustice,
Ne présume pas plus la vertu que le vice.
Viens, Marton.

GERCOUR, riant.

Vous allez l'éprouver à son tour?
Mais vous extravaguez.

SUDMER.

Mon cher ami Gercour,
C'est ce que nous verrons bientôt, ne vous déplaise :
Vous pouvez jusque-là rire tout à votre aise.
Les hommes sont remplis de contradictions;
Je ne les juge, moi, que par leurs actions.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente un cabinet d'étude (censé être au second étage); il est fort bien meublé, garni de livres. Du côté gauche est une table à côté du fauteuil de Valsain, et un paravent dans un coin au fond, derrière lequel il ne doit pas y avoir de porte, mais une croisée avec ses rideaux. Il n'y a dans ce cabinet qu'une porte au fond, et celle d'un petit cabinet de côté, en face du paravent.)

SCÈNE PREMIÈRE.

VALSAIN.

(Il est assis, et tient un livre à la main, qu'il dépose et reprend tour à tour.)

Mélise est, en honneur, une femme charmante;
J'ignore d'où lui vient le renom de méchante :
Elle est bonne, sensible; et son cœur généreux
Aime par-dessus tout à faire des heureux.
La coquette Gercour se forme à son école.
J'ai subjugué son âme et sa tête frivole.
Déjà je l'ai réduite à n'avoir plus que moi
Pour ami, pour conseil; à suivre en tout ma loi.
Je l'attends en ces lieux avec impatience.
Mais elle ne vient point; et toute ma science...
Légère, inconséquente, on peut la mener loin...
De m'obtenir Julie elle prendra le soin.
Qui peut la retarder? je ne peux pas comprendre...
Quand elle sait qu'ici je reviens pour l'attendre...
Peut-être a-t-elle craint... sa réputation...
(En souriant.)
Puis, ne s'agit-il pas d'une bonne action?...
Et qui pourra d'ailleurs pénétrer ce mystère?
Je suis sûr de Lafleur... Florville chez son frère
Ne vient presque jamais... Par mes soins écarté,
Le cher époux enfin nous laisse en liberté.
Car, malgré le respect qu'il a pour ma personne...

SCÈNE II.

LAFLEUR, VALSAIN.

LAFLEUR.

Monsieur, un bon vieillard...

VALSAIN, à part.

Lafleur a l'âme bonne.

(Haut.)

Quel homme est-ce?

LAFLEUR.

Il paraît être dans la douleur.

VALSAIN.

Eh! que puis-je pour lui? te l'a-t-il dit, Lafleur?

LAFLEUR.

Non, monsieur.

VALSAIN, à part.

Ce sera quelque importun, sans doute.

LAFLEUR.

Il vient probablement...

VALSAIN.

Eh! crois-tu que j'en doute?
Il vient me demander de l'argent, des secours.
De l'argent! comme si l'on en avait toujours.

LAFLEUR.

L'usage libéral que vous faites du vôtre...

VALSAIN.

Je ne suis pas chez moi pour lui ni pour tout autre,
Sauf les exceptions. J'aurais trop à souffrir;
Je ne puis voir des maux que je ne puis guérir.
Laisse-moi.

SCÈNE III.

VALSAIN.

Ce Lafleur est un sot. De la vie
Je n'ai connu valet de si mince génie.
Je ne sais pas où diable il va me déterrer
Des gens que pour toujours je voudrais ignorer.
On ne vient pas. Eh mais! je me lasse d'attendre.
Ni madame Gercour, ni le cher Alexandre.

(Très-inquiet.)
Alexandre surtout, je ne le conçois pas;
Lafleur m'avait juré qu'il marchait sur ses pas.
Il a tous mes papiers, tous mes secrets... Peut-être...
L'homme adroit aisément peut devenir un traître.

SCÈNE IV.

VALSAIN, MADAME GERCOUR.

VALSAIN, apercevant madame Gercour.
Mais la voici.

MADAME GERCOUR, qui est entrée en riant.
Valsain, vous avez bien perdu
D'être sorti si tôt.

VALSAIN, riant aussi.
Quoi donc? qu'avez-vous vu
De si plaisant?

MADAME GERCOUR, éclatant de rire.
Dorval, qui, surprenant sa femme
Chez Mélise à l'instant, exigeait que la dame
Rentrât à la maison à dix heures du soir.
Il fallait tous les deux les entendre, les voir!
(Après un moment de réflexion.)
Mais si j'allais, chez vous, moi-même être surprise
Par mon mari?

VALSAIN.
D'abord, il vous croit chez Mélise.
Puis dans mon cabinet il monte rarement;
Il me fait appeler dans son appartement
Quand il a quelque chose à me dire, à m'apprendre,
Ou de mon amitié quelque conseil à prendre;
Et je trouve cela raisonnable. Il est vieux,
Je suis jeune... je dois...

MADAME GERCOUR.
Vous parlez tout au mieux.
Mais enfin, s'il montait?... Jaloux par caractère...

VALSAIN, avec confiance.
Jaloux de moi! non, non.

MADAME GERCOUR.
Il l'est de votre frère,
Et m'en fait souvenir à chaque instant du jour.

VALSAIN.

Quoi ! toujours pour mon frère il vous croit de l'amour ?

MADAME GERCOUR.

A ma fidélité Gercour fait cette injure.

VALSAIN.

Et j'en suis indigné. Votre âme noble et pure
Peut-elle avec Florville avoir quelque rapport ?
Le vice et la vertu sont-ils jamais d'accord ?

MADAME GERCOUR.

J'aimerais... !

VALSAIN, du ton le plus caressant et le plus aimable.

Pourquoi non ?... Souffrez, je vous conjure ;
Le mal n'est pas d'aimer : ah ! suivons la nature.
Tout dépend d'un bon choix.

MADAME GERCOUR, avec dignité.

Il est fait.

VALSAIN, dédaigneusement.

Bon !

MADAME GERCOUR.

Comment ?

VALSAIN, d'un ton doux.

Telle femme a le droit de fixer un amant...

MADAME GERCOUR.

N'est-elle pas coupable ?

VALSAIN, avec force et sentiment.

Oui (car je suis sévère),
Lorsqu'au gré de ses vœux elle est épouse et mère,
Lorsque, libre d'avoir un époux à son choix,
D'un hymen volontaire elle a subi les lois ;
Surtout lorsque les fruits de ce lien aimable
Lui rappellent sans cesse un serment redoutable,
Et, lui faisant goûter les plaisirs les plus doux,
A ses yeux attendris retracent son époux.
Mais combien peu voit-on de ces femmes heureuses
Qui portent de l'hymen les chaînes amoureuses ?
Combien, pour mettre fin à de longs démêlés,
N'a-t-on pas vu d'enfants, avant l'âge immolés,
Forcés par leurs parents d'unir leur main timide
A la tremblante main d'un vieillard insipide,
Qui, non content d'avoir à la société
Refusé le tribut que doit l'humanité,

Ayant perdu sans fruit une longue jeunesse,
Dessèche encor la fleur que cueille sa vieillesse?

MADAME GERCOUR.

Il faudrait, selon vous, rompre...

VALSAIN.

Mais, franchement,
Votre sexe et le mien y gagneraient souvent.
(Avec sentiment.)
Ah! que de malheureux gémissent en silence
(Et j'en fais près de vous la triste expérience),
Qu'un sort injurieux condamne sans retour
A voir en d'autres mains l'objet de leur amour;
Et réduits à brûler d'une éternelle flamme,
Sans qu'un rayon d'espoir se glisse dans leur âme!
Concevez-vous, madame, un état plus affreux?

MADAME GERCOUR, légèrement.

Seriez-vous par hasard un de ces malheureux?

VALSAIN, avec chaleur et franchise.

Il est trop vrai; souffrez que mon cœur se soulage:
J'ai fait de la constance un long apprentissage.

MADAME GERCOUR, avec la même légèreté.

Et quel est cet objet dont vous êtes charmé,
Si cruel à vos vœux, si tendrement aimé?

VALSAIN, d'un ton très-caressant.

Ah! c'est le plus aimable...

MADAME GERCOUR.

Oh! j'en étais certaine.
Voilà l'amour; il peint aussi vrai que la haine:
L'un grossit les vertus, et l'autre les défauts.
Mais n'apercevez-vous aucun terme à vos maux?

VALSAIN.

Ah! l'amour est timide, alors qu'il est extrême.

MADAME GERCOUR, curieuse avec légèreté.

Et connais-je l'objet?...

VALSAIN, ayant l'air de se trahir malgré lui.

Se connaît-on soi-même!

MADAME GERCOUR, avec dignité.

Quoi! je suis... moi, Valsain!

VALSAIN, avec hypocrisie.

Madame, deviez-vous
Le deviner si tard? Ah! pourquoi votre époux...?

MADAME GERCOUR, toujours avec dignité.

Mais raisonnablement vous ne pouvez, je pense,
En vouloir à Gercour en cette circonstance.
Il me vit le premier, le premier il m'aima;
Vous ne me connaissez...

VALSAIN, rapidement.

Ah! que dites-vous là?
Avez-vous pu rester un moment inconnue!
Oui, je vous adorais...

MADAME GERCOUR, vivement.

Comment! sans m'avoir vue?

VALSAIN, rapidement.

Que vous êtes injuste! Ah! c'est vous dont l'orgueil
Ne m'honora jamais du plus léger coup d'œil.
En vain autour de vous un flot d'amants s'écoule,
Vous ne me voyiez pas, car j'étais dans la foule.

MADAME GERCOUR, avec dignité.

Vous deviez déclarer à ma mère...

VALSAIN.

Qui? moi!
Quand vous étiez promise, oser...

MADAME GERCOUR, avec la plus grande noblesse.

Eh mais! pourquoi,
Valsain, en ce moment osez-vous davantage?
Me respectez-vous moins depuis mon mariage?

VALSAIN.

Quand on vous a contrainte à serrer un lien...

MADAME GERCOUR, de même.

Mais enfin c'est tromper, et vous le savez bien.

VALSAIN, d'un ton caressant, s'animant d'une manière très-vive.

Vous ne trompez personne. Eh mais! c'est une enfance.
Loin de moi le projet d'alarmer l'innocence!
Il serait trop indigne et de vous et de moi;
Il faut, pour être heureux, être content de soi.

MADAME GERCOUR.

Mais mon époux...

VALSAIN.

N'est pas venu jusqu'à son âge
Sans connaître du monde et les lois et l'usage;
Il ne veut seulement qu'échapper aux propos,
Fruits de l'oisiveté des méchants et des sots.

Il n'est point dans mon cœur, il n'est pas dans le vôtre
De vouloir être heureux par le malheur d'un autre...

MADAME GERCOUR, avec inquiétude.

Mais quand paraîtra donc ce vieillard à mes yeux?

VALSAIN, jouant la plus grande passion.

Que sais-je? Ah! je ne vois que vous seule en ces lieux!
Pardonnez à mon cœur trop tendre et trop sensible:
De la Divinité c'est un présent terrible,
Dont l'excès, je l'avoue, ajoute à la douleur;
Mais s'il double la peine, il double le bonheur.
Ah! malheur aux cœurs froids qui, dans l'indifférence,
Goûtent de n'aimer rien la triste jouissance!
Le ciel vous fit pour plaire: avec autant d'appas,
Vous aurait-il fait don d'un cœur pour n'aimer pas?
Livrons à leurs remords ces femmes aveuglées
Qui, toujours dans la foule, et toujours isolées,
N'éprouvent que des goûts, jamais un sentiment;
Ont mille adorateurs, et n'ont pas un amant.
Pour nous, qu'un doux penchant entraîne l'un vers l'autre,
Que mon cœur soit toujours le confident du vôtre;
Que le plus tendre amour enchaîne pour jamais
Deux cœurs que pour s'aimer la nature avait faits.

(Il se jette aux genoux de madame Gercour.)

MADAME GERCOUR, très-inquiète.

Qu'osez-vous espérer?

VALSAIN.

Ah! je ne suis plus maître
De mes transports...

MADAME GERCOUR, avec indignation.

Où suis-je? et n'êtes-vous qu'un traître?

VALSAIN, très-troublé.

O ciel! j'entends du bruit.

MADAME GERCOUR, avec joie.

Tant mieux.

VALSAIN.

C'est fait de nous.
Ouvrez ce paravent, et fermez-le sur vous.

MADAME GERCOUR, avec une noble fermeté.

Pourquoi donc me cacher? je ne suis point coupable.

VALSAIN, dans le plus grand trouble et rapidement.

Vous n'en seriez pas moins jugée impardonnable.

Le monde est si méchant!... Si c'était votre époux!...
C'est lui-même.

MADAME GERCOUR, extrêmement troublée.

Grand Dieu!

VALSAIN.

Fuyez donc son courroux

(Il fait cacher madame Gercour derrière le paravent.)

SCÈNE V.

MADAME GERCOUR, cachée derrière le paravent, VALSAIN, GERCOUR.

VALSAIN, allant au-devant de Gercour, et affectant de la tranquillité.

(A part.)

Ah! c'est vous, mon ami? Qu'avez-vous? que présage...

GERCOUR.

J'ai besoin de vous voir.

VALSAIN.

Parlez.

GERCOUR.

Vous êtes sage,
Vous; vous savez régler votre âme à votre gré;
Jamais les passions ne vous ont égaré :
Vous êtes, en un mot, un philosophe austère.

VALSAIN, à part.

Le moment est bien pris.

GERCOUR.

J'étouffe de colère,
Moi.

VALSAIN.

Daignez confier à votre ami...

GERCOUR.

Je sors
D'une maison où j'ai, malgré tous mes efforts
Pour me bien contenir, failli faire une scène
Affreuse, épouvantable.

VALSAIN.

(A part.)

O mon Dieu! Quelle gêne!

(Haut.)
Eh bien?

GERCOUR.

On parlait bas dans un coin du salon:
Mais bientôt j'entends rire, et prononcer mon nom.

VALSAIN, inquiet.

Comment?

GERCOUR.

C'était celui de ma femme. J'écoute
Avec attention; et ce que je redoute
Depuis longtemps se trouve à la fin éclairci.
Je suis assassiné, déshonoré, trahi.

VALSAIN, plus inquiet.

Trahi! vous?

GERCOUR.

Par ma femme.

VALSAIN, de même.

O ciel!

GERCOUR.

Par elle-même;
Et jugez, s'il se peut, de mon chagrin extrême,
Par un jeune homme à qui j'ai servi de tuteur.

VALSAIN, extrêmement inquiet.

Vous croiriez...?

GERCOUR.

L'on n'a pas nommé le séducteur.

VALSAIN, à part, et se remettant un peu.

Tant mieux.

GERCOUR.

Quoi qu'il en soit, vous croyez bien, je pense,
Que je n'ai pu rester un moment en balance,
J'aurais pu soupçonner, moi, j'en serais confus,
L'homme que je respecte et que j'aime le plus:
Non, non, jamais.

VALSAIN, à part.

De moi se rirait-il lui-même?

GERCOUR.

Enfin, ma femme...

VALSAIN, d'un ton persuadé et vif.

Elle est vertueuse, et vous aime.

GERCOUR.

Beaucoup. Où croyez-vous qu'elle soit maintenant?

VALSAIN, de même.

Quelque part qu'elle soit, je réponds...

GERCOUR.

Cependant
J'ai de fortes raisons pour la croire infidèle.

VALSAIN, de même.

Mais lorsque je vous dis que je vous réponds d'elle.
Gercour, de l'apparence il faut se défier :
A de faux bruits craignez de la sacrifier.

GERCOUR.

Lorsqu'en ce moment même elle est avec l'infâme...
Sans doute...

VALSAIN, extrêmement contraint.

En sa faveur souffrez que je réclame...

GERCOUR.

Vous frémissez vous-même.

VALSAIN.

Oui... je frémis... d'horreur.

GERCOUR.

Je reconnais bien là, mon ami, votre cœur.

VALSAIN, à part.

De mille traits cruels mon âme est poignardée.
(Haut.)
Mais aussi votre crainte est-elle bien fondée?...
Je suis... non moins que vous... délicat sur l'honneur.

GERCOUR.

Florville...

VALSAIN, vivement.

Eh bien! mon frère?...

GERCOUR.

Est son vil séducteur.

VALSAIN, à part, se remettant tout à fait.
(Haut.)

Je respire! Est-il vrai? Non... il est impossible.
Ce procédé, Gercour, serait par trop horrible.
Je connais ses défauts, ses penchants à l'erreur,
Mais ils sont dans sa tête, et non pas dans son cœur.

GERCOUR.

Moi qui l'aimai quinze ans, et lui servis de père!
C'est ce qui plus encor, Valsain, me désespère.
Vous ne concevez pas...

VALSAIN, d'un ton pénétré.

Ah! je sens vivement
Ce qu'un pareil soupçon doit avoir d'affligeant
Pour un cœur aussi tendre, aussi bon que le vôtre.
Mais on les calomnie, à coup sûr, l'un et l'autre.
Dans le monde qu'on fasse un conte un peu méchant,
Des cent bouches d'airain que libéralement
L'imagination prête à la renommée,
Dans ces occasions pas une n'est fermée.
Le vulgaire, à la fois curieux et malin,
Croit tout avidement, croit tout sans examen.
Quant à nous...

GERCOUR.

Au surplus, je vous demande en grâce
Qu'elle ne sache rien de tout ce qui se passe
Entre nous. Si le temps peut la justifier,
Mes soupçons indiscrets pourraient l'humilier.

VALSAIN.

(A part.)

Sans doute. Il est trop tard.

GERCOUR.

Je me sens plus tranquille.
Parlons donc maintenant de ma jeune pupille :
Elle paraît se rendre, et j'espère bientôt...

VALSAIN, baissant un peu plus la voix, et menant Gercour du côté opposé au paravent.

Gercour, sur ce sujet, de grâce, pas un mot.
Pour un autre moment réservez, je vous prie,
Ce qui peut concerner le bonheur de ma vie.
Je suis trop affecté... Ce sont là de ces coups...
Non, mon cher, je ne puis m'occuper que de vous.

SCÈNE VI.

MADAME GERCOUR, cachée derrière le paravent; LAFLEUR, VALSAIN, GERCOUR.

VALSAIN.

Qu'est-ce?

LAFLEUR.

C'est de la part de monsieur votre frère.

VALSAIN, avec humeur.

Que veut-il?

LAFLEUR.

Vous parler.

VALSAIN.

Je ne puis.

GERCOUR.

Au contraire,
Qu'il vienne.

(Lafleur sort.)

SCÈNE VII.

MADAME GERCOUR, cachée derrière le paravent; VALSAIN, GERCOUR.

GERCOUR, prenant Valsain à part, et très-vivement.

Il faut, Valsain, que je sois éclairci.
Le hasard à propos conduit Florville ici.
Quoi que vous m'ayez dit pour calmer ma colère,
Je sens que j'ai besoin de percer ce mystère.
Mettez sur ce sujet la conversation.

VALSAIN, avec trouble et rapidité.

Commettre envers mon frère une telle action!
Moi!

GERCOUR.

C'est rendre à tous deux un important service.
J'ai commis envers lui peut-être une injustice,
Et je voudrais n'avoir rien à lui reprocher.
Il va venir, allons. Où vais-je me cacher?
Ce paravent me semble une retraite sûre;

(Il va vers le paravent, Valsain le retient, et madame Gercour s'enfonce davantage derrière le paravent. Gercour continue d'un ton très-étonné et inquiet.)

Mais elle est occupée. Ah, parbleu! l'aventure
Ne serait pas du tout amusante à mon gré.
Quelqu'un nous écoutait.

VALSAIN, toujours retenant Gercour.

Qui donc?

GERCOUR.

J'aurais juré
Que j'entendais le bruit d'une robe de femme.

VALSAIN, de même.

Vous riez.

GERCOUR, voulant aller vers le paravent.

Voyons donc.

VALSAIN, de même.

Ce n'est rien, sur mon âme.
Ou le rideau peut-être...

GERCOUR.

On nous trompait tous deux.
Les femmes, vous savez, ont l'esprit curieux :
(Valsain, par ses gestes, veut repousser cette idée.)
Dans votre appartement, Valsain, il en est une,
A coup sûr. Je pourrais parier ma fortune
Qu'à l'heure où je vous parle, en ce même moment...

VALSAIN, retenant Gercour avec force, et dans le plus grand trouble, mais avec rapidité.

Allons, je vois qu'il faut vous parler franchement.
C'est... (recevez, Gercour, ma confidence entière...
Vous n'en parlerez pas...) une jeune ouvrière
Qui loge ici tout près... une enfant de... quinze ans,
Tout au plus. Elle vient ici de temps en temps...
Elle est honnête, sage, en vérité. Sa mère
A huit ou dix enfants; elle est dans la misère...
Elle était avec moi quand vous êtes entré...
Ce n'est pas qu'elle soit fort jolie à mon gré;
Mais ces petites gens ont, pour leur subsistance,
Besoin de ménager jusques à l'apparence.

GERCOUR.

J'entends.

VALSAIN, reprenant encore plus vivement.

Elle est si pauvre! et ses parents n'ont rien.
Je partage avec eux la moitié de mon bien.
Moi, je ne suis heureux que par la bienfaisance.
(Du ton le plus touché, le plus sentimental.)
C'est par ceux que le ciel fit naître dans l'aisance,
Que sur les malheureux il répand ses bienfaits.

GERCOUR.

Dites-moi donc son nom?

VALSAIN, avec modestie.

Je ne le sais jamais :
Les noms des malheureux, toujours je les oublie.
Et ne le sont-ils pas assez, sans qu'on publie...?

GERCOUR.

Mais elle peut jaser.

VALSAIN, du ton de la confiance.

Vous craignez un enfant?

GERCOUR.

Non pas, assurément... j'aimerais mieux pourtant...

VALSAIN.

Je la ferais sortir sur-le-champ pour vous plaire;
Mais Florville...

GERCOUR.

Eh bien, quoi?

VALSAIN.

Vous connaissez mon frère...
Il ne respecte rien... Mais vous-même, plutôt,
Daignez nous laisser seuls.

GERCOUR.

Je ne suis pas si sot.
Trop longtemps le jouet des discours de la ville,
Je veux savoir enfin que penser de Florville,
De ma femme surtout. Je veux être éclairci
(Ouvrant une porte de cabinet.)
Par moi-même... Eh! tenez, je serai bien ici,
Je crois.

VALSAIN, à part, au comble du trouble.

Que faire?

GERCOUR.

Il vient.

VALSAIN.

Non, non.

GERCOUR.

Je fais retraite.

(Il entre dans le cabinet.)

VALSAIN, à part.

Grand Dieu!

GERCOUR, entr'ouvrant la porte du cabinet.

Vous êtes sûr qu'elle sera discrète?

(VALSAIN lui fait signe de fermer la porte du cabinet sur lui. Pendant le reste de la scène, il se tient au milieu du théâtre, et répond alternativement à M. et à madame Gercour, en faisant un pas tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre. Cette scène doit se jouer très-rapidement.)

MADAME GERCOUR, entr'ouvrant le paravent.

Puis-je sortir?

VALSAIN.

Oh! non.

(Madame Gercour se recache.)

GERCOUR, entr'ouvrant la porte du cabinet.

Surtout, appuyez bien
Sur le fait.

VALSAIN.

Soyez sûr que je n'oublierai rien.

(M. Gercour retire la porte sur lui.)

MADAME GERCOUR, entr'ouvrant le paravent.

Je dois...

VALSAIN.

Je vous conjure, en tremblant, de vous taire.

(Madame Gercour se recache.)

GERCOUR, entr'ouvrant la porte du cabinet.

Il faut...

VALSAIN, se jetant sur la porte du cabinet, et la fermant.

Taisez-vous donc, j'entends venir mon frère.
La femme et le mari cachés tous deux chez moi!
Ma situation me consterne d'effroi.

SCÈNE VIII.

MADAME GERCOUR, cachée derrière le paravent; FLORVILLE, VALSAIN; GERCOUR, dans le cabinet.

(Pendant cette scène, Gercour entr'ouvre de temps en temps la porte du cabinet pour guetter Valsain, qui lui fait signe de la refermer.)

FLORVILLE, parlant à Lafleur, qui le retenait.

(A Valsain.)

J'entrerai malgré toi. Ce coquin-là, mon frère,
Me disait que Gercour et vous parliez d'affaire.

VALSAIN, cherchant à se remettre.

Il sort dans ce moment.

FLORVILLE.

Eh bien! le vieux jaloux...?

VALSAIN, à demi-voix.

Savez-vous bien qu'il est furieux contre vous?

FLORVILLE.

Bon! il ne m'a jamais prêté la moindre somme:
Il n'a pas de raison.

VALSAIN.

Non. Mais ce galant homme
Se plaint que vous troublez son repos.

FLORVILLE.

Moi! je dors
Tout le jour, et je suis toute la nuit dehors :
Je ne puis donc troubler le repos de personne.

VALSAIN.

Vous m'entendez fort bien... Entre nous, il soupçonne...

FLORVILLE.

Quoi? que j'aime sa femme? Avec réflexion
Je ne ferai jamais une lâche action;
Et c'en serait, je crois, une indigne, une infâme,
Que de vouloir séduire et corrompre la femme
D'un homme à qui je dois, quoiqu'il m'ait maltraité,
Reconnaissance, amour, respect, fidélité.
Mon frère, ainsi que vous, je m'en crois incapable.
S'il arrivait pourtant qu'une personne aimable
Se mît dans mon chemin, là, volontairement;
S'il arrivait encor, par un hasard charmant,
Qu'avec un vieil époux elle fût mariée...
Et le jour et la nuit par lui contrariée...
Je crois que je pourrais... pour finir ses tourments,
Emprunter quelques-uns de vos beaux sentiments.

VALSAIN.

L'homme qui ne craint point...

FLORVILLE.

Oh! trêve à la sagesse;
Vous avez beau chanter et répéter sans cesse
De grands mots, je devrais moi-même être surpris...
Je vous ai cru, mon frère, un de ses favoris.

VALSAIN, l'emmenant du côté opposé à Gercour.

Moi!

FLORVILLE.

De certains coups d'œil lancés de part et d'autre...

VALSAIN.

Mais...

FLORVILLE.

Son amour semblait favoriser le vôtre.

VALSAIN, à part.

Il faut que je l'arrête, ou bien je suis perdu.
(Haut.)
Son mari nous écoute, il a tout entendu.

FLORVILLE.

Bon, tant mieux ; j'en éprouve une joie infinie.
(A Gercour, qui sort du cabinet.)
Eh quoi ! vous adoptez la petite manie
De l'inquisition ? Ah ! mon ancien tuteur,
Un tel incognito pour moi n'est pas flatteur,
Quand...

GERCOUR.

Je vous soupçonnais injustement, Florville.
Je connais votre cœur, et le mien est tranquille :
Pardonnez-moi.

SCÈNE IX.

MADAME GERCOUR, cachée derrière le paravent ; LAFLEUR, VALSAIN, FLORVILLE, GERCOUR.

(Pendant cette scène, Gercour et Florville se font beaucoup d'amitié sur le devant du théâtre, et ont l'air de causer tout bas. Valsain est un peu interdit derrière eux.)

LAFLEUR, à Valsain.

Le juif Alexandre.

VALSAIN, bas.

Tais-toi.

LAFLEUR.

Il veut absolument vous parler.

VALSAIN, bas.

Mon effroi
Redouble à chaque instant. Que résoudre ? Que faire ?
Mais si je laisse ici Gercour avec mon frère...
(Haut.)
Il faut les éloigner. Pardonnez, s'il vous plaît.
Quelqu'un voudrait ici me parler en secret.

FLORVILLE.

Eh ! qu'il repasse, ou bien qu'on lui dise d'attendre.

LAFLEUR, à Valsain.

Toute votre fortune en dépend, à l'entendre.
Votre honneur même...

VALSAIN, bas.

(Avec force.)
O ciel ! Ma réputation !
(Bas, à Gercour.) (Haut.)
Du secret... Je reviens dans deux minutes.

FLORVILLE.

Bon.

VALSAIN, à part, en sortant.

Que ma position est pénible et cruelle!

SCÈNE X.

MADAME GERCOUR, cachée derrière le paravent; FLORVILLE, GERCOUR.

GERCOUR.

Ma foi, profitons-en, l'occasion est belle.
(A part.)
Aussi bien je commence à revenir un peu
De mon très-grand respect pour le sage neveu.
Je ne sais quoi de faux... Le plus déraisonnable
Pourrait bien être aussi le plus recommandable.
(Haut.)
Florville, à vos dépens j'ai voulu m'amuser:
Si vous me promettiez, là, de ne point jaser,
Aux dépens de Valsain ici nous pourrions rire.
Mais votre étourderie...

FLORVILLE.

Allez-vous vous dédire?
Je vous promets...

GERCOUR, à part.

Il faut que je lui dise tout.
(Haut, mais à l'oreille.)
Une petite fille...

FLORVILLE.

Est très-fort de mon goût.

GERCOUR.

Peste!

FLORVILLE.

Eh bien?

GERCOUR.

Est cachée ici.

FLORVILLE.

Bon!

GERCOUR, montrant le paravent.

Là derrière.

FLORVILLE, allant vers le paravent.

Cachée!... Ah! c'est fort mal de la part de mon frère.
Elle est jolie?

GERCOUR, le retenant.

Elle a sa réputation
A garder.

FLORVILLE.

Oh bien! moi, je suis sa caution.
Si je manquais à voir une fille jolie,
Je me reprocherais cela toute ma vie.

(Il va encore vers le paravent.)

GERCOUR, le retenant.

Je ne permettrai point..

FLORVILLE.

Je me le permettrai.

SCÈNE XI.

MADAME GERCOUR, cachée derrière le paravent; FLORVILLE, VALSAIN, GERCOUR.

VALSAIN entre précipitamment, et veut arrêter Florville.

Florville, voulez-vous...?

FLORVILLE, échappant à Gercour et à Valsain.

Valsain, je la verrai.

(Florville court au paravent. Valsain l'arrête par le bras gauche, tandis que du bras droit Florville ouvre et referme le paravent. Gercour, de l'autre côté du théâtre, rit du trouble des deux jeunes gens, et continue pendant toute la scène.)

(A part.) (Haut.)

Ciel! que vois-je? Sauvons les coupables. Mon frère...

VALSAIN, à part.

Je suis perdu!

FLORVILLE.

Valsain, je ne soupçonnais guère
Que ce fût là l'objet qui vous tint sous sa loi.
Je dois vous en vouloir. Quoi! vous me trompiez, moi!

VALSAIN, à Gercour, très-vivement.

Monsieur, ne croyez pas que mon cœur soit coupable.

FLORVILLE, à part.

(Haut.)

Il va se découvrir. Vous êtes fort aimable,

Mon frère, en vérité. Vous perdez la raison ;
Mais c'est moi qui me plains de votre trahison,
Lorsque vous m'enlevez en secret ma maîtresse.

GERCOUR.

Votre maîtresse ?

FLORVILLE.

Oh ! c'est une ancienne faiblesse,
Un vieux péché.

GERCOUR.

Tant mieux.

FLORVILLE.

Ne savez-vous pas bien
Que Julie a mon cœur en échange du sien ?

GERCOUR.

Nous verrons.

FLORVILLE.

D'aujourd'hui ma réforme est entière.

GERCOUR, à Valsain.

C'était, à vous en croire, une jeune ouvrière,
Valsain ?

FLORVILLE, l'interrompant.

C'est cela même; eh oui ! c'est une enfant.

GERCOUR, riant.

La rencontre est unique.

FLORVILLE.

Oh ! rien n'est plus plaisant.

GERCOUR, faisant un pas vers le paravent.

J'aurais pourtant voulu la voir et la connaître.

FLORVILLE, l'arrêtant.

Quand je suis généreux, tout le monde doit l'être.
Imitez-moi.

(Il lui fait signe de sortir.)

VALSAIN, à part.

Mon frère, en honneur, est charmant.

FLORVILLE.

Sortons.

GERCOUR.

Oui; descendons dans mon appartement.
Ma femme...

FLORVILLE.

Elle est sans doute encore chez Mélise.

Qu'y ferions-nous? Montez chez moi, que je vous lise
Un superbe projet de réformation
Qu'on a fait, je suppose, à mon intention.
J'en ignore l'auteur, mais son plan est fort sage;
J'en ai déjà bien lu...

GERCOUR.

La moitié?

FLORVILLE.

D'une page.
Mais je le finirai, je m'en fais un devoir.

GERCOUR.

Remettons à demain.

FLORVILLE.

Non, je le rends ce soir;
Et je veux l'achever.

GERCOUR.

Soit. Je veux bien vous suivre.

(A Valsain.)

D'un témoin importun, Valsain, je vous délivre (1).

(Il sort avec Florville.)

SCÈNE XII.

Mme GERCOUR, VALSAIN.

VALSAIN, ouvrant le paravent.

Nous sommes seuls, madame.

MADAME GERCOUR, sortant de derrière le paravent, et respirant à peine.

O ciel! quelle surprise!

VALSAIN.

Rassurez-vous.

MADAME GERCOUR.

Combien je me suis compromise!

VALSAIN.

Votre époux ne sait rien.

MADAME GERCOUR.

Il le saura.

VALSAIN.

Comment!
Lorsque je vous adore et vous fais le serment...?

(1) Il manque ici deux vers masculins.

MADAME GERCOUR.

Conservez-vous l'espoir de me séduire encore?

VALSAIN.

Non. Mais, pour votre honneur, que votre époux ignore...

MADAME GERCOUR.

Malheureux! Son repos m'en fait seul un devoir.

VALSAIN, la laissant sortir.

Votre indiscrétion ferait son désespoir.

SCÈNE XIII.

VALSAIN.

A peine je respire! Et quand je considère
A quel affreux danger je viens de me soustraire...
Quelle terrible école! Heureusement pour moi
Que son propre intérêt, l'honneur lui fait la loi
De garder sur ceci le plus profond silence.
Puis n'aurait-elle pas à craindre la vengeance
(Reprenant de la confiance.)
De son époux? C'est moi, dans cette occasion,
Qui tiens entre mes mains sa réputation;
Et c'est elle, elle-même, oui, grâce à sa folie,
Qui pressera Gercour de m'accorder Julie.
Allons, et, prévenant l'effet du repentir,
Gardons de lui laisser le temps de réfléchir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le même salon qu'au premier acte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME GERCOUR.

Cet aveu peut me nuire, et faire mon malheur.
N'importe, à mon époux il faut ouvrir mon cœur :
Il faut que de mes torts sa bonté soit instruite...
Ignorance du monde, où m'avez-vous conduite?...

SCÈNE II.

MADAME GERCOUR, JULIE.

JULIE.

Madame, qu'avez-vous? vous répandez des pleurs.

MADAME GERCOUR.

Ah! les hommes sont tous d'infâmes séducteurs,
Ma chère : gardez-vous de tomber dans leurs piéges!
Vous ne connaissez pas leurs perfides manéges.
Ils commencent d'abord, les lâches! les cruels!
Par flatter tous nos goûts, et les plus criminels.
Ainsi de nos époux ils nous ôtent l'estime,
L'amour, et ce besoin de confiance intime,
Cette douce union des intérêts du cœur,
Sans lesquels ils nous font renoncer au bonheur.
Il n'est qu'un pas de là pour nous pousser au crime.
Notre appui naturel écarté, dans l'abîme
Il leur est trop aisé de nous précipiter ;
Et souvent pour la vie il nous faut y rester.

JULIE.

Vous m'effrayez, madame.

MADAME GERCOUR.

Un monstre abominable...
Ah! qu'aisément, Julie, on peut être coupable!

Croyez-moi, que toujours votre meilleur ami
Soit votre époux. On vient.

SCÈNE III.

VALSAIN, MADAME GERCOUR, JULIE.

MADAME GERCOUR.

Quoi ! c'est encore lui (1) !
Fuyons-le.

(Elle sort avec Julie.)

VALSAIN.

Demeurez, madame...

SCÈNE IV.

VALSAIN.

Elle me fuit.
De sa frayeur encore elle n'est pas remise.
Elle n'aura pas eu sans doute la sottise
D'aller dire à Gercour... Mais Julie était là.
Toutes deux me semblaient confuses. Me voilà
Dans un bel embarras. J'ai fait ma cour à l'une,
Afin d'épouser l'autre, ou plutôt sa fortune.
Mes projets ne vont pas au gré de mon désir.
Tôt ou tard à la fin je crains de me trahir.
Ma réputation à conserver exige
Tant de détours divers, à tant de soins m'oblige...

SCÈNE V.

VALSAIN, SUDMER, MARTON.

VALSAIN, apercevant Sudmer conduit par Marton.

Ciel ! ne serait-ce pas mon vieillard de tantôt ?
Où vient-il me trouver ? Restons, puisqu'il le faut.

SUDMER.

Mille pardons, monsieur, si je vous importune ;
Il en faut accuser ma mauvaise fortune.
Je suis déjà venu.

VALSAIN.

Je n'avais pas le temps...

(1) Ici se trouvent omis deux vers féminins.

J'avais du monde alors... Ce cruel contre-temps...
Vous êtes?...

SUDMER.

Lisimon, parent de votre mère;
Et j'étais fort aimé de monsieur votre père.

VALSAIN.

Marton, donnez un siége à monsieur Lisimon.

(Marton approche un siége, et sort.)

SCENE VI.

VALSAIN, SUDMER.

SUDMER.

Monsieur, je puis fort bien parler debout.

VALSAIN.

Non, non.
Je ne souffrirai pas qu'un parent de ma mère...

SUDMER, à part.

Plus cérémonieux, mais moins franc que son frère.

VALSAIN.

Vous avez en effet quelques-uns de ses traits.
Étiez-vous à ma mère allié de fort près?

SUDMER.

Mon oncle était son père.

VALSAIN.

Eh mais! cette alliance...
Je suis charmé de faire avec vous connaissance.

SUDMER.

Un grand malheur...

VALSAIN.

Qui, vous? Tout homme malheureux
A des droits au crédit...

SUDMER.

L'hiver est rigoureux.
Le crédit est si lent, ma misère si grande,
Que toute ma famille à vous se recommande.

VALSAIN.

Eh mais! votre famille est la mienne; je doi...

SUDMER.

Si vos bienfaits, monsieur, pouvaient...

VALSAIN.

Appelez-moi
Votre cousin.

SUDMER.

Qui ? moi !

VALSAIN.

Votre cousin, vous dis-je.

SUDMER.

Ah ! cette liberté...

VALSAIN.

Me plaît, et je l'exige.
Quoi ! parce que je tiens un état plus brillant,
Je rougirais d'avoir en vous un bon parent !
Ah ! ne vous laissez pas tromper à l'apparence :
Le luxe est rarement une preuve d'aisance.
Nous payons en tribut à la société
Un vain extérieur, un éclat emprunté.
Vous le dirai-je enfin ? votre cousin lui-même
Se trouve en ce moment dans un besoin extrême.

SUDMER.

Si votre oncle Sudmer était du moins ici,
Je pourrais me flatter de l'avoir pour ami.

VALSAIN.

Je le désirerais. Il est riche, et je pense
Qu'il viendrait au secours d'une honnête indigence.
Ne pouvant vous servir autrement aujourd'hui,
Vous ne manqueriez pas d'avocat près de lui.

SUDMER.

Cependant je croyais que, par sa bienfaisance,
Vous pouviez me donner du moins quelque assistance.

VALSAIN.

Voilà ce qui vous trompe. Ah ! mon cher Lisimon,
L'avarice a partout répandu son poison.
Le bruit court que je dois beaucoup à ses largesses ;
Mais si je n'avais eu jamais d'autres richesses,
Aurais-je eu si souvent le plaisir d'obliger ?

SUDMER.

On disait que, depuis qu'il est chez l'étranger,
Vous en aviez reçu...

VALSAIN.

Mille et mille promesses.

SUDMER.

Non, non, de bons billets.

VALSAIN.

Si vous parlez d'espèces,
Sa conduite envers moi ne lui fait pas d'honneur.
Mais, dans peu, nous aurons peut-être le malheur
(Et ce serait pour vous un bonheur véritable)
De perdre pour jamais cet oncle respectable.

SUDMER.

Comment donc?

VALSAIN.

Le climat, très-malsain, m'écrit-on,
A très-fort dérangé sa constitution.
D'ailleurs, ayant du temps accumulé l'injure,
Il doit payer bientôt sa dette à la nature.
Et moi, qui suis pour lui plus un fils qu'un neveu,
Pour vous combler de biens, j'espère que dans peu...

SUDMER.

Dans peu! Mais cependant...

VALSAIN.

Oui, oui, prenez courage.

SUDMER.

Nous sommes tous les deux à peu près du même âge.

VALSAIN.

Il est plus vieux que vous.

SUDMER.

Il n'a pas soixante ans,
Et je pourrais attendre encore fort longtemps.

VALSAIN.

Vous voudriez sa mort aujourd'hui, tout à l'heure.

SUDMER.

Vous me connaissez mal. Qui, moi! vouloir qu'il meure?
Et d'ailleurs que feraient mes vœux à son destin?
Et de corps et d'esprit on sait qu'il est bien sain.

VALSAIN, un peu impatienté.

Faut-il vous répéter mille fois le contraire?
Le fils de son gérant, par le dernier corsaire,
Nous mande que ses traits sont changés à tel point,
Que même ses parents ne le remettent point.

SUDMER.

Quoi! même ses parents?... Et cela vous prépare

Sans doute des chagrins?

VALSAIN.

Les plus vifs... Un avare,
Convenez-en pourtant, n'est bon qu'après sa mort.
L'héritier bienfaisant court au cher coffre-fort
Avec empressement, l'ouvre, et sur l'indigence
Fait par mille canaux refluer l'abondance.
Une fois possesseur du fortuné trésor,
Croyez...

SUDMER, à part.

(Haut.)

Le scélérat! Monsieur...

VALSAIN.

Eh bien! encor?
Dites donc, mon cousin.

SUDMER.

Ah!

VALSAIN.

Vous pouvez me croire,
De vous nommer ainsi je me fais une gloire.
L'homme qui voit le pauvre accablé de malheurs,
Et ne peut lui donner que d'inutiles pleurs,
Est, surtout quand ils sont unis par la nature,
Des deux le plus à plaindre. En honneur, je vous jure,
Vous m'avez affecté jusques au fond du cœur :
Peut-être plus que vous je sens votre malheur.
(Le reconduisant.)
Adieu, cher Lisimon; comptez sur mes services;
Je suis entièrement à vous.

SUDMER, à part.

Que d'artifices!

(Haut.)

Quel que soit le malheur de ma position,
Je suis reconnaissant de votre intention.

VALSAIN.

J'espère bien dans peu faire votre fortune.

(Sudmer sort.)

SCÈNE VII.

VALSAIN.

La bonne renommée est souvent importune.
Sitôt que l'on vous croit sensible, généreux...

SCÈNE VIII.

VALSAIN, MARTON.

MARTON.

Monsieur, vous allez être au comble de vos vœux ;
Votre oncle est de retour.

VALSAIN, à part.

(Haut.)

Ciel ! Ma reconnaissance,
Pour éclater, l'attend avec impatience.
Je vais...

MARTON.

Lui-même ici va venir.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

VALSAIN.

Sur ses pas
Si madame Gercour... Cela ne se peut pas.
Puis mon oncle est garçon : ce petit stratagème,
Le premier, j'en suis sûr, il en rirait lui-même.
Je ne dois de le craindre avoir nulle raison.

SCÈNE X.

VALSAIN ; SUDMER, toujours pris pour Lisimon.

VALSAIN, impatienté de le revoir.

Eh quoi ! c'est encor vous ! Mais, mon cher Lisimon,
Je vous ai déjà dit qu'il était inutile...

SUDMER.

On m'a dit avoir vu votre oncle dans la ville,
Monsieur ; et je venais vous prier aujourd'hui
De vouloir me servir d'avocat près de lui.

VALSAIN, vivement, et voulant le reconduire.

C'est mon intention de remplir ma promesse,
Et vous n'en doutez pas ; mais, je vous le confesse,
Je crois qu'il serait mieux, avant de vous montrer,
Que sur tous vos besoins je pusse l'éclairer.
Il est sensible et bon. Je vous réponds d'avance
Que je...

SUDMER.

Mais, paraissant moi-même en sa présence,
Ma situation ne ferait qu'ajouter
A ce que la pitié peut pour moi vous dicter.

VALSAIN.

Sortez, si vous voulez que pour vous je m'emploie.

SUDMER.

Très-positivement il faut que je le voie.

VALSAIN, avec colère.

Très-positivement vous ne le verrez pas.
(Il appelle.)
Lafleur !

SCÈNE XI.

VALSAIN, FLORVILLE, SUDMER.

FLORVILLE.

Eh ! qui peut donc causer tant de débats?
(A Sudmer.) (A Valsain.)
Pourquoi se quereller? Quoi ! c'est vous? Ah ! mon frère,
Ne le rudoyez pas ; je l'aime et le révère.
Si vous avez besoin d'emprunter de l'argent,
Vous paierez l'intérêt...

SUDMER.

Plus de mille pour cent.

FLORVILLE, à Valsain.

Vous voyez : ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre.

VALSAIN.

J'attends ici mon oncle.

FLORVILLE.

Oui, l'on vient de m'apprendre
Qu'il était arrivé. J'accours en ce moment...

VALSAIN.

Et monsieur Lisimon s'obstine insolemment.

FLORVILLE.

Qui?

VALSAIN, montrant Sudmer.

Monsieur que voilà.

FLORVILLE.

Je ne puis vous comprendre.

VALSAIN.

Cet homme est Lisimon.

FLORVILLE.

Cet homme est Alexandre.

VALSAIN.

Cet homme, je vous dis, s'appelle Lisimon.

FLORVILLE.

Je vous dis qu'il s'appelle Alexandre.

VALSAIN.

Non, non.
C'est un de nos cousins, un parent de ma mère.

FLORVILLE.

C'est un juif.

VALSAIN.

(A Sudmer.)

Ah! je vois ce que c'est. Téméraire!
Vous veniez m'abuser ici sous un faux nom,
Et mettre mon bon cœur à contribution.
Sortez, éloignez-vous, faussaire abominable!

FLORVILLE, à Sudmer.

Alexandre, mon cher, allons, soyez traitable.
Je conviens qu'avec moi vous avez bien agi;
Mais sans délai, pourtant, il faut sortir d'ici.

VALSAIN.

Votre douceur, mon frère, à rester l'encourage.

FLORVILLE.

Vous nous perdez, vous dis-je, en restant davantage.
Mon oncle quelque temps doit encore ignorer...

VALSAIN, en colère.

Si vous ne voulez pas, mon cher, vous retirer,
Redoutez mon courroux : je ne suis plus le maître...

FLORVILLE, avec douceur.

Allons, retirez-vous.

VALSAIN, avec fureur.

Retire-toi donc, traître!

(Tous deux le poursuivent dehors.)

SCÈNE XII.

FLORVILLE, GERCOUR, SUDMER, VALSAIN.

GERCOUR.

Restez, mon cher Sudmer.

VALSAIN.

Sudmer!

FLORVILLE.

Mon oncle!

VALSAIN.

O ciel!

Je suis perdu.

FLORVILLE.

Le tour est-il assez cruel?

SUDMER, quittant son déguisement, et se faisant reconnaître.

Ah çà, messieurs, pardon si je vous importune.
Avant de partager avec vous ma fortune,
Sous des noms supposés vous restant inconnu,
J'ai voulu vous connaître, et j'y suis parvenu.
Grâce au ciel, mes bienfaits, dont je fus trop prodigue,
N'alimenteront plus le mensonge, l'intrigue,
L'avarice, l'usure, et l'adultère affreux.
(A Valsain.)
Vous m'avez entendu?

VALSAIN.

Mon oncle!

SUDMER.

Malheureux,

Oseras-tu nier...?

VALSAIN.

Toute action infâme!...

Qui, moi! de mon ami, moi, corrompre la femme?
Je serais à ce point un détestable ingrat,
Un sacrilége, un traître, un monstre, un scélérat?

SUDMER.

Tu t'accuses toi-même en voulant te défendre.

FLORVILLE, à part.

Je n'ai pourtant rien dit. Je ne peux pas comprendre...

GERCOUR.

(Allant ouvrir la porte du fond.)

Finissons ces débats. Mesdames, paraissez.

SCÈNE XIII.

MARTON, JULIE, FLORVILLE, MADAME GERCOUR, GERCOUR, SUDMER, VALSAIN.

VALSAIN, à part, et confondu.

Juste ciel!

GERCOUR, montrant Valsain à Sudmer.

(A Valsain.)

Vous voyez. Eh quoi! vous pâlissez.

VALSAIN, apercevant Julie, à part.

Toutes deux!

MADAME GERCOUR.

Notre aspect suffit pour vous confondre.

VALSAIN.

Moi!

MADAME GERCOUR.

Vous. Épargnez-vous la peine de répondre.

VALSAIN, à part.

(Haut.)

Remettons-nous un peu. Mon frère ici présent
Peut vous dire...

SUDMER.

Je sais qu'il est fort complaisant,
Votre frère; son cœur, avec beaucoup de vices,
Sait dans l'occasion rendre de bons offices.
Mais comment osez-vous implorer son appui,
Le regarder en face?

VALSAIN.

Eh! pourquoi non?

SUDMER.

Celui
Dont vous avez causé la ruine totale.

VALSAIN.

De mon frère chéri? moi! Quelle âme infernale...?

FLORVILLE.

Pour celui-là, mon oncle, oh non! assurément.
Il n'est pas généreux, j'en conviens franchement;
Mais jamais avec lui je n'ai fait nulle affaire.

SUDMER.

Avec lui, je le crois ; mais avec ce corsaire,
Ce juif, cet Alexandre enfin, son prête-nom?

FLORVILLE.

Alexandre! c'est lui qui de cette maison
M'a fait avoir, je crois, trente-deux mille livres.

SUDMER.

Elle en valait deux cents pour le moins. Et vos livres?...
Et votre argenterie? où croyez vous que soit
Tout cela?

FLORVILLE.

Chez l'orfévre et le libraire.

SUDMER.

Soit.
Mais ce même Alexandre est venu tout à l'heure
Me trouver chez Marton.

FLORVILLE.

Chez...?

SUDMER.

C'était ma demeure,
Messieurs, grâces à vous; il m'a fait l'humble aveu
Qu'il n'était que l'agent de mon sage neveu...

VALSAIN, à part.

Le traître!

SUDMER, tirant des papiers de sa poche.

Et m'a laissé, pour preuves positives,
Ces billets, ces contrats, ces notes instructives,
Dont le traître venait à l'instant de l'armer
Pour poursuivre son frère et le faire enfermer.

FLORVILLE.

Ne croyez pas cela, mon cher oncle. Je gage...

SUDMER.

Oh! vous ne savez pas tout ce que peut un sage.
Comme tous ces contrats sont faits sous seings privés,
Comme ils sont bien à moi, les ayant bien payés...

FLORVILLE, avec joie.

Vous les avez payés?

VALSAIN, à part.

O ciel! qu'en va-t-il faire?

SUDMER, tenant les papiers, et prêt à les déchirer.

De mon autorité...

VALSAIN, voulant les lui arracher.

Quoi! mon oncle... J'espère...

Vous permettriez-vous...?

SUDMER, les déchirant.

Je les annule ici.

VALSAIN.

Ah! je suis ruiné!

SUDMER.

Tant mieux.

GERCOUR.

Oui, Dieu merci.

SUDMER, à Valsain.

Malheureux! voilà donc ta sagesse profonde?
C'est ainsi qu'on se fait estimer dans le monde!
De grands mots, des vertus le grave extérieur,
Et la corruption cachée au fond du cœur.
A mes yeux désormais garde-toi de paraître;
Dans l'oncle qui t'aimait avant de te connaître,
Sache que tu n'as plus de parent ni d'ami.

FLORVILLE, à part.

Si la vertu par eux est maltraitée ainsi,
Malheureux que je suis, à quoi dois-je m'attendre?

VALSAIN.

Mon oncle, dans mon cœur si vous pouviez descendre...

SUDMER, avec force.

Sors.

VALSAIN.

Puisque je ne puis détruire votre erreur,
L'avenir me rendra mes droits sur votre cœur.
(Avec beaucoup d'emphase.)
Tout homme faible assez pour croire à l'apparence...

SUDMER.

De la morale encor!

VALSAIN.

C'est ma seule vengeance.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

MARTON, JULIE, FLORVILLE, SUDMER, MADAME GERCOUR, GERCOUR.

SUDMER, se retournant vers Florville.

Quant à ce libertin...

FLORVILLE.

C'est à présent mon tour.

GERCOUR.

Je vous réponds de lui.

MARTON.

Vous le verrez un jour...

SUDMER.

Eh quoi! regardez-vous comme une peccadille
La vente...

FLORVILLE.

Chut! ce sont des secrets de famille.
Oui, mes aïeux sans doute auraient le droit... Mes torts
Sont graves, il est vrai, mais pour ceux qui sont morts....

SUDMER.

(A part.)

Vous riez? Et moi-même il faut bien que j'en rie.
(Haut.)
Quoi, vous osez en faire une plaisanterie!

FLORVILLE.

Je vous jure, mon oncle, et c'est du fond du cœur,
Que si je ne suis point accablé de douleur
En pensant aux excès de ma longue folie,
C'est qu'en votre présence, en celle de Julie,
Mon cœur reconnaissant, ne songeant qu'à jouir,
Est, lorsque je vous vois, tout entier au plaisir.
(Il saute au cou de Sudmer et l'embrasse.)

SUDMER.

Florville, c'est assez. Donne-moi ta main, donne.
(Montrant son cœur.)
Quand on a cela bon, le reste se pardonne.

FLORVILLE.

Mon frère...

SUDMER.

Taisez-vous; qu'on ne m'en parle plus.

FLORVILLE.

Je...

SUDMER.

Vous faites pour lui des efforts superflus.

FLORVILLE.

Il se corrigera.

SUDMER.

Non.

FLORVILLE.

Croyez...

SUDMER.

Non, vous dis-je.

FLORVILLE.

Il est jeune. A son âge encore on se corrige.

SUDMER.

Le méchant quelquefois, l'hypocrite jamais.
Tout mon bien est à vous.

FLORVILLE.

Reprenez vos bienfaits;
Je ne puis accepter...

SUDMER.

Quoi! ce que je vous donne?
Je n'ai jamais volé ni l'État ni personne :
Prenez garde à cela, ma fortune est à moi.

GERCOUR.

J'approuve ses motifs; et puis, d'ailleurs, la loi...

SUDMER.

Je me soumets toujours aux lois de ma patrie.
Eh bien! l'autre moitié, je la donne à Julie
(A Gercour, en montrant Florville.)
Mon ami, croyez-vous qu'elle veuille de lui?

GERCOUR.

J'en suis sûr.

SUDMER.

Bon, tant mieux. Signons donc aujourd'hui.
(A Julie.) (A Gercour.)
Donation, contrat. Ma nièce! Elle balance.

FLORVILLE, à Julie.

Mademoiselle! eh quoi! vous gardez le silence?

GERCOUR.

N'est-ce pas là parler?

SUDMER.

Bien dit.

JULIE, à Marton.

Chère Marton!

MARTON.

Vous avais-je trompée? il est sensible et bon.

JULIE, à Florville.

Mais je n'accepte pas le bien de votre frère.

FLORVILLE.

Oh, non! vous n'en serez que la dépositaire.

SUDMER.

Tout comme il vous plaira: faites votre devoir;
Mais, je vous en préviens, je n'en veux rien savoir.

MARTON, avec emphase, et copiant Valsain.

L'homme qui se repent des erreurs de sa vie...

GERCOUR.

Ne moralise pas, Marton, je t'en supplie,
Ou je me méfierai de toi dorénavant.

SUDMER.

Bien. Mais n'abusons pas de ce raisonnement.
Soit en bien, soit en mal, mon ami, la prudence
Dit qu'il faut rarement juger sur l'apparence.

FIN DU TARTUFFE DE MOEURS.

PIÈCES

CONTENUES DANS LE TOME SEPTIÈME.

SEDAINE.

Le Philosophe sans le savoir.
La Gageure imprévue.

MARMONTEL.

L'Ami de la maison.

COLLÉ.

La Partie de chasse de Henri IV.

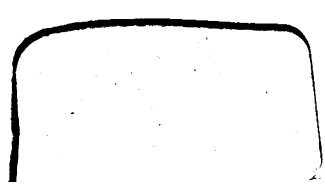
MONVEL.

L'Amant bourru.

ANDRIEUX.

Les Étourdis, ou le Mort supposé.
Le Rêve du mari, ou le Manteau.
Anaximandre, ou le Sacrifice aux Grâces.

CHÉRON.

Le Tartuffe de mœurs.

FEB 2 4 1967